Digitized by Google

NAZIONALE
B. Prov.
XVII
26
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

-B-78

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

Palchetto

Num.° d' ordine 130418

B Pw
XVII
20-9

Digitized by Google

Digitized by Google

P'ING-CHAN-LING-YEN

OU

LES DEUX JEUNES FILLES LETTRÉES

I

Digitized by Google

Paris. — Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

Digitized by Google

平山冷燕

P'ING - CHAN - LING - YEN

LES DEUX

JEUNES FILLES LETTRÉES

ROMAN CHINOIS

TRADUIT

PAR STANISLAS JULIEN

Membre de l'Institut, Professeur de langue et de littérature chinoise,
Commandeur de la Légion d'honneur, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION

TOME I

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

1864

Tous droits réservés

Digitized by Google

646697

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE BARON GROS,

SÉNATEUR,

AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

ET

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR DES FRANÇAIS

PRÈS LE GOUVERNEMENT CHINOIS

HOMMAGE RESPECTUEUX

DU TRADUCTEUR

STANISLAS JULIEN.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

PRÉFACE

En traduisant le roman des *Deux jeunes filles lettrées*, je me suis proposé un double but, savoir : de faire connaître, pour la première fois en Europe, un ouvrage qui offre une peinture fidèle, animée et souvent piquante, des goûts et des habitudes littéraires des chinois, et de donner, aux étudiants qui voudront lire l'ouvrage dans la langue originale, l'intelligence du style moderne le plus relevé, le plus brillant et aussi le plus difficile, et qu'il leur serait impossible de comprendre complétement, à l'aide des dictionnaires et des ouvrages philologiques publiés jusqu'à ce jour.

Les Chinois, on le sait, ont devancé les Européens dans plusieurs inventions qui ont changé la face du monde. Sans parler de la boussole, qu'ils possèdent et emploient aux mêmes usages que nous depuis trente siècles, de la poudre de guerre que les Arabes leur ont empruntée et qu'ils nous ont transmise, je dirai que, dès l'an 593 de notre ère, ils ont com-

mencé à répandre, par la gravure sur bois, les chefs-d'œuvre de la peinture, du dessin et de la littérature (invention que jusqu'ici l'on n'avait reconnue en Chine que cinq cents ans plus tard) [1]. De là, une diffusion rapide et immense des connaissances littéraires dans cet *empire du milieu*, où elles sont un moyen infaillible d'arriver à la fortune, à la renommée et aux plus hautes charges de l'État.

Là, dans les classes les plus modestes comme les plus élevées, tout le monde n'a d'autre souci que d'étudier la langue savante dans les écrivains classiques, d'autre occupation que les exercices littéraires, d'autre ambition que l'avancement qui suit le succès dans les concours. Ce zèle infatigable des Chinois pour la culture du goût et l'imitation des bons auteurs est le trait distinctif de leur caractère, et il a été l'un des éléments les plus puissants de leur civilisation. Mais, pour le bien comprendre et l'apprécier, il faut le voir se développer sur une scène vivante et animée, où chaque acteur, je veux dire

1. J'ai publié dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences (tom. 24, pag. 1002), et ensuite dans le *Journal asiatique de Paris* (en 1847), un petit Mémoire, duquel il résulte que les Chinois ont commencé à imprimer en l'an 593 à l'aide de planches xylographiques; en 904, sur des planches de pierre gravées en creux, et en 1040 avec des types mobiles qu'ils appellent *houo-tseu* (caractères vivants) et *tsiu-tchin* (perles assemblées). La Bibliothèque impériale de Paris possède plusieurs beaux ouvrages imprimés par ce dernier procédé, entre autres trois parties de l'Encyclopédie littéraire intitulée *Kou-kin-thou-chou* (livres anciens et modernes avec des figures), qui se compose de six mille volumes.

chaque lettré, paraisse avec ses qualités et ses travers, son savoir ou son ignorance, son intelligence éclairée ou ses prétentions pédantesques. Voilà un spectacle fait pour piquer vivement notre curiosité, et que nous ne saurions trouver ni dans les histoires ni dans les relations de voyages qui se rapportent à la Chine. Ce n'est pas tout que de voir agir les Chinois dans le cercle de leurs relations sociales, nous sommes avides de connaître leurs productions littéraires, de nous faire une juste idée des sujets qu'ils aiment à y traiter, du genre d'esprit qui les anime et de l'imagination qui y brille. D'autres traits non moins remarquables méritent encore de nous intéresser. Les missionnaires, sans lesquels la connaissance de la langue chinoise aurait été retardée de plus d'un siècle, nous ont révélé l'histoire, la géographie, les sciences, les arts et l'industrie de ce peuple actif et intelligent, dont les ports s'ouvrent depuis peu, avec moins de restrictions et d'entraves, aux entreprises commerciales des étrangers. Mais ils n'ont jamais pénétré dans le sein de la société chinoise, ils n'ont pu nous introduire dans l'intérieur des familles, nous faire assister aux occupations gracieuses, aux entretiens tendres ou piquants des femmes distinguées, que des rites inflexibles enferment dans une sorte de gynécée inviolable, où elles sont inaccessibles non-seulement à notre curiosité indiscrète, mais encore aux regards des Chinois

eux-mêmes, à l'exception de leurs proches parents. Où trouver ces détails de mœurs si précieux pour nous, sinon dans les romans où les Chinois se sont peints eux-mêmes, sans songer que les barbares de l'extrême Occident, si sévèrement exclus de leur société, étudieraient un jour, sans faire un pas hors de leur pays, ces scènes intimes, ces révélations de la vie de famille, ces luttes et ces exercices littéraires qu'ils croyaient n'avoir racontés que pour l'instruction ou l'agrément de leurs concitoyens?

Les Chinois possèdent un nombre infini de romans, dont les uns ont pour objet de répandre et de populariser l'histoire nationale, les autres de peindre les mœurs publiques et privées, d'exalter les vertus des héros et de flétrir les vices des méchants, ou de faire la satire des ignorants et des sots.

Parmi ces romans, ils en ont remarqué dix dont ils ont qualifié les auteurs du titre d'*écrivains de génie* (*Thsaï-tseu*), de sorte que, pour désigner tel ou tel ouvrage de cette série d'élite, ils disent communément le livre du premier, du deuxième, du troisième *Thsaï-tseu* (écrivain de génie). Cette distinction ne pouvait échapper aux Européens. Aussi les a-t-elle guidés dans le choix des romans chinois dont ils ont voulu donner la traduction. Sur ces dix romans, il n'en reste plus que deux à faire passer dans notre langue.

Le premier, ou le *San-koue-tchi* (*l'Histoire des*

trois royaumes), a été traduit en entier par M. Théodore Pavie, qui en a déjà publié deux volumes.

Le deuxième, ou le *Hao-khieou-tch'ouen*, a été traduit par M. Francis Davis (anciennement gouverneur de Hong-kong), sous le titre de *the Fortunate Union*. M. Guillard d'Arcy l'a donné en français sous le titre plus exact de *la Femme accomplie*.

Le troisième, le *Yu-kiao-li*, ou *les Deux cousines*, est bien connu en France par la traduction de M. Abel Rémusat.

Le cinquième est le *Chouï-hou-tch'ouen* ou *l'Histoire des Insurgés*. M. Bazin, professeur de chinois vulgaire près la Bibliothèque impériale, en a déjà traduit quatre livres.

Le sixième est le *Si-siang-ki* ou *l'Histoire du Pavillon d'Occident*, comédie célèbre en prose et en vers, dont je vais donner bientôt une traduction complète, accompagnée de notes perpétuelles.

Le septième, le *Pi-pa-ki*, ou *l'Histoire du Luth*, autre comédie remarquable en prose et en vers, a été traduit et publié par M. Bazin.

Le huitième, le *Hoa-tsien-ki*, a été publié en chinois et en anglais par M. P. Perrin Thom, sous le titre de *Chinese courtship*.

Le quatrième est le *P'ing-chân-ling-yên* [1] ou *les Deux jeunes filles lettrées*, que j'ai l'honneur de pré-

1. J'ai eu à ma disposition deux éditions qui présentaient quelquefois des variantes importantes ; dans ce cas, j'ai suivi les leçons qui

senter aujourd'hui au public, et dont le titre désigne, par autant de monosyllables, les noms abrégés des quatre principaux personnages, savoir : Chân-taï et Ling-kiang-sioué, deux jeunes filles poëtes, ainsi que P'ing-jou-heng et Yèn-pé-hân, jeunes lettrés qui éprouvent pour elles une de ces passions qu'on ne voit qu'à la Chine, un amour fondé sur l'admiration de leur talents littéraires, plutôt que sur leurs agréments extérieurs.

Ce roman est, en Chine, dans les mains de toutes les personnes instruites, et cependant nul n'en saurait dire l'auteur ; il en est de même de la plupart des autres ouvrages du même genre. C'est qu'à la Chine, les écrivains qui publient de telles compositions, même les plus irréprochables et les plus propres à donner de la réputation, cachent ou déguisent leurs noms aussi naturellement que chez nous on recherche le grand jour et la publicité. Ajoutons qu'en Chine, où l'on écrit sur tout, où l'on possède

me paraissaient les meilleures. La première appartient à la bibliothèque de l'Arsenal ; c'est la plus belle, la mieux ponctuée et la plus correcte ; la seconde, d'un caractère un peu cursif, mais très-élégant, fait partie du nouveau fonds de la Bibliothèque impériale (nº 187), et comme je possédais un exemplaire semblable, c'est celle que j'ai suivie en la corrigeant à l'aide de l'autre, qui ne m'était prêtée que pour un temps.

Je dois avertir les sinologues que ce n'est point par erreur, mais sciemment que j'ai surmonté les voyelles *a, e, i,* d'un accent circonflexe, dans les syllabes en *an, en, in.* Je n'ai pas voulu que les lecteurs prononçassent, par exemple, *chan, lien, lin,* comme les mots français *champ, lien, lin.* Dans les notes j'ai, en général, supprimé l'accent ; je l'ai constamment omis dans l'Index des mots chinois,

des bibliographies fidèles et détaillées de tous les bons ouvrages, il serait impossible d'y trouver une ligne sur les romans, qui sont la lecture favorite de toutes les classes de la société. Le même silence, ou plutôt le même oubli calculé pèse sur les compositions théâtrales, comédies, drames, opéras, dont il existe d'immenses collections, et auxquels on assiste avec une avidité égale à la nôtre. Nous avons à Paris, en 120 vol. in-8°, le catalogue descriptif et raisonné de la bibliothèque de l'empereur Khien-long, qui régna de 1736 à 1795. Toutes les branches de la littérature et des sciences y sont représentées dans ce qu'elles ont de plus remarquable (les livres classiques et canoniques, l'histoire, la biographie, la chronologie, la géographie, l'administration, la politique, etc., etc.); mais on y chercherait en vain un seul volume de romans, de contes, de nouvelles, de pièces de théâtre, ou de notices sur les auteurs qui les ont composés. Cette lacune n'est point l'effet du hasard; elle prend sa source dans les textes révérés des rites chinois, qui ne semblent pas admettre qu'un homme puisse s'occuper d'autre chose que de l'étude des chefs-d'œuvre littéraires, légués par l'antiquité, des fonctions officielles qu'il remplit ou veut obtenir, et de la pratique des vertus sociales.

En traduisant les romans intitulés : l'*Histoire des trois royaumes, la Femme accomplie, les Deux Cou-*

sines, etc., les sinologues que je viens de citer, et dont deux (MM. Bazin et Théod. Pavie) ont été mes élèves, s'étaient proposé de faire connaître l'histoire et les mœurs des Chinois. Tout en approuvant leurs intentions, j'ai cru que l'enseignement dont j'ai l'honneur d'être chargé depuis ving-huit ans ne devait pas se renfermer dans l'enceinte du Collége de France, et que je devais faire tous mes efforts pour étendre bien au delà, si cela est possible, les résultats de mes études, et rendre plus accessible aux Français comme aux étrangers, une langue vaste et compliquée qu'un travail opiniâtre m'a rendue familière, et qu'il est difficile d'étudier seul, en Europe, faute de bonnes traductions. Aussi ai-je choisi de préférence, parmi les mille volumes de romans chinois que possède la Bibliothèque impériale de Paris, celui qui m'a paru réunir, au plus haut degré, l'intérêt qui naît de la peinture naïve et fidèle des mœurs, et celui que peut nous offrir la culture assidue des lettres chinoises dans ce qu'elles ont de plus délicat, de plus recherché et de plus difficile pour les étudiants européens.

Les Chinois ont, comme on le sait, deux langues, l'une qu'on pourrait appeler la langue des livres sérieux, l'autre, celle de la conversation et des productions légères. Sans parler de la traduction latine que j'ai donnée en 1826 du philosophe Meng-tseu (2 vol. in-8° en chinois et en latin, avec un commen-

taire perpétuel), on possède aujourd'hui des secours suffisants pour entendre les ouvrages d'histoire, de haute littérature, de science ou d'érudition, écrits dans le style appelé *Kou-wen* ou style antique. Il n'en est pas de même pour la langue vulgaire ou *Kouan-hoa*, dont les Européens vont avoir besoin plus que jamais en Chine, non-seulement pour entretenir des relations orales ou écrites, mais encore pour lire les compositions modernes, si utiles à étudier lorsqu'on veut connaître à fond les mœurs et le caractère du peuple avec lequel on devra désormais vivre et commercer, compositions qu'on sentira la nécessité de se rendre familières.

Les personnes qui ont appris les langues étrangères savent qu'il suffit en général de comprendre un texte de quelques centaines de pages, pour lire ensuite couramment toutes les productions du même genre et du même style. Cette observation peut parfaitement s'appliquer au chinois moderne, et tous ceux qui possèdent, par exemple, l'intelligence du deuxième roman cité plus haut, *la Femme accomplie*, comprendront, sans efforts, tous les romans qui ne renferment que des récits simples et naturels, et où ne figurent ni des lettrés, ni des poëtes. Mais qu'ils n'aillent pas aborder les romans où des personnes instruites font assaut d'esprit et de savoir, et composent à l'envi en prose ou en vers. Alors le style vulgaire s'élève à la hauteur du style sublime, des métaphores

hardies, des expressions poétiques, des anecdotes indiquées par un seul mot, des expressions susceptibles d'une double entente, viennent l'arrêter au milieu d'une lecture qui le charme, et s'il n'est pas aidé par un docteur indigène, ou s'il n'est pas pourvu d'une érudition à toute épreuve, les plus élégantes compositions, telles que celles qui font l'ornement des *Deux Cousines*, et surtout des *Deux jeunes filles lettrées*, seront pour lui lettre close, ou lui sembleront pleines d'énigmes.

S'il est vrai, comme je l'ai dit plus haut, qu'une bonne traduction d'un ouvrage chinois peut donner la clef des compositions du même genre, et que, d'un autre côté, le roman des *Deux Cousines* présente, dans les ariettes, les romances, les chansons et les discussions littéraires qu'il renferme, les principales difficultés du style et de la poésie, les personnes qui cultivent la langue chinoise penseront naturellement qu'il suffirait d'en étudier le texte original, à l'aide de la traduction de M. Abel Rémusat, pour aborder ensuite, sans peine, les autres productions analogues, qui se distinguent de même par la multiplicité des faits anecdotiques, la recherche ambitieuse des expressions, l'éclat des métaphores, la hardiesse des figures et la finesse des allusions. Malheureusement, le traducteur ne leur a point laissé cette précieuse ressource. M. Abel Rémusat, plus porté par son goût particulier et par la tournure de son esprit

à composer de savants mémoires qu'à approfondir les difficultés dont l'intelligence complète est le fondement essentiel des études chinoises, avoue franchement qu'il n'a point compris les compositions détachées qui font le charme des *Deux Cousines*. J'ajouterai que les parties du récit ou du dialogue en prose dans lesquelles l'auteur emploie à dessein un style où brillent l'esprit et l'érudition, ont souvent eu, sous la plume du traducteur, le même sort que les poésies proprement dites.

« La langue poétique des Chinois, dit M. Rémusat dans sa préface (page 63 et suiv.), est véritablement *intraduisible;* on pourrait peut-être ajouter qu'elle est souvent *inintelligible*. Les métaphores *les plus incohérentes*, les figures les plus hardies, y sont prodiguées avec une incroyable profusion. Et comme nous sommes privés en Europe des secours qui seraient nécessaires pour déchiffrer ces compositions *énigmatiques*, nous nous trouvons réduits à une *opération conjecturale dont le succès n'est jamais bien démontré*. — Qu'on ajoute aux difficultés qui résultent de la *bizarrerie* des métonymies, celles qui naissent des allusions à des anecdotes que nous ne connaissons pas, ou à des personnages qui ne sont pas nommés; qu'on songe aux sens détournés auxquels les mots les plus simples se trouvent pliés, aux rapports presque toujours inattendus, et quelquefois *inintelligibles*, qu'une imagination vagabonde sait

établir entre les objets les plus disparates, on conviendra que rien n'est plus aisé que de voir, dans cet ingénieux *galimatias*, toute autre chose que ce que le poëte a prétendu y mettre. — Il a fallu se borner à *remplacer ces vers par des lignes de prose* où l'on trouvera souvent que le vide de la pensée n'est nullement racheté par le mérite de l'expression. *Je suis même bien loin d'affirmer que le sens y soit toujours rendu.* »

« Nous avons conservé, dit-il ailleurs (tome II, page 136), l'ordre des couplets, leurs titres énigmatiques et la coupe des vers ; mais *nous ne nous flattons nullement d'en avoir rendu le sens*, et, à l'exception de quelques phrases qui ne paraissent pas susceptibles de deux interprétations, *il se pourrait bien que les chansons qu'on va lire n'eussent presque rien de commun avec l'original.* — Pour le moment (tome I, préface, page 67), il me suffit d'avoir averti les lecteurs *qui voudraient s'aider de notre traduction pour apprendre la langue chinoise.* »

Il résulte des déclarations qui précèdent, et qui font honneur à la franchise de M. Abel Rémusat, que la partie poétique du roman des *Deux Cousines*, qui a charmé des milliers de lecteurs, aurait besoin d'être retraduite ; mais ces pièces élégantes perdraient beaucoup de leur intérêt littéraire et philologique, si elles étaient publiées en dehors des circonstances qui les ont inspirées.

Dans le roman chinois dont nous publions la traduction, on remarquera sans doute des expressions hardies ou singulièrement poétiques, et des allusions qu'on ne saurait saisir sans les notes nombreuses que j'ai ajoutées au bas du texte. Mais on n'y trouvera pas, j'espère, ces *énigmes* et ce *galimatias* que M. Rémusat a cru voir dans les passages des *Deux Cousines* dont le sens lui échappait. Qu'on veuille bien remarquer qu'un Chinois ou un Indien, étranger à nos études classiques, n'aurait pas plus de droit de faire les mêmes reproches à nos auteurs, ou aux écrivains de Rome, si, sur le seuil des langues française et latine, il rencontrait, pour la première fois, des noms et des faits empruntés à la fable et à la mythologie, ou des citations, par exemple, d'Horace, tels que *Non missura cutem;* — *Ecce iterum Crispinus;* — *Desinit in piscem*, etc., que nous appliquons, sûrs d'être compris de tous les gens instruits, à un poëte insipide qui nous assomme de ses vers, sans nous faire grâce d'un seul, — à l'apparition nouvelle d'un personnage ridicule, — à une œuvre de la peinture ou de la poésie dont les beautés sont défigurées par de graves défauts.

J'ajouterai, toutefois, pour la justification des personnes qui pourraient se tromper dans l'interprétation de morceaux analogues à ceux qu'a signalés M. Abel Rémusat, que les difficultés qui l'ont arrêté étaient d'autant plus réelles qu'il n'existe jusqu'à

présent aucun dictionnaire propre à en donner la solution. Cela est si vrai, que les sinologues européens qui résident en Chine, et qui parlent le chinois comme leur propre langue, sont obligés, dans le même cas, de consulter un ou plusieurs docteurs indigènes, qui leur expliquent ces difficultés dans une paraphrase vulgaire. C'est ce qui résulte du témoignage de l'habile sinologue feu Robert Thom, ancien interprète du gouvernement anglais à Canton, et plus tard consul général à Ning-po. « Sans l'assistance de mon Sien-seng (mon maître de chinois), ces pages, dit-il (préface de la Nouvelle intitulée *Wang-kiao-louan*, qu'il a traduite en anglais), n'auraient jamais été écrites. » Le P. Prémare lui-même, auteur de la meilleure grammaire chinoise, qui traduisit à Peking, après un séjour de trente ans, la prose du drame célèbre de *l'Orphelin de la Chine*, s'excuse ainsi, dans sa préface, d'avoir passé toute la partie lyrique de la pièce : « Ces vers, dit-il, sont remplis d'allusions à des faits qui nous sont inconnus, et de figures de langage dont nous avons de la peine à nous apercevoir. »

Cependant, ce même drame chinois fut traduit *en entier* et publié à Paris, en 1835, par la personne qui écrit ces lignes, et qui, sans avoir jamais mis le pied en Chine, où elle aurait pu profiter de l'assistance des maîtres indigènes, n'a dû qu'à une lecture assidue des auteurs, et à une infatigable persévérance, l'intelligence de difficultés réputées jusque-là

insurmontables pour des Européens. Cet exemple n'a pas été sans fruits, car, peu de temps après, M. Bazin, le plus distingué de mes élèves, aujourd'hui professeur de chinois vulgaire, a pu traduire, sans passer un seul vers, le premier volume du théâtre chinois et la comédie intitulée : *l'Histoire du Luth*. Je m'estimerais heureux si ma nouvelle traduction avait encore de semblables résultats.

Le roman *P'ing-chân-ling-yên*, qui offre, plus qu'aucun autre, de nombreux rapports officiels écrits dans un style élevé, ainsi qu'une multitude de pièces de vers remplies d'expressions figurées, et où les principaux personnages font preuve d'une profonde érudition, présentait deux sortes de difficultés qu'il serait impossible de résoudre à l'aide des dictionnaires chinois publiés pour les Européens.

Premièrement, des allusions historiques ou mythologiques qui ont exigé de ma part des recherches longues et minutieuses, et m'ont fait regretter plus d'une fois de n'avoir pas, à mes côtés, quelques-uns de ces *Sien-seng* (maîtres de chinois), sans lesquels les heureux sinologues qui ont résidé ou résident encore en Chine, auraient été hors d'état d'exécuter leurs excellents travaux [1]. J'ai tâché d'expliquer

1. J'ai été assez heureux pour découvrir l'origine de toutes ces allusions qui, au commencement de mon travail, m'inspiraient de sérieuses inquiétudes. Dans l'Index des mots chinois, j'ai marqué d'un astérisque la plupart des mots et des noms qui servent à les rappeler.

toutes ces difficultés, sans en passer ni dissimuler une seule. Les personnes compétentes jugeront si j'y ai réussi.

Secondement, la correspondance française des noms de dignité et de fonctions publiques, qu'expliquent bien rarement les dictionnaires chinois, et dont les éléments qui les composent ne sauraient donner le sens. Ces expressions, comme *Ki-chi* (mémoire-maison), un secrétaire; *Thang-sse* (chambre-maître), un examinateur littéraire; *Thang-chang* (salle-en haut), un membre d'un tribunal suprême ou d'un ministère (j'en omets de plus étranges encore); ces expressions, dis-je, sont si vagues que l'examen attentif du sujet ne peut pas toujours mettre sur la voie de leur vraie signification. Il faudrait demeurer en Chine pour découvrir, en consultant des savants du pays, le rôle exact de ces fonctionnaires, et trouver, avec précision, les noms des grades et des titres auxquels ces locutions bizarres peuvent répondre dans nos langues européennes.

Pour ces termes difficiles, heureusement assez rares, et dont l'on compte tout au plus une douzaine dans tout l'ouvrage, je prends la liberté de faire appel à l'indulgence et aux lumières des sinologues qui résident en Chine, et qui trouvent, dans le commerce habituel de maîtres indigènes d'une érudition infaillible, des ressources littéraires que jusqu'ici rien ne pourrait suppléer en Europe.

Digitized by Google

Cette traduction étant destinée non-seulement aux gens du monde, qui peuvent désirer d'étudier un côté peu connu des mœurs chinoises (le goût général des lettres poussé jusqu'à la passion), mais encore aux personnes qui voudront s'en servir pour comprendre à fond le texte élégant et difficile des *Deux jeunes filles lettrées*, parsemé d'allusions historiques, que mes notes, qui en donnent la clef, permettront de saisir au premier coup d'œil lorsqu'on les rencontrera dans d'autres ouvrages du même genre, j'ai cru devoir ajouter, à la fin du second volume, un Index chinois-français des personnes et des choses les plus remarquables.

Je terminerai cette préface en exprimant le vœu que la présente traduction, où je me suis efforcé de concilier les exigences de notre langue avec celles d'une interprétation fidèle, puisse rendre pour l'intelligence du style moderne le plus élégant, le plus relevé et le plus difficile, le même service qu'a pu rendre, pour le style antique, ma traduction latine du philosophe Meng-tseu, laquelle, depuis plus de trente ans, a été le manuel ordinaire des philologues et des missionnaires qui, par goût ou par nécessité de position, ont voulu se livrer à l'étude de la langue chinoise.

Je me propose de publier bientôt une comédie en seize actes, qui est regardée comme le chef-d'œuvre du théâtre chinois. Elle est intitulée *Si-siang-ki*, ou

l'Histoire du pavillon d'Occident. Les ariettes nobles et touchantes de cette gracieuse composition, qui expriment tantôt des plaintes mélancoliques, tantôt des sentiments passionnés, revêtus de tous les charmes de la poésie, jouissent en Chine d'une si grande faveur qu'elles n'ont pas cessé de fournir, depuis plus de cinq cents ans, les paroles des romances les plus estimées.

Les personnes qui pourront se procurer le texte original y trouveront un curieux sujet d'étude, surtout si elles veulent, en s'aidant de ma traduction et de mes notes, aborder les difficultés de la poésie chinoise, pour traduire à leur tour quelques ouvrages du même genre qui font partie du recueil *Chi-san-tchong-khio* (les treize comédies), ou de la grande collection des cent pièces de théâtre des Mongols (*Youen-jin-pe-tchong*), que possède la Bibliothèque impériale de Paris et qu'on peut se procurer en Chine.

STANISLAS JULIEN.

1er octobre 1860.

PING-CHAN-LING-YEN

OU

LES DEUX JEUNES FILLES LETTRÉES

CHAPITRE PREMIER[1]

L'ASTRE DE LA LITTÉRATURE ANNONCE D'HEUREUX PRÉSAGES.

Sous une dynastie[2] illustre et florissante des temps passés, le fils du ciel suivait la droite voie, l'empire jouissait d'une paix profonde, les officiers civils et militaires

1. J'avais traduit les épigraphes en vers qui précèdent chaque chapitre. J'ai pris le parti de les supprimer, parce qu'elles ne sont point de l'auteur du roman, et qu'en général elles ne se rapportent au sujet que d'une manière vague et indirecte, et exigeraient de longues notes pour être bien comprises. Quant aux titres, qui sont toujours doubles, j'ai pris le plus court pour en faire un titre courant, et j'ai dû même l'abréger toutes les fois que sa traduction complète demandait une paraphrase qui l'aurait empêché de tenir au haut des pages.

2. La plupart des romans chinois offrent, dès le commencement, le nom de l'empereur sous le règne duquel ont eu lieu les événements qu'on y raconte. L'auteur a omis cette mention importante, mais on peut la déduire des noms des écrivains qui figurent dans le premier chapitre, tels que Sie-ing-ki et Kiu-king-chun, qui ont vécu sous l'empereur Kia-tsing, de la dynastie des Ming, lequel a régné depuis l'an 1 22 jusqu'en 1566.

se distinguaient par leur loyauté et leur vertu, et le peuple vivait heureux.

A cette époque l'empereur avait fixé sa cour à Yeou-yen[1]; il tenait sous sa puissance les neuf provinces, et gouvernait d'un bras ferme ses vastes états. Grâce à l'harmonie des saisons, chaque année était féconde, et partout régnaient la richesse et l'abondance.

Dans la ville de *Tchang-'an*, on comptait neuf portes et cent carrefours; six grandes rues, trois marchés, trente-six rues consacrées au plaisir[2] et soixante-douze pavillons où résonnaient sans cesse la flûte et la guitare. On voyait circuler une foule de magistrats en costume de cérémonie, et l'air retentissait du bruit des chevaux et des chars. Chacun éprouvait un sentiment de bonheur, et en tous lieux on s'abandonnait sans réserve aux transports de la joie. On peut dire avec vérité que l'influence de l'union et de la paix avait merveilleusement changé les mœurs. Voici quatre vers qui ont été composés pour célébrer cette ère florissante:

Dans l'enceinte du palais, les vêtements du prince resplendissent des vives couleurs du printemps.
Les automnes (les années) s'achèvent sans qu'on mette des gardes aux confins et aux barrières.

1. L'amour exagéré de l'érudition a poussé l'auteur à remplacer ici Pé-king, nom que portait la capitale à l'époque dont il s'agit, par celui de Tchang-'an, nom de la capitale de la Chine sous les anciennes dynasties des Hàn et des Thang, et à rappeler, comme si les événements du livre s'y passaient réellement, le nombre des rues, marchés, etc., que possédait cette dernière ville au temps de sa splendeur.

2. En chinois : les ruelles des fleurs et des saules, pour dire la demeure des courtisanes.

Aux quatre frontières du royaume, on entend chanter en tout temps la puissance de l'empereur.

On ignore à quelle époque ont vécu Yao et Chun [1].

Un jour que le fils du ciel s'était rendu de bonne heure au palais, les officiers civils et militaires vinrent tous lui offrir leurs hommages et leurs félicitations. La cloche du matin résonnait dans la salle d'or, et la garde divine[2], qui était rangée sur les degrés de jade, offrait un spectacle aussi magnifique qu'imposant. Après que tous les magistrats eurent fini de se prosterner devant l'empereur et de lui souhaiter dix mille années, ils rentrèrent chacun dans leurs rangs. Tout à coup, un officier du palais s'écria à haute voix : « S'il y a quelque affaire importante, qu'on se hâte de l'annoncer à Sa Majesté. »

Il n'avait pas encore achevé de parler qu'on vit sortir des rangs un magistrat. Il portait un bonnet de crêpe noir et tenait dans sa main une tablette d'ivoire[3]. Il se jette à genoux sur les dalles rouges et s'écrie : « Thang-kin, président du tribunal impérial de l'astronomie, a un événement remarquable à annoncer. »

L'empereur lui ayant fait demander quel était cet événement : « Cette nuit, dit-il, comme j'observais l'aspect

1. C'est-à-dire le peuple est tellement heureux qu'il ne songe plus au règne des empereurs de la haute antiquité, qui est considéré comme l'âge d'or de la Chine.

2. Expression élégante pour désigner les gardes du corps de l'empereur.

3. Tablette que tiennent à la main les hauts fonctionnaires toutes les fois qu'ils paraissent devant l'empereur, pour y écrire ses ordres ou les choses dont ils l'ont entretenu.

du ciel, j'ai vu des nuages et des vapeurs d'heureux augure envelopper la constellation Tse-weï[1]; j'ai vu des étoiles dont l'éclat annonce la joie et le bonheur, briller près de la ligne jaune (l'écliptique). A ces signes, on reconnaît que le fils du ciel est saint et éclairé, que le gouvernement suit la droite voie, et que l'empire goûte les douceurs de la paix. Votre sujet en a été comblé de joie, et a voulu en informer respectueusement Votre Majesté. J'ose la supplier d'ordonner au tribunal des rites de publier, dans tout l'empire, un décret de félicitations, pour exalter la paix, l'harmonie et les changements salutaires que la génération présente doit à notre auguste souverain. J'ai observé en outre que les six étoiles de la constellation Wén-tchang[2] brillaient d'un double éclat. Cela annonce que des lettrés éminents du jardin de la littérature répandront un grand lustre sur votre administration sage et éclairée. Que les nombreux fonctionnaires qui se trouvent dans le palais ou en dehors de la cour soient capables de remplir cette mission, il n'y a pas de quoi s'en étonner; mais ce qui est digne d'exciter l'admiration, c'est que les constellations Kouei et Pi[3] répandaient des flots de clarté qui inondaient l'univers. C'est signe que, dans l'empire, il doit naître des hommes d'un

1. Tse-weï, nom d'un groupe d'étoiles qui, suivant les astronomes chinois, figure le trône du grand empereur et la demeure habituelle du Fils du ciel.

2. Wén-tchang, les étoiles θ, φ, υ de la Grande Ourse. Les lettrés rendent un culte au génie qui préside à ce groupe d'étoiles.

3. Les deux constellations Kouei (δ, ε, ξ, η, μ, Andromède) et Pi (γ Pégase et α Andromède) se touchent. Suivant l'astronomie des Tsin, les deux étoiles de la partie orientale de Pi président à la littérature et au cabinet des livres ornés de cartes et de figures.

génie extraordinaire qu'on n'aura vus dans aucun siècle. Semblables au Khi-lin[1] et au phénix, ils se tiendront cachés dans des asiles profonds et reculés ; il est à craindre qu'on ne puisse les trouver tous par une voie régulière et les envelopper dans le filet (des concours). Je supplie Votre Majesté de convoquer le tribunal des rites, afin qu'après avoir mûrement délibéré, il envoie, dans les différentes parties de l'empire, des commissaires pour rechercher et découvrir les hommes capables de vous seconder dans vos augustes desseins. »

Le fils du ciel ayant entendu ce rapport, une vive allégresse éclata sur sa face majestueuse. « Puisque les astres, dit-il, offrent d'heureux présages, c'est un gage de bonheur pour les dix mille peuples de l'empire. Si, malgré mes fautes et mon peu de vertu, j'ai obtenu de siéger en paix au-dessus des hommes, c'est vraiment par l'effet d'un heureux hasard. Comment pourrais-je souffrir qu'on me loue de faire fleurir la paix et de suivre la droite voie ? Je n'approuve pas qu'on me décrète des félicitations, mais puisque l'empire voit naître de toutes parts des hommes d'un talent extraordinaire, ce n'est pas se tromper que de les croire annoncés par des signes célestes. Or les hommes de talent sont le trésor du royaume ; je ne puis permettre qu'ils restent cachés dans l'obscurité. J'ordonne au tribunal des rites de déli-

1. Le Khi-lin, roi des quadrupèdes, et le phénix (Fong-hoang), roi des oiseaux, sont des animaux fabuleux qui annoncent, suivant les Chinois, l'avénement des princes vertueux. Dans ce passage, ils paraissent cités comme l'emblème des hommes d'un talent extraordinaire.

bérer sur ce point, et d'envoyer des commissaires pour les rechercher et les découvrir. »

A peine cet ordre impérial était-il rendu, que le président du tribunal des rites sortit des rangs. « Sire, dit-il, puisque la sainteté et les lumières de Votre Majesté ont été annoncées par des signes célestes, il était convenable de lui décréter des félicitations. En s'y refusant par excès d'humilité, elle n'a fait que montrer davantage la grandeur de sa sainte vertu. Cependant la réforme des mœurs publiques qui est due aux instructions du souverain, a une liaison intime avec les révolutions de chaque époque ; comment pourrait-on la tenir cachée et ne pas la révéler au grand jour ? Quand même, pour déférer aux sentiments de Votre Majesté, nous ne publierions pas un décret invitant l'empire entier à vous adresser des félicitations, les magistrats de tout rang, qui se trouvent dans la capitale, doivent vous présenter des lettres de congratulation pour mettre en lumière et glorifier l'heureuse influence de votre sainteté, et l'offrir comme un modèle sublime aux générations futures.

« Puisque l'empire voit naître de toutes parts des hommes d'un mérite extraordinaire qui restent cachés dans une obscure condition, il est juste que des commissaires impériaux soient chargés de les rechercher avec zèle, et montrent par là l'immense affection que Votre Majesté porte au vrai talent. C'est aussi ce que veulent les rites. Mais, d'après les lois établies par les fondateurs de cette dynastie, il est d'un usage constant de choisir les lettrés au moyen des concours. Si désormais on les appelle en vertu d'une ordonnance, on fera naturellement

des passe-droits. Par là, les examens publics perdront toute leur valeur. Ce serait, je le crains, s'écarter des vues qui ont guidé vos ancêtres lorsqu'ils ont fondé les concours. Voici mon humble opinion : le parti le plus utile est de recommander aux directeurs des colléges de chaque province, de donner des ordres sévères aux magistrats des villes de premier et de troisième ordre, pour qu'à l'époque des examens annuels ou du concours général, ils s'appliquent ardemment à rechercher en dehors du nombre régulier des concurrents inscrits, les hommes d'un vrai talent qui vivent dans l'obscurité, et à les porter d'office sur la liste du concours. (Qu'on décide en outre) que les directeurs des colléges et les magistrats des villes de premier et de troisième ordre, se verront avancés en grade ou abaissés suivant qu'ils auront découvert ou négligé de signaler des hommes de talent. De cette manière, on pourra chercher les hommes de mérite au moyen des concours et l'on n'en perdra aucun ; de plus, on ne violera pas les lois établies : ce sera un double avantage. Je supplie notre auguste souverain d'examiner cette question et de la décider. »

Le fils du ciel fut enchanté de ce rapport. « Les avis de Votre Excellence, dit-il, sont d'une parfaite justesse; j'ordonne qu'on se conforme à votre proposition et qu'on l'exécute de tout point. »

Les membres du tribunal des rites ayant reçu ce décret, s'avancèrent à la tête de tous les magistrats et saluèrent l'empereur en lui souhaitant de vivre dix mille années.

Après avoir reçu leurs hommages, le fils du ciel rentra dans son palais et tous les magistrats se retirèrent.

A cette époque, il y avait réellement beaucoup d'hommes de talent. Les héros du wén-tchang (du style élégant) étaient Wang-yeou, Thang-chun-ki, Kiu-king-chun et Sié-ing-ki, qu'on avait surnommés les *quatre grands écrivains*. Les coryphées de la poésie étaient appelés par excellence « les sept génies du premier ordre et les sept génies du second ordre.» Ils effaçaient tous les hommes de leur siècle par le goût de la poésie et du vin[1], et la renommée de leur talent littéraire s'élevait plus haut que la constellation Pé-téou (la Grande Ourse). L'accord intime de leurs pensées et de leurs sentiments occupait tout l'empire. Tous les hommes se disputaient leur amitié comme autrefois celle de Tao-séou[2] et de Kiao-han. Chacun exaltait en eux la grâce séduisante de l'immortel Li-thaï-pé et de Ho-tchi-tchang, de Youen-tchin et de Pé-lo-tiên. Nous ne finirions pas de les citer tous. On en comptait d'autres qui possédaient l'élévation et la noblesse de Pao-tchao et de Yu-sin[3]. Les maîtres et les disciples se transmettaient les leçons de 'Eou-yang-sieou[4] et de Sou-tong-po ; les amis et les camarades voguaient ensemble dans le même bateau comme Li-ing[5] et Kouo-taï.

1. Chi-thsieou, les vers et le vin, deux choses qui sont inséparables lorsqu'on parle d'un poëte. Li-thaï-pé, le plus célèbre poëte de la Chine, ne composait jamais de plus beaux vers que lorsque sa verve était échauffée par le vin.

2. Tao-séou, Kiao-han et les trois suivants étaient des poëtes célèbres de la dynastie des Thang.

3. Pao-tchao et Yu-sin étaient des écrivains distingués qui eurent le bonheur d'être loués par le célèbre poëte Thou-fou, de la dynastie des Thang.

4. 'Eou-yang-sieou et Sou-tong-po étaient deux auteurs renommés qui vivaient sous la dynastie des Song.

5. Li-ing et Kouo-thaï étaient deux amis intimes qui vivaient sous

On faisait des traités de paix comme celui qui eut lieu sous les murs de Li-hia[1]; aux quatre frontières, on cimentait des alliances comme celle de Yèn-tcheou. On peut dire avec vérité que c'était l'époque la plus florissante de ce siècle.

Ce jour-là, dès que le tribunal des rites eut publié l'ordre impérial, tous les mandarins, grands et petits, qui se trouvaient dans la capitale, écrivirent chacun une lettre de félicitation et vinrent, l'un après l'autre, la présenter à l'empereur. Ces lettres, qui n'avaient d'autre but que de louer les mérites du souverain et de célébrer ses vertus, n'étaient pas d'une grande conséquence; mais chacun d'eux, fier de montrer son talent, avait déployé toutes les ressources de l'art et toutes les richesses du style.

Le fils du ciel se rendit en personne dans la salle latérale, et les examina lui-même avec le plus grand soin. Il remarqua, dans toutes ces pièces, des expressions d'une beauté merveilleuse et des passages faits pour exciter l'admiration; son âme sainte en fut transportée de joie. « Puisque tout l'empire, dit-il, possède un si grand nombre de sujets doués de talents, je reconnais que le président du tribunal de l'astronomie ne m'a point trompé en annonçant la splendeur éclatante de la constellation

les Hàn. Les poëtes citent souvent leur excursion sur l'eau, et appellent leur bateau *Siên-tchéou* (le bateau des immortels).

1. Il y a ici une allusion au traité de paix qui suivit la victoire remportée par le général Hàn-sin, l'an 303 avant Jésus-Christ.

2. Yèn-tcheou répondait à Thaï-yonen-fou, qui est aujourd'hui le nom d'un département dans la province du Chen-si. L'événement dont il s'agit eut lieu l'an 488 avant Jésus-Christ.

Wén-tchang. Je suis touché des félicitations que m'ont présentées tous les magistrats, et il convient que j'y réponde en les invitant à un banquet solennel. Par là, je montrerai, comme un magnifique spectacle, le prince et tous les sujets d'une même époque qui partagent la même joie. »

Aussitôt, il rendit un décret qui ordonnait à tous les magistrats de se réunir le douzième jour de la troisième lune auprès de la porte appelée Touân-mên [1], pour prendre part au banquet impérial.

Dès que cet ordre suprême eut été publié, tous les magistrats furent transportés de joie, et firent éclater leur reconnaissance pour les bienfaits de l'empereur.

Le jour du festin étant arrivé, on put juger que le gouvernement était vertueux et que le ciel lui était favorable. En effet, ce jour-là le ciel était pur et brillant, le soleil répandait une douce chaleur, l'air était calme et une multitude de fleurs étaient épanouies. Le fils du ciel se rendit en personne à la porte appelée Touân-mên. Au bas des degrés qui y conduisaient, on voyait étalés avec ordre les mets du festin impérial. Lorsque tous les magistrats eurent fini de lui présenter leurs hommages, il ne resta que quelques membres du conseil privé, qui se mirent à table en face de l'empereur. Tous les autres fonctionnaires, suivant l'importance de leur charge, étaient rangés et assis en ordre, à droite et à gauche, au bas des degrés. Sur chaque table, le fils du ciel ordonna de placer un pot de fleurs renommées du jardin impérial, pour leur offrir un heureux symbole du printemps.

1. C'était la porte méridionale du palais impérial.

Aussitôt que ce décret eut été rendu, tous les magistrats frappèrent la terre de leur front, pour le remercier de ce nouveau bienfait; puis chacun alla s'asseoir à la place qui lui avait été assignée. Au bout de quelques instants, la musique impériale fit entendre la voix du dragon et le chant du phénix, et l'on servit dans des vases de jade les mets les plus rares que fournissent les montagnes et les mers. On peut dire avec vérité que les hommes ordinaires n'ont rien qui puisse se comparer à la richesse et à la magnificence de l'empereur. Nous tâcherons d'en donner une idée : « L'éclat du trône resplendissait de toutes parts; le prince recevait autant d'hommages que le soleil et la lune qui brillent au haut des cieux. Ses bienfaits augustes se répandaient à grands flots. Mille magistrats étaient réunis dans le palais de l'Hibiscus[1] et dans celui de *Kiên-tchang;* l'oreille était charmée des modulations variées des loriots, dont les ailes effleuraient la terre. Dans les neuf enceintes[2], où les derniers feux du jour ravivaient l'éclat des étendards, on était enivré des couleurs riantes du printemps. Les mets provenaient des parcs de l'empereur. On y remarquait

1. Ce palais ainsi que le suivant était fort renommé sous la dynastie des Thang, mais ils n'existaient plus à l'époque de notre auteur que dans les ouvrages d'archéologie et la mémoire des savants. Il est aisé de voir que c'est uniquement pour faire preuve d'érudition qu'il donne, à des palais construits dans le quinzième ou le seizième siècle, des noms d'édifices célèbres dans l'antiquité. D'ailleurs, quand ils auraient encore été debout, l'identification eût été impossible, puisque la capitale des Ming (Pé-king) n'était plus la même que celle des Hân et des Thang.

2. C'est-à-dire dans le palais impérial, par allusion au ciel, qui, suivant les poëtes, a neuf étages.

des foies de dragon, de la moelle de phénix[1], des petits de éopard, des lèvres de *sing-sing*[2], des bosses de chameau, des paumes d'ours, des grillades de *hiao*[3], des queues de *li*, et les produits les plus recherchés des montagnes et des mers. On ne finirait pas de décrire les saveurs exquises de ces huit trésors de la table. La musique était celle du palais. On entendait jouer l'air[4] de l'*Harmonie générale*, de Hoang-ti; l'air des *Six fleurs*, de Ti-ko; l'air des *Cinq tiges*, de Tchouên-hio; l'air de *la Grande splendeur*, de Yao; l'air de *l'Heureuse succession*, de Chun; l'air de *la Grande extension*, de Yu; l'air de *la Grande protection*, de Tching-t'ang; l'air des *Grands exploits*, de Wou-wang. On ne se lassait pas d'écouter les paroles et les sons harmonieux de ces airs neuf fois répétés. Du milieu des rangs, les riches costumes étincelaient aux rayons du soleil. On y voyait brodés des cigognes, des faisans dorés, des paons, des oies sauvages, des faisans blancs, des cormorans, des huppes, des cailles, des pies et des loriots. La foule des convives, qu'animait une joie bruyante, était assise, en avant et en arrière, au bas des degrés. Les bonnets et les diadèmes brillaient comme des étoiles. On distinguait le bonnet de ceux qui

1. Ces deux mets sont fabuleux et ne se voient que dans les poëtes.

2. Nom d'une espèce de singe dont l'existence est fort problématique.

3. Nom d'un oiseau. — Li est le nom d'un poisson, sorte de carpe très-renommée.

4. Cette expression et les sept suivantes rappellent des airs de musique, célèbres dans la haute antiquité et dont l'histoire demanderait de trop longs commentaires.

présentent les sages[1], le bonnet du mouton divin[2], le bonnet du faisan doré[3], le bonnet à ailes de cigales[4], le bonnet à queue de pie[5], le bonnet à colonne de fer[6], le bonnet à surface dorée[7], le bonnet de ceux qui poursuivent les méchants[8], le bonnet de l'amitié et de la déférence[9]. Tous ces officiers étaient remplis d'une crainte respectueuse. Les uns se retiraient, les autres accouraient pour recevoir de près les ordres bienveillants du souverain; ils contemplaient la joie qui animait son visage céleste, et sentaient avec bonheur la diffusion égale de la douce rosée[10]; ils savaient que sa bonté est la même pour tous. Ceux-ci transmettaient ses décrets bienfaisants, et en distribuant des arcs rouges[11], ils faisaient briller la sincérité de son cœur; ceux-là, inclinant la tête et fléchissant les genoux, présentaient de sages avis. Heureux de la protection du ciel[12], ils célébraient les grâces dont ils étaient inondés. Ils juraient de le chérir comme un père et d'imiter ses vertus. Lorsque le prince disait *oui*, sou-

1. Le bonnet des lettrés.
2. Le bonnet des censeurs impériaux.
3. Le bonnet des favoris de l'empereur, qui se paraient et se fardaient comme des femmes.
4. Le bonnet des guerriers.
5. Le bonnet des princes.
6. On appelait ainsi le bonnet de l'historiographe impérial, pour montrer qu'il était ferme et inébranlable dans ses jugements.
7. Le bonnet des astronomes.
8. Le bonnet des huissiers du palais.
9. Le bonnet de celui qui explique les cérémonies que l'hôte (*guest*) et le maître de la maison (*host*) doivent réciproquement observer.
10. Les bienfaits de l'empereur.
11. *Tan-kong*, arc rouge, est une allusion à l'expression *tan-sin*, cœur rouge, pour dire un cœur sincère.
12. De la protection de l'empereur.

vent les ministres disaient *non;* ils auraient rougi de se prêter à des flatteries complaisantes. Ils désiraient ne pas se retirer sans être ivres, mais, comme il y avait à gauche un inspecteur et à droite un historien, quel est celui qui aurait osé manquer aux convenances? Le prince, voulant mettre le comble à la joie de ses conseillers intimes, leur fit distribuer, par respect pour les usages de sa dynastie, *la chanson des ministres enivrés par ordre impérial*[1]. Mais ceux-ci, quoique touchés de ce nouveau bienfait du prince, choisirent, parmi les meilleures délibérations des siècles passés, *la Remontrance pour le renvoi d'I-ti*[2], et la lui présentèrent avec une noble fermeté. Jamais ne régna une plus heureuse alliance des lumières et de la vertu. En ce jour, aux sons du tambourin et des cloches, des flûtes et des guitares, (harmonieux interprètes de la musique) du vent et des nuages, du dragon et du tigre[3], on vida des coupes joyeuses. En voyant le ciel et la terre unis par

1. Allusion à une ode du livre des vers (sect. *Siao-ya,* liv. II, od. 5), où il est dit : « Ne retournons chez nous qu'après nous être abreuvés de vin. »

2. Nom d'une musicienne de l'empereur Yu, qui a inventé l'art de faire du vin. L'empereur, l'ayant trouvé exquis, s'écria : « Dans les siècles futurs, il y aura des princes à qui la passion du vin fera perdre leur royaume. » En conséquence il renvoya I-ti et renonça pour toujours au plaisir du vin.

3. Par la musique du vent et des nuages, on célébrait les instructions et les vertus de l'empereur; par celle du dragon et du tigre, la majesté impériale, dont ils sont l'emblème.

En chinois, les instructions de l'empereur sont appelées *feng* (vent), parce qu'elles remuent le cœur de l'homme et le dirigent vers le bien, comme le vent remue et incline les herbes. La vertu de l'empereur, dit un interprète, se répand comme les nuages.

une douce harmonie, on souhaitait à l'empereur une longévité de dix mille ans, une existence sans bornes, comme celle du soleil et de la lune, des montagnes et des collines. »

Après que le prince et les sujets eurent bu assez longtemps, les membres du conseil privé, voyant que la musique avait été exécutée à trois reprises et que le vin avait circulé neuf fois, craignirent que la multitude des officiers ne se laissât troubler par le vin et ne s'écartât des convenances. Ils quittèrent en conséquence leurs siéges et, se mettant à la tête des magistrats, ils allèrent se prosterner devant l'empereur. « Sire, dit l'un d'eux, grâce à votre bonté sainte, nous avons pris part à un splendide festin ; à peine pouvions-nous espérer ce beau jour où vous nous avez inondés de vos augustes bienfaits, mais nous craignons que quelques personnes ne boivent avec excès et ne s'oublient dans l'ivresse, au point de manquer aux convenances et de blesser les lois du royaume. En conséquence, nous venons, à la tête des magistrats, pour offrir à Votre Majesté nos actions de grâces et nos adieux. »

L'empereur leur ordonna d'abord de se relever, puis leur adressant la parole : « Malgré mon peu de vertu, dit-il, j'ai reçu du ciel l'héritage de cette grande monarchie. Aussi m'affligé-je chaque jour de ma négligence et de ma paresse ; heureusement que, grâce à la noble assistance des maîtres et des hauts dignitaires qui m'entourent, l'intérieur des quatre mers (l'empire) jouit d'un calme parfait. J'en remercie sincèrement mes vénérables ancêtres qui me soutiennent par leur protection, et le Ciel

moigner dignement notre reconnaissance? Nous obéirons respectueusement à vos ordres.

— Je sais, ajouta le prince, que le sublime et auguste empereur qui a fondé notre dynastie, toutes les fois qu'il donnait un repas à ses officiers, exigeait qu'on en rehaussât l'éclat par des vers ou des chansons. Avant-hier, le président du bureau impérial de l'astronomie m'a annoncé que la constellation Wén-tchang brillait d'un éclat extraordinaire. C'était signe, suivant lui, qu'il existe, dans le jardin de la littérature, des écrivains illustres qui prêteront le secours de leurs talents à une administration sage et éclairée. J'ai examiné hier les lettres de félicitation que m'ont adressées tous les magistrats; elles sont toutes d'un style pur et d'une écriture élégante. Beaucoup d'entre eux ont fait preuve d'un talent extraordinaire. On peut dire que cette époque est la plus brillante de notre siècle. Dans ce jour de printemps qui voit les hommes de mérite réunis ensemble, il est juste qu'on compose quelques chansons ou quelques poëmes que nous puissions transmettre à la postérité, afin que la solennité pompeuse de ce jour ne s'éteigne pas dans l'oubli.

— Sire, dit l'un des membres du conseil privé, lorsque les empereurs Yao et Chun avaient chanté à plusieurs reprises, leurs ministres Yu et Tsi les saluaient et exaltaient leurs paroles. Depuis la haute antiquité, ils ont eu pour émules beaucoup d'augustes empereurs et de sages ministres. Les saints édits sont l'âme d'une administration sage et éclairée. Il convient d'en adresser un aux nombreux officiers de Votre Majesté pour qu'ils composent soit des éloges ou des remontrances, soit des pièces de

vers réguliers ou libres, et ajoutent ainsi à l'éclat de votre règne sublime. »

L'empereur fut enchanté de ces paroles. Comme on était encore occupé à causer et à discourir, tout à coup deux hirondelles blanches descendirent du haut des airs et vinrent voltiger devant l'empereur. On les vit, tantôt se balancer à droite ou à gauche, tantôt s'élever ou s'abaisser. La grâce et la légèreté de leur vol capricieux rappelaient les évolutions rapides ou mesurées d'une habile danseuse; c'était un spectacle charmant. Le fils du ciel les ayant regardées avec attention, son âme sainte en fut comblée de joie. « En général, dit-il, on estime les oiseaux de couleur blanche, et on les considère comme étant d'une espèce rare. Quelle en est la raison?

— Sire, répondit un des ministres, nos connaissances sont trop faibles pour que nous puissions en approfondir la cause et l'expliquer clairement. S'il était permis à un esprit obtus et vulgaire d'émettre une conjecture, j'y verrais peut-être cette idée de Confucius : « La peinture d'un tableau vient après la blancheur du fond. »

L'empereur hocha la tête en signe d'approbation; puis, l'interrogeant encore : « Savez-vous, dit-il, si la tradition nous a conservé quelques belles pièces de vers des anciens sur les hirondelles blanches?

« Sire, répondit l'un des ministres, comme je remplis, à ma grande confusion, la charge de membre du conseil privé, je suis accablé par les affaires administratives, et il y a longtemps que j'ai cessé de cultiver la poésie et la prose élégante. En vérité, je n'en ai aucun souvenir. Je supplie Votre Majesté d'adresser un décret aux membres

de l'Académie des Hân-lîn. Vous en trouverez sans doute qui seront en état de vous satisfaire. »

L'empereur n'avait pas encore ouvert la bouche, lorsqu'un académicien nommé Sié-kièn, qui avait la charge de lecteur impérial, sortit des rangs et se prosterna à terre. « Sire, dit-il, ce n'est pas que *les hirondelles blanches* n'aient été célébrées en vers sous les dynasties des Hân et des Thang. Mais la tradition ne nous a conservé aucune de ces pièces qui ait un mérite réel; c'est pourquoi nous n'en connaissons pas. Au commencement de cette dynastie, Chi-ta-pèn a écrit sur ce sujet une pièce en vers de sept syllabes; elle est tournée avec art et a été louée avec chaleur par tous ses contemporains, qui l'ont mise au rang des plus célèbres compositions. Un autre poëte, nommé Youèn-kaï, fut charmé de cette pièce; seulement, il lui reprochait d'offrir des allusions trop transparentes. Il composa aussi, sur les mêmes rimes, une pièce en vers de sept syllabes, mais son génie trop subtil n'a fait qu'esquisser l'idée vague du sujet. Cependant il a obtenu également les éloges de ses contemporains, et sa pièce de vers est regardée comme bien supérieure à celle de Chi-ta-pèn. Quoique le goût du public juge différemment ces deux morceaux, cependant ils peuvent aller de pair. Ces compositions sur *les hirondelles blanches* ont atteint le sublime du genre; c'est pourquoi, jusqu'à ce jour, on n'a pas entendu parler de poëte qui ait osé traiter de nouveau le même sujet.

— Votre Excellence se les rappelle-t-elle, demanda le fils du ciel?

— Je me les rappelle parfaitement, répondit Sié-kièn.

— Puisque Votre Excellence se les rappelle, je vous prie de les transcrire et de me les faire voir. »

A ces mots, il ordonna aux officiers qui étaient à ses côtés, de lui donner un pinceau et du papier.

Sié-kiên obéit, et, étant retourné à sa place, il écrivit avec soin les deux pièces de vers et les apporta à l'empereur.

Un officier, qui était près de lui, les reçut et les déposa sur la table du dragon. Le fils du ciel déploya la feuille, et y ayant jeté les yeux, il lut la pièce suivante de Chi-ta-pên.

PIÈCE DE CHI-TA-PÉN.

Chaque année, au printemps, elles reviennent couvertes de neige [1].

Dans la cour de la salle où fleurit le poirier du Japon, elles rivalisent d'éclat avec la lune.

Douze jalousies ornées de perles les enveloppent dans leurs plis.

Des paires de ciseaux de jade s'élèvent et s'abaissent en volant.

Les princes et les comtes de l'empire vantent la gorge brune [2].

1. Les expressions que Youên-kaï trouvait trop transparentes, mais où le lecteur français aurait de la peine à reconnaître les hirondelles blanches, sont renfermées dans les mots « couvertes de neige, poirier du Japon, à fleurs blanches, éclat de la lune, perles (blanches), ciseaux de jade (blanc), allusion à la queue de l'hirondelle, qui a la forme de ciseaux ouverts, mouettes et cormorans, oiseaux au blanc plumage. »

2. Il existe en Chine un oiseau à gorge brune qu'on appelle *tse-yên*, hirondelle brune.

Dans le royaume, tous les hommes estiment les vêtements noirs [1].

Sur les fleuves et les lacs, combien de cormorans et de mouettes doivent faire serment de pêcher ensemble au milieu des brisants.

PIÈCE DE YOUÊN-KAÏ.

Les événements des anciens royaumes ont disparu comme les nuages qu'emporte le vent.

Il y a bien peu d'hommes qui connaissent Wang et Sié [2], dont la fortune a brillé dans les siècles passés.

Lorsque la lune s'élève, son disque brillant ne paraît pas d'abord à la surface de la rivière Hân.

La neige remplit les jardins de Liang[3] et elles ne reviennent pas encore;

L'odeur des fleurs de saules qui bordent les lacs et les étangs, me suit jusque dans mes songes;

1. *Ou-i,* vêtements noirs, expression à double entente. Elle désigne à la fois certains fonctionnaires vêtus de noir, et une hirondelle qui ressemble à celle de nos contrées.

2. Les mots *Wang* et *Sié* désignent deux personnages éminents, Wang-tao et Sié-ngân, qui vivaient sous les Tsin. Leur famille habitait la rue des *Vêtements noirs* (Ou-i-kiang). Ici l'expression *Ou-i,* (noir vêtement) fait allusion à l'hirondelle qui semble vêtue de noir.

Les mots du texte : *Khieou-chi-wang-sié,* Wang et Sié des anciens temps, sont tirés littéralement d'une pièce de vers (de *Lieou-yu-sse,* qui vivait sous les Thang) où se trouve ce passage : « Devant les hôtels de Wang et de Sié des anciens temps, les hirondelles volent. »

Tous les lettrés doivent savoir par cœur cette pièce de vers, et par conséquent comprendre que le mot voilé à dessein par *Youén-kaï* est le mot *yén,* hirondelle.

3. Ce jardin de plaisance avait été planté par ordre de l'empereur Hiao-wang, de la dynastie des Liang, entre les années 552-557 après Jésus-Christ.

Le mot *neige* est une allusion aux hirondelles blanches. On peut en dire autant des mots *fleurs de saules* et *poirier qui fleurit.*

Digitized by Google

Dans la cour de la salle où fleurit le poirier, le froid pénètre mes vêtements.

Dans la maison de Tchao [1], combien de sœurs sont animées d'une vive jalousie [2].

Ne l'envoyez pas voler dans le palais de Tchao-yang.

Le fils du ciel examina avec un vif plaisir les deux pièces de vers, et ne put s'empêcher d'en faire un éloge pompeux. « Certes, s'écria-t-il, leur réputation n'est point usurpée. Dans la composition de Chi-ta-pên, la vérité du style cache des idées gracieuses. Dans celle de Youên-kaï, le vague des expressions vous communique un charme divin. J'avoue que ces deux pièces peuvent aller de pair. Elles nous montrent combien les sujets lettrés des règnes précédents ont brillé par l'éclat de l'esprit et du talent. Vous tous, dit-il, hauts dignitaires et officiers de la cour, vous avez de justes prétentions aux succès littéraires. Eh bien! si quelqu'un d'entre vous peut composer une nouvelle pièce de vers qui lui permette de courir dans la lice, de front avec Chi-ta-

1. Les Chinois très-instruits peuvent seuls saisir cette allusion. Le poëte a en vue une danseuse nommée Tchao-feï-yên (l'hirondelle volante de la famille Tchao), qui devint la favorite, puis la femme de Hiao-wén-ti, de la dynastie des Hân. Il faut que le mot Tchao rappelle, au lecteur intelligent et érudit, le nom de la danseuse Feï-yên (l'hirondelle qui vole), et par suite le mot *y n*, qui est le sujet de la pièce.

2. A peine Hiao-wén-ti eut-il épousé Tchao-feï-yên, qu'il se refroidit à son égard et s'éprit d'une autre maîtresse qu'il installa à sa place dans le palais de Tchao-yang. Le poëte suppose que les sœurs, c'est-à-dire les compagnes de Tchao-feï-yên, doivent voir sa rivale d'un œil jaloux. C'est pourquoi il dit ensuite : « Ne l'envoyez pas voler » dans le palais de Tchao-yang, allusion à Tchao-feï-yên (l'hirondelle volante de la famille de Tchao), et à l'hirondelle qu'il célèbre dans ses vers remplis d'énigmes littéraires.

pên et Youên-kaï, je lui décernerai une récompense sans égale. »

En entendant cet ordre suprême, tous les officiers se regardèrent l'un l'autre, sans qu'aucun osât répondre à cet appel.

Le fils du ciel, les voyant tous muets et silencieux, en éprouva un vif déplaisir, et, les interrogeant encore : « Si parmi tant de magistrats, dit-il, si dans cette multitude de lettrés qui m'entourent, il n'y a pas un seul homme qui ose répondre à mes ordres, c'est peut-être que vous faites peu de cas de mon esprit, et ne me jugez pas digne de parler poésie avec vous; peut-être aussi que le talent littéraire des modernes est loin d'égaler celui des anciens ! »

Les membres de l'Académie du Hân-lîn ne pouvant plus garder le silence, l'un d'eux s'avança et dit : « Serions-nous incapables de composer une simple pièce de vers sur *les hirondelles blanches*, nous dont le pinceau est consacré au service du souverain? D'ailleurs, après le saint décret qui vient de nous être adressé, comment oserions-nous manquer à ce devoir? Mais nous avons devant les yeux deux pièces où Chi-ta-pên et Youên-kaï ont épuisé toutes les beautés du sujet. Quand nous ferions des efforts infinis pour dépeindre *les hirondelles blanches*, il nous serait impossible de nous élever au-dessus d'eux. C'est pour cela, Sire, que vos humbles sujets reculent devant cette tâche et n'osent répondre à votre appel. Jadis, sous la dynastie des Thang, Souï-hao[1] inscrivit

1. Notre auteur commet ici une erreur historique. Souï-hao ne

des vers sur *le pavillon de la cigogne jaune*[2]. Dès qu'ils eurent frappé les yeux de Li-thaï-pé, il s'avoua vaincu, et depuis ce moment il cessa de composer des vers. Nous avons tous éprouvé le même sentiment. Nous espérons que Votre Majesté daignera se montrer indulgente et nous pardonner. Mais si l'on pouvait nous accuser de faire peu de cas de vos lumières, nous mériterions de subir dix mille morts.

— Vos raisons sont justes, reprit l'empereur, et je ne puis m'empêcher de les agréer. Mais en ce jour les personnages les plus éclairés et les plus vertueux se trouvent réunis dans la même salle ; les magistrats du plus haut mérite brillent devant mes yeux, et les hommes de génie remplissent le vestibule du palais. On peut dire que c'est une merveilleuse réunion dont le souvenir vivra plus de mille ans. Mais si vous vous regardez les uns les autres sans composer, à ma demande, une pièce de vers sur *les hirondelles blanches*, la renommée littéraire de mon règne perdra beaucoup de son éclat. Cependant, je n'insisterai pas davantage auprès de Vos Excellences. »

Les membres de l'académie des Hàn-lin se disposaient à répondre une seconde fois à Sa Majesté, lorsqu'on vit sortir des rangs du conseil d'État un personnage éminent. Il s'avança en tenant sa tablette d'ivoire devant sa poitrine, et, se prosternant jusqu'à terre : « Votre humble

florissait pas sous les Thang, mais sous l'empereur Thaï-wou des Weï, entre les années 424 et 451 après Jésus-Christ.

1. Ce pavillon était situé à l'angle sud-ouest de la ville de Outchang-fou. La tradition rapporte que Feï-wén-weï passa en cet endroit monté sur une cigogne jaune.

sujet, dit-il, possède une pièce de vers sur *hirondelles blanches*. Si Votre Majesté daigne lui pardonner sa témérité, il osera les transcrire et les mettre sous ses yeux. »

L'empereur, l'ayant regardé avec attention, reconnut en lui le ministre Chân-hiên-jin. Puisque vous avez, lui dit-il d'un air gracieux, une pièce de vers sur *les hirondelles blanches*, elle doit être d'une beauté remarquable. Je reporterai sur cette composition le respect dû à un hôte et à un maître; je désire vivement la voir. Comment pouvez-vous vous accuser d'une témérité coupable et m'en demander pardon d'avance?

Cette pièce de vers, répondit Chân-hiên-jin, n'est point de votre humble sujet; c'est Chân-taï, ma jeune fille, qui, dans le calme de l'appartement intérieur, l'a composée sur les rimes des deux pièces précédentes. Le style de ma jeune fille est on ne peut plus vulgaire, et je ne devrais pas en importuner Votre Majesté; mais ayant remarqué qu'elle était impatiente de voir de la poésie, et que tous nos officiers ne se sentaient pas la force d'arriver au septième pas[1], j'ai osé ouvrir la bouche, au péril de ma vie, pour consoler un peu votre auguste cœur. »

L'empereur fut ravi d'entendre ce langage : « Excellence, dit-il, si votre jeune fille est habile en poésie, c'est encore plus extraordinaire; hâtez-vous de transcrire ses vers et de les mettre sous mes yeux. »

Chân-hiên-jin, pour obéir à cet ordre, demanda aus-

1. De composer des vers en improvisant, à la manière de Tsao-tsen-kien, qui écrivit un poëme après avoir fait sept pas.

sitôt aux officiers de service un pinceau et un encrier; puis, il écrivit la pièce et la présenta à l'empereur.

Le fils du ciel la reçut lui-même, et, après avoir déplié la feuille de papier, il lut en tête :

« Vers sur *les hirondelles blanches*, composés sur les rimes des deux pièces originales de Chi-ta-pên et de Youên-kaï. »

VERS DE CHAN-TAI.

Lorsque le soleil couchant est suspendu à l'horizon, les cœurs candides [1] sont bien rares.

Je m'enfuis et me retire loin des débats du monde, au milieu des poiriers [2] en fleur.

Je m'en vais pâle et j'aurais honte d'emprunter la couleur du corbeau. Je reviens maigre, et je ne permets qu'à la neige d'augmenter mon embonpoint.

Si je reviens en volant à travers la nuit noire, on peut encore distinguer mon ombre.

Quand j'enlèverais avec mon bec toute la pourpre du printemps, je n'aurais pas besoin de laver ma robe.

Combien d'âmes charmantes s'égarent au milieu des colombes aux brillantes couleurs?

Lorsqu'on relève les jalousies, moi seule je reviens pure et sans tache [3].

Le fils du ciel, ayant fini de lire ces vers, ne put contenir les élans de sa joie : « La forme est savante, s'écria-

1. L'épithète chinoise *sou* est à double entente; elle signifie à la fois *blanc* et *candide*, comme l'adjectif latin *candidus*.

2. Le poirier que désigne le nom chinois a des fleurs blanches.

3. L'épithète chinoise *kie* veut dire à la fois *blanche* et *pure*, comme l'adjectif latin *candida*, et renferme ainsi une dernière allusion à l'hirondelle *blanche*.

t-il, et le style est d'une rare noblesse. Plus j'examine ces vers, et plus je les trouve dignes d'être mis au-dessus de ceux de Chi-ta-pên et de Youên-kaï. Je ne puis croire qu'il existe dans l'appartement des femmes un talent aussi distingué. » Puis, regardant Chân-hiên-jîn : « Est-il bien vrai, lui demanda-t-il, que la fille de Votre Excellence soit l'auteur de ces vers ?

— C'est elle, en effet, qui les a composés, répondit Chân-hiên-jîn ; comment oserais-je tromper Votre Majesté? »

L'empereur n'en fut que plus enchanté : « Excellence, lui dit-il, quel est aujourd'hui l'âge de votre fille?

— Sire, répondit Chân-hiên-jîn, la fille de votre sujet vient d'entrer dans sa dixième année.

— Voilà qui est encore plus extraordinaire, s'écria l'empereur, dont l'étonnement et la joie s'accroissaient par degrés ; comment est-il possible qu'une fille de dix ans soit capable d'écrire avec un style si rare et si admirable, qui efface les écrivains des siècles passés? Peut-être que la fille de Votre Excellence a ébauché cette composition, et que vous y avez mis la main pour lui donner du poli et de l'éclat?

— Chaque expression, dit Chân-hiên-jîn, a été trouvée par ma jeune fille elle-même, dans l'appartement intérieur ; en vérité, votre sujet n'y a pas changé un seul mot.

— S'il en est réellement ainsi, reprit l'empereur, on peut dire qu'au milieu des femmes de talent elle brille par des facultés divines! »

Il prit de nouveau les vers et, après les avoir récités

lentement et avec délices, il éclata d'une joie soudaine, et frappant la table de sa main : « Plus je les examine, dit-il, et plus j'y trouve de grâce, d'élégance et de parfum ; en vérité, c'est un style charmant qui n'appartient qu'aux femmes distinguées. Sage maître, ajouta l'empereur en regardant Châne-hiên-jîn, pour que vous ayiez donné le jour à une fille d'un si beau talent, il faut qu'elle ait été formée de la plus pure essence des montagnes et des rivières. Les filles vulgaires du siècle ne sauraient lui être comparées. »

— Lorsque la fille de votre sujet était sur le point de naître, reprit Chân-hiên-jîn, j'ai vu en songe l'étoile Yao-kouang (de la Grande Ourse) qui tombait dans le salon, et la femme de votre sujet, madame Lo, qui courut au-devant et l'avala. Dans cette même nuit, la femme de votre sujet eut le même songe que moi et rêva pareillement qu'elle avalait une étoile. Cette coïncidence me parut extraordinaire. Après que la fille de votre sujet fut née, à trois ans elle ne savait pas encore parler ; dès qu'elle sut s'exprimer, elle ne parlait pas souvent, mais si elle laissait échapper une parole, c'était toujours avec une finesse et un esprit sans pareils. Quand je lui eus appris à lire, il suffisait qu'un texte eût passé une seule fois sous ses yeux pour qu'il fût gravé dans sa mémoire. A sept ans, elle savait déjà composer en prose élégante, et aujourd'hui qu'elle a dix ans, chaque jour sa bouche ne cesse de réciter des vers et sa main d'en tracer de nouveaux. Les facultés extraordinaires qu'elle a reçues en naissant, me semblent, il est vrai, répondre au jugement qu'en a porté Votre Majesté ; seulement, aujour-

d'hui que je me sens affaibli par la vieillesse, je regrette vivement d'avoir donné le jour à une fille au lieu d'un fils.

— Excellence, dit l'empereur en riant, il est regrettable, en effet, que vous n'ayez point eu de fils; mais, je dois le dire, quand vous auriez donné le jour à un fils, il serait bien loin de valoir une fille aussi extraordinaire. »

A ces mots, le prince et le ministre se regardèrent en souriant. Le fils du ciel ordonna à un des officiers qui étaient à ses côtés de montrer ces vers à tous les magistrats et de les faire circuler de main en main. « Excellences, s'écria-t-il, vous jugerez si j'ai eu raison de les lire avec délices. »

Les magistrats obéirent et se les passèrent successivement de main en main; il n'y en eut pas un seul qui ne montrât son approbation par l'émotion de son visage et par le mouvement de sa tête ou le murmure des lèvres. Puis, s'avançant à l'envi vers l'empereur et se prosternant devant lui : « Sire, dirent-ils, quoique nous ayons pour devoir de tenir le pinceau du matin au soir, lorsque nous avons reçu aujourd'hui l'ordre de composer des vers sur *les hirondelles blanches*, à la vue des deux pièces de Chi-ta-pên et de Youên-kaï, nous n'avons pas osé écrire à la légère. Nous étions loin de penser que la fille distinguée d'un membre du conseil privé aurait composé d'avance ces vers, comme par une sorte de prévision, pour répondre à votre décret. Leur fraîcheur, leur nouveauté et leur noble élégance font pâlir ceux de Chi-ta-pên et de Youên-kaï. Nous sommes tous accablés de confusion, mais quoique cette jeune fille soit comme

un joyau précieux dans la main d'un de vos ministres, on doit véritablement reconnaître en elle l'effet des heureuses influences que l'administration sage et éclairée de Votre Majesté répand dans les quatre parties de l'empire. Si aujourd'hui deux *hirondelles blanches* ont voltigé gracieusement devant l'empereur, si notre auguste souverain a ordonné en termes pressants de les célébrer en vers, c'est que le ciel voulait mettre en lumière le talent admirable de la fille d'un membre du conseil; nous en sommes tous ravis de joie! »

Le fils du ciel fut enchanté de ces paroles. « Avant-hier, dit-il, le président du bureau d'astronomie m'a annoncé que les constellations Koueï et Pi avaient brillé d'un vif éclat, et que, par conséquent, on verrait naître partout de ces talents extraordinaires qui n'apparaissent plus dans le monde, et qui, pareils au Khi-lin et au Fong-hoang (phénix), aiment à vivre cachés au sein des montagnes et des bois. « Or, comme la fille de Son Excellence Chân est née après que sa mère eut rêvé qu'elle avalait l'étoile Yao-kouang et que justement elle est douée de talents si extraordinaires, ne jugez-vous pas que l'observation de Thang-kin se trouve justifiée d'une manière éclatante? De plus, elle avait composé d'avance des vers sur *les hirondelles blanches,* comme pour prêter aujourd'hui un nouveau charme à la musique du festin; je ne puis donc m'empêcher de croire que la vertu et les lumières de cette dynastie ont été réellement annoncées par des signes célestes. Je veux boire à longs traits avec Vos Excellences pour répondre à l'affection du ciel. »

Les magistrats obéissent, et vont tout joyeux reprendre leur place au banquet. Devant la table impériale, on se provoque mutuellement à vider des coupes de vin, et au bas des degrés rouges, la voix des chanteurs se marie aux sons harmonieux des flûtes.

Le prince et ses sujets burent jusqu'au moment où le disque pourpré du soleil disparut à l'occident. Les chefs du conseil privé, s'avançant à la tête de tous les magistrats, frappèrent la terre de leur front et remercièrent l'empereur de les avoir conviés à ce festin.

Le fils du ciel ordonna alors aux eunuques d'apporter un encrier impérial de Touân-khi, dix pinceaux de poils de lièvre à hampe rouge, cent feuilles de papier ornées de dragons, dix bâtons d'encre au phénix, un lingot d'or et un d'argent, dix pièces de satin à fleurs et une paire de bouquets d'or; puis il les remit lui-même à Châh-hiên-jîn. « J'ai été enchanté, dit-il, des vers de votre fille sur *les hirondelles blanches*. Je lui offre ces bagatelles pour donner du lustre à son pinceau. Après-demain, le quinzième jour du mois, qui est celui de la pleine lune, tandis que les autres magistrats seront réunis, pour l'audience du matin, dans la salle extérieure, vous pourrez m'amener votre fille, après l'heure de midi, afin que je reçoive ses hommages dans la salle intérieure. Je veux moi-même mettre ses talents à l'épreuve; elle peut compter sur une magnifique récompense.

Châh-hiên-jîn, ayant reçu cet ordre, remercia l'empereur de ses bienfaits. Le fils du ciel chargea de nouveau le tribunal des rites d'enjoindre aux directeurs des colléges de rechercher, avec un soin particulier, les hommes

d'un mérite éminent qui vivent cachés dans la retraite, afin de se conformer au décret suprême. Les magistrats se retirèrent à l'instant, et bientôt cette nouvelle se répandit au loin.

Après avoir transmis ses volontés, l'empereur retourna dans son palais. Tout le monde se racontait, comme une merveille, que la fille du ministre Chân, à peine âgée de dix ans, avait su composer une charmante pièce de vers sur *les hirondelles blanches*. A bout de quelques jours, dans la capitale, il n'était pas une famille où l'on ne possédât la copie des vers sur *les hirondelles blanches*. Ce n'est pas tout, dès qu'on eut appris que l'empereur avait fixé le quinzième jour du mois pour qu'elle vînt lui présenter ses hommages, chacun se demandait comment pouvait être cette jeune fille qui, à l'âge de dix ans, possédait déjà un talent si extraordinaire. Tous étaient absorbés dans le désir de la voir de leurs propres yeux lorsqu'elle irait à la cour le quinzième jour du mois.

A l'occasion de cette audience impériale, j'aurai à vous apprendre bien des événements.

A la cour, on se disputait le plaisir de connaître la figure de cette jeune fille, et bientôt tout l'empire retentit du bruit de son nom.

Si vous désirez savoir comment se passa l'audience impériale, écoutez un peu, je vais vous le raconter dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

L'EMPEREUR DONNE UN PIED DE JADE POUR MESURER LE TALENT.

Chân-biên-jîn, ayant reçu une multitude de présents, avec ordre de se présenter à la cour le 15 du mois, se sentit au comble du bonheur. Aussi s'en revint-il tout joyeux à son hôtel. Il se retira dans la salle de derrière, et invita madame Lo, sa femme, à venir conférer avec lui. Celle-ci, voyant que les gens de sa suite avaient apporté un grand nombre de présents, de l'or et des objets précieux, le pria de l'éclairer à ce sujet.

« Aujourd'hui, dit-elle, l'empereur vous a admis à sa table; c'est déjà une faveur immense. D'où vient qu'en outre il vous a accordé une quantité de riches présents?

— Ce n'est pas moi, dit-il, que ces cadeaux sont destinés à récompenser; c'est ma fille Chân-taï, que, par une faveur spéciale, notre auguste souverain a daigné combler de ses dons. »

A ces mots, madame Lo fut remplie en même temps de joie et de surprise. « Chân-taï, dit-elle, est une jeune fille de dix ans; pourquoi l'empereur lui accorderait-il une telle récompense?

— Il y a une chose que vous ne savez pas, » reprit

Chân-hiên-jîn ; et aussitôt il lui raconta en détail que l'empereur, ayant vu une *hirondelle blanche* qui voltigeait avec grâce, avait ordonné à ses officiers de composer des vers [à ce sujet]; que lui-même avait présenté à l'empereur, sur les *hirondelles blanches*, une pièce de vers de sa fille, dont la lecture l'avait charmé, et que, pour cette raison, il avait voulu la récompenser par ces riches présents, et avait ordonné qu'on la lui amenât à l'audience impériale.

Ce récit combla de joie madame Lo : « J'avoue, dit-elle, que c'est un heureux événement, mais notre fille est bien jeune; quoique dans notre maison elle ait une démarche grave et des manières réservées et qu'elle réponde toujours avec justesse, je crains qu'en voyant l'empereur, elle ne se sente émue et troublée par l'éclat de sa présence et par l'appareil imposant qui l'environne. Si elle venait à oublier les rites et les convenances, elle ne saurait échapper à un châtiment sévère. Si l'empereur lui ordonnait de composer des vers ou de la prose élégante et qu'elle ne pût y réussir sur-le-champ, ne pensez-vous pas que les vers d'aujourd'hui sur les *hirondelles blanches* paraîtraient le fruit d'un plagiat?

— Votre idée est juste, répondit Chân-hiên-jîn; mais, suivant ma manière de voir, malgré son extrême jeunesse, ma fille a beaucoup d'assurance et de caractère, et elle possède à la fois et l'élévation de l'âme et la vigueur du talent. Jamais, je le pense, la honte ni la timidité ne l'empêcheront de composer.

— Quoi que vous disiez, repartit madame Lo, je sens que mon cœur en sera tourmenté jusqu'à la fin.

Digitized by Google

— Vous n'avez pas besoin, dit Chân-hiên-jin, de tant vous inquiéter d'avance. Appelons ma fille, et faisons-lui connaître le décret de l'empereur; son air et son attitude nous apprendront ce qu'il convient de faire. »

Madame Lo ordonna aussitôt à ses servantes de monter à la chambre de mademoiselle et de l'appeler.

Or, Chân-hiên-jin descendait de Chân-kin-youên[1] de la dynastie des Tsin, et depuis cette époque, une succession de hauts fonctionnaires avait illustré sa famille; de plus il avait obtenu de bonne heure le grade de *ts'in-sse* (docteur), et comme il approchait de cinquante ans, il venait d'être élevé à la dignité de ministre d'État. C'était un homme d'une rare capacité, et, quand les circonstances l'exigeaient, il savait montrer de la résolution et de l'énergie. L'empereur l'honorait d'une confiance et d'une estime sans bornes; aussi ses collègues ne le voyaient qu'avec un sentiment de crainte et de terreur.

Chân-hiên-jin, qui se trouvait alors au comble des honneurs et de la fortune, avait pris, à son insu, un air fier et arrogant et des manières dures et farouches. Mais la jeune Chân-taï était bien loin de ressembler à son père. Elle était belle comme les perles et le jade, brillante comme les fleurs de Tchi et de Lân, blanche comme la glace et la neige, pure comme les nuages et l'air. Il suf-

1. Chân-tao, surnommé Kin-youên, vivait sous le règne de Wou-ti, de la dynastie des Tsin, entre les années 265-274 de notre ère. Après plusieurs promotions, il fut élevé au rang de président du Li-pou (tribunal de la magistrature); il savait si bien distinguer le mérite et le mettre en lumière, que chacun tournait les yeux vers lui, et ambitionnait l'honneur de sa recommandation.

fisait de l'avoir vue une seule fois pour trouver tous ces charmes sur sa figure. Quant à son caractère, il était grave et sérieux, et elle se gardait de parler et de rire à la légère. Quoiqu'elle fût la fille d'un ministre d'État, les étoffes de soie brodée, les perles et les plumes bleues n'avaient nul attrait pour elle. Chaque jour, après avoir fait une toilette modeste et s'être vêtue d'une robe blanche, elle s'asseyait tranquillement dans un pavillon élevé, et mettait tout son plaisir à lire ou à composer en brûlant des parfums et en buvant du thé exquis. A voir son air grave et son amour de la retraite, on l'eût prise pour un vieux lettré. Elle avait dit adieu à l'éclat du fard et de la céruse, dont se servent les femmes dans le but de plaire et de séduire. Bien qu'elle ne fît qu'entrer dans sa dixième année, elle avait déjà l'apparence et le ton d'une personne mûre.

Ce jour-là, elle était justement occupée à lire au haut du pavillon, et était tombée sur un passage où l'on racontait qu'Hiouên-tsong, de la dynastie des Thang, se trouvant avec sa favorite Yang-koueï dans le *kiosque des parfums exquis*, d'où ils admiraient les fleurs des Meoutân (Magnolia mou-tân), eut le désir de faire composer des vers dans le goût moderne et d'en entendre la musique. Sur-le-champ, il demanda Li-thaï-pé ; mais ce poëte était alors plongé dans l'ivresse. L'empereur ordonna à sa favorite de lui tenir l'encrier, et aux eunuques du palais de lui ôter ses bottes. Li-thaï-pé, s'étant éveillé, prit son pinceau, l'imbiba d'encre et écrivit trois strophes intitulées *Ts'ing-pi'ng-tiao* (les Accords de la paix parfaite), qu'il mit aussitôt en musique.

Chân-taï, [arrivée à cet endroit du récit], se mit à exalser la vigueur et la fécondité du poëte. « Si les lettrés d'autrefois, s'écria-t-elle, déployaient en présence de l'empereur un tel talent et une telle verve, on peut bien les appeler des *hommes de talent* sans faire honte à un si beau nom. Depuis la dynastie des Thang jusqu'à nos jours, il s'est ecoulé plus de mille ans, et cependant on n'a pas vu un second Li-thaï-pé. D'où vient qu'il est si difficile d'acquérir un véritable talent? Nest-ce pas pitié que Chân-taï, parce qu'elle est une jeune fille, se voie ensevelie dans les profondeurs d'un gynécée? Si j'étais un jeune homme et que je trouvasse, un jour, un prince ami des les lettres, qui sait si, avec mon petit pinceau, je ne déploierais pas à mon tour toute la verve d'un homme de talent? »

Elle n'avait pas fini de donner un libre cours à ses pensées secrètes, lorsque soudain plusieurs servantes vinrent l'appeler et lui dirent : « A son retour de l'audience impériale, Son Excellence votre père s'est retiré avec madame dans le salon de derrière et vous prie de venir de suite pour conférer avec eux. »

Chân-taï n'osa tarder un seul instant. Après avoir reçu cet ordre, elle descendit aussitôt du pavillon avec les servantes, et vint se présenter à son père et à sa mère.

« Chère enfant, lui dit Chân-hién-jîn en l'apercevant, il vous est arrivé aujourd'hui un heureux événement. Le savez-vous?

— Je l'ignore, répondit Chân-taï ; je prie mon père de me l'apprendre dans tous ses détails.

— Aujourd'hui, dit Chân-hién-jîn, comme l'empereur

donnait à dîner à tous ses grands officiers, il vit soudain une *hirondelle blanche* qui voltigeait et se balançait dans les airs. Il leur ordonna alors de composer des vers à ce sujet. Ceux-ci, apercevant, en face de l'empereur, deux pièces célèbres de Chi-ta-pên et de Youên-kaï, pensèrent qu'ils ne pourraient trouver des expressions assez admirables pour les effacer. Aussi restèrent-ils bouche close, de sorte que nul d'entre eux ne put obéir au décret. L'empereur en fut extrêmement contrarié. Votre père se sentit tout à coup inspiré par la circonstance, et, ne pouvant plus y tenir, il écrivit les vers que vous avez composés sur les *hirondelles blanches* et les présenta à Sa Majesté. Dès que l'empereur les eut lus, il se sentit transporté de joie, et m'interrogea dans les plus petits détails. Il fut encore plus charmé lorsqu'il eut vu que vous étiez douée d'un tel talent dans un âge aussi tendre. Alors il me remit pour vous un grand nombre de cadeaux, et m'ordonna en outre de vous amener à la cour le 15 du présent mois, afin de vous mettre lui-même à l'épreuve et de s'assurer de la vérité. Il ajouta qu'il vous récompenserait encore magnifiquement. Dites-moi, ma fille, n'est-ce pas là un heureux événement?

— Puisque Sa Majesté, dit Chân-taï, daigne me montrer sa haute affection par de si riches présents, suivant les rites, je dois lui témoigner ma reconnaissance en me prosternant du côté du palais.

— Lorsque j'étais devant l'empereur, lui dit Chân-hién-jin, je l'ai déjà remercié moi-même. Comme vous vivez dans l'enceinte profonde du gynécée, qui saura si vous l'avez remercié ou non?

— J'ai entendu dire, reprit Chân-taï, que même dans un lieu obscur et retiré, le sage ne néglige jamais les rites. Quoique je ne sois qu'une faible enfant, je sais que les rites mutuels des sujets et du souverain sont dans la nature de l'homme. Comment pourrais-je souffrir que Pé-yu[1] fût seul cité avec honneur pendant des milliers de générations?

— Je vous admire, lui dit Chân-hién-jin, de pouvoir pousser aussi loin l'observation des rites; pour moi, je ne saurais y atteindre. »

Il ordonna alors aux servantes de préparer une table pour brûler des parfums. Chân-taï changea de costume et revêtit des habits de couleur; puis, d'un air grave et respectueux, elle se tourna vers le palais impérial et fit neuf révérences profondes. Ensuite, elle pria son père et sa mère de lui permettre de les saluer et de les remercier.

« Cela n'est pas nécessaire, dirent ensemble Chân-hién-jin et madame Lo. »

— Si mon père et ma mère, reprit-elle, ne m'avaient point donné la vie et l'éducation, aurais-je pu voir un si beau jour? Comment oserais-je ne pas vous saluer aussi? »

Chân-hién-jin fut transporté de joie. « Ma fille, dit-il en riant à madame Lo, ne possède pas seulement le talent littéraire et le sentiment des rites, on dirait vraiment

1. Pé-yu était un magistrat du royaume de Wei; il vivait sous Ling-kong, qui monta sur le trône l'an 492 avant Jésus-Christ. Il était renommé pour le zèle religieux qu'il apportait dans l'observation des rites.

que c'est un grave docteur versé dans le Tao (la droite voie). »

Madame Lo elle-même laissa échapper un sourire de joie; mais Chân-taï, sans changer de visage, leur fit quatre profonds saluts d'un air grave et mesuré; puis elle quitta ses habits de cérémonie et vint s'asseoir auprès d'eux.

« Ma fille, lui dit Chân-hién-jin, dans un âge aussi tendre que le vôtre, c'est sans doute un insigne bonheur que d'être connue de l'empereur; mais votre mère s'inquiète en songeant qu'élevée tendrement dans le calme du gynécée, vous n'avez jamais eu l'occasion de parler avec un homme. Bien plus, le fils du ciel, qui est au sommet des honneurs, a un aspect imposant et terrible. Quand vous serez dans l'intérieur du palais, dans ces salles profondes et mystérieuses qu'une garde redoutable entoure comme une sombre forêt, si par hasard votre cœur se trouble un instant, et que vous ne puissiez vous acquitter des cérémonies prescrites; si le saint empereur vous interroge et que vous ne trouviez point de réponse, vous encourrez infailliblement un châtiment sévère; il est convenable que vous vous y prépariez d'avance.

— Voici ce que j'ai entendu dire, répondit Chân-taï : « En servant son père, on apprend à servir son prince.» Or votre fille, en servant chaque jour son père et sa mère, n'a jamais reçu la moindre réprimande. Quoique le fils du ciel soit au sommet des honneurs, ses bienfaits, ses sentiments d'affection doivent approcher de ceux d'un père et d'une mère. Quoique votre fille soit bien jeune, comment se sentirait-elle troublée au point de manquer aux rites et de ne pouvoir répondre? En vain me rappel-

lerez-vous la multitude imposante des gardes du palais; votre fille ne fera nulle attention à son attitude redoutable. D'ailleurs, il y a bien longtemps que je m'instruis à l'école de Meng-tseu[1]. Je supplie mon père et ma mère de calmer leur cœur; il est impossible que cela arrive. »

A ces mots, Chân-hién-jîn fut transporté de joie; puis, se tournant vers sa femme : « N'avais-je pas raison de vous dire que ma fille a des vues nobles et élevées? Je reconnais maintenant que la fille d'un ministre d'État ne saurait être comparée à celle d'un homme de basse condition. Je vous en prie, madame, n'ayez aucune inquiétude. Après-demain, lorsqu'elle sera entrée dans le palais et qu'elle aura été admise en présence de l'empereur, je suis convaincu qu'elle obtiendra sa bienveillance auguste.

— Je n'ai pas d'autre vœu, dit madame Lo; ce sera le bonheur de notre maison.

Après avoir fini de délibérer de la sorte, Chân-hién-jîn donna ses instructions à sa fille. « Retournez dans votre chambre, lui dit-il, et demeurez-y en paix en attendant l'époque de l'audience impériale. »

Chân-taï obéit et se retira dans un pavillon de l'intérieur. « Justement, se dit-elle avec une joie secrète, je craignais de ne jamais voir notre saint empereur et de ne pouvoir déployer en sa présence les talents et le savoir que je possède. Qui aurait pu prévoir cette heureuse oc-

1. Célèbre philosophe que les Chinois placent immédiatement après Confucius, et qu'ils appellent pour cette raison Ya-ching, c'est-à-dire le second saint.

casion? Demain, quand je serai entrée dans le palais pour offrir d'humbles avis, il me faudra prendre un air grave et mesuré; je dois avant tout m'interdire ces expressions brillantes et parfumées dont Li-thaï-pé[1] enveloppe la flatterie; je ne veux point déshonorer mon pinceau; mon parti en est pris. »

Mais le temps s'écoule rapidement, et bientôt arriva le quinzième jour du mois. Chân-hién-jîn se rendit de bonne heure à la cour, où l'empereur lui donna lui-même ses ordres pour l'audience de midi. Il s'en revint à son hôtel et pressa madame Lo d'orner avec éclat la tête et la figure de sa fille, et de la parer elle-même de ses plus riches atours.

A l'heure de midi, il fit monter sa fille dans une chaise fermée, et s'assit lui-même dans une chaise découverte. Après eux venait une multitude de suivantes, et une foule nombreuse d'employés et de domestiques, marchant sur deux rangs, leur ouvraient la route. Ce fut avec ce cortége qu'ils se rendirent à l'audience impériale.

A cette époque, il y avait dans la ville de Tchang'-an beaucoup de personnes qui savaient que la fille du ministre Chân, âgée seulement de dix ans, avait composé une jolie pièce de vers sur *les hirondelles blanches*, et que l'empereur, charmé de son mérite, lui avait ordonné de se présenter ce jour-là à la cour, à l'heure de midi. Tout le monde se pressait des deux côtés de la porte appelée Si-hoa-men (la porte de la fleur d'occident), et se

1. Le plus célèbre poëte de la Chine.

disputait le plaisir de la voir. Ici, la foule agglomérée s'élevait comme une montagne; là, elle se déroulait comme une mer mouvante. Bientôt arrivèrent les chaises de Chân-hién-jin et de sa fille. Le ministre, étant descendu le premier, fit porter celle de Chân taï à l'entrée de la porte Si-hoa-mén, et l'invita alors à mettre pied à terre.

Aussitôt une multitude de servantes l'entourèrent de toutes parts et entrèrent avec elle. Chân-hién-jin suivait seul à pied et fermait la marche. La foule empressée qui, de chaque côté, la cherchait des yeux, formait une masse compacte.

Il y avait des personnes qui avaient le bonheur de la voir, tandis que d'autres n'y pouvaient réussir. Tous ceux qui l'avaient vue lui prodiguaient des éloges. « Cette jeune fille, disaient-ils, est vraiment charmante; à notre avis, la belle Si-tseu[1], surnommée Mao-tsiang, si célèbre dans l'antiquité, devait tout au plus lui ressembler. »

Mais laissons la multitude l'exalter à l'envi et revenons à Chân-hién-jin. Il conduisit sa fille dans le palais. A peine fut arrivé au pavillon des Cinq phénix, qu'un eunuque du sérail lui fit savoir que Sa Mesjesté était assise avec plusieurs de ses ministres, dans la salle appelée Wén-hoa-tién (la salle où fleurit la littérature).

Chân-hién-jin emmena promptement sa fille, passa en

1. Si-tseu ou Si-chi, nom de la plus belle femme de l'antiquité. Keou-tsiên, roi de Youeï (465 av. J. C.), l'ayant obtenue, lui fit donner des leçons de danse et de maintien, et l'offrit au roi de Ou, qui l'avait vaincu, à la condition qu'il retirerait ses troupes. Celui-ci y consentit, malgré les représentations de son ministre, qui lui rappela plusieurs belles femmes des temps anciens qui avaient fait le malheur du royaume.

tournant devant le pavillon des Cinq phénix, et arriva tout droit à la salle Wén-hoa-tién.

L'eunuque qui gardait la porte, l'ayant aperçu, accourut au devant de lui. « Seigneur Chân, dit-il, si votre honorable fille est arrivée, attendez que j'aille l'annoncer à l'empereur.

— Elle est en effet arrivée, répondit Chân-hién-jîn; veuillez, vénérable monsieur, prendre la peine de la conduire et de la présenter. »

L'eunuque entra et revint au bout de quelques instants. « Par ordre de l'empereur, s'écria t-il, qu'elle entre sur-le-champ. »

Chân-hién-jîn ordonna aux suivantes de rester toutes en dehors de la salle, et seul, conduisant sa fille par la main, il pénétra dans l'intérieur du palais.

A peine arrivé aux degrés rouges, il leva la tête et vit que l'empereur était déjà assis dans la salle. Il ordonna à sa fille de se tenir de côté, à mi-distance ; puis il alla se prosterner devant le souverain et lui dit : « Moi, Chân-hién-jîn, votre humble sujet, obéissant à vos ordres, j'ai amené ici ma fille Chân-taï pour la présenter à Votre Majesté.

— Excellence, dit l'empereur, je vous permets de vous lever et de rentrer dans les rangs des ministres. Ordonnez à votre noble fille de se présenter devant moi. »

Chân-hién-jîn le remercia de cette faveur, se leva de terre, et en se hâtant de rentrer dans le rang des ministres, il dit à Chân-taï d'aller présenter ses hommages à l'empereur.

Chân-taï obéit aux ordres du fils du ciel, et se dirigea

d'un pas rapide vers le centre des degrés rouges. Au moment où elle allait faire une profonde révérence, tout à coup retentit ce décret : « Il est ordonné à Chân-taï d'entrer dans la salle pour offrir ses hommages à l'empereur. »

A cet ordre suprême, Chân-taï, sans se troubler ni se presser, s'incline humblement, prend le côté gauche de l'escalier impérial, et monte pas à pas les degrés. Arrivée à la porte de la salle, elle releva le bord de sa robe et entra. Dès qu'elle fut au milieu de la salle, elle exécuta la cérémonie des cinq révérences et des trois prostrations, avec la légèreté d'une danseuse qui fait voler la poussière sous ses pas.

L'empereur abaissa ses regards du haut de son trône et les fixa sur elle. Tels étaient les charmes qu'il remarqua dans cette jeune fille :

Ses sourcils ressemblaient à l'arc de la nouvelle lune; ses joues avaient l'éclat d'une fleur qui va s'épanouir.

Ses sourcils étaient purs et légers comme l'arc de la nouvelle lune; le vif éclat de ses tempes paraissait dû à un habile pinceau.

Ses joues ressemblaient à une fleur qui va s'épanouir, et dont les boutons captifs recèlent toute la beauté.

Les touffes de ses cheveux, comparables à des nuages noirs, projetaient une ombre gracieuse qui se balançait sur ses épaules et voilait son front.

Sa peau laissait échapper un reflet de neige dont le pur éclat rayonnait d'une joue sur l'autre.

Ses membres étaient d'une finesse et d'une légèreté sans égales.

Si on lui eût demandé son âge, son épaule eût pu toucher celle de Tao-yun [1].

1. Cette manière d'indiquer l'âge des enfants qui ont passé cinq

Son regard perçant eût saisi dix lignes à la fois [1].

Aussi en voyant sa figure distinguée, on lui trouvait l'œil fin et judicieux de Wân-ell [2].

Son corps était svelte et léger; on eut dit un saule de trois pieds aux flexibles rameaux.

Sa taille était fine et élégante comme une branche de fleurs à moitié écloses.

Lorsqu'elle entra dans la salle d'audience, en inclinant ses épaules belles comme le jade,

Et s'avança timidement, avec un visage plein de grâces; elle n'avait point l'air d'une fille ordinaire.

En montant les degrés, elle courut avec ses *nénufars d'or* (ses petits pieds) [3] aussi vite qu'avec des ailes.

Aux attraits charmants d'une femme, elle joignait la noble gravité d'un lettré ou d'un magistrat.

Lorsqu'elle fit cent révérences en regardant le ciel d'azur, elle captiva les yeux de toute la cour.

ans est empruntée au livre des rites (*Peï-wen-yun-fou*, liv. IV, B, fol. 31). Tao-yun était fille de Sié-ngan, qui vivait sous les Tsin. L'histoire a conservé la réponse qu'elle fit à l'âge de dix ans, lorsqu'on lui demanda à quoi ressemblait la neige : « A des fleurs de saule qui voltigent au gré du vent. »

1. Allusion à l'empereur Kién-wén-tï, de la dynastie des Liang, dont l'histoire dit : Quand il regardait quelqu'un, ses yeux brillaient comme une lampe ardente; quand il lisait, ses yeux embrassaient *dix lignes* à la fois. (*Ping-tseu-louï-piéu*, liv. CVI, fol. 72.)

2. Wân-ell était la nièce de I, qui était huissier du palais sous la dynastie des Thang. On prétend qu'à peine âgée de quelques mois, elle répondit en souriant à une question que lui adressa sa mère en badinant.

3. En poésie et dans le style élégant, les petits pieds des femmes chinoises sont toujours appelés *kin-lién*, des nénufars d'or. Voici l'origine de cette locution : Un prince de Thsi (Tong-hoên-héou) ayant fait exécuter en or massif des fleurs de nénufars, les fit fixer au sol et ordonna à Pân-feï, sa favorite, de marcher dessus. Il s'écria alors que, sous chacun de ses pas, elle faisait naître des nénufars d'or. (*Yeou-hio-kou-ssé-sin-youén*, liv. IV, fol. 4.)

A dix ans, Kân-lo [1] célébra les vertus de l'empereur, et lui souhaita une félicité sans bornes.

A douze ans, il fut élevé à la plus haute dignité et reçut le titre d'homme accompli.

Mais à trente ans, Tchang-feï perdit la faveur impériale [2] et se vit raillée comme ayant passé l'âge de plaire.

Quoiqu'il soit rare de voir un jeune homme d'un mérite divin, cependant l'histoire en offre des exemples;

Quant aux jeunes filles, on n'en avait jamais vu une seule qui méritât d'être comparée aux dieux.

L'empereur avait été charmé d'abord, en voyant du haut de son trône, la grâce, la jeunesse, la beauté de Chân-taï, la légèreté, l'aisance et la mesure de ses mouvements en s'acquittant des salutations prescrites. Mais il ne put contenir les transports de sa joie lorsque, ayant fini ses révérences, elle se prosterna à terre et s'écria d'une voix claire et brillante comme celle d'un jeune verdier ou d'un petit phénix :

« La jeune fille de Chân-hién-jin, votre sujet, président du tribunal des rites et de la chambre du conseil, Chân-

1. Kân-lo vivait sous la dynastie des Tsin. A l'âge de dix ans, il fut envoyé en mission auprès du roi de Tchao. Celui-ci vint à sa rencontre et lui offrit dix villes de ses États. Plus tard, il fut élevé par l'empereur à la dignité de ministre. On peut, dit l'historien Sse-mathsiên, le mettre au nombre des lettrés les plus distingués de l'époque des guerres civiles.

2. Sous le règne de Jin-tsong, entre les années 1034-1038, Tchang-feï, l'une des favorites de l'empereur, se fiant à la faveur dont elle jouissait, voulut emprunter le parasol de l'impératrice pour aller à la promenade. A son retour, l'empereur la blâma sévèrement et lui dit : Dans les rangs supérieurs et inférieurs, chaque objet de luxe a une destination spéciale. Vous ne deviez pas faire violence aux règlements et sortir du palais avec un appareil inusité. Dès ce moment Tchang-feï commença à tomber en disgrâce.

taï, votre sujette, présente ses hommages à Votre Majesté. Son unique vœu est que notre auguste empereur vive dix mille années, dix mille fois dix mille années ! »

A ces mots, il lui ordonna de se relever, puis il l'invita à s'approcher de la table impériale et l'interrogea en ces termes : « Les vers sur les *hirondelles blanches* que j'ai lus avant-hier, étaient-ils réellement de vous?

— Les vers sur les *hirondelles blanches*, répondit-elle, ont été en effet composés par votre sujette dans l'appartement intérieur. Seulement, je ne prévoyais pas que le style médiocre d'une petite fille comme moi aurait l'honneur de tomber sous les yeux de Votre Majesté. Je mérite la mort, je mérite la mort !

— Bien que ces vers soient d'un style un peu recherché, reprit l'empereur, ils renferment des pensées fort justes et leur facture est irréprochable. Peu importe la jeunesse de l'auteur.

— [On lit], dit Chân-taï, que le magistrat qui recueillait les chansons populaires ne dédaignait point les paroles des bûcherons et des pâtres. La justesse de votre esprit auguste vous permet sans doute de saisir toutes les finesses de la poésie. Mais, quoique Votre Majesté soit au sommet des honneurs et que les neuf enceintes du palais ajoutent à sa puissante imposante, elle n'oserait jamais ranger les chansons populaires qui sont en tête du *livre des vers*[1] au nombre des nobles compositions appelées

1. Sous l'antique dynastie des Tcheou, l'empereur envoyait des magistrats dans les différents royaumes feudataires pour recueillir les chansons populaires. En les examinant, il reconnaissait si les mœurs étaient honnêtes ou vicieuses, et si son administration était

Ya[1] et *Song*[2]; c'est que ces sections, qui se succèdent, ont chacune un caractère particulier. »

En entendant ces paroles, l'empereur approuva à plusieurs reprises par un mouvement de tête. « Vous, dit-il, jeune fille de dix ans, comment trouvez-vous au fond de votre âme des raisonnements aussi élevés? En vérité, c'est du ciel que vous tenez un tel talent. Mais, dites-moi, lorsque vous lisiez les auteurs dans l'intérieur de votre chambre, étiez-vous seule ou avec un maître?

— Dans l'appartement intérieur, répondit Chân-taï, une jeune fille doit se renfermer dans ses devoirs. Comment oserait-elle violer les rites en appelant un maître pour étaler une vaine réputation? A l'exception de mon père, que j'interrogeais sur les caractères, je vous jure que je n'ai jamais eu personne qui, le texte en main, m'ait communiqué le sens des *King* (livres canoniques). Seulement, soit assise, soit couchée, je les avais près de moi, tous les six, et j'y puisais largement. Ainsi, on le voit, votre sujette Chân-taï n'a jamais été sans maîtres! »

L'empereur ne fit que redoubler ses compliments et ses

jugée par le peuple comme digne d'éloge ou de blâme. Ces chansons, appelées *koué-fong*, forment la première partie du Livre des vers.

1. Ce mot désigne deux sections du Livre des vers, *Siao-ya* et *Ta-ya*, qui renferment les chants que l'on faisait entendre avec accompagnement de musique, dans les repas des princes feudataires et dans les festins de l'empereur.

2. La quatrième partie du Livre des vers est intitulée *Koué-song*, ou Chants des royaumes. C'étaient des éloges en vers que les empereurs des Tchéou et les princes de Lou faisaient chanter en offrant des sacrifices funèbres à leurs ancêtres.

éloges; puis, se tournant vers Chân-hién-jîn : « Excellence, lui dit-il, en voyant votre fille répondre dans un âge si tendre avec tant de netteté et de précision, on ne peut s'empêcher de l'admirer; c'est là le fruit des savantes leçons que vous lui avez données.

— Sire, reprit Chân-hién-jîn, bien que ma petite fille ait blessé les oreilles de Votre Majesté par un langage rude et grossier qu'elle a rapporté de la maison paternelle, vous ne l'avez ni réprimandée ni punie ; c'est vraiment un immense bonheur. Bien plus, votre bouche céleste l'a encore comblée de pompeux éloges ; par là vous avez pénétré le père et la fille, vos deux humbles sujets, d'une reconnaissance sans bornes. »

Le fils du ciel était enchanté. Il ordonna aux officiers qui étaient à ses côtés de lui offrir un banquet. On peut dire en vérité que le chef de l'État a la force d'une montagne qui s'écroule. A peine le fils du ciel eut-il dit un mot, qu'en un clin d'œil les mets de la table impériale se trouvèrent régulièrement préparés, dressés et servis. Les membres du conseil vinrent tous s'asseoir, suivant l'étiquette, à l'angle sud-est de la salle; puis, à l'angle sud-ouest, il fit placer une table particulière et ordonna à Chân-taï de s'y asseoir. Mais Chân-taï et Chân-hién-jîn refusèrent plusieurs fois cet honneur. Le fils du ciel n'y ayant point consenti, ils se prosternèrent jusqu'à terre, et s'assirent chacun à la place qui leur était destinée.

Or toutes les fois que le fils du ciel sortait ou rentrait, il était toujours accompagné par la musique impériale. Dès que le vin lui avait été offert, tous les instruments

résonnaient ensemble, et l'on exécutait la danse des boucliers et des étendards [1].

A cette heure, toute la salle n'était que bruit et mouvement. L'empereur, du haut du trône où il était assis, regardait furtivement Chân-taï. « Cette jeune fille, se disait-il, doit être ravie des chants et des danses de la cour, et sans doute qu'elle va promener partout ses regards enchantés. » Mais, contre son attente, elle resta assise dans une attitude grave et respectueuse. Lorsqu'on lui présentait une tasse de vin, elle l'effleurait du bout des lèvres; si c'était un mets, elle prenait ses bâtonnets et ne faisait que le goûter. Quant aux musiciens qui dansaient en chantant, elle baissait modestement les yeux sans les regarder.

L'empereur, l'ayant observée pendant quelque temps, ne pouvait revenir de sa surprise. « Quelle modestie! s'écria-t-il; quelle décence et quelle réserve! Cette jeune fille est vraiment charmante. »

Il était encore livré à ses pensées, lorsque la musique et la danse cessèrent un instant. Tout à coup, plusieurs membres du conseil privé se levèrent ensemble de leur siége. « Sire, dit l'un d'eux, votre bonheur suprême s'élève jusqu'aux nues. Si le ciel a daigné faire naître cette fille de talent, ç'a été pour qu'elle secondât vos augustes desseins. Aujourd'hui elle a été reçue à la cour, et, grâce à votre bonté sainte, elle a eu l'honneur de prendre part à un banquet somptueux. En vérité, il faut parcourir mille générations pour trouver une si merveilleuse ren-

1. Les chefs des huit groupes de danseurs tenaient à la main des boucliers et des étendards ornés de plumes brillantes.

contre. Nous en sommes tous ravis, et nous voudrions emprunter la coupe impériale pour souhaiter à Votre Majesté une longévité de dix mille ans. Il serait convenable que Chân-hién-jîn ordonnât à sa fille de composer, à votre louange, trois strophes de vers dans le goût moderne. Peut-être ne resterait-elle pas au-dessous des sentiments qu'a dû lui inspirer l'audience solennelle de ce jour. Nous prions Votre Majesté de prononcer sur ce point. »

L'empereur fut charmé de cette proposition. « J'avais justement la même idée, leur dit-il, et à mon insu les sentiments de Vos Excellences se sont trouvés d'accord avec les miens. » Puis regardant Chân-taï : « Mes ministres, dit-il, désirent vous voir composer des vers dans le goût moderne et me les offrir. Êtes-vous capable de les faire devant moi? »

Chân-taï quitta sa place tout émue, et, se prosternant à terre : « Sire, dit-elle, vos grands ministres ayant daigné me mettre en avant, comment votre humble sujette oserait-elle ne point répondre à leur vœu? Mon unique crainte est que mes expressions basses et vulgaires ne puissent louer dignement la millième partie de vos vertus divines. J'ose prier votre bonté auguste de m'accorder indulgence et pardon. »

Dès que le fils du ciel eut vu Chân-taï ne point refuser, il sentit redoubler sa joie. Sur-le-champ, il ordonna aux eunuques du palais de placer une table très-basse à côté de la sienne, et d'y déposer les quatre trésors de l'écritoire impérial[1]. Ensuite s'adressant à Chân-taï : « Sur

1. Le papier, le pinceau, l'encre et la pierre à broyer.

cette table, dit-il, vous pouvez manier le pinceau et épancher vos idées ; je veux vous voir écrire sous mes yeux. »

Chân-taï remercia l'empereur en se prosternant jusqu'à terre ; puis elle se leva vivement, et, sans trouble ni précipitation, elle alla droit à sa table.

En ce moment, les eunuques avaient déjà délayé de l'encre impériale, et une feuille de papier doré, ornée de de dragons aux replis tortueux, était étendue sur la table. En fait de savoir, il n'y a vraiment ni jeunes ni vieux ; c'est au plus habile que revient l'honneur. Chân-taï, il est vrai, n'était qu'une jeune fille de dix ans, mais le ciel l'avait douée d'une rare intelligence, et chez elle le talent et l'imagination étaient des dons de nature. En effet, levant le pinceau impérial, sans réfléchir un instant ni faire de brouillon, elle écrivit tout d'un trait, sur le papier orné de dragons, des lignes nettes et élégantes comme si elle les eût copiées de mémoire. A cette vue, la figure de l'empereur rayonna de joie.

Chân-taï ayant achevé sa composition en moins d'une demi-heure, la prit à deux mains et, s'approchant elle-même du trône, la présenta à l'empereur. « Je souhaite, dit-elle, que notre auguste souverain vive dix mille années, dix mille fois dix mille années ! »

L'empereur la reçut lui-même et l'étendit sur sa table ornée de dragons. Il lui ordonna d'abord de se relever, puis, appelant quatre membres du conseil privé : « Venez ensemble devant le trône, leur dit-il, et lisez-moi ces vers pour que je les entende. »

Les quatre membres du conseil, dociles à cet ordre,

accoururent ensemble devant le trône impérial. Aussitôt le premier ministre lut tout haut ces vers :

PREMIÈRE STROPHE.

Lorsque le fils du ciel observe la droite voie, les saisons [1] suivent leur cours dans un ordre admirable, et tous les hommes pensent avec amour à celui qui les couvre, les soutient et les nourrit.

Lorsque tous les hommes pensent avec amour à celui qui les couvre, les soutient et les nourrit, ils transmettent d'âge en âge la renommée de ses talents civils et militaires, de sa sainteté et de ses vertus divines.

DEUXIÈME STROPHE.

Lorsque les saisons suivent leur cours dans un ordre admirable, et que le fils du ciel observe la droite voie, tous les hommes oublient qu'ils doivent la vie aux mérites de l'empereur.

Lorsque les hommes oublient qu'ils doivent la vie aux mérites de l'empereur, ils lui décernent le titre sublime *de prince sans nom* [2].

1. Les Chinois supposent que la régularité ou les perturbations des saisons sont le résultat certain d'une bonne ou d'une mauvaise administration. Ils expliquent dans ce dernier sens les éclipses, les inondations, les ravages des sauterelles. L'histoire de la Chine nous montre beaucoup de souverains qui, dans les calamités publiques, s'accusent eux-mêmes devant le peuple, jeûnent, prennent le deuil, distribuent des aumônes ou gracient des condamnés pour apaiser la colère du ciel On voit par là pourquoi la succession régulière et heureuse des saisons est considérée en Chine comme une preuve éclatante de la sagesse du souverain.

2. Les princes vertueux de la haute antiquité ne laissaient voir aucune trace de leur administration. Le peuple, absorbé dans le bonheur dont ils le comblaient, ne soupçonnait pas leur existence et ignorait leurs noms.

TROISIÈME STROPHE.

La longévité du saint durant mille années, le nom du saint vivant pendant dix mille automnes, les grands ministres s'offrent à l'envi des coupes (pleines) de vin et exaltent cette merveille.

Puisque les grands ministres s'offrent à l'envi des coupes (pleines) de vin et exaltent cette merveille, moi, qui ne suis qu'une petite fille, j'ai pris le pinceau et j'ai composé ces vers pour offrir mes hommages à celui qui se dit un *simple mortel*[1].

SUR L'EMPEREUR QUI SUIT LA DROITE VOIE,
Pièce en trois strophes
de cinq membres chacune.
La sujette Chân-taï,
en se prosternant jusqu'à terre et en la frappant de son front,
offre ses vœux (à l'empereur).

Lorsque l'empereur eut fini d'entendre ces vers, que venait de lire le premier ministre, il ne put contenir les transports de sa joie. « La facture est excellente, s'écria-t-il, et la rime a quelque chose d'antique. Dans tous les mots, on retrouve les nobles accents du Chi-king[2] et les mâles beautés du Chou-king[3]. En voyant sa facilité à composer, on reconnaît que c'est vraiment une fille de talent. »

Les trois membres du conseil la louèrent d'une voix unanime. « Lire les livres, dirent-ils, et connaître les ca-

1. Dans l'antiquité, l'empereur s'appelait humblement *Yu-i-jin*, moi, qui ne suis qu'un homme (ordinaire).

2. Le livre des vers, qui est, comme le suivant, l'un des cinq livres canoniques.

3. Le livre des annales impériales.

ractères, c'est ce qu'on voit quelquefois chez les jeunes filles; mais si l'on en cherche une seule qui, comme Chân-taï, ait possédé, dans un âge tendre, la science d'une personne mûrie par les ans, on ne la trouvera à aucune époque de l'histoire. Si on lui donnait aujourd'hui le titre de fille de talent, elle saurait le porter sans en ternir l'éclat. »

Chân-hién-jîn, placé à côté, ne laissait rien échapper. Voyant que sa fille avait des manières simples et modestes, et que ses vers étaient pleins de grâce et de noblesse, il se sentit transporté d'une joie qui tenait du délire. Remarquant, en outre, que l'empereur l'avait comblée d'éloges, et que les ministres l'avaient unanimement louée, il s'efforça de prendre une voix humble. « Sire, dit-il, ma petite fille, par des paroles aussi communes, a manqué au respect qu'elle doit à Votre Majesté; je supplie votre bonté auguste de daigner lui faire grâce. »

« La fille de Votre Excellence, reprit l'empereur, est douée de talents qui n'ont rien de vulgaire; vous devez mettre tous vos soins à choisir un gendre distingué, de peur qu'elle ne se perde avec un époux indigne d'elle, et qu'elle ne nuise par là à l'heureuse influence de mes institutions. »

A ces mots, il appela plusieurs officiers qui étaient à ses côtés, et les chargea de lui donner cent onces d'or, cent onces d'argent et dix perles des plus brillantes. Puis s'adressant à Chân-hién-jîn et à Chân-taï : « Jadis, dit-il, sous la dynastie des Thang, Wân-ell[1] vit en songe un

1. Cette citation n'est pas tout à fait exacte. Ce ne fut point elle, mais sa mère qui vit en songe le dieu dont il s'agit. Avec cette ba-

dieu qui lui donna une balance pour peser les talents de tout l'empire. Aujourd'hui je vous donne *un pied* de jade, pour que vous mesuriez en mon nom les talents de tout l'empire. Je vous donne en outre un *jou-i* d'or (sorte de sceptre), qui est à la fois le symbole des lettres et des armes. Au point de vue des lettres, il annonce qu'on possède l'art d'écrire; sous le rapport militaire, il montre qu'on sait réprimer la violence et la tyrannie. Dans la suite, lorsque vous serez grande et en âge de prendre un époux, si quelque méchant homme veut vous obtenir de force, vous pouvez lui briser la tête avec cet instrument : je vous absous d'avance. »

L'empereur ordonna alors aux officiers qui étaient près de lui, de broyer de l'encre et d'étendre [sur la table] une feuille de papier ornée de dragons. Puis, imbibant lui-même le pinceau impérial, il écrivit en gros caractères les quatre mots : *Hong-wén-tsaï-niu* (fille de talent, éminente en littérature), et les lui donna.

Chân-hién-jin et Chân-taï se prosternèrent jusqu'à terre et le remercièrent plusieurs fois de cette insigne faveur. « Votre sainte bonté, s'écrièrent-ils, est aussi vaste que profonde; votre bienveillance auguste est d'une grandeur sans bornes. Quand le père et la fille, vos humbles sujets, vous sacrifieraient leur vie, ils ne sauraient vous témoigner la millième partie de leur reconnaissance. »

lance, lui dit-il, votre fille pèsera les talents de tout l'empire. Un jour, comme Wân-ell avait déjà plus d'un mois, sa mère lui dit en badinant : Est-ce toi qui pèseras (les talents) avec une balance? L'enfant lui répondit par un sourire. (*Peï-wén-yun-fou*, liv. IV, fol. 62.)

Ils avaient à peine fini de parler qu'un eunuque arriva en courant, et se jetant à genoux : « L'auguste impératrice mère, dit-il, ayant appris que Votre Majesté avait daigné donner audience à une jeune fille de talent, en a été aussi ravie qu'émerveillée. Elle a chargé l'esclave que vous voyez d'aller l'annoncer à Votre Majesté, et elle m'a ordonné, si [cette jeune fille] a fini de vous rendre ses hommages, de la lui amener moi-même dans le sérail, pour qu'elle lui donne audience à son tour. »

En entendant ces paroles, l'empereur fut ravi de joie. « Justement, dit-il, je voulais lui ordonner d'aller offrir ses respects à l'impératrice, mon auguste mère. Je ne prévoyais pas que Sa Majesté préviendrait mon désir en l'appelant auprès d'elle. »

Aussitôt, il rendit un décret qui ordonnait à Chân-taï d'entrer dans le sérail, et d'aller présenter ses hommages à l'impératrice mère.

Après avoir reçu cet ordre, Chân-taï se disposait à partir, mais l'empereur la retint et, se tournant vers Chân-hién-jin : « Votre noble fille, lui dit-il, n'a pas encore pénétré dans les profondeurs du sérail. Vu son extrême jeunesse, j'ai peur qu'elle ne soit glacée de crainte ; je veux la conduire moi-même et la présenter à l'impératrice. — Excellences, dit-il aux ministres, retirez-vous un instant. Quant à Son Excellence Chân, qu'il se rende hors de la porte Ou-mén et attende mes ordres. »

A ces mots, il se leva, prit Chân-taï par la main, et partit avec elle pour la conduire dans le sérail.

Tous les membres du conseil se retirèrent chacun de leur côté. Chân-hién-jin, qui était resté seul, emmena

les suivantes de sa fille, et s'assit en attendant dans le vestibule de la salle d'audience.

Après avoir attendu jusqu'à ce que le disque du soleil eût disparu à l'occident, il vit quatre petits eunuques qui apportaient une multitude de présents ; ils étaient suivis d'un grand eunuque nommé Lieou-kong, qui ramenait Chân-taï.

Chân-hién-jîn alla à sa rencontre, puis tournant ses yeux vers l'intérieur du palais, il se prosterna jusqu'à terre en signe de reconnaissance. Ensuite, emmenant la multitude des suivantes qui se pressaient ensemble autour de sa fille, il sortit avec elles hors de la porte appelée Si-hoa-mén (la porte de la fleur d'occident), et fit monter Chân-taï dans une chaise fermée. Chân-hién-jîn voulut en vain prendre congé de Lieou-kong et le renvoyer. « Excellence, dit Lieou-kong, c'est par ordre de l'impératrice mère que j'ai été chargé d'amener votre noble fille jusqu'à votre hôtel : comment oserais-je m'en retourner à moitié chemin? »

Chân-hién-jîn, voyant qu'il ne pouvait se débarrasser de l'eunuque, le fit asseoir à ses côtés dans une chaise découverte, et, se plaçant avec lui à la suite de Chân-taï, il s'en retourna à son hôtel entre deux rangs de satellites.

En ce moment, les rues étaient remplies de curieux qui se pressaient les uns contre les autres et formèrent en un instant une foule immense. Bientôt, on arriva à l'hôtel. Mademoiselle Chân dit à ses porteurs de la mener tout droit dans le vestibule intérieur, puis elle mit pied à terre et entra. Quand Chân-hién-jîn et Lieou-kong furent arrivés à la porte appelée I-mén, ils descendirent de la

chaise. Chân-hién-jîn ayant fait un salut à l'eunuque, entra dans le vestibule et y fit étaler, à une hauteur convenable, les présents de l'empereur. Ensuite, le maître et l'hôte s'assirent à la place prescrite.

Après le thé, Lieou-kong prit un air riant et s'écria : « Que votre noble fille est charmante ! Comment se fait-il que dans un âge si tendre elle soit douée de tant d'esprit et d'intelligence? Non-seulement elle possède des talents élevés qui lui ont concilié l'amitié de l'empereur, mais encore lorsque, tout à l'heure, elle a offert ses hommages à l'impératrice mère et à l'impératrice, elle s'est acquittée des révérences prescrites avec un calme et une aisance rares, comme si elle y eût été habituée depuis longtemps ; les dames mêmes de la cour n'eussent pu atteindre à cette perfection. Dans ses réponses, chaque phrase était si claire et si pure que les ministres mêmes de Sa Majesté n'eussent pu s'exprimer avec autant de netteté et d'éclat. Dès que les augustes impératrices des deux sérails l'eurent vue, elles ne se possédèrent plus de joie, et chacune d'elles voulut la retenir dans son palais pour qu'elle y passât la nuit, et lui procurer toute sorte d'amusements. Mais l'empereur leur dit : « Comme elle est fort jeune, je crains que Son Excellence le premier ministre et sa noble épouse n'éprouvent de vives inquiétudes. » C'est pourquoi, après lui offert le thé et l'avoir retenue jusqu'à ce moment, il la combla de présents et me chargea de vous la ramener.

« En vérité, s'écria Chân-hién-jîn, les bienfaits de notre saint empereur et ceux de l'impératrice sont élevés comme le ciel et profonds comme la terre ; j'en éprouve

une reconnaissance infinie. Ce n'est pas tout : Sa Majesté a donné à Votre Seigneurie la peine de reconduire ma fille à une grande distance ; c'est un service dont j'étais indigne. Aujourd'hui, dans le trouble où je suis, je craindrais de vous traiter avec trop peu d'égards. Un autre jour, si vous le permettez, je préparerai un repas convenable et j'aurai l'honneur de vous y inviter. Je vous offrirai ensuite de modestes présents pour vous témoigner ma reconnaissance.

— Moi et Votre Excellence, dit Lieou-kong en riant, nous sommes de la même maison et nous nous voyons sans cesse ; pourquoi tenir avec moi ce langage de cérémonie ? Votre splendide repas n'excite point mes désirs ; quant à vos riches présents, je n'oserais les accepter. Tenez, je vais vous parler franchement : Si Votre Excellence a de l'amitié pour moi, je désire uniquement que votre noble fille écrive elle-même des vers sur un éventail et m'en fasse cadeau ; ce sera, pour moi, un trésor inestimable. Tout autre objet serait sans valeur à mes yeux.

— Seigneur, reprit Chân-hién-jin, comment oserais-je ne pas me conformer à votre honorable désir ? Demain, j'ordonnerai à ma fille d'écrire des vers et de vous les offrir.

— Pour obtenir toute autre chose, dit l'eunuque, une insistance opiniâtre serait de la dernière inconvenance, mais des vers ou de la prose élégante, rien n'empêche qu'on n'en demande jusqu'à l'importunité. Si, vous et votre noble fille, vous daignez m'honorer de votre amitié, pourquoi ne pas m'accorder tout de suite, et sous mes yeux, la faveur que je sollicite ? Vous mettriez le comble

à ma joie. De cette manière, je ne serai pas tenu par vos promesses dans une inquiétude mortelle. »

A ces mots, Chân-hién-jin laissa échapper un sourire. « Seigneur, dit-il à l'eunuque, vos honorables paroles sont parfaitement justes. »

Aussitôt il ordonna aux servantes de sa fille de l'inviter de sa part à écrire promptement des vers sur un éventail et de venir l'offrir au seigneur Lieou. Mais Lieou-kong les arrêtant : « Un moment, dit-il, ne partez pas encore. Vous avez déjà pu voir que nous autres eunuques nous sommes d'une grande franchise ; j'ai encore deux mots à dire ; je vous parlerai naturellement et sans détours. Que des vers soient bons ou mauvais, je vous avoue que nous n'y connaissons rien. Mais ayant vu Sa Majesté témoigner une si haute estime pour les vers de votre fille, j'imagine que ce devait être quelque chose de merveilleux. Voilà pourquoi j'ai eu l'idée de lui demander un éventail orné de ses vers. Je le considérerai comme un trésor qui sera la sauvegarde de ma maison. Qu'ils soient d'elle ou non, c'est ce que je ne saurais apercevoir. Mais, si j'obtenais un éventail avec des vers d'une origine suspecte, ne pensez-vous pas que je donnerais prise à toute sorte de sarcasmes et de railleries? D'un autre côté, votre noble fille, en raison du zèle avec lequel je l'ai servie devant l'empereur, daignera sans doute écrire quelques caractères sous mes yeux. Je croirai alors qu'ils sont bien d'elle, mais si l'on m'apportait des vers écrits dans l'appartement intérieur, je conserverais jusqu'à la fin des doutes et des soupçons. Vénérable ministre, dites-moi, je vous prie, si vous y consentez?

— Seigneur, répondit Chân-hién-jîn en riant, puisque vous avez l'esprit aussi défiant, venez avec moi dans le vestibule de l'appartement intérieur. »

A ces mots, il entra en lui cédant le pas.

Lieou-kong était au comble de la joie. « A ce procédé, s'écria-t-il, je reconnais bien les nobles sentiments de Votre Excellence ; entrons, entrons » Aussitôt, le ministre se lève et se rend avec lui dans le vestibule de l'appartement intérieur, pour prier sa fille d'écrire devant lui des vers sur un éventail.

Cette demande fera naître divers événements; du bassin de l'encrier, va sortir en volant le vaste poisson de la mer du Nord[1]; les poils du pinceau vont tuer tous les lièvres de Tchong-chân[2].

Maintenant que Lieou-kong est entré, vous ignorez sans doute si Chân-taï a consenti ou non à écrire des vers sur un éventail.

Ecoutez un peu : vous allez l'apprendre dans le chapitre suivant.

1. Ce passage et le suivant doivent être pris au figuré. Ils signifient que Chân-tai fera sortir de son encrier et laissera tomber de son pinceau des vers qui produiront des effets terribles. Le poisson de la mer du Nord est un animal fabuleux dont parle le philosophe Tchoang-tseu, et qui a des proportions gigantesques. Sa longueur est de plusieurs centaines de lieues. Il se transforme en un oiseau d'une taille tellement prodigieuse, que ses ailes déployées ressemblent à un nuage qui s'étendrait jusqu'aux bornes du ciel.

2. Suivant l'historien Sse-ma-thsién, ce fut avec du poil des lièvres du mont Tchong-chân que Mong-tién fabriqua les pinceaux dont l'invention lui est attribuée. Ce passage est imité du poëte Wang-po : « Ma verve n'est pas encore épuisée, je vais vider le vin de ma coupe ; la vigueur de mon pinceau élégant n'est pas encore éteinte ; il faut que j'achève de tuer les lièvres de Tchong-chân.

Digitized by Google

CHAPITRE III

UNE NOBLE FILLE PERSIFLE EN VERS UN LETTRÉ EXTRAVAGANT.

Chân-hién-jîn, n'ayant pu réussir à se débarrasser de l'eunuque Lieou, qui voulait prier sa fille d'écrire devant lui des vers sur un éventail, se vit dans la nécessité de l'inviter à entrer et à s'asseoir dans le salon de derrière. D'un côté, il chargea les servantes d'aller en instruire sa noble fille et de l'inviter à venir; d'un autre côté, il fit apporter, en l'attendant, un éventail doré et les quatre trésors de l'écritoire [1]. Or, mademoiselle Chân s'était retirée dans le pavillon de derrière, et, dans ce moment même, elle était occupée à raconter à madame Lo, sa mère, les détails de l'audience qu'elle avait obtenue dans le palais impérial; elle n'avait pas encore changé de vêtements. Tout à coup, des servantes vinrent lui annoncer que le seigneur Lieou la priait de lui écrire des vers sur un éventail.

« Eh quoi! s'écria Chân-taï en riant aux éclats, un eunuque, un homme d'une profonde ignorance, voudrait que je lui écrivisse des vers sur un éventail!

— Ma fille, reprit madame Lo, quoique l'eunuque

1. Le papier, le pinceau, l'encre et la pierre pour la broyer.

Lieou n'entende rien à la poésie, c'est lui qui est venu vous reconduire ici par ordre de l'empereur; se moquer de lui, c'est se moquer du souverain.

— Ma mère, dit Chân-taï, votre observation est parfaitement juste; j'y vais sur-le-champ. »

A ces mots, elle se leva et, précédée des servantes, elle se rendit dans le salon de derrière. Mais, comme elle avait déjà vu Lieou, elle ne lui fit point les révérences accoutumées. En ce moment, on avait déjà rangé en bon ordre sur la table le pinceau, l'encre et l'éventail.

« Voici uniquement le motif qui m'a engagé à vous faire venir ici, lui dit Chân-hién-jin : le seigneur Lieou désire vivement que vous écriviez des vers sur un éventail.

— Moi, reprit Lieou-kong, sans laisser à mademoiselle Chân le temps de répondre, je suis venu vous reconduire ici par ordre de Sa Majesté; c'est une heureuse rencontre qui se présenterait à peine dans un espace de cent ans! Votre honorable père, le vénérable Taï-chi (premier ministre), voulait m'offrir des présents pour me témoigner sa reconnaissance. A mon avis, rien n'est plus aisé que d'obtenir des cadeaux; mais n'a pas qui veut de vos compositions élégantes; aussi ai-je refusé ses présents. Mon unique désir est d'avoir un éventail orné de vos vers. Le vénérable Taï-chi (premier ministre) m'a déjà donné sa parole; j'espère, mademoiselle, que vous ne ferez pas de façons avec moi.

— Ce n'est pas qu'il soit difficile d'écrire, repartit Chân-taï, je crains seulement de mal écrire et d'exciter vos railleries.

— Puisque Sa Majesté, dit Lieou, n'a pu lire vos vers sans en être ravie, comment pourrais-je me permettre la plus légère critique? C'est par pure modestie, mademoiselle, que vous parlez ainsi. »

Chân-taï déploya en riant l'éventail, saisit son pinceau et acheva sa tâche tout d'un trait. Elle remit l'éventail à son père, et rentra aussitôt dans l'intérieur. Celui-ci y ayant jeté un coup d'œil, ne put retenir un léger sourire. Il le présenta tout de suite à Lieou-kong, qui, voyant que les traces de l'encre étaient encore humides, se sentit transporté de joie.

« Excellence, dit-il d'un air épanoui, comment votre noble fille peut-elle composer si vite?

— Toute l'écriture, dit Chân-hién-jîn, comprend quatre genres : les caractères *tchîn* (réguliers), les caractères *li* (de bureau), les caractères *tchouân* (antiques), et les caractères *thsao* (cursifs). Dans les trois premiers genres, on estime une écriture droite et régulière, pure et élégante. Quant aux caractères *thsao* (cursifs), il faut absolument manier le pinceau avec l'impétuosité de la pluie et du vent ; c'est alors qu'ils figurent le vol des dragons et les mouvements sinueux des serpents. Sur cet éventail, ma petite fille a fait usage de caractères *thsao* (cursifs), voilà pourquoi elle a achevé sa tâche avec tant de célérité.

— D'ordinaire, reprit Lieou en souriant, je vois des gens qui écrivent à main posée et qui font encore des fautes. Comment peut-elle écrire si rapidement sans se tromper d'un seul mot? En vérité, c'est une fille de talent. Seulement je ne puis déchiffrer un mot de ces vers.

Vénérable Taï-chi (premier ministre), il faut que vous me les lisiez d'un bout à l'autre ; je serai heureux de les entendre. »

Chân-hién-jîn les lut en lui montrant du doigt chacun des caractères tracés sur l'éventail :

Dans le palais du Khi-lîn, dans le pavillon du phénix et sur le parvis du dragon,
Je sers l'empereur et reçois ses bienfaits sans m'éloigner de lui un instant.
Ne dites pas que le sourire de l'empereur puisse entièrement m'échapper ;
Si la joie brille sur sa figure céleste, c'est moi qui l'aperçois le premier.

Il lut au revers de la feuille :

« Quatrain composé par Chân-taï, que Sa Majesté a décorée du titre de *fille de talent*, et donné par elle au seigneur Lieou, l'inspecteur du vestiaire impérial. »

« Vénérable Taï-chi (premier ministre), s'écria Lieou, dans ce que vous venez de lire, les mots *salle du phénix, parvis du dragon*, semblent désigner les affaires secrètes de l'empereur ; seulement, je ne suis pas en état de saisir ce qui en fait le charme. Si Votre Excellence veut bien prendre la peine de me les expliquer, votre noble fille n'aura pas perdu sa peine en les écrivant. »

Chân-hién-jîn se mit en devoir de le satisfaire.

« Ce quatrain de ma petite fille, dit-il, a pour but de louer votre seigneurie de ce qu'elle peut aller et venir dans le palais impérial et entretenir des rapports intimes avec Sa Majesté. Dans la première phrase, les mots *palais du Khi-lîn, pavillon du phénix, parvis du dragon*, se

rapportent à la magnificence du palais impérial. Votre seigneurie a seule le droit d'en sortir et d'y entrer à toute heure, dirige le service et ne s'écarte pas un instant de Sa Majesté. C'est pourquoi il est dit dans la seconde phrase : *Je sers l'empereur et reçois ses bienfaits*. Depuis l'antiquité, les empereurs sages et éclairés ne laissaient pas voir aux autres hommes un seul froncement de leurs sourcils ou un seul sourire de leur bouche. Notre empereur saint et éclairé est leur vivante image. Seulement, comme votre seigneurie ne s'écarte point de Sa Majesté, si un rayon de joie brille sur sa face céleste, les hommes du dehors n'en savent rien; votre seigneurie seule l'aperçoit aussitôt. Ainsi donc le but général de ces vers est de louer votre seigneurie de ce qu'elle a des rapports intimes avec notre auguste empereur. »

Après avoir entendu cette explication, Lieou battit des mains en signe de joie.

« Excellence, dit-il en riant, comment a-t-elle pu exprimer des idées si admirables? Seulement je n'ose accepter de tels éloges. C'est vraiment une fille de talent; il ne faut plus s'étonner que l'empereur lui ait témoigné une si haute estime. Mille remercîments. Si, une autre fois, elle a quelque occasion d'entrer dans le palais, moi et mes collègues nous nous emploierons de tout cœur pour la servir.

— Un simple éventail, dit Chân-hién-jin, ne peut pas compter pour une marque de respect. Plus tard, je veux vous offrir des présents pour vous témoigner ma reconnaissance.

— Cette pièce de vers me suffit bien, repartit Lieou ;

je vous ai déjà dit que je ne voulais pas de présents, et quand même vous m'en enverriez, je les refuserais nettement. »

Il se leva à ces mots; mais Chân-hién-jin voulut le retenir pour lui offrir une collation.

— Le soleil est près de se coucher, dit Lieou en refusant, il faut que j'aille rendre compte de ma commission à Sa Majesté et aux deux impératrices. » Il lui offrit alors ses remercîments et s'éloigna.

Les plantes odorantes naissent en même temps que les fleurs,
Mais ont-elles jamais senti les charmes du printemps?
A l'exception de notre ami intime,
On ne voit que des hommes qui courent après la renommée.

Lieou-kong partit. Enchanté de posséder un éventail orné de vers, il alla de tous côtés l'étaler avec orgueil. Mais laissons l'eunuque et revenons Chân-hién-jin. Après s'être retiré dans la salle de derrière, il se mit à ranger, avec Lo, sa noble femme, et avec sa fille, les présents de l'empereur, et discourant à ce sujet : « De l'or, de l'argent, des étoffes de soie, dit-il, ce sont des présents ordinaires; mais les quatre caractères écrits par l'empereur *Hong-wén-thsaï-niu* (fille de talent, éminente en littérature), *le pied de jade* et le *jou-i* (sorte de sceptre) d'or, ces trois objets précieux ont été donnés par faveur spéciale : où les placerons-nous?

— Puisqu'ils ont été donnés à notre fille, répondit madame Lo, nous les lui remettrons pour qu'elle les serre dans sa chambre à coucher.

—Des objets donnés par l'empereur, dit Chân-hién-jîn, peuvent-ils être serrés dans une chambre à coucher? Ne serait-ce pas une indigne profanation? Si, un de ces jours, notre auguste souverain venait à l'apprendre, cela ne tournerait pas à bien.

— Puisque tel est votre avis, reprit madame Lo, je ne vois nul endroit où nous puissions les placer.

— Je veux, dit Chân-hién-jîn, faire démolir quelques petites maisons qui touchent à la partie orientale du grand salon, et construire un pavillon dont l'étage supérieur me servira à suspendre ces trois objets précieux. Je l'appellerai Yu-tchi-léou (*le pavillon du pied de jade*). De cette manière nous ferons éclater notre reconnaissance pour les bienfaits de l'empereur. Notre fille pourra s'y retirer pour lire ou composer du wén-tchang (prose élégante). Dites-moi, madame, que vous en semble?

— Votre Excellence a une idée admirable, » répondit madame Lo.

Cette résolution étant arrêtée, le lendemain Chân-hién-jîn ordonna à l'intendant de sa maison de prendre des ouvriers et de les mettre à l'œuvre. On peut dire que les ministres d'État exécutent leurs projets avec une facilité prodigieuse. En moins d'un mois, le pavillon se trouva complétement achevé. Chân-hién-jîn fit incruster dans une tablette les quatre grands caractères tracés par l'empereur; et la suspendit au fronton du bâtiment; ensuite, il écrivit lui-même les mots Yu-tchi-léou (pavillon du pied de jade) sur une autre tablette, et la fixa au haut d'une colonne de la facade. Il fit construire un piédestal peint en rouge et orné de dragons, et plaça

dessus le *pied de jade* et le *jou-i* d'or (sorte de sceptre) Tout autour, on voyait des casiers remplis de livres et des tablettes chargées de volumes. Aux quatre parois des murs étaient suspendus des rouleaux de soie fermés par des fiches d'ivoire, qui offraient des peintures ou des autographes d'hommes célèbres de l'antiquité. Chaque jour, après avoir fait sa toilette et avoir rendu visite à ses parents, Chân-taï allait s'asseoir au haut du pavillon et se délectait à l'aide du pinceau et de l'encre. A cette époque, la renommée littéraire de Chân-taï remplissait la ville de Tchang-'gân. Parmi les membres éminents du conseil privé, les princes, les comtes, les parents de l'empereur et les hommes riches et nobles ou amis des choses extraordinaires, il n'y en avait pas un seul qui ne vînt avec de magnifiques présents pour lui demander des vers ou quelques lignes de son écriture. Chân-hién-jîn, considérant que sa fille, qui n'avait encore que dix ans, se trouvait à l'abri de tout soupçon, et que d'ailleurs l'empereur lui avait conféré un titre honorable, ne redoutait nullement les propos du public. C'est pourquoi tous ceux qui venaient la solliciter n'éprouvaient jamais le moindre refus. A cette époque, l'empire jouissait d'une paix profonde, et les ministres d'État n'étaient point surchargés d'affaires administratives. Les personnes qui se présentaient à la porte de l'hôtel pour demander des vers ou de la prose élégante se succédaient sans interruption.

Un jour, arriva un jeune noble, fils d'un ancien ministre, originaire de la province de Kiang-si, dont le nom de famille était Yèn et le nom d'enfance Wén-ou. Comme il devait obtenir une charge par faveur spéciale, en con-

sidération des services de son père, il était venu à la capitale pour subir son examen. Ayant obtenu, à la suite des épreuves prescrites, la charge de tchi-fou (préfet), il attendait qu'on lui notifiât le lieu de sa destination. Dès qu'il eut appris que Chân-taï avait reçu de l'empereur le titre de thsaï-niu (fille de talent), il en fut charmé et se sentit pénétré d'estime pour elle. Il prépara alors de riches présents, acheta une pièce de satin et un éventail doré, et montant à cheval, il vint présenter sa demande lui-même.

Or, toutes les fois qu'on venait prier mademoiselle Chân d'écrire des vers sur des éventails, c'était un vieux serviteur nommé Youân-lao-kouân (c'est-à-dire le vénérable employé Youân) qui les recevait et en prenait soin. Ce jour-là, le vieux serviteur, ayant reçu de la main de Yên-wén-ou les cadeaux, ainsi que la pièce de satin et l'éventail, les inscrivit sur un registre et les serra après lui avoir demandé son nom de famille et son nom d'enfance. Puis il lui fixa le jour où il pourrait venir chercher, avec les autres solliciteurs, les vers qu'il désirait.

Dès que Yên-wén-ou fut parti, le vieux domestique porta les cadeaux dans le pavillon du pied de jade. Il n'avait pu prévoir que mademoiselle Chân, sachant sa mère indisposée, était entrée dans l'intérieur et ne se trouvait pas alors dans son cabinet d'étude. Le vieux domestique prit alors les cadeaux, la pièce de satin et l'éventail, et les remit aux servantes en les chargeant d'en informer mademoiselle. Mais, à son insu, celles-ci les déposèrent dans une armoire, et quand leur maîtresse fut revenue, elles se trouvèrent tellement préoc-

cupées d'autre chose qu'elles oublièrent de l'en instruire.

Au jour fixé, chaque personne vint chercher les vers ou la prose élégante qu'elle avait demandés. Tout le monde eut son lot, à l'exception du noble Yên-wén-ou, dont la pièce de satin et l'éventail manquèrent à l'appel. Il s'emporta alors vivement. « Pourquoi, dit-il, suis-je le seul qu'on ait oublié? »

Le vieux serviteur fut tout troublé de cette circonstance. Il se vit obligé de monter de nouveau au pavillon du pied de jade pour faire des recherches et prendre des informations, mais, dans le premier moment, ce fut peine inutile. Il vint une seconde fois rendre réponse à Yên-wén-ou. « Seigneur, dit-il, comme on était fort pressé le jour où vous êtes venu, j'ignore en quel endroit on aura posé votre pièce de satin et votre éventail. Dans le premier moment, mes recherches sont restées sans effet. En attendant, veuillez vous retirer. Si demain on parvient à les découvrir, vous pourrez les remporter. »

A ces mots, le noble Yên entra dans une violente colère. « N'allez pas vous moquer de moi, dit-il, parce que vous êtes fort de l'appui d'un ministre d'État; il y a eu aussi un ministre dans ma famille. Comment se fait-il que tous les autres aient obtenu leurs objets et que les miens seuls aient été introuvables? Allez dire ceci à votre maîtresse : si elle daigne écrire, qu'elle écrive de suite; si elle ne daigne pas écrire, qu'elle me rende les objets que j'ai apportés. »

Le vieux domestique, voyant l'irritation du noble Yên, craignit que Son Excellence (Chân-hién-jîn) ne vînt à apprendre cet accident et ne le grondât. « Seigneur, dit-il à

Yèn, il est inutile que vous vous fâchiez; attendez que j'aille faire de nouvelles recherches. »

A peine le vieux serviteur était-il parti, que le noble Yèn le suivit et pénétra dans l'intérieur. Quand il fut arrivé sur ses pas, au bas du pavillon du pied de jade, il vit affichée, à côté de la porte d'entrée, une ordonnance ainsi conçue : « Au haut de ce pavillon, sont suspendus des caractères écrits de la main de l'empereur; c'est le cabinet d'étude de la *fille de talent*. Les gens oisifs ne doivent pas jeter ici des regards indiscrets. Si quelqu'un viole cette défense, il en sera fait un rapport à l'empereur, qui le châtiera sévèrement. »

Lorsque le noble Yèn fut entré à la suite du vieux serviteur, il songeait encore à proférer quelques paroles violentes; mais dès qu'il eut vu l'ordonnance, il éprouva un vif battement de cœur et n'osa souffler un mot; il se dressa tout doucement sur la pointe du pied, et prêtant l'oreille, il entendit le vieux domestique interroger ainsi les servantes qui étaient au haut du pavillon : « La pièce de satin et l'éventail du seigneur Yèn, de la province du Kiang-si, les avez-vous retrouvés? » Sur leur réponse affirmative, le vieux domestique ajoutait : « Puisque vous les avez retrouvés, priez Mademoiselle d'y écrire tout de suite quelque chose. Le seigneur Yèn attend en personne au bas du pavillon. » Longtemps après, il entendit ces mots qu'on adressait au vieux domestique du haut du pavillon : « Priez le seigneur Yèn d'attendre encore un peu; Mademoiselle va écrire à l'instant. »

Le noble Yèn, ayant entendu ces paroles de ses propres oreilles, fut ravi de joie et n'osa proférer un seul

mot. Il resta donc au bas de l'escalier, en face du pavillon, et attendit en allant et venant.

Mais revenons à mademoiselle Chân. Ayant trouvé au haut du pavillon, à force de recherches, la pièce de satin et l'éventail, elle lut sur l'enveloppe l'inscription suivante : « Le fils aîné du ko-lao (ministre) Yên, de la province du Kiang-si, Yên-yao-ming[1], surnommé Wén-ou[2], nouvellement élevé, par suite des examens, à la dignité de préfet, célèbre dans le monde par ses talents administratifs et son mérite littéraire, vous prie d'employer votre habile pinceau à célébrer ses louanges. »

A peine Chân-taï eut-elle fini de lire, qu'elle se dit en souriant : « Quel est cet individu qui vante lui-même ses *talents administratifs* et son *mérite littéraire?* » Ayant entendu dire qu'il attendait au bas du pavillon, elle se glissa tout doucement près du bord de la fenêtre, et laissa tomber un regard furtif. Elle vit que cet homme portait un bonnet carré et un large vêtement, et qu'il allait et venait au bas du pavillon en lançant des coups d'œil obliques. L'ayant observé une seconde fois avec attention, elle remarqua qu'il était borgne et boiteux d'un pied. « Il sied bien à un pareil homme, dit-elle en riant sous cape, de faire l'arrogant ! » Alors, revenant dans le pavillon, elle prit la pièce de satin et l'éventail doré, et y écrivit des vers ; puis elle chargea les servantes de remettre ces objets au vieux domestique pour qu'il les rendît au noble Yên. Celui-ci les déploya et y jeta les yeux. Quoiqu'il ne pût deviner le sens des vers, les

1. C'est-à-dire : Yên, doué de hautes lumières.
2. C'est-à-dire : personnage éminent en littérature.

formes légères et gracieuses des caractères lui causaient une joie indicible. Il se retira après avoir remercié à plusieurs reprises.

Depuis l'antiquité, la poésie a [souvent] enfanté la haine;
Mais la colère et les injures ne sont rien auprès des railleries personnelles.
C'est pourquoi Teng-tou [1], malgré le grand nombre de défauts physiques [reprochés à sa femme],
Est resté insensible aux critiques malignes de Song-iu.

Dès que le noble Yên fut en possession de la pièce de soie et de l'éventail ornés de vers, il retourna tout joyeux à son hôtellerie, les déploya et les examina avec la plus grande attention. Mais comme les vers étaient écrits en caractères thsao (cursifs), il n'en pouvait deviner le sens. Il songea avec bonheur que deux des hôtes savaient lire l'écriture thsao. Ceux-ci lui ayant lu, mot à mot, chaque caractère, il vit alors que l'éventail portait les vers suivants :

Quand les trois Thaï [2] sont montés au haut du ciel, *le disque du soleil brille tout seul* [3].
Lorsqu'on possède *cinq chevaux à son char* [4], à quoi bon s'affliger de l'inégalité de la route [5]?

1. La pièce de vers où le poëte Song-iu a critiqué la laideur de la femme de Teng-tou, se trouve dans le recueil intitulé *Wén-siouén*, liv. XIX, fol. 22.

2. Le lecteur doit s'attendre à trouver dans ces vers la satire des défauts physiques de Yên. Les trois étoiles κ, μ et ξ de la Grande Ourse. Elles sont l'emblème des trois Kong, qui étaient des ministres du premier rang.

3. Allusion à l'œil unique de Yên.

4. L'expression *Ou-ma*, cinq chevaux, désigne un préfet ; c'est une allusion à Yên, qui avait obtenu cette dignité.

5. Allusion à Yên, dont le pied boiteux le faisait marcher d'une manière irrégulière.

Ne soyez pas si fier de la ceinture qui vous a été nouvellement donnée dans la *salle jaune* [1].

L'homme du pavillon de l'est [2], de la province du Kiang-si, fait parler de lui depuis bien longtemps.

Sur la pièce de soie, on lisait les deux lignes suivantes en caractères grands comme une tasse.

[Niu-wa] brisa 'Ao [3] pour asseoir les extrémités [du monde], et le ciel et la terre se trouvèrent dans un parfait équilibre [4].

Ayant dissipé les nuages, elle laissa voir le ciel. et donna l'ouïe et la vue aux sourds et aux aveugles de tous les siècles [5].

Yên, ayant fini d'entendre cette lecture, se sentit transporté de joie. « Les mots Sân-thaï (les trois étoiles Thaï de la Grande Ourse) et Tong-ko (salle de l'est) qui sont écrits sur l'éventail, s'écria-t-il, renferment un éloge pour moi, qui suis issu d'un ministre d'État. Les mots Ou-ma (cinq chevaux) et Hoang-t'ang (salle jaune) indiquent d'une manière flatteuse que je viens d'être élevé, après les épreuves prescrites, au rang de préfet ; les mots Touân-

1. *Hoang-t'ang*, salle jaune, désigne un préfet. Voy. p. 76, note 4.

2. L'expression *Tong-ko*, « pavillon de l'est,» désigne Yên comme fils d'un ancien ministre.

3. On lit dans les mémoires de Sse-ma-thsiên (Histoire des trois augustes empereurs, *San-hoang*) : Niu-wa (femme de l'empereur Fo-hi, personnage fabuleux comme lui) brisa les pieds de la tortue gigantesque 'Ao pour y asseoir, comme sur des colonnes, les quatre extrémités de la terre.

4. Allusion nouvelle à Yên, dont la marche incertaine rappelle les mouvements irréguliers de la terre avant qu'elle eût été mise en équilibre par Niu-wa.

5. Ce passage renferme encore une allusion à Yên, qui était borgne.

'Ao (couper les pieds de la tortue 'Ao) et Po-yun (dissiper les nuages), etc., que je vois sur la pièce de satin, ont pour but d'exalter ma rare capacité et l'éclat de mon mérite. Elle a mis en lumière tous les titres dont je me glorifie au fond du cœur. En vérité, c'est une *fille de talent.* » Les hôtes, en voyant éclater la joie de Yèn, se mirent à le louer et à faire chorus avec lui. Leurs éloges pompeux ne firent qu'exalter sa folle allégresse. Il appela aussitôt un homme de l'hôtel, et le pria de coller la pièce de soie sur du papier et d'en former un rouleau ; puis il la serra précieusement comme si c'eût été un trésor. Toutes les fois qu'il rencontrait quelqu'un, il ne manquait pas de se décerner les plus fastueux éloges.

Un mois après, l'empereur ayant rendu le décret qui le nommait préfet du département de Song-kiang, tous ses parents et amis vinrent lui offrir leurs félicitations. Yèn-wén-ou fit préparer un repas et les traita d'une manière splendide ; mais ayant bu au point d'être ivre, il ne put maîtriser sa sotte vanité. Il sortit la pièce de satin et l'éventail et les fit voir aux convives. Après les avoir examinés, les uns vantèrent la beauté des vers, les autres l'élégance de la prose ; ceux-ci louaient la forme exquise des caractères, ceux-là la manière flatteuse dont on y peignait Yèn-wén-ou. Toute l'assemblée faisait assaut de louanges ; c'étaient des compliments sans fin. Dans le nombre, se trouvait un hôte quelque peu versé en littérature. Son nom de famille était Song, son petit nom Sin et son nom honorifique Tseu-tching ; il était tout au plus capable de faire une ou deux pièces de vers d'un style vulgaire. Sa principale occupation était d'aller et venir dans la mai-

son des magistrats. Ce jour-là, il se trouvait par hasard parmi les convives qui étaient venus féliciter Yèn-wén-ou. Les voyant tous débiter des éloges sans fin, il se contenta de sourire froidement. Yèn-wén-ou soupçonna qu'il ne riait pas sans motif. « Monsieur Tseu-tching, lui demanda-t-il, pourquoi riez-vous de la sorte? Y aurait-il quelque défaut dans les vers?

— Quel défaut pourrait-il y avoir? répondit Song-sin.

— Eh bien! reprit Yèn-wén-ou, s'il n'y a nul défaut, pourquoi riez-vous ainsi, monsieur? J'imagine que vous avez cru y découvrir quelques taches.

— Pour des taches, il n'y en a vraiment aucune, répartit Song-sin, seulement votre seigneurie ne devrait pas tant admirer ces deux inscriptions.

— Lorsque je m'y vois loué si pompeusement, dit Yèn-wén-ou, comment pourrais-je ne pas y attacher un grand prix?

— Seigneur, répartit Song-sin, comment pouvez-vous y découvrir de pompeux éloges?

— Monsieur, lui dit Yèn-wén-ou, j'y vois les mots Sân-thaï (les trois étoiles Thaï de la Grande Ourse) et Tong-ko (la salle de l'est [1]); n'indiquent-ils pas d'une manière flatteuse que je descends d'un ministre d'État? Les mots Hoang-t'ang (salle jaune) et Ou-ma (cinq chevaux [2]) ne disent-ils pas, à ma louange, que je viens d'être élevé à la dignité de préfet? Les mots Tsao-t'ien-ti, etc. (elle a donné l'équilibre au ciel et à la terre), Khaï-kou-kin, etc.

1. Voyez pag. 76 et 77, les notes 2.
2. Voyez pag. 76 et 77, les notes 4 et 1.

(elle a ouvert les yeux et les oreilles des anciens etdes modernes), n'ont-ils pas pour but d'exalter l'éclat de ma réputation et de mon mérite?

— Eh bien! soit, dit Song-sin en riant; mais je vois sur l'éventail : *le soleil brille tout seul; la route est inégale*[1]. Dites-moi un peu quelles sont celles de vos qualités dont ces passages font l'éloge? Sur la pièce de soie peinte, je lis encore les mots : *couper les pieds de la tortue 'Ao; dissiper les nuages; prendre son équilibre; les sourds et les aveugles.* Dites-moi encore, seigneur, quel genre de mérite ces expressions louent en vous? Je vous engage à les méditer avec attention. »

A ces mots, Yên-wén-ou resta muet et ne put dire un seul mot; puis, après quelques instants de réflexion : « Je vous avoue, dit-il, que je n'y comprends rien; j'ose vous prier, monsieur Tseu-tching, de daigner m'éclairer.

— Seigneur, dit Song-sin en riant de nouveau, quelle espèce d'intelligence avez-vous donc? comment se fait-il que vous n'ayez pas découvert de suite ces vétilles? Elle dit que *le soleil brille tout seul;* c'est pour vous plaisanter sur votre œil unique; les mots : *l'inégalité de la route,* sont la critique du pied boiteux de votre seigneurie; les mots : *couper les pieds de la tortue 'Ao, dissiper les nuages,* renferment les mêmes railleries. »

Yên-wén-ou fut tellement honteux de cette explication que tout son visage devint pourpre; puis s'abandonnant à une violente colère. « Ainsi donc, dit-il, j'ai été bafoué par cette petite scélérate! » A ces mots, il prit la pièce de

1. Voyez p. 76, les notes 3 et 5.

soie peinte ainsi que l'éventail et les déchira en mille pièces. Les convives s'efforcèrent de le calmer. « Nous ne pouvons croire, lui dirent-ils, que cette petite fille ait eu de pareilles intentions. » Song-sin lui-même chercha à l'adoucir. « Seigneur, dit-il, si vous vous êtes emporté si fort, c'est que j'ai eu la langue trop longue.

— Monsieur, lui dit Yèn-wén-ou, si vous n'eussiez pas ouvert mon esprit, j'aurais suspendu la pièce de soie peinte au milieu de mon salon, et je me serais servi tous les jours de l'éventail doré. N'aurais-je pas été en butte à toutes les railleries du public?

— Si encore c'était un homme, lui dit Song-sin, il vous serait aisé de vous expliquer avec lui; mais c'est une petite fille qui a obtenu par hasard l'amitié et la faveur du souverain. Quel véritable talent peut-elle avoir? A quoi bon vous occuper d'elle?

— Bien qu'elle soit petite, répartit Yèn-wén-ou, elle a vraiment un esprit détestable. Elle se prévaut de la puissance du ministre d'État; voilà pourquoi elle montre tant d'insolence. Ne suis-je pas moi-même le fils d'un ministre d'État? Comment consentirais-je à endurer ses sarcasmes et ses railleries? Je veux absolument lui faire donner une rude leçon; ma juste colère ne s'apaisera qu'à ce prix. »

Tous les convives l'engagèrent vingt fois à se calmer, mais il ne voulut rien entendre. Bientôt après, ils se retirèrent. Par suite de cette aventure, Yèn-wén-ou passa toute la nuit dans une grande agitation. Il aurait bien voulu renfermer sa colère, mais son cœur était trop ulcéré; il aurait voulu la faire châtier, mais il ne savait comment

s'y prendre. Il avait un proche parent dont le nom de famille était Téou, et le nom d'enfance Koué-i. Il s'était élevé du grade de Tsin-ssé (docteur) à la charge de préfet d'un district. Depuis peu, il venait d'obtenir, après avoir subi ses examens, la place de Ki-ssé-tchong[1]. Ils étaient tous deux cousins germains et se voyaient journellement. « Si j'allais conférer avec lui, se dit secrètement Yèn-wén-ou, peut-être me suggérerait-il quelque bon stratagème. »

Le lendemain, il se leva de bonne heure, et étant venu trouver Téou-koué-i, il lui raconta son affaire de point en point, et le pria de lui fournir quelque moyen pour la faire châtier d'importance.

« Précédemment, lui dit Téou-koué-i, j'avais bien entendu citer le nom d'une petite fille de talent ; mais est-il possible qu'une fille de dix ans soit en état de composer ainsi des vers ou de la prose élégante ? C'est tout simplement le vieux Chân qui, pour vanter et exalter sa fille, a tenu le pinceau à sa place, et a fait tomber tout le monde dans ses piéges. L'empereur lui-même, faute d'attention, s'y est laissé prendre dans le premier moment, et l'a honorée d'une faveur exagérée. Aussitôt le vieux Chân a fait passer le faux pour le vrai, et ne garde plus aucune mesure.

— Je vous avoue, répondit Yèn-wén-ou, que si la petite fille est réellement l'auteur de ces vers, on peut encore avoir de l'indulgence pour elle ; mais si le vieux Chân a composé à sa place, et a abusé de sa dignité actuelle de

1. Porteur de messages près du ministère des travaux publics.

ministre pour insulter en moi le fils d'un ministre qui n'est plus, c'est une chose plus odieuse encore. Mais je ne suis que préfet, comment pourrais-je faire châtier un ministre? Il faut, cher cousin, que vous preniez fait et cause pour moi.

— Ce n'est pas bien difficile, reprit Téou-koué-i, attendez un peu; demain matin j'adresserai à l'empereur un rapport contre lui; je me fais fort de le couvrir de confusion.

— Si vous pouvez me rendre ce service, lui dit Yên-wén-ou, non-seulement je vous en aurai toute ma vie une reconnaissance infinie, mais je veux encore vous offrir mille onces d'argent.

— Comment un proche parent pourrait-il parler ainsi? reprit Téou-koué-i en souriant. »

Quelques jours après, Téou-koué-i adressa en effet un rapport à l'empereur. A cette époque, le fils du ciel, qui était doué de profondes lumières, s'occupait avec le plus grand soin des affaires de l'administration. Toutes les fois qu'on lui avait adressé un rapport, il ne manquait jamais de le lire lui-même. Ce jour-là, ses yeux tombèrent tout à coup sur une pièce qui était ainsi conçue :

Rapport de Téou-koué-i, messager impérial près du ministère des travaux publics, au sujet du premier ministre, qui, sous le masque du talent, a bassement flatté le souverain, et a porté un grave préjudice à l'honneur du gouvernement.

« Suivant ce que j'ai entendu dire, pour que le talent obtienne la haute estime de l'empereur, il faut qu'il soit

solide et vrai. Pour cette raison, cinq officiers furent cités avec éloge à la cour de Cheun, et huit lettrés brillèrent à la cour des Tchéou; les Hân établirent trois vieillards à la porte du pont, et les Thang réunirent les hommes les plus illustres dans la salle du tigre blanc. C'étaient tous de grands lettrés d'une érudition profonde et des écrivains d'un mérite éminent. Or, je n'ai jamais entendu dire qu'une petite fille de dix ans, dont la bouche sent encore le lait de sa nourrice, ait usurpé frauduleusement le titre de *fille de talent* et qu'elle aît obtenu, sans aucun titre, la bienveillance de l'empereur; qu'en vertu d'un décret, elle ait construit un pavillon fastueux et fait du bruit dans la ville de Tchang'ân; qu'elle ait déchiré de ses sarcasmes les lettrés de l'empire, et qu'elle ait porté un grave préjudice à l'honneur du gouvernement. Voilà pourtant ce qu'a fait Chân-taï, la fille de Chân-hién-jîn, l'un des membres du conseil privé. Chân-taï est issue d'une famille opulente; elle est à peine sortie de l'enfance. Quoiqu'elle aît de l'esprit naturel et de l'intelligence, elle n'a ni maître ni amis qui l'instruisirent, et bien qu'elle sache tout au plus barbouiller quelques caractères, elle s'arroge le titre de *fille de talent*. Comment a-t-elle osé, en écrivant, à l'aide d'une fraude insigne, les vers sur les *hirondelles blanches*, mettre en défaut la perspicacité de Votre Majesté, troubler l'esprit des officiers de la cour, recevoir sans motif vos augustes bienfaits, et usurper impudemment le nom de *fille de talent?* Fière de l'autorité du ministre d'État (son père), elle a fait construire un pavillon et l'a décoré du titre pompeux de Yu-tchi-léou (le pavillon du pied de jade). Ne sont-ce pas là des pré-

tentions exorbitantes? Si elle eût employé ces moyens pour se choisir un époux ou faire sonner sa réputation, cela pourrait encore passer, mais elle a osé se procurer à prix d'argent des vers et de la prose élégante, et quoiqu'elle soit une petite fille qui sent encore le lait de sa nourrice, elle a voulu éclipser par là des académiciens, des nobles et de hauts dignitaires de l'État. Ce n'est pas tout : à l'aide de paroles téméraires et de propos vides de sens, elle a tourné en ridicule des lettrés éminents. Cependant ces mêmes lettrés sont les officiers de l'empereur; outrager les officiers de l'empereur, c'est outrager l'empereur lui-même. Chân-taï est une petite fille sans discernement; il n'y a certainement pas lieu de la corriger. Mais Chân-hién-jîn, qui est un ministre du rang le plus élevé, a osé faire passer le faux pour le vrai, et a porté un grave préjudice à l'honneur du gouvernement; il m'est impossible d'imaginer quel a été son but. Pour moi, qui ai été chargé par une faveur insigne du ministère de la parole, ayant vu de mes propres yeux la conduite aussi folle qu'insolente de cette petite fille, je n'ai pu me dispenser de vous présenter mon rapport. Je supplie humblement Votre Majesté d'examiner cette affaire à l'aide de ses lumières divines, puis de retirer les quatre caractères tracés par le pinceau impérial, de faire démolir le pavillon qu'elle a construit, et de charger le bureau compétent de rechercher la personne qui a composé à sa place. Alors les coupables flatteurs seront démasqués et les fonctionnaires de l'État pourront respirer en paix.

« Voici les motifs de mon respectueux rapport. »

L'empereur ayant lu cet écrit, ne pût s'empêcher de sourire. Téou-koué-i, se dit-il, accuse Chân-taï de s'être fait une vaine réputation, et de m'avoir ainsi jeté dans l'erreur : croit-il donc que l'on puisse si facilement m'abuser? C'est un stupide lettré dont la vue est aussi bornée que s'il regardait le ciel du fond d'un puits.

A ces mots, il fit avec son pinceau impérial la réponse suivante :

« Téou-koué-i, puisque vous soupçonnez Chân-taï d'avoir fait passer le faux pour le vrai, je vous ordonne de vous rendre en personne au pavillon du pied de jade et de concourir avec elle, et en sa présence, pour les vers et la prose élégante. Je charge les membres du bureau Ssé-li-kiên d'examiner vos compositions. Si vous l'emportez sur Chân-taï, je me ferai un devoir de lui retirer les caractères tracés par le pinceau impérial[1] et de la châtier ; mais si Chân-taï l'emporte sur vous, votre accusation mensongère ne restera pas impunie. Que le bureau compétent prenne connaissance de ceci. »

Dès que Téou-koué-i eut vu le décret impérial, il fut saisi de crainte. « Les affaires des autres, s'écria-t-il, me tombent sur le corps ! Quoiqu'on me donne le titre de Tsin-ssé (docteur), je suis tout au plus capable d'écrire quelque pièce de prose dans le goût moderne ; quant à la poésie et au wén-tchang (la prose élégante), en vérité, je n'en ai jamais fait mon étude. Si je vais concourir avec Chân-taï et que j'aie l'avantage sur elle, ce n'est qu'une

1. Savoir les quatre caractères *Hong-wén-thsaï-niu*, fille de talent éminente en littérature.

petite fille ; quel avancement, quelles récompenses pourront m'en revenir? Mais si, dans le moment, je ne puis venir à bout de ma composition et que je sois vaincu par elle, bien que les paroles téméraires d'un moniteur impérial ne puissent donner lieu qu'à une peine légère, ne serai-je pas immolé par les railleries du public? » Il invita en conséquence Yên-wén-ou et plusieurs personnes du même hôtel à délibérer mûrement avec lui. Ce jour là, Song-sin se trouvait du nombre. « Lorsqu'une fille de dix ans, leur dit-il, passe pour habile en poésie ou en wén-tchang (prose élégante), soyez sûrs que quelqu'un a tenu le pinceau pour elle, et a fait voler son nom de bouche en bouche. Si, par ordre impérial, vous composez tête à tête avec elle, et qu'on charge quelques servantes de se tenir à ses côtés et de l'observer de près, elle trahira elle-même son ignorance. Et puis, quand elle viendrait à bout de barbouiller [quelques lignes], serait-il possible que l'honorable Téou, qui a obtenu au concours le grade de Tsin-ssé (docteur), pût rester au-dessous d'une petite fille? Si l'honorable Téou ne se soucie pas d'y aller lui-même, de peur de compromettre sa dignité, pourquoi ne présenterait-il pas, pour concourir à sa place, quelques lettrés d'un talent renommé? De cette façon le succès est assuré.

« Approuvé, approuvé, » s'écria Téou-koué-i, transporté de joie. Sans perdre de temps, il présenta le lendemain un nouveau mémoire qui était ainsi conçu :

Rapport de Téou-koué-i, messager impérial près le ministère des travaux publics, lequel présente spécialement au concours des hommes de talent, pour qu'on puisse scruter à fond le vrai et le faux et réparer l'honneur du gouvernement.

« Ces jours derniers, j'ai présenté un rapport contre Chân-taï, fille de Chân-hién-jîn, membre du conseil d'État, laquelle a altéré la vérité à l'aide d'un talent mensonger. Votre Majesté a daigné m'ordonner d'aller en personne dans le pavillon du pied de jade et de composer tête à tête avec Chân-taï, en poésie et en prose élégante, afin de prononcer sa condamnation. Pour obéir à votre décret, je devrais aller de suite composer avec elle. Seulement, depuis que je suis dans ma charge, je manie tout le long du jour des registres arides, et il y a bien longtemps que j'ai quitté les lettres et y suis devenu étranger. Je crains, si je fais une composition vulgaire et sans mérite, de nuire à la considération du gouvernement. C'est pourquoi j'ose présenter à ma place Tchéou-kong-meng, gardien des joyaux de la couronne et Hia-tchi-tchong, membre libre de l'Académie des Hân-lîn, qui se distinguent à la fois par la supériorité de leur talent et la beauté de leur style, afin qu'ils concourent avec Chân-taï pour le wén-tchang (la prose élégante); Pou-ki-thong, intendant du tribunal des rites, et Song-sîn, lettré, sans emploi, qui connaissent les airs anciens et modernes, et possèdent en perfection les qualités qui brillent dans les trois cents odes[1], pourront composer avec Chân-taï en

1. Les odes du *Chi-king*, ou livre des vers, l'un des cinq livres canoniques.

vers et en chansons; Mou-li, l'huissier des hôtes distingués, qui est profondément versé dans la musique vocale, pourra composer en romances avec Chân-taï; Yên-koueï, le secrétaire impérial, qui excelle à la fois dans l'écriture régulière et l'écriture cursive, pourra composer en calligraphie avec Chân-taï. Je supplie humblement Votre Majesté d'ordonner par un décret à ces six personnages d'aller concourir avec Chân-taï. Alors le vrai ou le faux éclateront d'eux-mêmes, et ce qui est vain ou solide apparaîtra au grand jour. Si ces six lettrés ne remportent pas la victoire, je subirai avec joie le châtiment dû à un rapport mensonger. Mais si l'artifice diabolique de Chân-taï vient à être ruiné, j'ose espérer que, conformément au décret précédent, Votre Majesté la punira comme il faut. Ce sera fort heureux pour les fonctionnaires publics et pour l'honneur du gouvernement. »

L'empereur, ayant fini de lire ce rapport, dit en souriant : « Il n'ose y aller lui-même et présente à sa place d'autres lettrés. Si je n'approuve pas sa demande, il dira encore que j'ai été leurré par elle. » En conséquence il écrivit pour réponse :

« J'approuve le rapport. J'ordonne à Tchéou-kong-meng, à Hia-tchi-tchong, à Pou-khi-thong, à Song-sin, à Mou-li et à Yên-koueï, de se rendre au pavillon du pied de jade et de concourir avec Chân-taï pour la poésie et le wén-tchang. Que le bureau compétent en soit informé. »

A peine ce décret fut-il rendu, que plusieurs personnes en avaient déjà apporté la nouvelle à l'hôtel de Chân-hién-jin, qui en fut vivement ému. « D'où vient, s'écria-t-il, que Téou-koué-i m'ait censuré auprès de l'empe-

reur? » Aussitôt, il envoya une personne de sa maison en qui il avait confiance pour prendre des informations. Il apprit que cela venait de railleries lancées contre Yèn-wén-ou dans deux inscriptions en vers et en wén-tchang (prose élégante). En conséquence, il raconta à sa fille ce qui venait de se passer. « Toutes les fois, dit-il, qu'une personne vient vous demander des vers ou du wén-tchang, c'est une preuve de l'estime qu'elle fait de votre talent et de votre réputation; vous devez toujours lui répondre en termes convenables. Pourquoi avez-vous écrit des railleries mordantes qui sont devenues une source de malheur?

— Ces jours derniers, répondit Chân-taï, au moment où ce préfet Yèn apporta une pièce de soie et un éventail, comme j'étais allée visiter ma mère dans l'appartement intérieur, une servante serra ces objets dans une armoire et oublia de me les remettre, de sorte qu'il ne me fût pas possible d'y rien écrire. N'ayant pu les obtenir au moment où il vint les chercher, il se mit en colère et fit une scène violente devant notre hôtel. Ce n'est pas tout, il eut l'impudence de suivre un de mes serviteurs jusqu'au pavillon du pied de jade et de se promener au bas des degrés. L'ayant observé à la dérobée, je vis qu'il était borgne et boiteux d'un pied. Aussitôt, me sentant en verve, j'écrivis quelques phrases piquantes, sans prévoir qu'il en découvrirait le sens. Cette fâcheuse affaire arrive vraiment par ma faute.

— Si ce n'est que cela, dit Chân-hién-jin, n'en parlons plus. Seulement, il y a un décret qui ordonne à six lettrés, à Tchéou-kong-meng et autres, d'aller composer avec

vous en vers et en prose élégante. Ce sont tous des hommes éminents et renommés; si vous ne réussissez pas à les vaincre dans ce concours, non-seulement vous perdrez la réputation que vous venez d'acquérir; mais il est à craindre que notre saint empereur ne soupçonne que vos vers sur les *hirondelles blanches* sont le fruit d'un plagiat, et que, dans sa colère, il ne vous punisse avec rigueur. N'y-a-t-il pas de quoi s'inquiéter vivement?

— Mon père, s'écria Chân-taï en souriant, veuillez vous tranquilliser. Quoique je sois loin de vouloir me vanter, quand il s'agirait d'hommes d'un véritable talent, votre petite fille ne serait pas disposée à leur céder le pas; mais ces lettrés, avec leur esprit stupide et rouillé, ne valent pas la peine qu'on parle d'eux. Dès qu'ils seront arrivés, je vous réponds de les mystifier comme il faut.

— Ma fille, reprit Chân-hién-jin d'un ton ravi, si vous pouvez réellement les vaincre, je veux donner une rude leçon à ce coquin de Téou-koué-i pour contenter ma juste colère. »

Par suite de ce concours, j'aurai diverses choses à vous raconter. Des hommes éminents succombent dans la lutte, mais une jeune fille acquiert une brillante réputation.

Si vous ignorez les événements qui vont se succéder, écoutez un peu, je vous les conterai en détail dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV

PAR LA FORCE DE SON TALENT, ELLE TERRASSE L'ÉLITE DES LETTRÉS.

Les officiers du palais ayant reçu le décret impérial qui ordonnait de concourir pour la poésie et la prose élégante, n'osèrent différer leur commission. Le tribunal des rites, après avoir mûrement délibéré sur les sujets de composition, les présenta en ces termes à l'empereur :

« Le tribunal des rites, pour obéir au décret de Votre Majesté et lui présenter son rapport, a respectueusement rédigé tous les sujets du concours et les a disposés dans l'ordre suivant :

ARTICLE PREMIER. — *Époque du concours.*

« Le concours aura lieu le troisième jour du septième mois. Ce jour-là, l'automne commence. C'est justement le moment où les hommes de talent sont dans toute leur verve.

ART. 2. — *Heures du concours.*

« A l'heure du dragon[1], tout le monde se réunira dans le pavillon du pied de jade.

1. De sept à neuf heures du matin.

Digitized by Google

« A l'heure du serpent[1], on composera en *calligraphie*.

« A l'heure du cheval[2], on composera en *chansons*.

« A l'heure du bélier[3], on composera en *poésie*.

« A l'heure du singe[4], on composera en *wén-tchang* (prose élégante).

« A l'heure du coq[5], on composera sur des questions d'histoire ancienne.

« Le premier rang sera assigné au concurrent qui aura fini sa composition avant l'heure prescrite, et le dernier à celui qui aura laissé passé l'heure sans l'avoir achevée.

ART. 3. — *Composition en calligraphie.*

« Écriture régulière; écriture Thsao (cursive); écriture Li (de bureau); écriture Tchouân (antique); une page de chaque genre.

ART. 4. — *Composition en chansons.*

« Chansons sur les différentes parties du jour, dans le genre de celles du royaume de Song. Une pièce sur chaque.

ART. 5. — *Composition en poésie.*

« Vers de cinq syllabes dans le goût moderne. Une pièce.

1. De neuf à onze heures du matin.
2. De onze heures à une heure.
3. De une à trois heures.
4. De trois à cinq heures.
5. De cinq à sept heures.

ART. 6. — *Composition en prose élégante.*

« Une dissertation, ou un morceau en prose poétique.

ART. 7. — *Composition sur l'antiquité.*

« Trois morceaux sur des questions d'histoire ancienne : on leur donnera une étendue modérée, de manière à les faire tenir sur une feuille de papier.

ART. 8. — *Indication des sujets de composition.*

« Les membres de l'académie des Hàn-lin se réuniront dans la salle appelée Wén-hoa-tién [1]. A chaque heure, ils présenteront un sujet au souverain, qui, après l'avoir arrêté lui-même avec son pinceau impérial, le fera porter aux concurrents par un cavalier.

« ART. 9. — Dès qu'une composition sera achevée, on l'enverra à l'empereur par un cavalier. On expédiera ensuite le second thème. De cette manière, il n'y aura pas de communications clandestines ni d'autres fraudes du même genre.

ART. 10. — *Inspection du concours.*

« Ce soin est confié à un eunuque du bureau Sse-li-kiên [1], auquel se joindront Téou-koué-i et Chân-hién-jîn. Ils surveilleront ensemble (les concurrents). Peut-être qu'alors personne ne trouvera à redire.

1. La salle où fleurit la littérature.
2. Cette expression signifie inspecteur des rites.

« ART. 11. — Après l'achèvement de chaque composition, tous les concurrents (à l'exception de Chân-taï que retient son extrême jeunesse) se rendront ensemble dans la salle appelée Wén-hoa-tién [1], et attendront que l'empereur ait prononcé lui-même sur la victoire ou la défaite, sur le mérite ou la culpabilité. De cette manière, on ne répandra pas de faux bruits ni de nouvelles mensongères.

« Obéissant avec respect au décret impérial, nous venons d'exposer en détail tous les sujets du concours; nous prions Votre Majesté de les examiner à l'aide de ses lumières divines et de rendre sa décision. »

L'empereur approuva ce programme dans tous ses détails, et ordonna qu'on le suivît de point en point.

Dès que ce décret fut tombé du pinceau impérial, Tchéou-kong-meng alla en informer Hia-tchi-tchong, Pou-khi-thong, Song-sin, etc. [2], et les réunit dans la maison de Téou-koué-i pour délibérer ensemble. « J'ai appris, leur dit-il, qu'avant-hier la petite Chân ayant été présentée à l'empereur, composa sans s'arrêter, au sujet du *fils du ciel qui suit la droite voie*, trois stances en vers libres d'une noblesse et d'une élégance incomparables; aussi l'empereur lui donna-t-il les plus hautes marques de bienveillance et d'affection. Je pense qu'on ne saurait la comparer à ces écrivains vulgaires qui se sont fait une vaine renommée. Gardez-vous, vénérables maîtres, de la traiter avec dédain.

— Vénérable Tchéou, reprit Téou koué-i, comment pouvez-vous parler de la sorte? Non-seulement elle n'a

1. Voyez pag. 94, note 1.
2. Les autres sont Mou-li et Yen-kouei.

qu'une vaine réputation, mais quand même elle aurait un vrai talent et une instruction solide, combien de livres peut avoir lus une petite fille de dix ans? Est-il naturel qu'elle l'emporte sur de vénérables maîtres comme vous? Dans ce concours, elle sera vaincue sur-le-champ. Tchéou, notre vénérable maître, comment pouvez-vous tenir un tel langage, qui décèle à la fois la crainte et l'inquiétude?

— Quant à moi, dit Song-sin, s'il s'agissait de concourir pour des chansons dans le goût ancien ou de composer du wén-tchang (de la prose élégante), comme je n'ai qu'une érudition bornée et un talent superficiel, je ne saurais me piquer d'habileté. Mais s'il suffisait de faire une pièce de vers communs de cinq ou de huit syllabes, à la bonne heure. Lorsque je parcourais tout l'empire, les princes renommés de la poésie et les coryphées de la chanson m'ont tous reconnu pour leur maître [1]; soit qu'on me prescrivît des rimes, soit qu'on me donnât un temps fixe, je n'ai jamais essuyé d'affront. Serait-il possible qu'aujourd'hui je fusse vaincu par une petite fille? Si je la méprise ainsi, moi qui ne suis qu'un homme vêtu de de toile [2] et sans emploi, à plus forte raison en avez-vous le droit, vous qui êtes des princes du palais du cheval de bronze [3], des lettrés célèbres de la salle de jade! Demain matin, quand les combattants seront en présence, n'allez

1. Littéralement : ont tous reçu mes leçons.

2. Un simple particulier, par opposition avec les magistrats, qui portent de riches vêtements.

3. « *Cheval de bronze, salle de jade,* » sont des expressions qu'on emploie pour exalter la réputation d'un académicien. En voici l'origine : l'empereur Wou-ti, de la dynastie des Hân, ayant obtenu des

pas perdre votre noble courage. A peine aura-t-elle appris cette nouvelle, qu'elle se sentira défaillir dans l'appartement intérieur.

— Monsieur Song, s'écrièrent-ils tous en riant, vos paroles sont parfaitement justes.

— Il y a seulement une chose qui m'inquiète, reprit Téou-koué-i.

— Que voulez-vous dire? lui demandèrent-ils ensemble.

— Je ne crains qu'une chose, répondit-il, ce sont les communications (clandestines). Quoique j'aie été chargé de la surveillance, il faut que vous tous vous ayez l'œil éveillé; si, pendant le concours, il se rencontre quelque point douteux ou difficile, vous devez vous avertir et vous aider mutuellement, et alors vous ne serez point vaincus.

— Cela va sans dire, répondirent-ils tous à la fois. »

Leur plan étant bien arrêté, ils se séparèrent. Dès que le troisième jour de la septième lune fut arrivé, Châh-hién-jin se rendit dans le pavillon du pied de jade, et au bas de l'inscription portant les mots Thsaï-niu (fille de talent), écrits de la main de l'empereur, il dressa une table ornée de dragons, brûla des parfums et alluma des bougies. Au bas de cette table, il plaça trois fauteuils

chevaux renommés de Ta-wân (Fergana), fit fondre leur image en bronze et la fit placer dans le palais Wei-yang-kong.

Sous le règne de Thaï-tsong, de la dynastie des Song, l'académicien Sou-i-kien, ayant continué l'histoire des Hân-lin (académiciens), la présenta à l'empereur qui, pour lui témoigner sa satisfaction, lui donna deux pièces de vers, qu'il avait composées lui-même, et où se trouvaient les mots *Yu-thang*, salle de jade, et lui ordonna de les placer sur une tablette dans la salle des séances.

pour les inspecteurs du concours, savoir l'eunuque du bureau Ssé-li-kiên, Téou-koué-i et lui-même; à gauche, du côté de l'ouest, six siéges pour Tchéou-kong-meng et autres; à droite, du côté de l'est, une chaise pour Chân-taï, sa fille. Chaque table était complétement garnie de tout ce qui était nécessaire pour écrire [1]. Cela fait, Chân-hién-jîn alla s'asseoir dans le salon en attendant (les concurrents). A l'heure du dragon, l'eunuque Tchao-kong, du bureau Ssé-li-kiên, arriva le premier. Chân-hién-jîn alla au-devant de lui et l'invita à entrer. Ils n'avaient pas encore fini les saluts d'usage, lorsque les six magistrats arrivèrent l'un après l'autre. Chân-hién-jîn leur offrit le thé. « Comme ma petite fille, dit-il ensuite, connaissait quelques caractères, l'empereur l'a comblée de bienfaits excessifs et lui a accordé par erreur de pompeux éloges; en vérité, c'était porter préjudice à la dignité du gouvernement. Je pense avec confusion que Téou-koué-i a présenté un rapport lumineux pour que Sa Majesté retirât (les caractères écrits de sa main) et réparât l'erreur commise; c'était une très-heureuse idée. Qui aurait prévu que l'empereur ne voudrait point conserver le plus léger doute, et que pour mettre en lumière la fraude coupable de ma petite fille, il vous donnerait, respectables maîtres, la peine de venir ici pour lui donner des leçons. Il n'est pas besoin de dire que le petit magicien sera vaincu par le grand magicien [2]. Mais si ma petite fille, dont la bouche

1. Savoir : de pinceaux, de papier, d'encre et d'une pierre pour la broyer.

2. C'est-à-dire que ma petite fille ne saurait lutter contre de grands lettrés comme vous. Cf. p. 98 note 2.

sent encore le lait, osait disputer la victoire aux hommes les plus éminents de l'Académie, quel châtiment ne mériterait-elle pas pour vous avoir fait une telle injure?

— Seigneur, répondit Tchéou-kong-meng, je ne suis qu'un lettré obtus et rouillé; naturellement, je ne devrais pas être assez téméraire pour lutter contre le talent divin de votre noble fille; mais Téou-koué-ï, qui a la dignité de Tch'ang-kho, m'a fait l'honneur de me mettre en avant; de plus, Sa Majesté a daigné m'envoyer ici en vertu d'un décret; c'est pourquoi je n'ai pu m'empêcher de venir pour obéir à ses ordres suprêmes. Je vous avoue que j'en suis aussi confus que troublé. »

En ce moment, Téou-koué-i aurait bien voulu prendre un ton modeste et rejeter son rôle sur un autre, mais il ne le pouvait pas; il aurait voulu discuter, mais il ne le pouvait pas davantage. Il se vit donc obligé de prendre un air assuré et de se tenir coi sans oser souffler un mot. « Vénérables maîtres, dit l'eunuque Tchao-kong en riant, il ne convient pas de faire de la modestie ou de plaisanter. Puisque vous êtes venus ici par ordre impérial, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est d'aller concourir au plus vite pour les vers ou le wén-tchang (la prose élégante). »

Tous les autres magistrats ayant approuvé cet avis, ils se levèrent ensemble, et Chân-hién-jin les invita aussitôt à entrer dans le pavillon du pied de jade. Dès qu'ils y furent montés, au premier coup d'œil ils virent suspendue au centre une tablette portant les mots Hong-wén-thsaï-niu (fille éminente en littérature), écrits de la main de l'empereur; au-dessous, brûlaient des parfums

et des bougies. Aux quatre côtés de la chambre se trouvaient des siéges régulièrement rangés. Au moment où les magistrats se disposaient à s'asseoir, chacun suivant son rang, Chân-hién-jin éleva la voix. « Vous voyez, dit-il, au-dessus de votre tête, les caractères tracés par l'empereur. Comme nous sommes ses sujets et ses enfants, c'est un devoir pour nous de les saluer avec respect. Seulement, ils se trouvent dans la maison du vieillard qui vous parle; de plus, ils ont été donnés par faveur spéciale à ma petite fille. Si l'on considère l'écriture de Sa Majesté, elle est d'une haute valeur; mais si l'on ne fait attention qu'à ce vieillard et à sa petite fille, nous sommes d'une mince importance. Faut-il les saluer ou non? Je supplie Téou-koué-i, le Tch'ang-kho [1], et le seigneur Tchao de m'éclairer sur ce point, de peur que l'empereur ne vienne à le savoir, et ne dise que nous avons manqué aux convenances. »

Si Téou-koué-i eût voulu dire qu'il ne fallait pas les saluer, il aurait craint d'offenser l'empereur; s'il eût voulu dire qu'il fallait les saluer, il aurait craint de perdre l'assurance de son visage. Il resta incertain et irrésolu, si bien que sa figure devint complétement rouge.

« Messieurs, dit Tchao-kong, vous voyez, là-haut, les caractères tracés par Sa Majesté : qui oserait ne pas les saluer avec respect? Vénérable Thaï-ssé (premier ministre), comment pouvez-vous faire le modeste à la place de l'empereur?

1. Messager impérial près le ministère des travaux publics.

— En ce cas, dit Chân-hién-jîn, qu'on étende des tapis. »

A peine eut-il prononcé ces mots, que les serviteurs apportèrent des tapis rouges et les étendirent sur le parquet. Bientôt, le maître des cérémonies attaché à l'hôtel cria à haute voix : « A vos rangs ! » Téou-koué-i, Tchéou-kong-meng et autres se regardèrent face à face ; mais l'affaire étant arrivée à ce point, il n'y avait pas moyen de faire des cérémonies. Ils furent donc obligés de se lever l'un après l'autre et de saluer respectueusement. Les révérences terminées, Chân-hién-jîn leur montrant du doigt les siéges : « Je les ai placés, dit-il, suivant mon idée ; j'ignore si vous approuvez leur disposition.

— Elle est parfaitement convenable, s'écrièrent-ils tous ensemble. En plaçant ainsi les siéges, le vénérable Thaï-ssé ne s'est point trompé.

— Puisque tout est en ordre, reprit Chân-hién-jîn, j'ordonne aux serviteurs d'inviter Mademoiselle à venir, pour qu'après s'être présentée ici suivant les bienséances, elle prenne la place qui lui est assignée. » Peu d'instants après le départ des serviteurs, on vit sortir de l'appartement intérieur dix à vingt suivantes qui se pressaient autour de Mademoiselle. « Messieurs, dit Chân-hién-jîn, en se présentant devant Vos Excellences, ma petite fille devrait naturellement vous saluer jusqu'à terre ; mais elle craindrait que vous n'éprouvassiez à votre tour une grande fatigue [1] ; en conséquence, elle se bornera aux révérences ordinaires.

1. Sous-entendu : en lui rendant la pareille.

— Les révérences ordinaires sont parfaitement convenables, » s'écrièrent-ils tous ensemble.

Alors mademoiselle Chân s'avançant au milieu de la salle et levant le visage, leur fit quatre profondes révérences. Les magistrats, se tenant tous debout vers l'orient, lui rendirent ses salutations.

Ces cérémonies terminées, chacun alla s'asseoir à sa place. Tchéou-kong-meng et ses cinq collègues s'assirent à l'est; Chân-taï seule s'assit à l'ouest; Tchao-kong, Téou-koué-i et Chân-hién-jin se placèrent plus bas. D'un côté, on leur offrit le thé; de l'autre, on ordonna aux magistrats chargés d'apporter les thèmes de courir au galop à la cour pour les chercher.

Dans ce moment, les académiciens qui devaient fournir les thèmes attendaient déjà dans la salle appelée Wén-hoa-tién. Au bout de quelques instants, l'empereur y arriva.

« Sire, lui dirent les magistrats qui se tenaient près de lui, vous avez daigné rendre un décret qui nous ordonne de concourir pour les vers et la prose élégante dans le pavillon du pied de jade. L'heure du serpent[1] va arriver. Il est convenable que l'on compose d'abord en calligraphie. Conformément à vos ordres, plusieurs officiers sont venus au galop pour obtenir les thèmes. »

L'empereur ordonna alors aux membres de l'Académie des Hân-lin de les lui présenter. Tels furent les thèmes qu'ils mirent sous ses yeux :

1° Une chanson intitulée : *La Résolution de la plante Lân isolée*[2], en écriture régulière ;

1. Elle dure de neuf à onze heures.
2. C'est-à-dire : de celui qui est comme la plante Lân isolée.

2° Une chanson sur *le cri de la cigale*, en écriture cursive;

3° Une chanson intitulée : *La Résolution de la montagne Koueï* [1], en écriture de bureau ;

4° Une chanson sur *la prise du Khi-lin* [2], en écriture antique.

Chaque pièce sera écrite sur une feuille séparée.

Le fils du ciel approuva le programme qu'on venait de lui présenter; puis, avec son pinceau impérial, il ajouta sur la copie des thèmes les quatre mots *Kin-tcho-mé-chou* (que tout le monde écrive sans dire un mot). De suite il remit cette feuille aux officiers qui se tenaient à ses côtés, et ceux-ci aux messagers officiels chargés de recevoir les thèmes, lesquels, partant au galop, l'apportèrent dans le pavillon du pied de jade. Les présidents du concours, Tchao-kong, Téou-koué-i et Chân-hién-jin la reçurent les premiers, la déplièrent et y jetèrent les yeux. Cela fait, ils en firent deux copies séparées, et remirent l'une à Yèn-koueï et l'autre à Chân-taï. Ensuite, ils offrirent à chacun quatre feuilles de papier ornées de fleurs, et déposèrent le premier thème sur la table du dragon [3].

Après avoir distribué les thèmes, Chân-hién-jin renvoya les servantes, qui disparurent en un clin d'œil. Chân-taï resta seule à sa place. Elle prit le thème et y jeta un coup d'œil; alors, sans se troubler ni se presser, elle

1. C'est-à-dire de la résolution prise à la vue de la montagne Koueï.

2. Animal fabuleux dont l'apparition annonce la naissance des sages. Il en parut un, dit-on, à la naissance de Confucius.

3. La table de l'empereur.

broya elle-même de l'encre et en imbiba son pinceau; puis elle déplia la feuille ornée de fleurs et y traça successivement plusieurs lignes d'écriture.

Quant à Yên-koueï, quoiqu'il eût obtenu au concours la charge de Tchong-chou (secrétaire du palais), il savait, il est vrai, écrire quelques caractères, mais il n'avait pas de lecture. Comment aurait-il pu savoir ce que c'était que les chansons appelées *la résolution de Lân, le cri de la cigale, la résolution du mont Koueï, la chanson sur la prise du Khi-lin*, etc.? Dès qu'il eut vu les quatre mots tracés par le pinceau impérial : *Kin-tcho-mé-chou* (que tout le monde écrive sans dire un mot), il éprouva un tel effroi qu'il pensa mourir [1]. « Si je n'ai aucune souvenance de tout cela, se dit-il en lui-même, comment Chân-taï, qui n'est qu'une petite fille, pourrait-elle se le rappeler? Si mes autres collègues n'en savent rien non plus, on pourra alors présenter un rapport à l'empereur pour lui demander un canevas. » A ces mots, il leva la tête, et vit Chân-taï qui écrivait d'un air calme et posé. Il en éprouva un tel saisissement qu'une sueur froide inonda tout son corps. Hors de lui-même, il se borna à dire : « Depuis longtemps je remplis l'emploi de Tchong-chou (secrétaire du palais); je ne fais pas autre chose que d'écrire; j'avoue que je n'ai nul souvenir de ces quatre chansons. J'ose prier le respectable maître Téou et le seigneur Tchao de faire dans mon intérêt un rapport à l'empereur. »

Téou-koueï voyant que Yên-koueï ne pouvait venir à

1. Littéralement : que son âme ne tenait plus à son corps.

bout de la première composition, il en fut vivement troublé, et prenant aussitôt la parole : « J'approuve, dit-il, les raisons de M. Yèn ; si, parmi vous, quelqu'un se rappelle les quatre chansons, rien n'empêche qu'il ne les transcrive et ne les donne à copier à M. Yèn : nous présenterons ensuite notre rapport à Sa Majesté.

— Messieurs, dit Tchao-kong, cela ne peut se faire, notre auguste empereur ayant ordonné qu'on écrive sans mot dire. Qui oserait les transcrire pour un autre? Si on les transcrivait clandestinement, ce serait violer le décret impérial.

— Ce ne serait point violer le décret que de les copier secrètement, s'écria Téou-koué-i. Je dirai seulement qu'autre chose est de concourir pour l'écriture et de concourir pour l'érudition. Des hommes qui n'ont appris qu'à tracer des caractères, pourrraient-ils avoir lu toutes les chansons des anciens? Il serait convenable d'exposer nettement toutes ces raisons à l'empereur. Mais, par malheur, l'heure fixée nous presse, on n'aura pas le temps d'aller et de revenir. C'est pourquoi je suis d'avis qu'on copie d'abord les chansons; nous ferons ensuite notre rapport à Sa Majesté.

— Si les deux concurrents ne se souviennent de rien, dit Tchao-kong, il sera bon d'en informer l'empereur. Mais si l'un d'eux s'en souvient et que nous adressions un rapport sur lui seul, pourra-t-on dire qu'ils ont concouru ensemble? Si Tchéou-kong-meng, Hia-tchi-tchong et autres se rappelaient réellement (ces chansons) et qu'ils les lui copiassent ouvertement ou les lui communiquassent à la dérobée, on pourrait plaider pour eux.

Comment se fait-il qu'aucun d'eux ne s'en souvienne? Nous nous verrons obligés de tenir le langage de la justice et de la vérité.

— Les observations du seigneur Tchao sont pleines de sens, dit Téou-koué-i. Pour le moment, voyons comment a écrit mademoiselle Chân-taï ; nous jugerons ensuite de ce qu'il faut faire. »

Avant qu'il eût fini de parler, Chân-taï avait achevé ses quatre pages d'écriture en caractères réguliers, en caractères cursifs, en caractères de bureau et en caractères antiques. « Conformément au décret impérial, dit-elle à son père, j'ai fini d'écrire les quatre chansons. Les présentera-t-on de suite à Sa Majesté, ou bien les soumettra-t-on à ces illustres magistrats? »

Chân-hién-jin éprouva quelque hésitation. Tchao-kong, qui avait entendu la question, ne lui donna pas le temps de répondre, et s'écria en riant : « Eh quoi! mademoiselle Chân-taï s'est rappelé (les chansons) et a déjà fini de les écrire? C'est merveilleux! c'est merveilleux! Ce ne sont pas de ces pièces officielles qu'on présente à l'empereur sous une enveloppe cachetée. Rien n'empêche, messieurs, que nous n'y jetions d'avance un coup d'œil. »

Chân-hién-jin fit placer aussitôt au milieu de la salle une table particuliere et y étendit les quatre feuilles de papier. Puis il invita tous les magistrats à quitter leurs places et à venir les examiner ensemble. Sur la première feuille ils virent la chanson intitulée *I-lân-thsao*, écrite en caractères réguliers.

(OBSERVATION DE CHAN-TAÏ.)

Confucius ayant visité successivement les princes feudataires sans avoir obtenu d'eux aucun emploi, il revint du royaume de Weï dans celui de Lou (sa patrie). Apercevant au milieu d'une vallée profonde un pied de Lân odorant qui fleurissait tout seul, il soupira avec douleur et s'écria : « La fleur Lân mérite d'être le parfum des rois, et cependant la voilà tombée au rang des plantes vulgaires [1]. » Il arrêta son char, et touchant sa guitare, il chanta ainsi :

Le vent de la vallée souffle avec douceur. Par un temps sombre et pluvieux, le sage s'en retourne et on l'accompagne au loin dans des plaines désertes. Pourquoi le ciel, qui est si éclairé, ne lui fait-il pas obtenir une place digne de lui ? Il erre dans les neuf provinces, et ne trouve pas un lieu où il puisse se fixer. Les hommes du siècle le laissent dans l'obscurité et lui ferment toutes les voies. Mais les années s'écoulent, et le sage arrive à la vieillesse sans avoir été connu.

Sur la deuxième feuille, on lisait une chanson intitulée *Hoeï-kou-in* ou le cri de la cigale, en caractères thsao (cursifs).

(OBSERVATION DE CHAN-TAÏ.)

Dans l'administration, on estime une conduite calme ; on déteste une activité importune. A cette époque, le

1. On voit par ces mots que Confucius, qui a le sentiment de son mérite, gémit de l'oubli dans lequel le laissent les princes de son temps.

gouvernement du royaume de Lou empirait de jour en jour. Confucius en fut affligé et composa cette chanson :

Je me suis éloigné de la montagne, à la distance de dix *li*, et cependant le cri de la cigale retentit encore dans mon oreille [1].

Sur la troisième feuille était tracée, en écriture de bureau, la chanson intitulée *Koueï-chân-thsao*.

(OBSERVATION DE CHAN-TAÏ.)

Le prince Ki-houân-tseu ayant reçu auprès de lui des musiciennes [2], Confucius voulut lui adresser des remontrances. N'ayant point réussi, il se retira, et regardant la montagne Koueï, du royaume de Lou, il composa cette chanson où il lui comparait *Ki-houân*, dont l'esprit était obscurci dans le royaume de Lou.

Je songeais à prêter mon secours au royaume de Lou; mais le mont Koueï lui cache la lumière. Je n'ai point de cognée à la main : que puis-je faire au mont Koueï [3] ?

Sur la quatrième feuille était écrite une chanson intitulée *Hou-lin-ko* (chanson sur la prise du Khi-lin), en caractères antiques.

1. Suivant les Chinois, l'insecte *Hoeï-kou* naît au printemps et meurt en été, et s'il naît en été, il meurt en automne. Confucius fait allusion à la ruine prochaine du royaume de Lou. Le mont Koueï-chân était situé dans la province actuelle de Chân-tong.

2. Le mot chinois implique l'idée de femmes de mauvaise vie.

3. C'est-à-dire : je ne puis employer mes conseils pour déraciner les passions qui obscurcissent l'esprit du prince Ki-houân, de même que les arbres du mont Koueï, qu'on peut abattre avec la cognée, répandent une ombre épaisse dans le royaume de Lou.

(OBSERVATION DE CHAN-TAÏ.)

Tsou-chang, cocher de Chou-seun, étant allé couper du bois dans un lieu sauvage, il prit un Khi-lin. La multitude, qui ne le connaissait pas, y vit un sinistre présage. Confucius alla le voir. Il s'écria en gémissant : « C'est un Khi-lin ! Le Khi-lin a paru et est mort. C'en est fait de ma doctrine ! » Il composa alors cette chanson :

Dans le siècle de Yao et de Cheun, on voyait se promener le Khi-lin et le phénix [1] ! nous ne sommes plus dans cet heureux temps ! Que venez-vous chercher ? ô Khi-lin ! ô Khi-lin ! mon cœur est abreuvé de douleur.

Tous les magistrats ayant examiné ces chansons, ils admirèrent les caractères Kiaï (réguliers), qu'on aurait pu comparer à l'aiguille de tête et aux fleurs qui parent une belle femme ; les caractères Thsao (cursifs), qui ressemblaient à des dragons volants et à d'agiles serpents ; les caractères Li (de bureau), aussi nobles que ceux de Tsaï-yong ; les caractères Tchouân (antiques), aussi gracieux que ceux de Li-ssé. Chacun d'eux exprimait la plus vive approbation en hochant la tête et prodiguait des louanges d'un air ébahi. « Comme je n'ai rien écrit, faute de mémoire, se dit en lui-même Yèn-kouei, j'ai pu du moins cacher mon ignorance ; si j'eusse écrit quelque chose, comment aurais-je pu atteindre à cette grâce et à

1. Le Khi-lin, roi des quadrupèdes, et le Fong-hoang (phénix), roi des oiseaux, sont des animaux fabuleux dont l'apparition était désirée comme étant du plus heureux augure.

cette élégance? Ne me serais-je pas attiré ses sarcasmes et ses railleries! » Téou-koué-i et ses collègues regardaient tous dans une immobilité stupide. Tchao-kong, seul, riait aux éclats. « Non-seulement, dit-il, elle a fait preuve de mémoire, mais elle a exécuté les quatre genres d'écriture avec une perfection admirable qui a quelque chose de divin. En vérité, c'est une fille de talent. Il est impossible, impossible de trouver sa pareille. Vite qu'on aille présenter sa composition à Sa Majesté et qu'on rapporte le second thème. »

Les officiers qui étaient à ses côtés l'enveloppèrent avec soin et la remirent aux magistrats chargés de porter les thèmes ; ceux-ci, partant au galop, coururent la présenter à l'empereur. En moins d'une demi-heure, ils arrivèrent, bride abattue, apportant le second thème. Chân-hién-jîn, Téou-koué-i et Tchao-kong ouvrirent la feuille et y jetèrent les yeux. Ils virent que c'étaient trois ariettes à faire sur l'audience impériale du matin, l'audience du midi et l'audience du soir. Ils transcrivirent, comme auparavant, le sujet sur deux feuilles séparées et les distribuèrent aux concurrents.

En ce moment, Mou-li voyant que Yèn-koueï restait silencieux sans pouvoir écrire un mot, il en fut extrêmement mortifié, et craignit que ce ne fût un thème fort difficile. Son cœur palpitait de crainte, mais lorsque le thème lui eut été remis, il vit qu'il roulait sur les trois audiences impériales du *matin*, de *midi* et du *soir*. Il le trouva excessivement aisé et en fut ravi de joie. Aussitôt il broya de l'encre, prit son pinceau, et fit mine de vouloir composer. Mais aussitôt il lui vint une réflexion

et se demanda quel titre il conviendrait de mettre en tête. Il voulut prendre modèle sur les ariettes intitulées : *le Rêve de Ou ; — les Longues pensées d'amour ; — le Souvenir de la belle de Thsin ;* mais elles n'étaient point en rapport avec la circonstance. Il voulait imaginer un titre qui eût de l'à-propos, mais il ne lui venait nulle idée. « Eh bien ! dit-il alors, il suffit que je m'acquitte bien des ariettes ; leur nom est sans importance. » A ces mots, il abaissa son pinceau et se mit à écrire. Mais à peine avait-il écrit deux ou trois phrases, qu'il entendit Tchao-kong qui disait en riant à gorge déployée : « Comment mademoiselle Chân a-t-elle pu finir sa tâche avec tant de rapidité ? c'est un talent merveilleux, merveilleux ! Allons, messieurs, venez voir avec moi ; nous présenterons ensuite sa composition à l'empereur. » Ayant levé la tête et jeté un coup d'œil, il vit que les magistrats avaient déjà quitté leurs places. Mou-li, voyant bien qu'il ne pouvait finir sa tâche en un instant, prit le parti de se lever et d'aller voir avec ses autres collègues. Sur une feuille de papier ornée de dragons, il aperçut trois ariettes écrites d'une manière correcte et régulière.

L'AUDIENCE IMPÉRIALE DU MATIN.

On va offrir ses hommages dans le palais d'or.

Le coq annonce l'aurore ; à l'angle du palais, brillent de rares étoiles ; six dragons s'envolent et échappent à la vue ; le saint empereur est déjà assis sur son trône. Au-dessus des deux portes, flottent des nuages éclatants. Les magistrats des dix mille royaumes, en costume de cérémonie, présentent leurs hommages ; le soleil naissant élève son disque ; en repliant les jalousies, l'on découvre les bornes du ciel.

L'AUDIENCE DE MIDI.

On adresse des félicitations à l'empereur.

Le soleil flamboie au milieu du ciel; voici l'heure de midi. Le saint empereur s'assied en face du sud; les magistrats se tiennent droits et immobiles sur les dalles fleuries; puis sur le parvis rouge, ils saluent profondément et contemplent ensemble la majesté du trône.

Ceux qui entrent sont accueillis avec affection; ils entendent par intervalles le tambour qui marque les heures.

L'empereur donne ses ordres d'une voix éclatante, et leur offre un splendide festin; s'étant rangés à leurs places, ils imbibent leur pinceau d'encre et rougissent de ne pouvoir lui être utile.

L'AUDIENCE DU SOIR.

Longévité de mille automnes.

Les neuf enceintes du palais se voilent des ombres du soir. Des étoiles radieuses brillent au-dessus de la porte du nord; l'empereur se livre au travail jusqu'au milieu de la nuit. Les magistrats circulent en faisant résonner le jade suspendu à leur ceinture. Lorsqu'ils se lèvent ou se baissent, les torches et les lanternes s'agitent dans leurs mains. (Le prince) s'applique avec zèle aux soins de l'administration, et reste jusqu'à la moitié de la nuit assis devant Kou-seng [1].

Depuis le coucher du soleil jusqu'au matin, éclairé par des bougies lumineuses, il gémit sur le sort de son peuple.

Le prince communique ses craintes à ses officiers et ceux-ci lui prêtent leur secours. Après de longues délibérations, le tambour du palais retentit au loin. Ils sortent tard, lorsque la voie lactée a déjà disparu. Comblés des bienfaits de l'em-

1. C'est-à-dire : Et plein de respect pour ses conseillers, il imite l'empereur Hiao-wén-ti, de la dynastie des Hân, qui une fois resta jusqu'au milieu de la nuit devant Kou-seng, son ministre, qu'il interrogeait sur l'origine des démons et des esprits. (*Peï-wen-yun-fou*, liv. XXIII A, fol. 138.)

pereur, ils s'en retournent promptement à leur hôtel à la lueur de flambeaux ornés de nénuphars d'or [1].

Après avoir vu ces vers, tous les magistrats firent éclater leur admiration; ils ne s'étonnèrent plus qu'on accordât à Chân-taï un talent extraordinaire. Téou-koué-i, seul, voyant qu'elle avait encore remporté l'avantage dans le second thème, n'en fut que plus alarmé; mais il n'y avait point de remède. Tchao-kong, au contraire, trépignait de joie. « Vraiment, s'écria-t-il, c'est une fille d'un talent merveilleux! Vite, qu'on enveloppe soigneusement sa composition et qu'on la porte à l'empereur.

— Attendons, dit Téou-koué-i, que le savant Mou-li ait achevé sa composition, pour qu'on les présente toutes les deux en même temps.

— Vénérable maître, dit Tchao-kong en se retournant vers Mou-li, votre élégante composition est-elle achevée?

— Pas encore, répondit Mou-li avec un visage rouge de honte.

— Primitivement, dit Téou-koué-i, l'auguste empereur a fixé l'heure de midi pour composer en ariettes, et comme nous ne sommes encore qu'à l'heure du *serpent* [1], rien n'empêche qu'on n'attende quelques instants. »

1. Allusion à un fait historique. On lit dans les *Annales des Song*, biographie de Sou-chi : « Comme Sou-chi était couché dans le palais, l'impératrice Siouên-jîn l'invita à venir prendre le thé près d'elle; puis elle le fit reconduire à son hôtel à la lueur de flambeaux ornés de nénuphars d'or qu'elle avait fait détacher de devant son trône.

Un empereur des Thang fit le même honneur à un académicien nommé Lin-hon-thao, qui était resté par son ordre dans le palais jusqu'au milieu de la nuit. (*Peï-wen-yun-fou*, liv. XVI A, fol. 104.)

2. Elle dure de neuf à onze heures inclusivement.

A ces mots, Tchao-kong s'approcha vivement du fauteuil de Mou-li, et vit que, sur son brouillon, il avait déjà écrit deux lignes et en avait effacé une. « Si vous composez ainsi, s'écria-t-il, quoiqu'on ait dit qu'il est encore de bonne heure, comment pourrons-nous vous attendre? En ce cas, nous allons présenter la composition de mademoiselle Chân-taï; quand le vénérable Mou-li aura fini la sienne, nous l'enverrons à son tour. » Alors, sans lui laisser le temps de s'expliquer, il remit la composition aux messagers chargés de porter les thèmes, et ceux-ci, partant au galop, coururent la présenter à l'empereur. Mou-li aurait bien voulu ne pas composer, mais il craignait un châtiment sévère; il aurait également voulu achever sa composition pour qu'on la présentât ensuite; mais non-seulement il lui était impossible d'atteindre la grâce des ariettes sur l'*audience du matin*, du *midi* et du *soir*, mais comment en aurait-il pu en imaginer les titres : *Hommages rendus dans le palais d'or*; — *Félicitations adressées au saint empereur*; — *Longévité de mille automnes* (années), qui renferment une source inépuisable de louanges pour le saint empereur? Il tenait son pinceau suspendu, et plus il se creusait le cerveau, plus le sujet lui paraissait difficile. Avant qu'il eut appuyé son pinceau, les messagers officiels, arrivant à toute bride, avaient déjà apporté le troisième thème.

Tchao-kong et ses collègues y ayant jeté les yeux, ils virent qu'il s'agissait de faire une pièce de vers de cinq syllabes, dans le goût moderne, sur la chute d'une feuille de l'arbre Ou-thong, le premier jour de l'automne, en employant pour rimes les quatre mots *thsieou* (au-

tomne), *lieou* (rester), *yeou* (se promener), *thseou* (s'attrister). Ce sujet devait être traité par Pou-khi-thong, Song-sin et Chân-taï.

Ils copièrent alors ce thème sur trois feuilles (séparées), et le distribuèrent comme auparavant aux trois concurrents.

Dès que Chân-taï l'eut entre les mains, elle vit que c'était une *pièce de vers*, et qu'il lui serait encore plus aisé de faire briller son talent. Elle saisit alors son pinceau, et sans faire de brouillon, elle égala (en écrivant) l'impétuosité du vent et de la pluie, le vol des dragons et l'agilité des serpents.

Pou-khi-thong prit le thème; mais avant qu'il eût eu le temps de distinguer clairement les rimes obligées, Chân-taï avait déjà achevé sa composition et l'avait apportée au milieu de la table. Chân-hién-jin ne l'eut pas plutôt vue qu'il en fut charmé au delà de toute expression. Il se leva à la hâte d'un air épanoui, et, le sourire sur les lèvres, il invita tous les magistrats à venir l'examiner avec lui.

Pou-khi-thong en fut tellement saisi d'étonnement qu'une sueur froide inonda tout son corps. « Comment se fait-il, dit-il en lui-même, que cette petite femelle ait fini si rapidement? Je ne sais pas trop ce qu'elle peut avoir écrit. »

A ces mots, il déposa son pinceau, et, sans regarder personne, il courut le prémier vers la table pour aller voir. Song-sin s'efforçait encore de composer, mais comme il était entouré de tous les magistrats, c'était chose impossible. Il se vit donc obligé de s'approcher devant la

table et de regarder comme les autres. Voici ce qu'ils lurent :

« Vers composés sur une feuille de l'arbre Ou-thong[1], qui est tombée le premier jour de l'automne, en suivant les quatre rimes *thsieou* (automne), *lieou* (rester), *yeou* (se promener), *thseou* (s'affliger). »

Toutes les plantes croissent paisiblement en été;
Il n'y a que l'arbre Ou-thong qui sente l'influence de l'*automne* (thsieou);
Ses feuilles voudraient s'envoler toutes ensemble, mais elles n'osent.
Si elles voulaient ne pas tomber, il leur serait difficile de *rester* (lieou).
(Leur chute) diminue tout à coup la beauté des degrés de jade;
Obéissant au souffle d'or[2], (la feuille) *se promène* (yeou).
Justement, dans les temps de décadence et de prospérité,
Avant tout le monde, il y a un homme[3] qui *s'afflige* (thseou).

Après avoir achevé la lecture de ces vers, Pou-khi-tong ne put s'empêcher de frapper sur la table et de crier à haute voix : « Vraiment, vraiment, c'est une fille de talent! Non-seulement elle l'emporte sur tout le monde par sa rare facilité, mais l'art avec lequel elle a combiné les mots et rendu ses idées montre qu'elle possède à un haut degré les nobles traditions du livre des vers. Alors se retournant du côté de Téou-koué-i : « Ce

1. Dryanda cordifolia.
2. C'est-à-dire au vent d'automne.
3. En chinois, *I-jin*, un homme (comme les autres). C'est une expression modeste par laquelle l'empereur se désigne lui-même.

talent est un don du ciel, lui dit-il, les facultés humaines ne sauraient s'élever aussi haut. Pour moi, je lui cède le pas de grand cœur. »

A ces mots, Téou-koué-i resta les yeux fixes et l'air hébété, sans pouvoir ouvrir la bouche. Song-sin pensait encore à dire quelque chose, lorsque Tchao-kong le prévint et s'écria en souriant : « Puisque le respectable Pou-khi-tong a daigné reconnaître la beauté de ces vers, vite, vite, qu'on les porte à l'empereur. » Avant qu'il eut fini de parler, il les remit au messager officiel des thèmes, qui les prit et s'éloigna à toute bride.

Le quatrième thème devait écheoir à Hia-tchi-tchong. Celui-ci, voyant ses trois collègues l'oreille basse et l'air abattu, s'abandonnait secrètement à ses réflexions. « Ces messieurs, dit-il, étant des magistrats du dehors, leur défaite est sans conséquence ; mais moi, qui suis de l'académie des Hân-lin, si je ne l'emporte pas sur elle, comment pourrai-je demain présider les concours? Quant aux vers et aux ariettes, ajouta-t-il, c'est un mince talent que les jeunes filles ont l'habitude de cultiver dès leur enfance ; est-ce une raison pour qu'elles composent aussi aisément du wèn-tchang (de la prose élevée et élégante)? » Il n'avait pas encore fini de réfléchir, lorsqu'on apporta le quatrième thème. Ayant ouvert la feuille et regardé le sujet, il vit que c'était une pièce de vers libres sur *les nuages des cinq couleurs*. Hia-tchi-tchong en fut à la fois effrayé et ravi. Il était charmé de le voir si difficile, pensant bien que cette petite fille n'en pourrait venir à bout ; et, d'un autre côté, cette difficulté même le remplissait de crainte. Il ne se pressait pas d'écrire, persuadé

que ce serait perdre sa peine. Il lança d'abord un regard furtif pour voir comment Chân-taï s'acquitterait de sa tâche. Chân-taï prit un pinceau et, semblable à un lièvre qui part et à une oie sauvage qui plane en descendant, elle écrivait d'un air épanoui tantôt avec rapidité, tantôt avec lenteur, sans s'arrêter ni laisser paraître le moindre embarras. En un clin d'œil, elle avait déjà écrit plus de dix lignes. Il fut saisi d'un trouble subit. Quand il reprit son pinceau, il avait le cœur tellement agité qu'il lui fut impossible de trouver des idées remarquables. Tout ce qu'il put faire, dans son trouble extrême, fut de composer tellement quellement d'après son thème; mais avant qu'il eut écrit une demi-page, on annonça que Chân-taï avait fini.

En ce moment, tous les magistrats, voyant que Chân-taï composait avec une telle habileté, quoiqu'elle ne fût qu'une petite fille, oublièrent tous ensemble les sentiments d'envie qu'éprouvent les concurrents, la comblèrent d'éloges et lui témoignèrent leur admiration. Après avoir fini de la regarder, ils firent cercle autour d'elle pour contempler sa composition, qui était ainsi conçue :

VERS LIBRES SUR LES NUAGES DE CINQ COULEURS.

Niu-wa [1] fondit jadis des pierres de cinq couleurs et répara la voûte du ciel. Alors des vapeurs bleues, jaunes, rouges, blanches et noires se répandirent dans le vide im-

1. Suivant la mythologie chinoise, Niu-wa était la femme de Fo-hi. On trouve dans le Chou-king de Goubil, p. CXI, une longue notice sur Niu-wa.

Digitized by Google

mense [1]. Tantôt elles existent, tantôt elles sont absentes; tantôt elles se cachent, tantôt elles se montrent. Tantôt d'un rouge éclatant, elles dérobent à nos yeux la beauté du ciel, tantôt elles donnent une teinte d'azur à la voie lactée. Tantôt noires comme de l'encre, elles répandent une pluie drue; tantôt d'un bleu foncé, elles se dispersent comme une fumée légère. Tantôt d'un rose vif, elles semblent des étendards plantés sur les murs d'une ville; tantôt d'une couleur fauve, elles figurent un bœuf qui flotte au milieu des airs. Jamais on ne les a vues se fondre ensemble toutes les cinq et se montrer dans le ciel sous une seule couleur. De plus, les nuages ont un corps de vapeur et une figure blanche. Ils sont tellement minces qu'on ne peut y appliquer des couleurs, tellement fugitifs qu'on ne peut y semer des fleurs; mais quelquefois on y a vu tout à coup briller les unes et les autres. C'est un spectacle qu'ont rarement vu les anciens et qui n'est pas commun de nos jours. Cependant notre époque est une des plus brillantes; le saint empereur, qui siége sur le trône, possède le génie de la paix, et il est doué de l'esprit le plus éclairé. Ses actions sont conformes aux *cinq rites;* sa voix est d'accord avec les *cinq sons;* son administration est ornée des *cinq mérites;* dans les relations sociales, il suit les *cinq règles* de la morale; il a quitté l'eau pour se tourner vers le feu; il a imité dans sa personne les cinq éléments, le métal, le bois, l'eau, le feu, la terre, auxquels se rapportent le blanc, le vert, le noir, le rouge et le jaune. Alors le ciel et les hommes se sont unis ensemble; les vapeurs d'en haut sont descendues et celles d'en bas sont montées. C'est pourquoi les cinq couleurs ont brillé dans les nues, et d'heureux présages ont apparu au monde. Quel magnifique spectacle! Si vous levez les yeux, vous voyez des montagnes, des dragons, du feu, des plantes qui vous montrent la splendeur des vêtements du ciel. Si vous réfléchissez, vous reconnaissez les diadèmes des Tcheou, ornés de ciselures d'or et chargés de pierres précieuses dont l'éclat éblouissant rayonne du midi au nord. On croit voir un phénix qui couvre le ciel

1. Dans l'atmosphère.

de ses ailes brillantes. En haut comme en bas, les mêmes beautés étincellent. La fille du dragon répand des fleurs au milieu des airs; elle les arrose avec l'eau du fleuve céleste [1] qu'on prendrait pour le Kiang et le Hân. Tous ces ornements sont tissus par le maître du ciel. Il n'a pas besoin de l'assistance de sept ministres. Sans fil ni aiguille, le In et le Yang [2] brodent la parure du ciel et de la terre; sans pinceau ni papier, les vapeurs et les nuages colorés y forment de riches peintures. Leurs nuances sont habilement assorties, et le noir et le rouge se marient d'une manière heureuse. Leur éclat élégant rappelle une belle femme qui, assise devant son miroir, se crée à chaque instant de nouveaux attraits. S'élèvent-ils au haut des airs, on dirait des dragons qui se battent dans une plaine; lorsqu'ils sortent par centaines, en nappes bleues et jaunes, on les prendrait pour des drapeaux, des roues et des parasols. Tantôt ils ressemblent à un char traîné au haut du ciel par six dragons; tantôt ils forment des pavillons, des palais, des villes, des marchés, ou répandent dans l'air des images fantastiques ornées de cinq couleurs. D'abord, par leurs nuances élégantes, ils apportent d'heureux présages aux neuf enceintes [3]; ensuite, dans les quatre mers (l'empire) ils font couler la paix et le bonheur. Devant eux, les eaux d'automne qui s'étendent comme le ciel sentent diminuer leur beauté. Le faisan doré et la poule sauvage [4] se cachent de honte. Ils sont comme le fard renfermé dans une boîte précieuse, comme le jade ou la soie déposés dans une riche corbeille. Nulle personne ne peut les contempler sans perdre une partie de ses agréments; nul objet ne peut leur être comparé sans diminuer de prix. Moi surtout, dont la figure commune ressemble au rouge altéré par le mélange du violet, moi, dont les agréments sont aussi chétifs que

1. C'est ainsi que les poëtes chinois appellent la voie lactée. Kiang et Hân sont deux noms de fleuves.

2. Noms des deux principes, la femelle et le mâle, qui sont censés avoir produit le monde et tous les êtres.

3. C'est-à-dire au palais, à l'empereur.

4. Cette expression désigne une autre espèce de faisan.

ceux d'une plante ou d'un arbre, comment oserais-je partager la millième partie de leur ravissante splendeur? Quel magnifique spectacle! En vérité, le ciel est brillant et la terre tranquille; l'administration brille par ses lumières, et celui qui se dit un simple mortel [1] éclipse par son mérite les princes les plus illustres de l'antiquité. Pour le talent, votre humble sujette cède le pas à Pân-ki [2] et ne peut songer sans rougir au savoir de Sie-niu [3]. Elle ne possède point l'art de tailler les étoffes de soie, ni de les orner de riches broderies. Soit qu'elle regarde le ciel, soit qu'elle élève ses regards vers le *saint* (l'empereur), ses deux yeux sont éblouis par les cinq couleurs; lorsqu'elle cherche le soleil et contemple les nuages, ou qu'à l'aide d'un *tube* elle observe les merveilles des *trois pouvoirs* [4], elle reconnaît que le cœur du ciel est plein d'affection pour les hommes, que d'en haut il envoie les présages de toutes les félicités, qu'en bas il offre les signes d'une longévité sans bornes. Si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, permettez-moi de citer, dans l'antiquité, la puissance divine de Niu-wa, et, dans les temps modernes, l'exemple de notre saint empereur.

Versifié avec respect.

Dès que tous les magistrats eurent vu la première phrase, commençant par *Niu-wa*, ils se regardèrent d'un air stupéfait. « Cette seule phrase initiale, dirent-ils, est extraordinaire, admirable! » Quand ils furent arrivés à ces mots: *Le phénix couvre le ciel de ses ailes brillantes... le In et le Yang* (les deux principes) *brodent la parure*

1. C'est-à-dire l'empereur.

2. Pân-ki était une femme lettrée qui jouissait de toute la faveur de l'empereur Hiao-tching, lequel monta sur le trône l'an 32 avant J. C.

3. Sie-niu, dit un poëte, chantait avec grâce. Elle aimait à célébrer, dans ses vers, la mer et les montagnes, les étoiles et la lune. (*Peï-wén-yun-fou*, liv. XXXVI, fol. 92.)

4. Le ciel, la terre et l'homme.

du ciel et de la terre, etc., ils se répandirent en louanges intarissables. « En vérité, s'écrièrent-ils, elle a un merveilleux talent qui est un don du ciel. » Mais quand la lecture fut achevée, Hiâ-chi-tchong hocha maintes fois la tête et dit en soupirant : « La pièce de vers écrite par Wang-tseu-'ân [1], dans le pavillon du roi de Teng, n'a certainement pu être composée avec cette étonnante rapidité. Pour moi, je ne puis m'empêcher de laisser mon pinceau [2]. » Tchao-kong voyant que tous les magistrats acceptaient de bon cœur leur défaite, leur dit en riant aux éclats : « D'après ce que je vois, messieurs, Sa Majesté avait de bons yeux ; vite, qu'on lui porte cette composition. »

Dans ce moment, le visage de Téou-koué-i passait successivement du rouge au violet. Il se tenait coi sans souffler un mot.

Lorsque la pièce de vers eut été remise aux messagers officiels, Tchao-kong demanda aux serviteurs qui étaient près lui : « Quelle heure est-il maintenant ? — L'heure du *cheval* [3] est passée, lui répondirent-ils, et celle du *bélier* [4] commence. — Si l'on considère le temps écoulé, dit alors

1. Wang-po, surnommé Tseu-'an, vivait sous la dynastie des Thang. On disait de lui que les pièces qu'il improvisait étaient composées d'avance dans son esprit. Un gouverneur qui donnait un banquet dans le pavillon du roi de Thang, l'avait prié de composer une pièce de vers où il ferait l'éloge des convives. Il s'en acquitta si rapidement qu'il excita l'admiration générale. Ce morceau célèbre se trouve dans l'encyclopédie *Youén-kiên-loui-hân*, liv. CCCXLVII, fol. 35. Voyez *Ibid.*, fol. 33.

2. C'est-à-dire de renoncer à composer.

3. Elle dure de onze heures à une heure.

4. De une heure à trois.

Tchao-kong, il n'est pas tard. Vénérables maîtres, voulez-vous encore composer ou non?

— En vérité, dirent ensemble Hia-tchi-tchong et Pou-khi-thong, pour la science, l'érudition, le talent et l'esprit, malgré tous nos efforts, nous ne pourrons jamais lui tenir tête. Dans ce moment, si nous voulions composer un morceau, ce serait encore facile; mais quand nous en viendrions à bout, je craindrais que nous ne pussions atteindre à l'élégance du style poétique et à la grâce des pensées de mademoiselle Chân-taï. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous présenter devant l'empereur et d'avouer franchement notre faute.

— C'est une excellente idée, s'écria Tchao-kong, notre auguste souverain ne pourra vous gronder bien fort. »

Il n'avait pas encore fini de parler lorsque le cinquième thème arriva. Il se composait des questions suivantes:

1. Dans un point du grand vide (du ciel), qu'est-ce qu'il y a?

2. Les deux ministres de l'empereur Fo-hi, qui étaient-ils?

3. Au milieu de la mer, quelles sont les trois montagnes (ou îles) habitées par les dieux?

4. Quels étaient les quatre vieillards du mont Chang-chân?

5. Sous la dynastie des Hân, où étaient situées les cinq collines (lieux de sépulture)?

6. Dans le royaume de Thang, quel était le sujet des six prières?

7. Quels étaient les sept sages de la forêt des bambous?

8. Comment s'appelaient les huit chevaux célèbres de l'empereur Mou-wang?

9. Quels étaient les neuf vieillards du mont Hiang-chân?

10. Quelles expressions désignaient les dix parfums de l'impératrice Siao-heou?

Que tous les concurrents répondent d'une manière claire et précise aux réponses demandées.

Quand le thème eut été distribué séparément, Tchéou-kong-meng prit une des feuilles et y jeta les yeux. « Tous ces faits, dit-il en lui-même, je les sais en gros, mais s'il fallait les exposer nettement l'un après l'autre, je ne saurais me les rappeler exactement. Il y a des personnes qui pourraient en écrire un, mais qui en oublieraient deux; d'autres se souviendraient bien de trois, mais en oublieraient cinq. J'ai beau me creuser le cerveau en y songeant; au bout du compte, il m'est impossible de me les rappeler tous. »

Mais soudain, grâce au talent et à l'intelligence dont l'avait douée le ciel, la petite Chân-taï se rappela nettement tous les faits, et de suite elle les écrivit, article par article, avec une clarté merveilleuse. Alors se tournant vers l'assemblée: « Les vers réguliers ou libres, dit-elle, dépendant du talent et de l'esprit particulier de chacun, rien n'empêchait que tout le monde ne les vît. Mais ici, il s'agit simplement d'avoir retenu ses lectures. Si vous venez tous regarder ce que j'ai écrit, ce sera vous écarter de l'esprit du concours. »

En entendant ces mots, Tchao-kong s'écria le premier: « L'observation de mademoiselle est parfaitement juste;

il suffit que le vénérable Tchéou n'ait pas la permission de voir d'avance ; alors tout sera dans l'ordre. Quant à nous autres, nous pouvons regarder sans inconvénient. »

Chân-taï se conforma à ce désir et leur présenta son manuscrit. Les magistrats s'étant réunis en cercle pour l'examiner, ils virent qu'elle avait repris les dix questions, et avait renfermé ses réponses dans une pièce de vers de sept syllabes d'une facture antique.

I

Dans un point donné du grand vide (du ciel), depuis l'origine, il n'y a rien.

II

Deux ministres furent jadis cherchés par Fo-hi. Le premier ministre fut Kong-kong, qui d'abord occupa seul cette charge.

Pé-hoang fut le second ministre. Ils remplirent ces fonctions ensemble.

III

En tête des trois îles des dieux se trouve celle de Pong-laï. Les autres sont Fang-tchang et Ing-tchéou.

Elles échappent toutes à la vue des mortels.

IV

Tong-youên, Ki-li-hia, Hoang-kong et le docteur Khio-li s'appellent les quatre vieillards [du mont Chang-chân].

V

Les cinq collines (ou-ling), quel jour sont-elles privées d'un air pur ?

Les chevaux de Tchang-ling parcourent la route de 'An-ling. Siang-jou fut incommodé par le vent et la pluie de Méou-ling.

Les collines Yang-ling et Ping-ling ne sont fréquentées que par des buveurs.

VI

[Dans le royaume de Thang] l'administration ne suivait aucune règle; le peuple ne pouvait plus subsister; les femmes du roi étaient très-nombreuses; les palais étaient d'une grande magnificence; les richesses étaient follement prodiguées, et la calomnie était en faveur.

Dans les plaines de Tsân-ling, pouvait-on avoir six sujets de prières plus importants?

VII

Il y a bien longtemps qu'on parle des sept sages. Lieou-ling s'enivrait; Youên-tsi se plongeait follement dans l'ivresse et n'en revenait jamais : il se moquait de Wang-joung, qui perçait des [noyaux de] prunes; Ki-kang faisait fondre du fer sous un saule. Youên-hien et Hiang-sieou montraient souvent des yeux irrités. Siên-kong seul avait des sentiments élevés. Tenant dans sa main la balance du magistrat, chaque jour il présentait à l'empereur de fidèles rapports.

VIII

Les huit coursiers célèbres de l'empereur Mou-wang, quand reviendront-ils?

Pé-thou et Hoang-tou suivaient Tch'i-ki; Hoa-lieou et Lou-eul poursuivaient chaque jour le vent [1]. Chân-tseu et Nao-

1. C'est-à-dire couraient avec la rapidité du vent.

khiu étaient comme l'éclair qui frappe la nue ; Thao-li semblait voler en courant.

IX

Le lac Yao-tchi laissait ses traces jusqu'à une distance de dix mille li (cent lieues) ; Kiu-i était un des neuf vieillards du mont Hiang-chân ; Tching-kin, Ki-wên, Yu-mo-ti, Lieou-kia, Tchang-hoén, Li-youên-choang, Hou-hao et Liu-tchin complètent les noms des neuf vieillards.

X

Si le prince me demande les noms des dix parfums, je dirai que les affaires et les paroles qui sont du ressort du public n'ont nul contact avec les choses privées. Comment m'oublier moi-même au point de révéler les secrets de la toilette des femmes, et d'en souiller les oreilles d'un empereur saint et éclairé comme Yao et Cheun ?

Lorsque tous les magistrats eurent vu ces vers, il n'y en eut pas un seul qui ne fît éclater sa surprise et son admiration. « Par sa facilité à composer, dirent-ils, elle n'a point de rivaux au monde ; comme son érudition universelle lui fournit des notions si claires et si précises, nous ne devons pas être confus de la voir appeler « un « écrivain de talent parmi les femmes. »

Tchéou-kong-meng voyant que tous ses collègues ne cessaient de la louer et de l'exalter, il quitta sa place et leur dit : « Faute d'avoir pu me souvenir de tout, je m'avoue volontiers vaincu. Mais comme mademoiselle Chân-taï a fini sa composition, j'ose demander d'y jeter un coup d'œil.

— Puisque vous avouez votre défaite, reprit Tchao-kong, vous pouvez la regarder à votre aise. »

Tchéou-kong-meng ayant fini de l'examiner, la loua lui-même avec enthousiasme. « Vraiment, vraiment, s'écriait-il, c'est une fille de talent ; nous sommes loin de l'égaler. »

Tchao-kong ayant demandé l'heure, les serviteurs lui répondirent que l'heure du bélier [1] était passée.

« En ce cas, dit Tchao-kong, le concours est fermé. Nous devons, conformément au décret, adresser notre rapport à l'empereur, mais il ne sera pas nécessaire de lui transmettre cette composition ; nous irons ensemble la présenter nous-mêmes.

— Messieurs, dit Tchéou-kong-meng à Hia-tchi-tchong et autres, pour le talent et l'érudition nous ne pouvions lui tenir tête. Puisque nous avons été vaincus dans ce concours, il nous faut aller trouver l'empereur et lui avouer notre faute ; ne cherchons pas à nous excuser, de peur de provoquer sa colère.

— L'avis du vénérable Tchéou est parfaitement juste, » s'écrièrent ensemble Hia-tchi-tchong et ses collègues, et en disant ces mots, ils se levèrent tous ensemble et se disposèrent à partir. Mais Téou-koué-i les arrêta : « Doucement, messieurs, leur dit-il, cette affaire présente des doutes, il faut encore la soumettre à un sérieux examen.

— Quel doute peut-il y avoir? s'écrièrent tous les autres avec un vif étonnement : qu'est-il besoin de l'examiner à fond? »

1. Elle dure de une heure à trois.

Par suite de ce nouvel examen, j'aurai divers faits à raconter. Le talent s'ajoute au talent[1], et le crime s'ajoute au crime. Si vous ignorez le résultat du nouvel examen de Téou-koué-i, écoutez un peu, je vais vous raconter cela en détail dans le chapitre suivant.

1. C'est-à-dire brille de plus en plus.

Digitized by Google

CHAPITRE V

UN LETTRÉ SANS EMPLOI EST CRUELLEMENT MORTIFIÉ.

Tchéou-kong-meng et ses collègues ayant été battus dans le concours, songeaient à se rendre au palais pour faire l'aveu de leur faute. Mais Téou-koué-i les arrêta. « Le talent, leur dit-il, est un don du ciel, tandis que l'érudition est le fruit de l'étude. Une petite fille de dix ans, qui a commencé à lire dès sa troisième année, n'a eu que sept ans de loisir. Comment pourrait-elle improviser des vers réguliers ou libres, et, dans un concours sur l'*antiquité*, répondre sans réfléchir à toutes les questions? Pour qu'elle ne se soit pas trompée de l'épaisseur d'un cheveu, il faut absolument que le fils du ciel ait eu pour elle une bienveillance excessive, que son père, grâce à des intelligences secrètes, lui ait communiqué d'avance les thèmes. De cette façon, elle a pu ainsi composer de longue main des morceaux de prose élégante et ne pas commettre une seule faute. On aura beau dire qu'elle en est réellement l'auteur, et qu'elle les a composés du premier coup de pinceau ; quand on devrait me couper la tête et me tirer jusqu'à la dernière goutte de mon sang, je ne le croirais jamais. »

Ces paroles donnèrent à réfléchir à Hiâ-tchi-tchong et

à tous ses collègues. « Vraiment, dirent-ils, les raisons du vénérable Téou sont parfaitement justes. Dans tout l'empire, le wén-tchang (la prose élégante) émane des licenciés et des docteurs, et les plus éminents d'entre eux arrivent à l'académie des Hân-lin. Est-il possible qu'une petite fille soit en état de répondre, de point en point, d'une manière si nette et si précise, à des questions qui ont mis en défaut les académiciens eux-mêmes? Soyez sûrs qu'il y a là quelque chose de louche. Je prierai les honorables inspecteurs de se livrer à un nouvel examen et d'en rendre compte à Sa Majesté. »

Chân-hién-jin combattit (les soupçons de Téou-koué-i) par de solides arguments. « Si l'empereur, dit-il, me montre une grande bienveillance, suis-je seul l'objet de cette haute faveur? Et quand j'aurais des intelligences à la cour, pourrais-je en avoir avec le fils du ciel?

— Illustre père, reprit Chân-taï, avant qu'il eut fini de parler, laissons-là ces propos. Le noble Téou soupçonne que l'empereur vous a montré une faveur excessive et que Votre Excellente a entretenu des intelligences secrètes: ce sont là deux points difficiles à éclaircir. Je prie seulement le noble Téou de me donner lui-même un thème; son humble servante tâchera de le suivre, et alors le vrai ou le faux éclateront sur-le-champ.

— Cette proposition est fort juste, reprit Tchao-kong; allons, docte Téou, donnez-lui de suite un thème pour que nous voyions si elle peut ou non s'en acquitter. De cette façon, tous ces messieurs n'auront plus rien à dire.

— Comme c'est par ordre de l'empereur qu'on est

venu ici composer, dit Téou-koué-i, pourrais-je me permettre de donner moi-même un thème?

— Cependant, reprit Song-sin, puisque mademoiselle Chân ne demande pas mieux que de subir un nouvel examen, rien n'empêche que vous ne lui donniez un thème. Autrement, les doutes de l'assemblée ne se dissiperont jamais.

— Au fond, ajouta Tchao-kong, c'est une bonne idée que de lui donner un sujet; le vrai ou le faux se discerneront sur-le-champ, et l'on s'épargnera la peine de batailler pour et contre.

— Quel sujet faut-il que je propose? » dit Téou-koué-i en regardant Song-sin en face.

Song-sin s'approcha de lui et lui dit tout bas à l'oreille : « Vous n'avez pas besoin d'aller chercher un autre sujet : que ne priez-vous mademoiselle Chân de composer la phrase dont avant-hier vous avez vainement cherché la parallèle. »

Téou-koué-i fut charmé d'être mis sur la voie par Song-sin. « Puisque mademoiselle Chân, dit-il, désire que je lui fournisse un sujet, si j'allais lui proposer un long chapitre ou une grande dissertation, elle ne manquerait pas de dire que je veux l'embarrasser. J'ai sous la main une phrase qui demande une correspondance; elle ressemble à celles qu'on propose aux petits écoliers, et se trouve tout à fait à la portée de mademoiselle Chân. Si elle venait à trouver une phrase qui y répondît avec justesse, je croirais alors qu'elle est douée d'un véritable talent.

— En ce cas, dit Tchao-kong, hâtez-vous de l'écrire.»

Téou-koué-i prit alors un pinceau et du papier, et écrivit une phrase qu'il montra à tout les magistrats. Il avait lié ensemble les titres des sept chapitres du philosophe Meng-tseu, et en avait composé une phrase qui était ainsi conçue :

Liang-hoeï-wang [1] ayant envoyé en mission Kong-seun-tchéou, invita Teng-wén à s'asseoir au-dessus de Li-léou, et lui montra toute son affection (*tsin-sin*). Kao-tseu lut dix mille chapitres (*wân-tchang*) [2].

Les magistrats ayant vu ce passage, s'écrièrent tous ensemble : « C'est *une phrase interrompue.* » Chân-hién-jin ne put maîtriser sa colère. « Monsieur Téou, le Tch'ang-kho [3], dit-il, vous êtes d'une sévérité cruelle ! Primitivement, il s'agissait seulement de composer en vers et en prose élégante ; comment pouvez-vous maintenant proposer *une phrase interrompue?* Si monsieur Téou pouvait trouver une phrase parallèle, il ne manquerait pas de dire que ma fille est vaincue.

— Vénérable Thaï-ssé (premier ministre), repartit

1. C'est-à-dire Hoeï, roi de Liang.

2. Les mots soulignés sont le commencement des sept chapitres de *Meng-tseu.*— I. *Liang-hoeï-wang.*— II. *Kong-seun-tchéou.*— III. *Teng-wén,* pour *Teng-wén-kong.* — IV. *Li-léou.* Mais les mots *Tsin-sin* (ch. VII), dont le sens local a été détourné, ont été transposés avant *Kao-tseu* (ch. VI), et les mots *Wân-tchang* (ch. V), qui sont purement phonétiques dans *Meng-tseu* et forment un nom d'homme, ont reçu ici une valeur différente qui résulte de leurs éléments pris dans le sens ordinaire (*wân,* dix mille, *tchang,* chapitres). Dans l'ouvrage original, les mots *tsin-sin* (épuiser son cœur) s'appliquent à une personne qui emploie toutes les forces de son âme pour atteindre un but.

3. Porteur de messages près du ministère des travaux publics.

Téou-koué-i, vous avez tort de vous fâcher ainsi; puisque votre noble fille est douée d'un talent extraordinaire, il faut bien qu'elle trouve les *phrases parallèles* qui seraient introuvables pour tout autre. C'est alors qu'on lui reconnaîtra un véritable talent. Mais si les *phrases parallèles* que les autres ne peuvent trouver sont également introuvables pour elle, dès lors elle n'aura plus rien d'extraordinaire.

— Messieurs, dit Tchao-kong, vous n'avez pas besoin de disputer ainsi. Qu'on fasse voir cette phrase à mademoiselle Chân; si elle trouve une idée parallèle ou ne la trouve pas, nous raisonnerons ensuite. »

Les serviteurs prirent alors le papier où était écrite la *phrase à parallèle* et le portèrent sur la table de mademoiselle Chân.

A peine y eut-elle jeté les yeux, qu'elle laissa échapper un léger sourire. « J'imaginais, dit-elle, qu'il s'agissait *des vapeurs qui enveloppent les saules d'un étang ou d'un vivier*, ou de quelque *phrase interrompue* empruntée à un saint homme (à un empereur); mais comment pourrait-on être embarrassée par des lettrés pédants qui ont mis en commun les chétives ressources de leur esprit?

— Chère enfant, lui dit Chân-hién-jin, croyez-vous qu'il vous sera encore possible de trouver une *phrase parallèle?*

— Attendez un peu, répondit Chân-tai, je vais en écrire une et la montrer à ces illustres magistrats. » Puis d'un air épanoui, elle prit son pinceau et traça la *phrase parallèle* qui lui était demandée et la présenta aux assistants. Ils se rapprochèrent à l'envi pour l'examiner et lurent ce qui suit :

Après que *Ling-kong*, roi de *Wei*, eut envoyé *Kong-i-tchang* pour offrir un sacrifice à *Thaï-pé* dans le pays de *Hiang-tang*, il entra le premier (*Thsién-thsin*) dans un village où florissait l'humanité (*Li-jin*), et fit exécuter des danses par huit groupes (*Pa-i*) [1].

A la vue de cette phrase, tous les magistrats furent remplis d'étonnement et éprouvèrent une joie qui tenait du délire. Tchao-kong trépignait de plaisir; Téou-koué-i lui-même tirait la langue à force d'être ébahi. Puis se tournant vers Song-sin : « En vérité, en vérité, s'écria-t-il, c'est une fille de talent. Pour le coup, il n'y a plus rien à dire.

— Vénérable Téou, dit Song-sin, ne vous extasiez pas si fort : puisque mademoiselle Chân a un talent si relevé, j'ai encore une *phrase à parallèle;* je vais prier de nouveau mademoiselle Chân d'en trouver une qui lui corresponde : qu'en dites-vous?

— Tout à l'heure, répondit Téou-koué-i, elle vient de trouver avec une extrême facilité la correspondance de votre *phrase interrompue*. Quelle *phrase parallèle* pour-

1. Les mots en italique commencent des chapitres du *Lûn-yu* (le troisième des livres classiques). Chân-taï a lié ensemble ces différents titres pour en former un sens suivi, ce qui l'a obligée de les transposer, et, dans quelques cas, de détourner légèrement le sens qu'ils ont dans le texte original. Voici la place qu'ils y occupent : *Weï-ling-kong* commence le chapitre XV ; *Kong-i-tchang*, le chapitre V ; *Thaï-pé*, le chapitre VIII ; *Hiang-tang*, le chapitre X ; *Thsién-thsin*, le chapitre XI ; *Li-jin*, le chapitre IV ; *Pa-i*, le chapitre III.

Les mots *Hiang-tang* signifient *village* dans le *Lûn-yu* : ici ils sont pris pour un nom de lieu. Les mots *Thsién-thsin* signifient *ceux qui ont fait anciennement des progrès* (dans les rites et la musique). Ici ils forment un sens différent, qui est cependant conforme à l'étymologie.

rait maintenant l'embarrasser? Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'avouer franchement notre première faute: à quoi bon en commettre une autre? »

Song-sin n'osa plus ouvrir la bouche.

« Eh bien! dit Tchao-kong, puisque M. Song a encore une phrase dont il demande la correspondance, il n'a qu'à l'écrire pour se contenter et à la montrer à mademoiselle Chân. Il faut que nous voyions clairement si elle peut ou ne peut pas trouver une *phrase parallèle*. Gardons-nous de nous exprimer encore avec une complaisance exagérée; car si nous nous laissions enjôler par elle, une fois devant l'empereur, nous aurions de la peine à lui faire un fidèle rapport.

— Cet avis est plein de raison, » s'écrièrent tous les magistrats.

A ces mots Song-sin, étant retourné à sa place, écrivit une *phrase à parallèle* et la montra à ses collègues; elle était ainsi conçue :

L'hirondelle vient et l'oie s'en va. Elles sont heureuses de se rencontrer au milieu du chemin et de parler du *printemps* et de l'*automne*.

Tous les magistrats l'ayant lue, se dirent à la fois : « Les deux mots *printemps* et *automne* sont à double entente [1]. Il est encore plus difficile de trouver un passage qui y corresponde.

— C'était déjà trop d'une de ces phrases coupées, dit

1. Les mots *printemps* et *automne* désignent deux saisons de l'année; de plus, ils forment le titre de la chronique du royaume de Lou, où Confucius loue ou blâme les princes de son temps.

Chân-hién-jin, est-il convenable de revenir à la charge? Monsieur Song, pourquoi cette exigence terrible?

— Voyant, dit-il, que votre noble fille est douée d'un talent si élevé, je désirais entendre ce que je n'ai jamais entendu; voilà pourquoi je l'ai priée de me donner une leçon. Si le vénérable Thaï-ssé (premier ministre) m'en fait un crime, comment oserais-je lui adresser une seconde demande? »

Il voulut alors reprendre le papier, mais Tchao-kong le retenant: « Cela ne se peut pas, lui dit-il; puisque vous avez écrit votre phrase et nous l'avez montrée, cette affaire intéresse maintenant les oreilles et les yeux de l'empereur. Il faut que vous la montriez à mademoiselle Chân pour voir comment elle s'en tirera. Pourriez-vous l'offrir et la reprendre, et regarder cela comme un jeu d'enfant? »

Alors, il ordonna à un serviteur de présenter la phrase à mademoiselle Chân. « Quoique cette *phrase à parallèle* n'ait point été proposée par Sa Majesté, lui dit-il, c'est une affaire qui touche à la poésie et au style élégant; voyez un peu, mademoiselle, s'il est encore possible ou non de trouver une phrase correspondante? »

Chân-taï prit le papier, et y ayant jeté un coup d'œil, elle dit en souriant : « Cette *phrase à parallèle* est habilement tournée : serait-il possible que je ne pusse y trouver une correspondance? Attendez un peu, votre humble servante va essayer d'écrire une phrase parallèle; je la soumettrai ensuite à vos lumières. »

Tout en parlant, elle écrivit une phrase qui était ainsi conçue :

Le lièvre court et l'oie vole. Ils sont heureux de se rencontrer au delà des mers et d'exercer leur critique [1] le premier jour de la lune.

Chân-taï ayant fini d'écrire sa phrase, la présenta à Tchao-kong, qui la fit voir à toute l'assemblée. Ils battirent des mains, trépignèrent des pieds et se répandirent en louanges infinies. « Quelle belle pensée, dirent-ils; en vérité un esprit ordinaire n'aurait pu la concevoir. » Song-sîn était muet de stupeur et ne disait mot; mais Chân-hién-jîn ne se possédait pas de joie et riait à gorge déployée. Téou-koué-i, voyant qu'il n'y avait plus à douter du talent de Chân-taï, et qu'après avoir présenté son rapport il ne manquerait pas d'être puni, confessa plusieurs fois sa faute à Chân-hién-jîn. « Dans l'origine, dit-il, ce n'est pas moi qui aurais osé prendre l'initiative et présenter un rapport téméraire. La vérité est que mon parent, le préfet Yèn, qui avait demandé des vers à votre noble fille, s'étant vu persiflé par elle, vint me raconter en pleurant sa mésaventure. Dans le premier moment, faute d'intelligence, j'ai entrepris cette démarche; aujourd'hui, je reconnais ma faute. Si, lorsque je serai en présence de l'empereur, Sa Majesté entre en colère et que je sois menacé d'un malheur imprévu, je supplie le

1. Cette locution (*p'ing-youeï-tan*) repond à une phrase précédente (p. 136, ligne 20) où les mots *printemps* et *automne* désignent secrètement la chronique du royaume de Lou, dans laquelle Confucius loue ou blâme les princes de son temps. Elle renferme une allusion à Hiu-chao et à Tsing, son cousin germain, sujets de l'empereur Houan-ti, de la dynastie des Hàn, qui, le premier jour de chaque mois, aimaient à passer en revue les hommes de leur village, et à porter un jugement sur leurs vertus ou leurs vices.

vénérable Thaï-ssé (premier ministre) et sa noble fille d'avoir de l'indulgence pour moi et de me protéger.

— Cela dépend de l'empereur, dit Chân-hién-jîn en riant ; pour moi, si j'échappe à l'accusation d'avoir fait passer le faux pour le vrai, d'avoir terni l'honneur du royaume, et d'avoir eu des intelligences (secrètes) avec le fils du ciel, je m'estimerai dix mille fois heureux. Quant aux autres affaires, comment pourrai-je me permettre de m'en mêler?

— Laissons là les propos oiseux, dit alors Tchao-kong. Allons vite présenter notre rapport à l'empereur ; nous verrons ensuite ce qu'il faut faire. »

A ces mots, ils se levèrent tous ensemble et sortirent.

Dans ce moment, l'empereur se trouvait justement dans la salle appelée Wèn-hoa-tién [1], et, en compagnie de plusieurs académiens, il lisait avec délices les poésies régulières et les vers libres de Chân-taï. Soudain, Tchao-kong vint, à la tête des magistrats, lui rendre compte de sa commission, et lui présenta la cinquième pièce du concours. L'empereur y ayant jeté les yeux, vit que Chân-taï avait tout écrit, article par article, et ne s'était trompée ni sur une personne ni sur une chose. Il en fut transporté de joie. Alors, interrogeant Tchéou-kong-meng et ses autres collègues : « Messieurs, dit-il, vous avez concouru tous six avec Chân-taï pour les vers et la prose élégante, comment cela s'est-il passé?

— Sire, répondirent-ils tous ensemble, vos humbles sujets, pour obéir à votre décret, ont concouru avec Chân-

1. La lle où fleurit la littérature.

taï pour les vers et la prose élégante. Ce n'est pas qu'ils aient manqué de déployer toutes leurs facultés; mais quoiqu'elle ne soit qu'une petite fille, elle possède un savoir que le ciel a perfectionné et un talent qui émane d'en haut. Lorsqu'elle abaisse son pinceau, on dirait qu'elle est soutenue et aidée par les génies. Vos humbles sujets, avec leur esprit vulgaire et rouillé, ne sauraient s'élever jusque-là. Nous recevrons avec respect et de bon cœur notre juste châtiment, mais nous vous prions d'examiner notre cause avec vos lumières divines et de nous pardonner. »

L'empereur fut enchanté de cet aveu et leur dit: « Puisque vous reconnaissez de bon cœur votre faute, il s'ensuit que Chân-taï n'a pas un talent d'emprunt, et qu'en lui donnant une inscription et un *pied de jade*, je ne me suis point trompé. »

A cette époque, on entrait justement dans l'automne. Comme l'empereur mangeait des melons qu'il trouvait délicieux, il ordonna aux serviteurs qui étaient à ses côtés de prendre un plat de sa table et de le porter, bride abattue, à Chân-taï.

Les serviteurs, dociles à cet ordre, partirent au même instant.

L'empereur interrogea alors Téou-koué-i et lui dit: « Comment avez-vous eu l'idée de me présenter un rapport mensonger ?

— Sire, répondit-il, comme je remplis, à ma honte, le ministère de la parole, voyant que certains propos avaient quelque chose de louche, j'ai pris la liberté de vous adresser un rapport. Maintenant que je l'ai vue écrire et

composer comme une divinité, je commence à croire que le ciel l'a fait naître pour seconder votre administration pacifique et éclairée. Mes paroles téméraires méritent un châtiment sévère; mais je supplie Votre Majesté de daigner me faire grâce. »

Après avoir entendu ces paroles, l'empereur était sur le point de lui pardonner, lorsque Chân-hién-jin lui parla en ces termes : « Téou-koué-i, dit-il, a avancé que ma fille a voulu faire passer le faux pour le vrai; c'est une bagatelle. Mais il a ajouté que, sous le masque du talent, j'ai flatté Votre Majesté et que j'ai eu des intelligences secrètes avec le fils du ciel. Cette affaire intéresse la conduite que j'ai tenue pendant toute ma vie; on ne peut s'empêcher de l'examiner à fond. »

L'empereur changea de visage et s'écria : « Qu'entend-il par avoir des intelligences secrètes avec le fils du ciel?

— Je n'oserais le dire, répondit Chân-hién-jin; interrogez seulement le membre du bureau Sse-li-kién qui a surveillé le concours, vous le saurez sur-le-champ. »

L'empereur regarda en face Tchao-kong, qui, se jetant à genoux, s'exprima en ces termes : « Tout à l'heure, vos humbles sujets voyant le concours terminé, voulaient entrer dans le palais et rendre compte à Votre Majesté de leur commission; mais Téou-koué-i nous arrêta tout court. « Cette affaire est louche, dit-il, on n'a jamais vu de petites filles douées de tant d'intelligence et de facilité. Il faut bien que l'empereur ait pris Chân-taï en grande faveur, et que le président du conseil ait eu le talent d'entretenir des intelligences secrètes avec Sa Majesté. Elle aura connu les thèmes d'avance, et aura composé de

longue main des vers et de la prose élégante. Voilà pourquoi elle a pu improviser ainsi sans la plus légère hésitation. Ces raisons firent naître des doutes dans notre esprit.

— Puisque vous aviez tous des doutes, lui demanda le fils du ciel, pourquoi êtes-vous venus ensemble faire l'aveu de votre faute?

— Sire, répondit Tchao-kong, mademoiselle Chân s'était exprimée ainsi : « Il est impossible de reconnaître en un moment si notre saint empereur m'a montré une faveur excessive, et si le premier ministre a eu des intelligences secrètes avec Sa Majesté. Téou-koué-i n'a qu'à me fournir lui-même un thème pour que je concoure encore; alors le vrai ou le faux éclateront sur-le-champ. » Comme Téou-koué-i ne se souciait pas de donner ce thème, ce fut Song-sîn, lettré sans emploi, qui l'excita à proposer à Chân-taï une phrase coupée pour qu'elle trouvât une période correspondante. Chân-taï l'ayant écrite sur-le-champ avec la rapidité de l'oiseau qui vole, tous les magistrats n'eurent plus rien à dire. Voilà pourquoi, Sire, nous sommes venus tous ensemble pour vous rendre compte de notre commission et faire l'aveu de notre faute. »

A ces mots, le fils du ciel fut transporté de colère. « Téou-koué-i, s'écria-t-il, a dit que Chân-hién-jîn s'était ménagé des intelligences secrètes, c'est calomnier indignement le premier ministre. Comment a-t-il pu avancer que, par excès de faveur et de bienveillance, j'avais communiqué d'avance les sujets du concours? Serait-il possible que le fils du ciel, qu'entoure une majesté imposante, se fût rendu coupable d'une si basse supercherie?

Pour avoir insulté le saint empereur et outragé son souverain, quel châtiment a-t-il mérité? J'ordonne aux Kin-i-weï (soldats de la garde impériale) de se saisir de lui et de le livrer au juge criminel pour qu'on lui fasse son procès. Quant à Tchéou-kong-meng, Hia-tchi-thong, Pou-khi-thong, Mou-li et Yèn-kouei, ils ont été présentés contre leur gré pour concourir avec Chân-taï. Comme ils ont avoué leur faute, je leur fais grâce à tous: qu'on s'abstienne de les juger. Mais Song-sin, cet homme sans aveu, qui est incapable de composer un seul vers, et a osé se mêler à d'illustres magistrats pour concourir avec eux de manière à ternir l'honneur de l'État, c'est évidemment le confident de Téou-koué-i; c'est lui qui l'a poussé à provoquer ce combat; j'ordonne aux Kin-i-weï[1] de le saisir et de le conduire hors de la porte appelée Ou-mén, et après lui avoir appliqué quarante coups de bâton, de le ramener ensuite dans son village. Je donne à Chân-taï des fleurs d'or[2] pour honorer son talent littéraire. »

A peine cet ordre eut-il été rendu, que des soldats de la garde impériale se saisirent de Téou-koué-i et de Song-sin avec l'impétuosité du vautour qui fond sur un passereau, et les entraînèrent dehors. Tchéou-kong-meng et ses collègues se prosternèrent sans mot dire au bas des degrés rouges, et demandèrent grâce en frappant la terre de leur front.

Le fils du ciel ayant demandé à Tchao-kong quelles étaient les phrases parallèles que Chân-taï avait composées, il les récita de mémoire. L'empereur les copia lui-

1. Soldats de la garde impériale.
2. C'est un ornement de tête.

même sur sa table, et, après les avoir examinées, il en fut transporté de joie. Il ordonna ensuite à Tchao-kong-meng et à ses collègues de se relever. Au même moment, il invita quelques-uns des académiciens qui avaient fourni les sujets à s'approcher de la table ornée de dragons pour voir (les compositions de Chân-taï). « Cette petite fille, leur dit-il, étant douée d'un talent si extraordinaire, comment aurais-je pu ne point la prendre en amitié?

— En vérité, dirent les académiciens, en voyant ce style merveilleux, on peut dire que c'est l'astre de la littérature qui est descendu sur la terre; on ne saurait la comparer à une personne ordinaire. L'affection que lui a montrée Votre Majesté témoigne hautement de la sagesse et des lumières de votre gouvernement. »

Ils n'avaient pas encore achevé de parler, lorsque les serviteurs qui avaient été chargés d'offrir le plat de melon vinrent rendre compte de leur commission, et présentèrent une lettre de remerciments de la part de Chân-taï.

L'empereur y jeta les yeux et lut ce qui suit :

« Lettre de l'humble sujette Chân-taï, fille de Chân-hién-jin, premier ministre d'État et président du tribunal des rites, pour offrir ses remerciments au saint empereur.

« Votre Majesté a daigné m'accorder un plat de melon de sa table. Pénétrée de reconnaissance pour cet auguste bienfait, je me tourne avec respect du côté du palais et je vous offre mes actions de grâces. J'ai appris qu'outre cette faveur, vous avez livré à la justice Téou-koué-i, qui

a prodigué l'insulte et l'outrage à son auguste souverain, et que vous avez condamné, à quarante coups de bâton, Song-sin, cet homme sans aveu, l'instigateur de ce complot. C'était sans doute ce que méritait le crime de ces deux hommes; seulement je songe que j'ai été la cause première de toute cette affaire. Quoique Votre Majesté m'ait comblée de bienfaits et qu'elle m'ait regardée par erreur comme douée de prudence et de talent, je ne suis, après tout, qu'une petite fille de dix ans. Quelle importance pouvaient avoir mon succès ou ma défaite? Bien que Téou-koué-i se soit rendu coupable de calomnie, c'est un des moniteurs de Votre Majesté; bien que Song-sin, qui est dépourvu d'emploi, ait été, à n'en point douter, l'instigateur de ce complot, cependant c'est un lettré. Les récompenses et les châtiments ont une liaison intime avec les lois et les rites. Si, à cause d'une petite fille comme votre sujette, on pouvait charger de chaînes des officiers du gouvernement, et infliger la peine du bâton à des lettrés d'un ordre inférieur; dès lors, par suite d'un faible amour des vers et de la prose élégante, on porterait une grave atteinte à la dignité de l'État. En vérité, ce ne serait pas convenable sous le règne d'un saint et sage empereur. C'est pourquoi j'ose, au risque de ma vie, vous adresser d'humbles représentations. J'espère que notre auguste souverain daignera déployer sa magnanimité, qui est vaste comme le ciel, et leur accorder un généreux pardon. Ce sera fort heureux pour l'honneur de l'État, ce sera aussi un grand bonheur pour votre humble sujette. Le désordre de mon langage a dû vous offenser. J'attends votre décret avec une crainte inexprimable. »

Dès que le fils du ciel eut lu ce placet, un rayon de joie brilla sur sa figure majestueuse. « Non-seulement, s'écria-t-il, Chân-taï a du talent, mais elle l'emporte sur ses semblables par son naturel vertueux et sa grandeur d'âme. » Il prit alors le placet et le remit à Chân-hién-jin. « Excellence, lui dit-il, qu'en pensez-vous? »

Chân-hién-jin, voyant que Téou-koué-i et Song-sin avaient été appréhendés au corps, il en fut comblé de joie. Il se disposait déjà à recommander au juge criminel de les châtier sévèrement; mais comme sa fille avait, au contraire, présenté un placet pour obtenir leur délivrance, il se trouva dans le moment fort embarrassé. Aussi se contenta-t-il de dire : « Les bienfaits ou les châtiments dépendent de la décision de Votre Majesté; comment oserais-je m'en mêler?

— Si je raisonnais d'après la loi, dit l'empereur en riant, naturellement je ne devrais pas accorder de pardon; mais comme je veux que la vertu de votre noble fille paraisse dans toute sa perfection, je ferai fléchir la loi. » Alors il approuva le placet en ces termes : « J'acquiesce à la pétition. J'exempte Téou-koué-i d'être livré au juge criminel; le tribunal de la magistrature prononcera sa sentence. Je fais grâce à Song-sin des coups de bâton; au bout d'un mois, il sera ramené par les gendarmes dans son village. Que les tribunaux compétents en soient informés. »

Après avoir rendu ce décret, l'empereur monta sur son char pour retourner au palais, et tous les magistrats se retirèrent. Les officiers de la cour qui étaient amis de Téou-koué-i s'empressèrent de répandre les dispositions

du décret. Song-sin, qui avait déjà reçu dix coups de bâton, fut relâché sur-le-champ, et l'on ramena Téou koué-i, qui allait paraître devant la justice. Ces deux hommes s'étant informés des motifs de ce pardon, ils apprirent qu'ils en étaient redevables aux efforts de Chân-taï, qui avait présenté un placet pour obtenir leur grâce.

Nous laisserons pour le moment Téou-koué-i qui, cruellement mortifié, alla cacher sa honte dans sa maison et ferma sa porte en attendant sa sentence. Or Song-sin, quoique gracié, avait déjà reçu dix coups de bâton. Sa peau était déchirée et sa chair meurtrie, et il éprouvait des douleurs intolérables. Comme il devait en outre être reconduit par les gendarmes dans son village, il avait plusieurs fois prié quelqu'un de lui servir de caution, afin qu'on ne le remmenât que lorsque ses blessures seraient guéries. Il se livrait intérieurement à de tristes réflexions. « Jusqu'à présent, dit-il, je me suis toujours montré plein d'intelligence; comment se fait-il que, dans un moment, j'aie été assez stupide pour en arriver là? Cette demoiselle est la fille d'un ministre d'État; de plus, comme elle possède véritablement un talent extraordinaire, l'empereur lui a témoigné la plus haute estime. Au lieu de chercher à lui plaire, je me suis appuyé sur un porteur de messages et me suis fait son ennemi. Peut-on dire que je n'aie pas manqué mon but? Si aujourd'hui mademoiselle Chân n'eût pas demandé ma grâce, on m'aurait ajouté par-dessus trente coups de bâton et je serais mort à ce supplice. Pourquoi ne pas changer demain l'air de mon visage et chercher le moyen d'entrer dans sa maison sous prétexte de lui témoigner ma

reconnaissance? Si je suis assez heureux pour y être admis et retenu, cela vaudra mieux que de rester l'ami du préfet Yên ou de Téou, le moniteur impérial. » Laissons Song-sin se livrer tout seul à ses calculs, et revenons à Chân-hién-jin qui, une fois rentré dans son hôtel, se mit à gronder sa fille. « Ce drôle de Téou-koué-i, dit-il, est digne de toute ma haine. Si vous n'aviez pas fait preuve aujourd'hui d'un véritable talent en les terrassant tous, on ne sait pas quelle machination il aurait encore ourdie contre nous. Lorsque ensuite, en vertu d'un décret, il a été appréhendé au corps et livré à la justice, le vœu de mon cœur était satisfait. Pourquoi avez-vous au contraire présenté une requête pour obtenir sa liberté et sa grâce?

— Mon père, dit Chân-taï en souriant, dans l'antiquité on estimait ceux qui jouissaient sans orgueil de la faveur du prince, et qui savaient s'abaisser au sein des honneurs. Croyez-vous que le fils du ciel, qui est saint et éclairé, ne partage pas ce sentiment? Dans l'affaire d'aujourd'hui, c'était justement le cas de ne point s'enorgueillir de la faveur du prince et de s'abaisser au sein des honneurs. D'un côté, j'ai pu me concilier l'amitié de l'empereur, et de l'autre échapper aux malheurs qu'amène l'excès de la prospérité. Par là, j'ai assuré mon propre repos. Peut-on dire que c'était pour sauver les autres? »

Chân-hién-jin fit un signe de tête. « D'ailleurs, ajouta Chân-taï, c'est moi-même qui ai suscité tous ces débats en me moquant, ces jours derniers, du préfet Yên. Mais comme, un beau matin, toute la faute est retombée sur Song-sin, c'est ce que le cœur de votre fille n'a pu souffrir.

— Eh bien ! dit Chân-hién-jîn, n'en parlons plus. Mais comment s'est-il fait qu'avant-hier la pièce de soie et l'éventail de Yên-wén-ou aient pu être laissés de côté?

— Cela vient, répondit Chân-taï, de ce que pas une de mes servantes ne sait lire. Elles les ont mêlés et confondus avec d'autres objets et ont oublié de me les remettre. Ce n'est pas tout : avant-hier, le diplôme impérial de Tchang, l'ambassadeur en second, et un manuscrit de Tsiên, le moniteur impérial, ont été pareillement égarés par elles; si votre fille ne les eût pas activement cherchés, elle aurait encore manqué d'écrire.

— J'imagine, dit Chân-hién-jîn, que parmi les nobles personnages qui présentent des rapports ou composent des vers, il n'en est pas un qui n'ait un secrétaire, soit pour tenir le pinceau à leur place, soit pour faire les recherches historiques. Vous qui êtes toute seule, comment pouvez-vous répondre à toutes les demandes?

— Si j'étais un homme, répondit Chân-taï, je pourrais bien chercher un secrétaire qui tînt le pinceau à ma place; mais comme je suis une fille, je n'en vois pas le moyen.

— Cela n'est pas difficile, reprit Chân-hién-jîn. L'empire est bien grand; croyez-vous qu'il n'y ait pas de jeunes filles qui sachent écrire? Demain, dussé-je dépenser mille onces d'argent, j'enverrai des messagers pour en chercher de tous côtés; j'en ferai acheter dix ou douze entre lesquelles vous partagerez toutes vos occupations. Dès qu'elles s'emploieront à votre service, vous n'aurez plus besoin de vous tourmenter.

— Cela serait charmant, répondit Chân-taï; je crains

seulement qu'on ne puisse les trouver en un moment.

— Si vous en demandez, reprit Chân-hién-jîn, qui sachent composer des vers réguliers ou des vers libres, je vous avoue qu'elles sont bien rares; mais si vous en cherchez seulement qui connaissent quelques caractères, je crois que ce sera extrêmement aisé. »

Quelques jours après avoir conféré là-dessus avec sa fille, Chân-hién-jîn envoya en effet des messagers pour chercher de tous côtés. Comme il était disposé à donner des prix considérables, il n'y avait pas de jour qu'on ne lui présentât des jeunes filles. Ce jour-là, comme il était justement dans le salon à examiner et à choisir des jeunes filles, on vint lui annoncer tout à coup que Song-sin, portant un vêtement noir et un petit bonnet, venait lui demander pardon. Chân-hién-jîn voyant que sa fille s'était montrée généreuse et magnanime envers lui, eut envie de suivre son exemple. C'est pourquoi il fit inviter Song-sin à se présenter devant lui, après avoir changé d'habits et de bonnet.

Song-sin obéit à cet ordre, et s'étant empressé d'entrer, il le salua la face contre terre et s'écria : « Le coupable Song-sin a mérité la mort, a mérité la mort! »

Chân-hién-jîn ordonna à ses gens de le prendre sous les bras et de le faire lever; mais il s'y refusa absolument, et, frappant la terre de son front : « Ce stupide Song-sin, dit-il, faute de connaître la hauteur du ciel et la profondeur de la terre[1], a commis un crime énorme. Sa Majesté a daigné me punir; mais je pense que quand je

1. C'est-à-dire l'immense mérite du Chân-taï.

mourrais pour expier mon crime, mon châtiment ne serait pas complet. Ce n'est pas tout : votre noble fille a présenté une requête pour obtenir ma grâce et apaiser la colère de l'empereur. Par là, elle m'a rendu la vie[1]. C'est un bienfait que ni le ciel, ni la terre, ni mon père, ni ma mère n'auraient pu m'accorder, et cependant, un beau matin, elle l'a accordé à ce grand coupable. En vérité, quand je sacrifierais ma vie pour elle, je ne pourrais lui témoigner la dix-millième partie de ma reconnaissance. Aujourd'hui même, si je brisais ma tête devant les degrés, je serais encore trop heureux. Comment oserais-je accepter ces marques de respect?

— Monsieur, lui dit Chân-hién-jîn, puisque vous pouvez montrer du repentir, je reconnais là l'élévation de vos sentiments : qu'est-il besoin de vous humilier de la sorte? Je vous en prie, relevez-vous vite. »

Song-sîn fit encore quelques façons, puis il se leva en s'aidant de ses mains.

Chân-hién-jîn lui offrit poliment un siége et le fit rester pour prendre le thé. « Monsieur, lui demanda-t-il ensuite, quel jour vous mettez-vous en route?

— Sa Majesté, dit-il, m'a fixé le délai d'un mois ; je n'oserais tarder longtemps. Demain même, je veux partir. Après avoir été comblé de bienfaits par Votre Excellence et votre fille, j'ignore si je pourrai un jour m'incliner au bas du mont Thaï-chân ou du Boisseau du Nord[2].

1. Littéralement : elle a revêtu d'une nouvelle chair des os desséchés.

2. La Grande Ourse, c'est-à-dire vous présenter mes respects. Cela se dit surtout à un lettré dont on admire les talents.

— Nous n'aurons pas de peine à nous revoir, lui dit Chân-hién-jîn. Tout cela vient seulement de ce que l'empereur a eu un moment de colère. Maintenant, retirez-vous et attendez que je trouve une occasion favorable pour apaiser la colère de Sa Majesté. Soyez sûr que vous pourrez rentrer en relations avec moi.

— Excellence, dit Song-sin, si je puis encore fréquenter votre hôtel, vous serez vraiment comme un père et une mère qui m'auraient donné une seconde existence. »

Comme il parlait encore, il leva la tête et vit une multitude de jeunes filles vêtues de bleu qui étaient rangées des deux côtés du salon. Il demanda pourquoi cette multitude de jeunes filles se tenait là.

« Ma petite fille, répondit Chân-hién-jîn, n'ayant point près d'elle de servantes qui connaissent l'écriture, il en est résulté qu'avant-hier on a égaré une pièce de soie et un éventail qu'avait apportés Yèn-wén-ou, et cela nous a attiré une foule de désagréments. Aujourd'hui, je voulais acheter quelques jeunes filles sachant lire pour les attacher à son service. Qui aurait pensé que, dans cette grande capitale, je ne pourrais, malgré toutes mes recherches, en trouver d'autres que celles-ci, dont pas une seule n'a la moindre teinture des belles-lettres et n'est digne de servir une demoiselle distinguée[1] !

— En ce cas, dit Song-sin, s'il n'y en a pas dans la

1. Littéralement : faire le service de la boîte à parfums, c'est-à-dire servir une dame ou demoiselle lorsqu'elle est devant sa toilette. L'expression *boîte à parfums* désigne aussi le meuble qui contient tous les objets qui servent à parer une femme.

capitale, on en trouvera nécessairement dans le reste de l'empire.

— Vous avez raison, repartit Chân-hién-jîn, partout où vous irez, veuillez vous en occuper ; si vous m'en procurez qui aient les qualités requises, je me ferai un devoir de vous récompenser généreusement. » Il causa encore de différentes choses, après quoi Song-sin prit congé de lui et partit. Chân-hién-jîn le reconduisit jusqu'à l'entrée de la porte du salon sans aller plus loin. Song-sin s'arrêta alors pour lui parler : « J'ai, dit-il, une autre demande à adresser à Votre Excellence.

— De quoi s'agit-il? répondit Chân-hién-jin.

— Votre noble fille m'ayant rendu la vie par sa bonté, je n'oserais demander à la voir; je désirerais seulement aller jusqu'au bas du pavillon du pied de jade, et la saluer une seule fois en le regardant, pour témoigner combien je souhaite de la servir dans ma vie future pour lui prouver ma reconnaissance [1].

— Cela n'est pas nécessaire, » lui dit Chân-hién-jîn. Comme Song-sin voulait absolument la saluer, Chân-hién-jîn se vit obligé d'ordonner à un vieux serviteur de le conduire au bas du pavillon. Song-sin leva en effet les yeux vers le haut du pavillon, et, dans une attitude grave et respectueuse, il fit quatre profonds saluts et partit.

Chân-hién-jîn congédia une multitude de jeunes filles

1. Littéralement : lui montrer ma reconnaissance à la manière d'un chien ou d'un cheval, c'est-à-dire lui assurer que je désire devenir un chien ou un cheval dans mon existence future, et la servir pour lui témoigner ma reconnaissance.

qui ne répondaient point à ses vues, rentra dans l'appartement intérieur, et apprit à Chân-taï comment Song-sîn l'avait saluée pour la remercier.

Laissons maintenant le père et la fille rire et s'amuser de cet incident, et revenons à Song-sîn. Après qu'il fût sorti en faisant ses adieux, les gendarmes chargés de le conduire le pressèrent vivement de se mettre en route. Il voulut auparavant rendre visite à Téou-koué-î afin de lui demander quelque argent pour son voyage; mais ce magistrat se trouvait justement en conférence et ne recevait personne. Il put seulement voir Yên-wén-ou, à qui il apprit combien il lui était pénible d'être ramené par la gendarmerie. Celui-ci, sentant bien qu'il était la cause première de son malheur, ne put se dispenser de lui donner vingt onces d'argent[1] pour subvenir aux dépenses de son voyage. « Monsieur, lui dit-il en lui donnant un rendez-vous, puisque vous ne pouvez pas rester dans la capitale, je n'attends plus que mon brevet pour partir. Yûn-kién est un pays charmant; si vous ne dédaignez pas de me revoir, venez-y faire un tour; je serai heureux de vous recevoir. »

Song-sîn lui fit ses remercîments. Comme il avait encore temporisé un ou deux jours, les gendarmes le pressèrent de nouveau de partir. Il loua alors un âne boiteux, prit un vieux domestique et s'en retourna tristement dans la province de Chân-tong.

Un homme pauvre s'est donné les airs d'un lettré retiré,

1. Cent cinquante francs.

Il suivait les poëtes pour capter l'amitié des grands. Il a joué le rôle d'un calomniateur et a blessé des personnes honorables. Il a provoqué la colère de l'empereur et a été puni comme un criminel. Il s'en retourne, conduit par des gendarmes; au fond, c'est un misérable.

Quoique Song-sin fût originaire du Chân-tong, il n'y avait ni feu ni lieu. C'est pourquoi il errait à l'aventure dans la capitale, et passait oisivement son temps dans les hôtels des magistrats. Revenu aujourd'hui dans son village sous l'escorte des gendarmes, il ne put trouver d'asile nulle part. Il se vit donc réduit à descendre dans une hôtellerie. Les gendarmes le voyant dans cette triste position, et n'ayant rien à attendre de lui, demandèrent aux autorités locales leur feuille de retour et partirent.

Song-sin n'avait, il est vrai, ni parents, ni alliés, mais heureusement il portait encore sur lui quelques onces d'argent; aussi nourrissait-il encore l'idée de voyager. Voyant les gendarmes partis, il reprit ses habitudes d'oisiveté et se mit à fréquenter les magistrats retirés. Le malheur voulut que la nouvelle de son renvoi, sous l'escorte des gendarmes, s'étant répandue dans les départements et les districts, il se vit exposé de tous côtés au mépris du public. Il en fut vivement mortifié. Au bout de quelque temps, comme il se trouvait un jour chez un magistrat retiré, il vit la liste des nouveaux fonctionnaires, et remarqua que Téou-koué-i avait été nommé préfet de Yang-tchéou. Il en fut transporté de joie. « Il m'est vraiment impossible, dit-il, de vivre en paix ici; mais voici justement une heureuse occasion. Je resterai ici jusqu'à la fin de l'année, puis j'irai faire un tour à Yang-tchéou.»

Comme il n'avait rien qui le retînt, dès que l'année fut écoulée, il se mit de suite en route, traversa la rivière Hoaï, et, en moins de quinze jours, il arriva à Yang-tchéou. En entrant dans la ville, il s'informa du nouveau préfet, et apprit qu'il n'était pas encore arrivé à son poste. Il se vit alors réduit à chercher un gîte dans un couvent. Tout le long du jour, il allait flâner aux barrières ou sur la jetée. Il voyait des lettrés et des magistrats de tous les pays qui arrivaient en foule à Yang-tchéou, les uns pour prendre des femmes de second rang, les autres pour acheter des servantes. Une foule d'entremetteuses [1] allaient et venaient sans cesse de tous côtés. « Son Excellence Chân, dit Song-sin en lui-même, voulait acheter des servantes qui sussent lire. Moi qui suis ici sans rien faire, que ne profité-je de l'occasion pour lui en chercher? Si je lui en procure une seule, peut-être sera-ce un moyen d'obtenir un jour de l'avancement. Quand même je ne réussirais pas à découvrir ce qu'il cherche, il lui sera toujours agréable de les voir. » Sa résolution une fois arrêtée, il fit savoir aux entremetteuses qu'il cherchait une jeune fille connaissant les caractères et très-versée dans la littérature. Il ajouta qu'il ne regarderait pas à l'argent. Celles-ci, le voyant disposé à débourser une forte somme d'argent, le conduisaient, tout le long du jour, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, pour faire son

1. Ce nom ne doit pas être pris ici en mauvaise part. En Chine, la profession d'entremetteuse de mariage a un caractère honorable. Ce sont ces femmes qui, d'après les rites et les lois, sont les intermédiaires indispensables entre les familles. Le mariage d'une jeune fille serait considéré comme irrégulier et immoral s'il avait été contracté sans leur intervention.

choix; mais il avait beau chercher de tous côtés, il ne trouvait pas une jeune fille qui répondît à ses vues. Un jour, une entremetteuse, nommée Seun (madame Neveu), vint lui faire une proposition. « Je connais, dit-elle, une jeune fille d'une figure charmante qui demeure dans la rue des Saules[1]. Elle a une superbe écriture. Si le seigneur Song consent à en donner trois cents onces d'argent[2], elle écrira une page devant lui et la lui fera voir.

— Trois cents onces d'argent, dit Song-sin, ce n'est pas un prix trop élevé; il faut seulement qu'elle écrive devant moi.

— Monsieur, lui dit l'entremetteuse, si elle n'écrivait pas bien, croyez-vous que j'oserais en demander trois cents onces d'argent?

— S'il en est ainsi, repartit Song-sin, demain matin j'irai avec vous l'examiner un instant. »

Cette convention étant arrêtée, le lendemain, il se rendit en effet avec elle dans une maison où on lui présenta une jeune fille qui pouvait avoir de quinze à seize ans, et dont la figure était fort ordinaire. Après avoir fini de saluer Song-sin, elle vint s'asseoir près de lui, devant une table garnie de papier, d'encre, de pinceaux et d'un encrier. L'entremetteuse se mit à broyer de l'encre pour aider la jeune fille et lui présenta un pinceau. « Allons, dit-elle, écrivez une pièce de vers et montrez-la au seigneur Song. »

La jeune fille ayant reçu le pinceau, était mécon-

1. Ordinairement cette expression désigne la rue qu'habitent les courtisanes.

2. Deux mille deux cent cinquante francs.

tente de ce qui lui venait à l'esprit et n'osait se mettre à écrire. L'entremetteuse la pressait vivement. « Le seigneur Song, disait-elle, n'est pas un étranger; allons, ne rougissez pas comme cela, et écrivez sans que rien vous en empêche. »

La jeune fille, cédant à ses instances, se vit obligée d'abaisser le pinceau et d'écrire. Au bout de quelque temps, elle finit par tracer les quatre mots Yûn-tân-fong-king (les nuages sont pâles, le vent est léger), et voulut alors déposer son pinceau.

La vieille dame la pressa de nouveau. « S'il vous vient quelque idée, dit-elle, écrivez encore quelques caractères et faites-les voir au seigneur Song; c'est alors qu'il vous croira douée d'un véritable talent. »

La jeune fille fit un effort sur elle-même et traça encore les trois mots Kîn-ou-thién (on approche de midi); après quoi elle ne voulut plus rien écrire.

Song-sin, voyant cela, laissa échapper un léger sourire.

« Seigneur Song, lui dit l'entremetteuse, n'allez pas faire fi de cette jeune fille. Dans notre ville de Yang-tchéou, il y en a bien peu qui soient capables d'écrire ainsi sous vos yeux.

— C'est bien vrai, c'est bien vrai, lui dit Song-sin, et, à ces mots, il lui donna une gratification pour lui avoir procuré la vue de cette jeune fille; puis il se leva et partit.

— Si celle-ci ne vous convient pas, lui dit madame Seun, on aura de la peine à vous en trouver (de plus habiles). »

Un autre jour, il vit arriver une entremetteuse appelée Wang (madame Le Roi). « Je connais, lui dit-elle, une jeune fille qui sait faire des vers ; je vous assure qu'elle est en état d'improviser du wén-tchang (prose élégante). On en demande cinq cents onces d'argent [1]. »

Song-sin s'étant laissé leurrer, alla voir la jeune fille tant vantée, mais elle se rappelait seulement quelques pièces poétiques des Thang et, pour cela, elle se flattait de savoir composer des vers.

Song-sin eut beau chercher de tous côtés, il n'en put trouver une seule qui eût la plus légère teinture des belles-lettres et renonça à son projet.

Quelques mois après, Téou-koué-i arriva soudain et prit possession de sa charge. Dès qu'il fut entré en fonctions, Song-sin vint lui rendre visite. Téou-koué-i alla au-devant de lui pour le recevoir. Considérant d'abord que c'était son ancien ami, et ensuite que, pour avoir pris ses intérêts, il avait reçu une rude bastonnade, il le traita de la manière la plus affectueuse. De plus, il lui fit donner un logement dans le couvent de Khiong-hoa et lui offrit une quantité de présents. Il venait en personne lui rendre visite et l'invitait de suite à dîner. Ordinairement, il le priait de venir dans son hôtel pour causer ensemble. Toutes les fois qu'il rencontrait quelqu'un, il ne manquait pas d'exalter le talent poétique de Song-sin. Bientôt, grâce aux éloges du préfet Téou, sa réputation se répandit rapidement, et il se fit passer pour un écrivain d'un immense talent. Parmi les fonctionnaires émérites, les

1. Trois mille sept cent cinquante francs.

Ta-fou (magistrats), les lettrés retirés et les compositeurs de romances, il n'y en avait pas un seul qui ne recherchât avidement son amitié.

Song-sin ayant réussi pour un instant, se laissa enfler d'orgueil et se figura bientôt qu'il était un autre Ssé-ma-siang-jou[1]. Il parcourait chaque district, attrapant d'excellentes aubaines et parlant toujours à son avantage. Il fit si bien que, peu à peu, il devint fort à son aise. Chaque jour, il fréquentait avec ses amis le quartier *des fleurs et des saules*[2], et songeait encore à trouver des jeunes filles. Dans l'origine, il cherchait à acheter des servantes pour Chân-hién-jîn, mais dans ce moment, s'il examinait quelques jeunes filles, c'était en vue de son plaisir. Les entremetteuses voyant que ce n'était plus le même homme qu'autrefois, et qu'il avait à la fois de la fortune et du crédit, ne manquaient pas de lui offrir leurs services. Chaque jour, elles lui faisaient voir des jeunes filles d'un rang distingué et versées dans la connaissance des caractères. Mais Song-sin, ayant vu la beauté supérieure et le talent merveilleux de Chân-taï, dédaignait d'abaisser ses yeux sur ces jeunes filles dont le fard et la céruse faisaient toute la beauté, et qui n'avaient d'autre talent que de barbouiller quelques caractères. Un jour, on lui fit voir une jeune fille qui n'était nullement de son goût. Des entremetteuses l'ayant emmené par surprise dans un lieu fort éloigné, il se sentit pressé par la faim, descendit de sa chaise et s'assit sous un pavillon public. Il se mit alors

1. Littéralement : un Ssé-ma-siang-jou (poëte célèbre) ressuscité. Voyez p. 161, not. 1-2.

2. Le quartier des courtisanes.

à accabler d'injures les entremetteuses, et se disposait même à leur distribuer des coups de poing. Heureusement pour elles qu'un vieillard à barbe blanche était assis à côté. Voyant l'emportement de Song-sin, il lui adressa à plusieurs reprises d'énergiques représentations. Celui-ci monta dans sa chaise et partit.

« Mesdames, demanda le vieillard aux entremetteuses, quelle espèce d'homme est-ce pour se livrer à de telles violences et vous maltraiter ainsi?

— Il jouit d'un immense crédit, répondirent-elles; peu importe qu'il nous frappe et nous dise des injures. Si nous nous avisions de le traduire en justice, c'est encore nous qui en porterions la peine.

— Quelle espèce d'homme est-ce donc? demanda encore le vieillard rempli d'étonnement. Rien n'empêche que vous ne m'en instruisiez fidèlement.

— Vénérable vieillard, lui répondirent-elles, écoutez un peu, nous allons vous satisfaire. »

Par suite de ce récit, j'aurai bien des détails à raconter au lecteur. Une jeune Wén-kieun [1] acquiert encore une brillante réputation, et un faux Siang-jou [2] apparaît de nouveau sous sa forme première [3].

1-2. Ces deux noms renferment une allusion historique. Ssé-ma-siang-jou se trouvait un jour à dîner chez un homme appelé Tcho-wang-seun, dont la fille, Tcho-wên-kieun était veuve depuis quelque temps. Ayant été invité à toucher sa guitare, il joua la chanson du phénix qui recherche sa compagne (c'est-à-dire du jeune homme qui recherche une jeune fille), afin de toucher le cœur de Wên-kieun. Celle-ci, l'ayant entendu par les fentes de la porte, fut tellement ravie de la musique qu'elle venait d'entendre, qu'elle s'enfuit la nuit même avec Ssé-ma-siang-jou.

3. L'auteur veut dire qu'un jeune homme qui n'est point le vrai

Si vous ignorez le récit des entremetteuses, prêtez-moi un moment d'attention; je vais vous le faire connaître dans le chapitre suivant.

Ssé-ma-siang-jou, montre un tel talent qu'on croirait que c'est Ssé-ma-siang-jou lui-même qui serait revenu au monde.

CHAPITRE VI

DES VERS SUR UN CERF-VOLANT FONT CREVER UN POÈTE DE DÉPIT.

Comme le vieillard, par ses représentations sévères, avait fait partir Song-sin, les entremetteuses, voyant qu'il leur demandait avec instance qui il était, ne purent s'empêcher de lui répondre : « Cet homme, dirent-elles, s'appelle Song ; c'est un talent renommé de la province de Chân-tong. Il est l'ami intime du préfet Téou, qui dit que ses vers ne diffèrent pas de beaucoup de ceux de Li-thaï-pé et de Thou-tseu-meï [1], de la dynastie des Thang. Lorsqu'il était à la capitale, il a été reçu par l'empereur lui-même. Il jouit d'une grande réputation, ce qui fait que, dans toute la ville, les magistrats retirés, les licenciés et les bacheliers recherchent tous sa société. Comme il voulait négocier un mariage par nos soins, il alla de côté et d'autre pour voir (des jeunes filles), mais il n'en trouva aucune à son gré. Voilà pourquoi il nous accable aujourd'hui d'injures.

— La ville de Yang-tchéou, reprit le vieillard, possède une multitude de jeunes filles d'une beauté remarquable : comment se fait-il qu'aucune ne soit de son goût ?

1. Li-thaï-pé et Thou, surnommé Tseu-meï, plus connu sous le nom de Thou-fou, sont les plus célèbres poëtes de la Chine.

— S'il ne regardait qu'à la beauté, dirent-elles, on pourrait encore le contenter; mais il veut voir en outre si elles ont du talent et de l'instruction; dites-moi un peu combien de volumes peut avoir lus une petite fille dans le gynécée? Comment posséderait-elle, au suprême degré, un vrai talent et une véritable instruction qui répondissent à ses vues?

— Il en a toujours été ainsi, dit le vieillard en souriant. »

Après qu'ils eurent fini de causer tous ensemble, les entremetteuses se retirèrent. Le lecteur demandera peut-être quel était ce vieillard. Son nom de famille était Ling, et son petit nom Sin; c'était le plus riche fermier de son village; il avait eu trois fils qui ne connaissaient pas un seul caractère, et qui n'étaient bons qu'à cultiver les champs. Mais à quarante ans passés, il eut une fille qui était belle comme les fleurs et le jade; ses sourcils ressemblaient au dessin d'une montagne lointaine et sa peau avait la blancheur de la neige. Elle était d'une beauté extraordinaire. Il n'y avait encore là rien de merveilleux; mais ce qui l'était au plus haut degré, c'est qu'elle était née avec la plus rare intelligence et l'esprit le plus ingénieux. Dès qu'elle avait vu un livre, un ouvrage d'histoire, des pinceaux et de l'encre, elle y mettait tout son bonheur [1]. A l'âge de trois ou quatre ans, il la prenait dans ses bras et la portait, pour l'amuser, à l'école du village. Sitôt qu'elle avait entendu lire un livre, elle retenait

1. Littéralement : c'était sa vie, c'est-à-dire qu'elle ne pouvait s'en détacher.

tout, de point en point, dans sa mémoire. A l'âge de six à sept ans, elle était capable de tout lire. Quoïque Ling, le richard, ne fût qu'un villageois et un simple cultivateur, voyant sa fille si intelligente, il lui achetait toutes sortes de livres et d'histoires et les lui donnait à lire. Il était heureux de penser que son oncle maternel, nommé Tching, était un *siéou-thsaï* (un bachelier). Celui-ci ayant remarqué que sa nièce aimait à s'instruire, il venait assidûment lui expliquer les auteurs. Quand il arrivait à expliquer un passage admirable, l'oncle lui-même se voyait ordinairement poussé à bout par sa nièce. « Quel malheur, se disait-il en soupirant, que cette jeune fille soit née dans la maison de Ling ! » Son père disait habituellement qu'à l'époque de sa naissance, il avait vu en songe une pluie de neige rouge qui tombait dans tout le salon. De là vint qu'elle se donna elle-même le nom de Kiang-sioué (neige rouge). A l'âge de huit ou neuf ans, il lui suffisait d'abaisser son pinceau pour composer du wén-tchang (prose élégante), et d'ouvrir la bouche pour faire des vers. Mais, par malheur, comme c'était une fille de village, elle n'était connue de personne, de sorte qu'ordinairement elle était toute seule pour goûter et apprécier ses propres compositions. A l'époque où nous sommes, elle avait déjà douze ans accomplis. Sa beauté extraordinaire était comparable à celle des eaux d'automne. Aussi Ling-sin, le richard, songeait-il déjà à lui chercher un époux. C'est pourquoi il interrogea un jour Ling-kiang-sioué. « Ma fille, lui demanda-t-il, soit que je cherche en ville, soit dans le village, dis-moi décidément quel genre d'homme tu aimerais à avoir pour époux ?

— Je ne tiens nullement à la condition, lui répondit-elle; qu'il soit de la ville ou de la campagne, cela m'est indifférent. La seule chose que je demande, c'est que mon futur époux ait du talent et de l'instruction, et puisse lutter contre moi, en vers ou en prose. S'il est mon vainqueur, je l'épouserai; mais s'il est vaincu, quand il serait un licencié ou un docteur, un allié ou même un proche parent de l'empereur, il peut se dispenser de songer à moi. »

Ling-sin avait gravé dans sa mémoire ces paroles de sa fille; aussi s'occupait-il constamment de lui chercher un époux. Aujourd'hui donc, ayant justement entendu dire aux entremetteuses que Song-sin était un homme de talent, il se livra secrètement à ses réflexions. « Ma fille, dit-il, se vante sans cesse de n'avoir point de rivaux en poésie ou en prose élégante; mais comme personne n'a encore concouru avec elle, j'ignore si c'est vrai ou faux. Puisque ce monsieur Song fréquente des préfets et des magistrats retirés, il faut bien qu'il ait du talent et de l'instruction; comment faire pour l'inviter à venir concourir une seule fois avec ma fille? De cette manière je verrais clairement ce qu'il en est. » Il avait beau réfléchir, il ne trouvait nul moyen. Il fut donc obligé de revenir à la maison pour en conférer avec sa fille. « Aujourd'hui, lui dit-il, j'ai découvert un homme d'un grand talent dont le nom de famille est Song. C'est un personnage des plus renommés de la province du Chân-tong. Depuis les préfets de départements et de districts jusqu'aux lettrés et aux magistrats de toute notre ville, il n'y a personne qui n'ait recherché son amitié. Par son talent en poésie

et en prose élégante, il a éclipsé[1] tous les lettrés de l'empire. Pour en juger, je désire l'inviter à venir composer avec toi une ou deux pièces. S'il possède des talents, qui sait s'il ne les doit pas à son heureuse destinée. Seulement, il s'est fait en un moment une réputation éclatante : comment daignerait-il venir chez des paysans comme nous? J'irais bien l'inviter, mais je crains de faire une démarche inutile.

— Mon père, reprit Ling-kiang-sioué, si vous voulez le faire venir, il n'y a rien de si aisé : qu'est-il besoin d'aller l'inviter?

— Ma fille, dit Ling-sin, voilà encore que tu dis de grands mots! Puisqu'il est à craindre qu'il ne vienne pas si on l'invite, comment peux-tu dire au contraire que ce sera chose aisée sans invitation?

— Donnez-moi seulement un morceau de papier de trois pouces de large, répondit-elle; je m'engage à vous l'amener sur-le-champ.

— Mon enfant, lui dit Ling-sin en riant, ce n'est ni le général des esprits, ni le prince des démons. Avec un morceau de papier de trois pouces de large, comment pourras-tu le faire venir? Est-ce que par hasard tu sais dessiner des talismans?

— Mon père, repartit Ling-kiang-sioué en riant, vous n'avez pas besoin de tant vous inquiéter. Je vais écrire un billet et vous le montrer. Je pense que ces quelques caractères seront d'un effet plus merveilleux encore que le talisman qui sert à envoyer le général (des démons).»

1. Littéralement : il a renversé et écrasé.

A ces mots, elle se leva, et s'étant retirée dans sa chambre, elle écrivit en effet sur une grande bande de papier rouge et la remit à son père. « Il suffit, dit-elle, de prendre ce papier et de le coller dans le voisinage de sa demeure. Dès qu'il y aura jeté les yeux, il viendra de lui-même me rendre visite. »

Ling-sin prit le papier, et, l'ayant regardé un instant, il y lut ce qui suit :

Dans le jardin de Houân-hoa, du village de Hiang-kin, Ling-kiang-sioué, jeune fille de talent, âgée de douze ans, offre des présents (aux maîtres) pour étudier l'art des vers. Elle invite les vrais poëtes de l'empire à lui donner des leçons. Que ceux qui n'ont qu'une vaine renommée ne prennent point la peine de venir.

Après avoir lu cette affiche, Ling, le richard, rit aux éclats et dit : « Il vaut mieux exciter la colère d'un général que de l'inviter au combat. C'est juste, c'est juste. »

Le lendemain, il se rendit en effet à la ville, et ayant appris, dès les premières informations, que Song-sin demeurait dans le couvent de Khiong-hoa, il colla la bande de papier rouge sur le mur de la porte du couvent et, de retour chez lui, il en fit part à sa fille.

Nous le laisserons maintenant faire tous les préparatifs d'une réception en attendant l'arrivée de Song-sin.

Chaque jour, Song-sin fréquentait des poëtes et des lettrés, et se livrait avec eux au plaisir du vin et des vers ; il était au comble de ses vœux. Ce jour-là, étant un peu échauffé par le vin, il était allé se promener en dehors de la ville pour voir les fleurs, avec un docteur et un licencié

nommés Tao et Liéou. A son retour, comme il arrivait à la porte du couvent, il aperçut tout à coup cette bande de papier rouge qui était collée sur le mur. Il s'approcha, et l'ayant examinée avec attention, il partit d'un grand éclat de rire. « Quelle est, s'écria-t-il, cette Ling-kiang-sioué qui, à l'âge de douze ans, se vante d'être une fille de talent? De si folles prétentions sont bien ridicules, bien ridicules!

— Justement, dit le docteur Tao, puisque cet avis a été collé à la porte du couvent, il est clair et évident qu'elle veut tenir tête à M. Song; c'est une audace plus grande encore; il y a vraiment de quoi rire.

— Messieurs, dit Liéou, le licencié, le village de Hiang-kin n'est qu'à dix milles (une lieue) au midi de la ville; tout le long de la route, on rencontre des ruisseaux et des sentiers charmants. Que ne profitons-nous de cette occasion pour y aller faire une promenade? Nous verrons tout de suite comment elle est de sa personne. Si cette petite fille a réellement de la beauté, du talent et de l'esprit, nous ferons nous-mêmes des ouvertures de mariage pour M. Song. Ç'aura été une merveilleuse rencontre. Mais si cette petite paysanne n'entend rien aux affaires du monde, nous la persiflerons d'importance; elle ne l'aura pas volé.

— Cette proposition est très-sensée, reprit le docteur Tao; allons-y tout de suite demain matin. »

Quoique Song-sin se vantât outre mesure, comme il avait éprouvé de la part de mademoiselle Chân un cruel affront, il craignait que cette petite fille n'eût aussi quelque chose d'extraordinaire, et ne se sentait guère le courage d'y aller. Mais voyant que ses deux amis en avaient

l'intention, il s'efforça de les détourner de ce projet. « Lorsque je me trouvais à Yang-tchéou, leur dit-il, ou en dehors de cette ville, j'ai cherché, sans regarder à l'argent, des jeunes filles douées de beauté et de talent. Je ne sais pas combien j'en ai vu, mais pas une ne méritait un coup d'œil, il n'y en avait pas même une qui sût tenir un pinceau. Est-il permis de supposer qu'une petite fille qui vit à l'écart dans un village soit capable de composer des vers? C'est tout simplement une personne désœuvrée qui a fabriqué cette annonce pour leurrer les gens et les faire aller. Pourquoi voulez-vous absolument prendre cela au sérieux?

— Pour nous, dit le docteur Tao, nous voulons aller nous amuser en dehors de la ville. Nous profiterons de l'occasion pour faire une promenade sans nous inquiéter si l'annonce est vraie ou fausse.

— Vous avez raison, vous avez raison, dit le licencié Liéou; demain matin, je chargerai quelqu'un d'apporter une cruche de vin et de nous suivre. Qui nous empêche de prendre cette excursion pour une promenade de printemps? »

Song sin voyait d'un côté que ses deux amis tenaient absolument à y aller; d'un autre côté, il se disait en lui-même : « Quand cette jeune fille posséderait quelque talent, les gens de la campagne n'ont rien que de fort ordinaire : serait-il possible que ce fût une autre Chân-taï? Quant à ces deux pièces de vers, je crois bien que je pourrai les faire beaucoup mieux qu'elle. » Après ces réflexions, il s'abandonna à toute sa jactance : « Messieurs, s'écria-t-il en riant, allons-y, allons-y; mais je

crois que nous ne reviendrons pas sans avoir ri à mourir.

— Jadis, reprit le docteur Tao, quelques poëtes avaient dressé un pavillon où ils gageaient en faisant des vers, et des musiciens les saluèrent en signe d'admiration. Quand on rencontre un théâtre tout dressé, qui empêche d'y jouer la comédie?

— Approuvé, approuvé, » s'écria le licencié Liéou. Ils entrèrent tous trois dans le couvent, et, après s'y être promenés quelque temps, ils se séparèrent en convenant que le lendemain, après s'être munis d'une cruche de vin, de chaises et de chevaux, ils sortiraient ensemble au midi de la ville pour chercher, tout le long de la route, les fleurs et les saules[1]. Le jour suivant, à midi, ils se rendirent au village de Hiang-kin et demandèrent où était situé le jardin de Houân-hoa. « Ce jardin, répondit un villageois, a été planté de fleurs par Ling, le richard, pour la résidence de sa fille. Le voici justement devant vous; après avoir passé le pont de pierre, vous y serez. »

Song-sin l'entendant parler de la jeune fille de Ling-sin, s'approcha de lui pour l'interroger. « J'ai appris, dit-il, que sa fille, âgée de douze ans, a beaucoup de talent et d'instruction : dites-moi un peu si c'est vrai?

— Nous autres villageois, répondit-il, comment pourrions-nous savoir si c'est vrai ou faux? Songez, monsieur, que si des campagnards de notre espèce ont des talents, ils doivent être très-bornés. Voici tout ce qui en est : comme Ling, le richard, possède un peu de biens, il se vante lui-même dans l'espoir d'accrocher un mari pour sa fille.

1. C'est-à-dire : les maisons des courtisanes.

— Je trouve vos raisons très-justes, lui dit Song-sin.» Dès que ces propos du villageois eurent pénétré dans son esprit, il sentit redoubler son audace. Alors, en compagnie de ses deux amis, Tao et Liéou, il traversa à pied le pont de pierre. Comme il approchait de la maison, il tira de son nécessaire un pinceau et de l'encre et écrivit sur un billet : « Song, lettré retiré de la province du Chân-tong, vient avec le docteur Tao et le licencié Liéou pour s'informer de la jeune fille de talent et parler poésie avec elle [1]. » Il appela un domestique et le pria d'entrer avant lui et de présenter son billet.

En ce moment, Ling-kiang-sioué, qui était parfaitement sûre de l'arrivée de Song-sin, avait prié son père d'inviter le bachelier Tching, et avait préparé une collation en attendant sa visite.

Dès qu'il eut lu le billet qu'on lui apportait, il alla au-devant d'eux avec son beau-frère pour les recevoir. A la vue des trois hôtes, le bachelier Tching prit le premier la parole : « Messieurs, dit-il, nous autres gens de village, nous ignorions que vos trois seigneuries nous honoreraient de leur visite, et nous avons manqué de vous recevoir dignement.

— Par hasard, dit-Song-sin, en cherchant les beautés du printemps, nous avons entendu parler d'une fille de talent, et nous avons pris la liberté grande de lui rendre visite. Mais craignant de paraître peu respectueux, nous n'avons pas osé lui envoyer notre carte. » Pendant qu'il parlait ainsi, ils saluèrent tous trois Ling-sin et entrèrent dans le salon.

1. C'est-à-dire : pour composer des vers avec elle.

Après les civilités usitées entre le maître et les hôtes, on leur offrit des siéges et on leur servit du thé ; puis ils déclinèrent tous leurs noms de famille et leurs noms d'enfance. « Monsieur, dit alors Song-sin à Ling, le richard, nous n'aurions peut-être pas osé vous rendre visite, mais ayant vu hier l'affiche de votre noble fille, nous avons appris que, dans un âge tendre, elle avait déjà un talent distingué. Aussi sommes-nous venus exprès pour lui demander des leçons. »

Le bachelier Tching prit la parole à la place de Ling-sin. « Ma nièce, dit-il, est bien jeune et bien faible ; comment oserais-je parler de son talent littéraire ? Seulement, elle est née avec l'amour de l'étude. Mais ayant peu d'instruction, comme les gens de village qui vivent dans l'isolement et l'obscurité, elle a écrit des mots téméraires pour inviter avec respect d'aussi illustres lettrés à l'honorer de leur visite.

— Monsieur, reprit le docteur Tao, à quoi bon vous rabaisser ainsi ? puisque votre noble nièce est de la famille des poëtes et des écrivains élégants, veuillez la prier de paraître un instant devant nous.

— Naturellement, répondit le bachelier Tching, ma nièce doit vous demander des leçons. Seulement, comme vos trois seigneuries sont venues de loin, je désirerais leur offrir quelques rafraîchissements. Mais des paysans comme nous n'ont que des mets grossiers, et je ne sais si j'oserais vous en offrir[1].

1. Il y a en chinois *hiên-khin* (offrir l'herbe *khin*). C'est une locution familière qui signifie : offrir quelque chose de médiocre, faute de mieux, pour témoigner son respect. La politesse chinoise, toujours

— Monsieur, lui dit le docteur Tao, nous ne devons pas repousser votre bienveillant accueil, seulement nous vous importunons sans motif, et nous en sommes vraiment confus.

— Puisque vous voulez bien ne point nous dédaigner, reprit le bachelier Tching, je vous prie, messieurs, de vous reposer un instant dans notre modeste jardin. »

En disant ces mots, il se leva et les conduisit dans le jardin de Houân-hoa. Dès que les trois étrangers y furent entrés, voici ce qu'ils remarquèrent :

Un monticule verdoyant répandait la fraîcheur de son ombre;

Une rivière promenait mollement ses ondes azurées;

Des saules touffus donnaient asile à des perdrix jaunes;

Une multitude de fleurs se partageaient les vives couleurs de la porte peinte;

Des sentiers sinueux se croisaient et s'entrelaçaient à l'infini;

Une galerie élégante, aux balustrades découpées, se développait en serpentant et revenait gracieusement sur elle-même;

Un pavillon sourcilleux se perdait dans les airs, et dérobait la lune assise sur des masses de nuages blancs.

Tantôt une jalousie à mailles serrées enveloppait en se relevant une hirondelle noire, tantôt en se déroulant elle laissait échapper une hirondelle brune;

Puis, tout à coup, on entendait le gazouillement du loriot.

Sur un rocher qu'ombrageaient des sapins verdoyants, on jouait aux échecs, aux sons purs et harmonieux du kîn (guitare).

Devant une corbeille de fleurs qui semblaient verser une

poussée à l'excès, veut qu'on s'exprime ainsi, même lorsqu'on offre un repas excellent.

pluie rouge, on savourait du thé parfumé ou du vin délicieux.

On aimait à se promener dans ce modeste jardin. Quoiqu'il n'offrît point les sites charmants de Wang-tch'ouén [1], il empruntait assez d'agréments à son unique colline, et n'avait pas à envier les nobles beautés de la vallée d'or [2].

Les trois hôtes voyant que, dans ce jardin, tout respirait le calme et l'élégance, et que la disposition des siéges n'avait rien de vulgaire, ils n'osèrent les regarder comme des villageois. Or, tout était convenablement préparé pour les recevoir, de sorte qu'en un instant les tasses et les plats se trouvèrent rangés sur la table. Lorsque tout le monde eut bu largement pendant quelque temps, le bachelier Tching, voyant que le licencié et le docteur avaient cédé le pas à Song-sin et l'avaient fait asseoir à la place d'honneur, il pensa que ce devait être un homme de mérite et redoubla d'égards pour lui. « Respectable maître, lui dit-il, j'ai appris que lorsque vous vous promeniez dans la capitale, votre réputation a ému l'empereur lui-même. Aujourd'hui vous avez daigné venir dans notre pauvre village et nous honorer de votre visite; en vérité, c'est nous procurer dix mille bonheurs!

— Monsieur, dit Song-sin, il n'y a nul endroit où un

1. Wang-wei, qui vivait sous la dynastie des Thang, avait une campagne charmante dans le pays de Wang-tch'ouén. Des poëtes renommés aimaient à s'y promener, et mettaient leur plaisir à y composer ensemble des vers. (*Annales des Thang*, biographie de Wang-wei.)

2. En chinois *Kin-kou*. C'était le nom d'un jardin célèbre appartenant à Chi-tsong, qui vivait sous les Tsin. Il était situé dans le district de Ho-nân-hiên. C'était le rendez-vous des lettrés éminents et des magistrats les plus distingués.

homme de talent ne puisse se promener pour son plaisir. Les anciens disaient : « En haut, il peut demeurer avec « Iù-hoang [1] ; en bas, il peut manger avec les mendiants. » Tel est précisément le rôle des hommes de notre rang.

— J'ai entendu dire, ajouta le bachelier, que Téou, notre honorable préfet, était intimement lié avec votre seigneurie.

— Dans l'exercice de sa charge, lui dit Song-sin, le vieux Téou avait seulement avec moi de simples relations d'amitié : comment peut-on dire que je l'aie admis dans mon intimité?

— En ce cas, répartit Tching, le bachelier, je demanderai à votre seigneurie quels étaient ses amis intimes?

— S'il faut parler d'amis passagers, depuis M. Chân et au-dessous, il n'y a pas un duc, un ministre, un magistrat éminent qui ne soient de ma connaissance. Quant aux amis intimes (qui cultivent avec moi) la poésie et le wén-tchang (la prose élégante), je n'en ai pas d'autres que Li-yu-lin de Tsi-chang, les deux frères Wang-fong-tchéou de Yùn-kién, Ou-tchouân-léou et Wang-pé-iu de Sin-'ân. »

Le bachelier Tching lui prodigua alors les plus pompeux éloges.

« Monsieur, dit le docteur Tao, maintenant que nous avons été comblés de vos bontés, nous vous supplierons de faire desservir et d'inviter votre noble nièce à venir

1. Cette expression désigne le dieu suprême de la secte des Tao-ssé. Ici, elle paraît employée par emphase pour dire l'*empereur*. Les mots *chang* (en haut) et *hia* (en bas) s'appliquent souvent au rang sublime du souverain et à la classe infime du peuple.

un instant nous donner des leçons, afin que nous ne manquions pas tous trois le but de notre voyage.

— Puisque tel est votre désir, répondit le bachelier, qu'on ôte le couvert. Quand ma nièce vous aura elle-même demandé des leçons, nous reprendrons notre entretien.

— A merveille, » s'écrièrent-ils tous ensemble, et se levant aussitôt, ils se promenèrent en attendant.

Le bachelier Tching entra dans l'intérieur et alla trouver Ling-kiang-sioué. « Mon enfant, lui dit-il, votre démarche d'aujourd'hui a été on ne peut plus extravagante. Ce M. Song est un homme d'un grand talent; Wang-chi-tching et Li-p'ân-long sont ses compagnons de poésie. Gardez-vous de le traiter avec dédain. Lorsque vous irez vous présenter devant lui, vous devrez avoir soin de prendre un air humble et bienveillant. Autrement, si vous êtes vaincue en concourant avec lui, vous laisserez voir votre ignorance [1], et vous serez couverte de confusion.

— Mon oncle, dit Ling-kiang-sioué en souriant, que m'importent Wang-chi-tching et Li-p'ân-long? Veuillez vous tranquilliser. Je vous réponds que votre nièce ne risque pas de paraître ignorante. Si ce M. Song a réellement quelques parcelles de talent et d'instruction, je pourrai encore le traiter avec indulgence. Mais s'il est plein de fausseté et de présomption et qu'il ose me montrer du mépris, il faudra, mon oncle, que vous le gourmandiez vertement, pour empêcher que ses pareils ne viennent encore nous importuner. »

1. Littéralement : votre laideur.

Le bachelier Tching fit un grand éclat de rire. « Comment peux-tu, lui dit-il, faire de tels calculs? »

A ces mots, ils se rendirent ensemble dans le jardin et allèrent voir les trois étrangers. Ceux-ci s'avancèrent au-devant d'eux. Au premier coup d'œil, ils remarquèrent que les cheveux de Ling-kiang-sioué descendaient sur ses épaules. Elle était simplement parée et portait un vêtement de couleur unie. Elle était svelte et gracieuse comme une déesse du lac Yao-tchi [1].

Belle comme le loriot et délicate comme l'hirondelle, elle était justement dans la fleur de la jeunesse.

Elle était encore plus attrayante qu'un bouton qui va éclore et qui recèle les plus doux parfums.

Ne vous étonnez pas si elle est née avec le talent du wén-tchang (du style élégant).

C'est la déesse de la littérature qui a été exilée sur la terre.

Après l'avoir vue, les trois étrangers furent secrètement saisis de surprise et d'admiration. « Chez les magistrats de notre rang, se dirent Tao et Liéou, on n'a jamais vu naître une pareille jeune fille. De quelle espèce est donc ce villageois pour avoir donné le jour à une enfant si extraordinaire ? »

Song-sing était encore plus étonné. Il trouvait que pour la démarche et les manières, c'était exactement une autre Chân-taï. Il ne put se dispenser de s'avancer vers elle pour lui offrir ses civilités. Ling-kiang-sioué ramassa les pans de sa robe et lui fit une profonde révérence.

1. Suivant les poëtes chinois, les bords de ce lac étaient habités par les dieux.

« La petite paysanne que vous voyez, lui dit-elle, est née avec l'amour des lettres; mais vivant dans l'isolement et l'obscurité au milieu des montagnes et des champs, elle a le malheur d'être privée des lumières d'un maître; voilà pourquoi elle vous a attirés par des paroles extravagantes, dans l'idée de trouver de véritables poëtes. Sans cela, comment aurait-elle osé fatiguer des personnages renommés et des hommes d'un illustre rang?

— Il y avait déjà longtemps, reprirent ensemble le docteur Tao et le licencié Liéou, que nous avions entendu parler de votre talent supérieur; mais honteux de la médiocrité de nos connaissances, nous avions craint de faire une démarche aussi légère qu'inconvenante. Comme M. Song est aujourd'hui le premier poëte de l'empire, nous sommes venus pour lui tenir compagnie : c'est un vrai bonheur pour nous d'avoir pu contempler votre beauté divine. »

Song-sin voyant l'élocution naturelle et le langage habile de Ling-kiang-sioué, il éprouva d'abord une crainte sérieuse, et craignant de trop parler, il se contenta d'écouter e nsilence.

Après les saluts d'usage, on s'assit séparément, le maître à l'orient de la salle et les hôtes au midi. D'après les ordres du bachelier Tching, on apporta aussitôt deux tables à écrire, et l'on plaça l'une devant Song-sin et l'autre en face de Ling-kiang-sioué. Chaque table était garnie des quatre trésors de l'écritoire[1].

« Monsieur Song, dit le bachelier Tching, puisque

1. Le papier, le pinceau, l'encre et la pierre pour la broyer.

vous avez daigné nous honorer de votre visite (ce qui pour nous est vraiment une merveilleuse rencontre), il est convenable que vous donniez vous-même un sujet de composition. Mais comme c'est ma nièce qui demande avec instance vos leçons, elle ne peut manquer de montrer son ignorance. Seulement j'ignore quel sujet vous allez lui prescrire.

— Nous venons de boire, répondit Song-sin ; ce n'est pas le moment de faire des vers. Maintenant que nous sommes venus une fois et que le maître de céans nous connaît, rien n'empêche que nous ne repassions de nouveau. Si vous le permettez, je reviendrai un autre jour de bonne heure ; nous écrirons soit un long morceau de prose, soit des rimes antiques, soit des vers libres ou une pièce dans le goût moderne, soit des vers réguliers ou des chansons. Nous composerons, suivant notre fantaisie, quelques-uns de ces morceaux, et nous ferons voir ce que c'est que la longueur d'un jour [1].

— Après avoir bu une cruche de vin, reprit Ling-kiang-sioué, Li-thaï-pé composait cent pièces de vers ; aussi a-t-il acquis une brillante renommée qui vivra pendant mille générations. Comment pouvez-vous dire qu'après avoir bu du vin, on n'est pas en état de faire des vers ?

— Après avoir bu, reprit Song-sin, je pourrais, il est vrai, composer des vers, mais je craindrais qu'ils n'eussent quelque chose de rude et de grossier. Il vaut mieux être à jeun et posséder toute la fraîcheur et toute la net-

1. C'est-à-dire : et par le charme de ces occupations littéraires, nous montrerons combien un jour entier paraît court.

teté de son esprit ; on compose alors avec un soin délicat et les vers sont pleins de grâce et de charme.

— Tseu-kién, dit Ling kiang-sioué, composa des vers au bout de sept pas, et son talent fournira pendant mille automnes un charmant sujet d'entretien[1]. Serait-il convenable de choisir une autre époque et de temporiser?

— Ma nièce, reprit le bachelier, vous n'y êtes pas du tout. J'imagine que M. Song, voyant que nous sommes des villageois, croit que nous ne devons rien entendre à la poésie. Voilà sans doute pourquoi il ne daigne pas composer à la légère. Je prie M. Song de donner d'abord un sujet; quand tu auras composé un morceau, tu lui demanderas son avis ; s'il a du bon, qui sait si « *après avoir jeté une tuile tu ne ramèneras pas du jaspe*[2]? »

— Cette observation est juste, s'écrièrent ensemble le docteur et le licencié.

— Puisque ces deux illustres messieurs approuvent votre idée, dit Ling-kiang-sioué, je supplie M. Song, le respectable poëte, de me gratifier d'un sujet. »

Song-sin se dit en lui-même : « A voir l'air de cette

1. Tsao-tseu-kién était un poëte célèbre qui vivait sous l'empereur Wén-ti, de la dynastie des Weï (entre les années 220-227 de J. C.). A l'âge de dix ans, il savait déjà composer en prose. On l'avait surnommé *Sieou-hou*, le tigre (le roi) de l'élégance. Il écrivit un jour : « Tous les lettrés de l'empire ont ensemble un boisseau de talent; Tseu-kién seul en possède les huit douzièmes. » L'empereur, jaloux de son talent, voulut le faire périr. Il lui ordonna de composer une pièce de vers, après avoir fait sept pas. Il improvisa ainsi un poëme sur la conquête du royaume de Cho. (*Chi-tso-tsien*, livr. V, fol. 4.)

2. C'est-à-dire : Qui sait si ta médiocre composition ne l'engagera pas à en faire une parfaitement belle?

jeune fille, il me semble qu'elle a la langue bien affilée. Si je donne un sujet de circonstance, comme elle est accoutumée dans la maison de son père à manier le pinceau, elle réussira nécessairement à composer un morceau de style. Il vaut mieux chercher un sujet difficile à traiter en vers pour la mettre une bonne fois à bout; ce sera charmant. » Soudain, ayant levé la tête, il aperçut au haut des airs un cerf-volant qu'on venait de lancer. « Eh bien! dit-il en le montrant du doigt, prenez ce sujet-là et composez-nous une pièce de vers de sept syllabes dans le goût moderne. »

Ling-kiang-sioué vit que c'était un cerf-volant. « A bien examiner cet individu, se dit-elle en elle-même, ce n'est certainement pas un homme de talent. Je vais profiter de l'occasion pour lui lancer quelques railleries; nous verrons s'il les comprendra ou non. » De suite, elle broya de l'encre, et en ayant imbibé son pinceau, elle composa une pièce de vers aussi aisément que si elle eût été faite d'avance [1]. Ayant fini de l'écrire plus vite qu'on ne boirait une demi-tasse de thé, elle pria le bachelier Tching de la faire voir aux trois étrangers. Ceux-ci furent confondus de sa merveilleuse facilité. Ils déployèrent la feuille de papier et y lurent ce qui suit :

VERS SUR UN CERF-VOLANT.

L'art lui a donné la figure d'un oiseau pour attraper les sots et les petits enfants.

1. Littéralement : comme si elle eût été actuellement faite, c'est-à-dire toute prête dans sa mémoire.

Digitized by Google

Pourvu d'une âme en lames de bambou, il est plat et partant léger.

Sa surface est couverte de fleurs peintes, et c'est par un pur artifice qu'il paraît extraordinaire.

Emporté par le vent au haut du ciel, il se balance vainement dans les airs; mais retenu d'en bas par un fil, il ne peut se retourner ni bouger.

Ne riez pas de voir que ses pieds sont postiches; s'il tombait devant vos yeux, ce ne serait plus qu'une carcasse sèche et vide.

Le docteur Tao et le licencié Liéou, voyant que tous les mots empruntés au cerf-volant tombaient d'une manière piquante sur la personne de Song-sin, qu'ils renfermaient de fines railleries exprimées dans un style charmant, et que l'écriture avait la légèreté des dragons et des serpents, ils battirent des mains et louèrent cette pièce avec enthousiasme. «Quelle admirable composition! quelle admirable composition! s'écrièrent-ils; elle est pleine de grâce et de parfum! Cette demoiselle a eu bien raison de s'appeler une fille de talent.»

Song-sin vit clairement que ces sarcasmes s'adressaient à lui. Il aurait voulu louer la fidélité de cette description, mais il craignait de paraître bouché; il aurait voulu endurer son mal en patience, mais il avait peur de prêter à rire à ses dépens. Dans son embarras extrême, le rouge lui monta au visage. Ne pouvant garder le silence, il dit à ses deux amis: en poésie, on estime un style noble et distingué; mais ceci n'est qu'un méchant bavardage. Comment verrait-on là une belle composition?

— C'est une plaisanterie, dirent en riant Tao et Liéou; mais si une plaisanterie est exprimée dans un style noble

et distingué, elle n'en est que plus agréable et plus piquante [1]. Il faudra bien, monsieur Song, que vous partagiez notre admiration.

— Qu'une fille de village, dit Ling-kiang-sioué, laisse échapper *un méchant bavardage,* c'est un défaut inévitable. Cela vient uniquement de ce qu'elle n'a pas reçu les leçons des grands maîtres. Comme l'illustre poëte Song a daigné me donner aujourd'hui le sujet du *cerf-volant,* il possède sans doute au dedans de lui-même des matériaux tout prêts; pourquoi ne composerait-il pas à son tour une pièce de vers pour nous montrer en quoi consiste le sublime du style noble et distingué?»

Song-sîn sentant bien qu'elle désirait le voir faire aussi des vers sur le *cerf-volant*, éprouva un cruel embarras. « De minces sujets comme celui du *cerf-volant,* leur dit-il, ne sont bons que pour faire composer les petites filles; est-ce qu'il convient à des hommes de notre rang d'en traiter d'aussi mesquins?

— Vénérable maître, reprit le bachelier Tching, puisque vous dédaignez de traiter un si mince sujet, eh bien! daignez en donner un autre, n'importe lequel, pour ne point frustrer l'attente de ma nièce, qui sollicite vos leçons.

— Cette observation est parfaitement juste, s'écrièrent Tao et Liéou; nous vous en prions, monsieur Song, n'allez pas refuser par excès de modestie. »

Song-sîn ne sachant comment se tirer de là, fit un

1. Pour être littéral, il faudrait dire : Elle n'en est que plus noble et plus distinguée. — J'ai voulu éviter la répétition des mêmes mots.

effort sur lui-même et dit : « Ce n'est pas que je ne puisse composer ; mais pour faire des vers, rien n'est si précieux que la liberté d'esprit. Un poëte peut-il souffrir que les autres enchaînent et arrêtent son essor? Puisque vos deux seigneuries m'ont donné leurs ordres, comment oserais-je leur désobéir? Si je prenais pour sujet notre excursion d'aujourd'hui, qu'en dites-vous?

— C'est une idée excellente, » répondirent Tao et Liéou.

A ces mots, Song-sin déploya une feuille de papier et se mit en devoir de faire un brouillon. Il broya d'abord de l'encre, prit un pinceau et écrivit en une ligne le sujet suivant :

« Un jour de printemps, comme je me promenais au midi de la ville avec le docteur Tao et le licencié Liéou, j'entrai par hasard dans le jardin de Ling, qui m'invita à boire. » Alors levant le pinceau, il réfléchit profondément pendant un certain temps sans pouvoir écrire un seul mot.

Le docteur Tao vit le pénible embarras de Song-sin, et comme tout le monde restait assis sans mot dire, en l'attendant, plus mortifié que lui-même, il ordonna à un domestique de prendre, dans le nécessaire de visite, un éventail doré et le présenta lui-même au bachelier Tching. « Votre noble nièce, lui dit il, écrit aussi habilement qu'elle compose ; je désirerais qu'elle y jetât un coup de pinceau ; ce serait pour moi un objet des plus précieux. Je ne sais si elle y consentira.

— Rien n'empêche, » dit le bachelier Tching en recevant l'éventail, et de suite il le remit à Ling-kiang-sioué.

« Puisque j'ai reçu les ordres de votre seigneurie, dit-elle, je vous prierai en même temps de me gratifier d'un sujet. »

Le docteur Tao fut transporté de joie. « Si je vous proposais un sujet, lui dit-il, je mettrais trop en frais votre ingénieux esprit, et je n'aurais pas la conscience tranquille.

— Monsieur, dit Ling-kiang-sioué, point de sujet, point de vers; autrement, comment pourrais-je répondre à vos ordres? »

Le docteur était dans le ravissement. « Mademoiselle, lui dit-il, vos excellentes observations ont un mérite particulier[1]. Sur un côté de cet éventail commun, on a peint un couple d'hirondelles; si vous les preniez pour sujet, qu'en dites-vous? »

A peine Ling-kiang-sioué eut-elle entendu ces mots, que, sans répondre, elle prit son pinceau et acheva sa tâche tout d'un trait. Aussitôt elle pria le bachelier Tching de présenter l'éventail au docteur Tao. Celui-ci vit que les traces de l'encre étaient encore humides. C'était une strophe de vers de sept syllabes qu'elle avait écrite ainsi sur l'éventail :

A l'époque du froid, elles nous disent adieu; elles reviennent avec la chaleur.
Vous riez de ces hirondelles comme si elles étaient dépourvues d'intelligence.
Si vous ne leur permettiez pas de se reposer à l'ombre de votre toit,
Vous les verriez voltiger à la porte de vos voisins.

1. Mot à mot : se distinguent par elles-mêmes.

Le docteur Tao et le licencié Liéou lurent et relurent ces vers sans se lasser. Ils n'étaient pas maîtres de leur joie. « Non-seulement, dirent-ils, on n'a jamais vu, parmi les jeunes filles, un esprit si ingénieux ni un si rare talent, mais parmi cent et même mille poëtes célèbres, on n'en trouverait pas un seul qui pût l'égaler. En vérité, elle vous commande le respect et la soumission. »

Le licencié Liéou, ayant vu ces vers, éprouva une vive émotion ; il prit aussitôt un éventail doré et le présenta au bachelier Tching.

« M. Tao, dit-il, a déjà été gratifié des leçons de votre noble nièce. J'oserai à mon tour, en invoquant cet exemple, lui demander la même faveur. J'espère mille fois qu'elle daignera y consentir.

— C'est possible, c'est possible, répondit le bachelier Tching ; il faut seulement que vous lui donniez un sujet.

— Sur un des côtés de mon éventail vulgaire, dit-il, il y a aussi une peinture ; elle n'a qu'à la prendre pour sujet. »

Le bachelier Tching s'empressa de présenter l'éventail à Ling-kiang-sioué.

Celle-ci l'ayant ouvert, vit sur l'un des côtés le portrait d'un sage éminent ; elle prit alors son pinceau et écrivit les vers suivants :

Mou-seng [1] mettait tout son bonheur dans une coupe de vin.

1. Mou-seng vivait sous la dynastie des Tcheou ; il était originaire du royaume de Lou. Youén-wang, roi de Thsou, l'ayant élevé à la

Cho-yé [1] était d'un caractère noble et pur; il avait une guitare de trois pieds.

Malgré sa barbe inculte et sa figure amaigrie,

Le sage, sous un vêtement de toile, est traité partout comme un prince et un roi.

Après avoir achevé d'écrire, Ling-kiang-sioué pria le bachelier Tching de rendre l'éventail. Tao et Liéou se l'arrachèrent pour le voir. Ils remarquèrent que deux des vers faisaient la satire de Song-sin [2], et se répandirent en éloges infinis. S'étant retournés pour regarder Song-sin, ils le virent dans un coin se grattant l'oreille, se frottant le menton et péniblement occupé à chercher des idées. Ses deux amis ne pouvaient plus y tenir. Ils s'approchèrent de lui et lui dirent en riant : « Monsieur Song, avez-vous achevé, ou non, votre excellente pièce de vers? »

Song-sin avait beau se creuser le cerveau, il n'en

dignité de Tchong-ta-fou, il fit semblant de ne point aimer le vin. Cependant, chaque fois qu'il l'invitait à dîner, il lui faisait servir du vin exquis; mais un jour il négligea ce soin. Mou-seng s'imagina que le roi s'était refroidi à son égard, et s'enfuit précipitamment.

1. Ki-kang, surnommé *Cho-yé,* vivait sous la dynastie des Tsin. Il était doué d'un grand talent, mais il avait un extérieur rude et grossier, et négligeait les soins les plus essentiels de la propreté. Il avait de vastes connaissances et aimait particulièrement les philosophes Lao-tseu et Tchoang-tseu. Son plus grand plaisir était de boire et de jouer de la guitare.

2. C'est moins dans ces vers que dans l'histoire des deux hommes précités, qu'on doit chercher les railleries qui s'adressent à Song-sin. Mou-seng était un buveur incorrigible, et Cho-yé, malgré ses qualités honorables, ne se lavait point (disent les *Annales des Tsin*) et ne faisait rien pour rendre ses vêtement propres et décents. On veut dire évidemment que Song-sin ressemblait, par les mêmes défauts, à Mou-seng et à Cho-yé.

pouvait venir à bout, et ne savait comment se tirer d'embarras. Il avait vu en outre que Ling-kiang-sioué avait écrit des vers sur un éventail et ensuite sur un autre, aussi rapidement que le vent amasse les nuages épars, et sans faire le plus léger effort; d'un autre côté, il avait remarqué que Tao et Liéou les louaient et les exaltaient d'une voix unanime. Dans son embarras extrême, il avait le cœur tout en feu. Plus il se pressait et plus il se sentait incapable de composer. Il aurait voulu prétexter l'ivresse, mais il n'avait pas beaucoup bu; il aurait voulu feindre une indisposition, mais il ne pouvait la feindre subitement. Il se vit donc réduit à baisser la tête et à se creuser le cerveau. Mais Tao et Liéou, las de l'attendre, vinrent lui demander où il en était. Ne sachant que faire, il répondit : « La première phrase est achevée, seulement la liaison du milieu et la conclusion ont encore besoin d'être retouchées et repolies.

— Monsieur Song, lui dit le docteur Tao, ordinairement vous n'étiez pas comme cela; d'où vient qu'aujourd'hui vous éprouviez tant de de difficultés? Est-ce que par hasard le grand magicien aurait rencontré le petit magicien[1]?

— En vérité, lui dit Song-sin, c'est une chose étrange; le fait est qu'aujourd'hui je ne suis pas en verve.

— Monsieur, dit Ling-kiang-sioué en riant : « Une feuille de sycomore est tombée dans la rivière de Ou, et s'y

1. Dans un chapitre précédent, l'auteur dit plus clairement : Est-ce que le grand magicien aurait trouvé son maître dans le petit magicien? c'est-à-dire : Est-ce que le grand poëte aurait été vaincu par le petit?

est glacée [1]. » Ce seul vers a procuré à l'auteur une gloire immortelle. Au fond, ce n'est pas la quantité qui fait la beauté du style. Monsieur Song, l'illustre poëte, puisque vous avez achevé la première phrase, cela suffit. Permettez-moi de l'examiner un instant. »

Song-sin, sentant bien qu'il ne pourrait venir à bout de sa composition, fut bien aise de trouver un prétexte. « Regardez, dit-il, puisque vous le voulez absolument; quand vous aurez fini, je pourrai continuer tout à mon aise. »

Le bachelier Tching s'approcha aussitôt de la table, et prenant le papier, il le présenta à Ling-kiang-sioué. Celle-ci y ayant jeté un coup d'œil, vit qu'il n'avait écrit que deux lignes, l'une était le sujet et l'autre la première phrase; elles étaient ainsi conçues :

En me promenant au printemps avec deux amis, je suis arrivé à une chaumière;
Le maître de la maison a fait un aimable accueil à ses hôtes et leur a présenté une bouteille (de vin) et des tasses.

Ling-kiang-sioué ayant fini de lire, se mit à rire aux éclats. « En voyant, dit-elle, ces idées rares, ces pensées extraordinaires, je ne m'étonne plus, illustre poëte,

1. Ce vers est du poëte Thsouï sin-ming, qui vivait sous la dynastie des Thang. Il se vantait de surpasser Li-thaï-pé et Pée-lo-tién. Tching-chi-i, qui avait aussi beaucoup de prétentions, l'ayant rencontré, lui dit : « J'ai entendu dire que votre seigneurie a composé le vers *Fong-lo-ou-kiang-ling* (une feuille de sycomore est tombée dans le Kiang et s'y est glacée). Je serais curieux de voir la suite. » Sin-ming fut charmé de cette demande, et lui montra une multitude de pièces de vers. Avant d'avoir fini de les lire, Chi-i s'écria : « Ce que je viens d'entendre efface tout ce que j'ai vu jusqu'ici. » (*P'ing-tseu-louï-pien*, livr. XCVI, fol. 44.)

qu'elles vous aient coûté tant de peine; mais il ne convient pas que je fatigue notre hôte outre mesure. Permettez-moi de continuer et d'achever votre œuvre. Alors, prenant son pinceau, elle écrivit à la suite ces six lignes :

La hampe de mon pinceau me pèse mille livres.
Une demi-feuille de papier fleuri me semble avoir mille pieds de long.
Quoique j'aie sué sang et eau, je sens qu'à la fin mes forces sont à bout.
Si l'on me coupait jusqu'au dernier poil de barbe et de moustaches, je ne serais plus qu'un homme vulgaire.
Si les poëtes de mon étoffe recevaient le titre d'hommes distingués,
Quand on en aurait enlevé des charretées, on en trouverait encore à remuer à la pelle [1].

Après avoir fini d'écrire ces vers, elle pria le bachelier Tching de les présenter aux trois étrangers. Tao et Liéou, les ayant lus, ne purent s'empêcher de rire à gorge déployée, mais Song-sin, tout confus, suait à grosses gouttes, et le rouge lui montait jusqu'aux oreilles. Tout à coup, crevant de rage et de honte, il s'abandonna à la colère et se mit à crier et à tempêter. « Cette petite paysanne, dit-il, comment ose-t-elle s'émanciper ainsi? Moi, le savant Song-sin, lorsque je parcourais l'empire, les poëtes les plus renommés et les plus illustres lettrés me cédaient tous le pas. Comment consentirais-je à recevoir un affront de gens de votre espèce?

— Votre humble servante, dit Ling-kiang-sioué, pourrait-elle oser faire affront à un poëte? c'est le poëte lui-même qui s'est attiré un affront. »

1. Littéralement : il faudrait (encore) en mesurer au boisseau.

Alors elle se leva, et se tournant vers Tao et Liéou, elle leur fit une profonde révérence. « Messieurs, dit-elle en prenant congé d'eux, comme vos deux seigneuries restent ici, je devrais me tenir près de vous pour recevoir vos leçons; mais naturellement je ne puis endurer l'importunité et le tracas, et je fuis les procédés grossiers comme on fuit un ennemi. Tout à l'heure, j'ai été si violemment assaillie par le souffle de la grossièreté, que j'ai failli être renversée; je n'oserais rester plus longtemps. J'espère que vos deux seigneuries daigneront m'excuser. »

Après les avoir salués, elle se rendit d'un pas calme et aisé dans l'appartement intérieur.

Ces paroles n'avaient fait qu'enflammer davantage la colère de Song sin. « Cette petite coquine[1], sécria-t-il, comment a-t-elle osé me manquer à ce point? C'est abominable! c'est abominable!

— Monsieur Song, lui dit Tching en riant, je vous prie de vous calmer. Si ma nièce vous a manqué de respect, vous-même vous avez manqué de prudence.

— Où voyez-vous, dit Song-sin, que la prudence m'ait fait défaut?

— Avant-hier, lui dit Tching, sur l'affiche de ma nièce, il était clairement écrit : « J'invite les véritables poëtes à me donner des leçons; que ceux qui n'ont qu'une vaine renommée ne prennent point la peine de venir. Monsieur Song, puisque vous faisiez les vers avec tant de difficulté, vous n'aviez pas besoin de venir. »

1. Littéralement cette *ya-theou* (tête fourchue). Il emploie par mépris cette expression, qui désigne une servante, dont les cheveux sont divisés sur le sommet de la tête en deux touffes qui vont en s'écartant.

En achevant ces mots, il fit un éclat de rire qu'il comprima avec sa main.

Song-sin se voyant encore bafoué par le bachelier, étouffait de honte et de colère. Le rouge lui monta au visage. Alors frappant la table à coups de poing, il laissa échapper une foule d'injures et s'écria : « C'est abominable ! c'est abominable !

— Monsieur, lui dit Tching en riant, les gens de lettres qui passent gaiement leur temps à boire et à faire des vers, sont tous de la même famille[1] : comment pouvez-vous prendre un ton aussi grossier ? »

Tao et Liéou, voyant Song-sin abreuvé de mortifications, se décidèrent à partir. « Monsieur Song, dirent-ils, il y a des talens de tous les degrés ; pour le moment, nous ferons bien de partir ; quand vous vous sentirez en verve, rien ne nous empêchera de revenir. »

Song-sin, profondément abattu, se tenait ramassé en un tas et n'avait pas la force de répondre.

« Justement, dit Tching en riant, M. Song est tout troublé par la colère. Comme il est de bonne heure, je prierai vos deux seigneuries de vous asseoir encore un instant. Je vous offrirai une tasse de thé. Quand la bile de M. Song se sera calmée, il sera encore temps de vous mettre en route. »

Il ordonna alors aux domestiques de préparer du thé exquis et le leur offrit.

Tao et Liéou le remercièrent humblement. « Monsieur, dirent-ils, nous vous avons déjà bien importuné. »

1. C'est-à-dire : sont tous des hommes bien élevés.

Après le thé, Ling, le richard, leva une cruche de vin, et du ton le plus affectueux, les pressa plusieurs fois de boire encore un peu. Tao et Liéou burent gaiement avec lui, mais Song-sin ne disait mot.

Ling, le richard, s'empressa de verser une tasse de vin et la lui offrit lui-même. « Monsieur Song, lui dit-il, à quoi bon garder rancune? Ma petite fille est bien jeune; si elle a quelques imperfections, veuillez les oublier par égard pour moi. »

Song-sin était rouge de honte et se sentait gonflé de colère, sans pouvoir la surmonter ni lui donner un libre cours. Voyant que Ling-sin riait d'un air épanoui et le pressait amicalement de boire, il ne put se dispenser d'accepter une tasse de vin. « Bien que votre noble fille, dit-il, soit remplie d'intelligence, elle n'aurait pas dû me manquer.

— Je n'ai eu que cette fille, reprit Ling; j'ai un faible pour elle et la laisse suivre ses goûts littéraires. Comme elle se vantait de n'avoir pas d'égal en fait de talent et d'instruction, ce vieillard que vous voyez, n'étant qu'un villageois, se trouvait incapable d'en savoir le fin mot. J'avais appris aujourd'hui que le vénérable Song était un des premiers talents de l'empire, et que tout le monde lui cédait le pas avec respect. Mais, comme il vient de se faire bafouer par ma petite fille, je suis tenté de croire que le talent et l'esprit de ma petite fille n'avaient rien de vain ni de mal fondé. Seulement elle a manqué de générosité; elle ne devait certainement pas donner carrière à sa langue et railler le vénérable Song. Ça été vraiment une grande faute; mais j'ose espérer que le seigneur Tao

et M. Liéou voudront bien dire quelques mots en sa faveur. »

Pendant ce temps-là, Song-sin changeait de couleur à chaque instant. Il tenait toujours sa tasse, sans avoir la force de la déposer ni de la boire.

Le docteur Tao interrogea alors Ling, le richard. « Votre noble fille est-elle déjà fiancée? lui dit-il.

— Il est bien difficile de trouver un gendre, répondit Ling; voilà pourquoi elle n'est pas encore fiancée.

— A quel genre de mari la donneriez-vous? demanda le licencié Liéou.

— Ma fille, répondit Ling, le richard, m'a dit un jour qu'elle ne tenait ni à l'âge, ni à la figure, ni à la condition. Tout ce que je veux, c'est que son futur aille de pair avec elle pour le talent et l'instruction; c'est alors qu'il pourra l'épouser. Or, comme aujourd'hui le vénérable Song, cet homme d'un talent si élevé, a été battu par elle dans un concours, où voulez-vous que j'aille maintenant chercher un gendre? Vous conviendrez que c'est un affaire difficile.

— Il en a toujours été ainsi, reprit le docteur Tao.

— Messieurs, dit le bachelier Tching, laissons-là les propos oiseux; buvons gaiement quelques tasses, et tâchons de dissiper l'humeur noire de M. Song. »

Les deux beaux-frères s'amusèrent à lancer de mordantes railleries, au point que Song-sin faillit en crever de dépit. Tao et Liéou se levèrent alors, et ayant remis Song-sin sur ses pieds, ils se retirèrent en faisant leurs remerciments.

Après le départ de Song-sin, il survint beaucoup d'é-

vénements; de futiles motifs soulèvent les vents et la tempête; une bouche élégante rencontre une imagination fleurie.

Si vous ignorez comment Song-sin s'y prit pour susciter des hostilités, écoutez un peu; je vais vous expliquer cela dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII

UNE BELLE PERSONNE RENCONTRE UN BEAU JEUNE HOMME.

Song-sin ayant été cruellement bafoué par Ling-kiang-sioué, s'aperçut à son retour que Tao et Liéou étaient singulièrement refroidis à son égard. Il en éprouva un vif chagrin et se dit en lui-même : « Lorsque je cherchais des jeunes filles dans la ville de Yang-tchéou, je ne sais combien j'en ai vues ; mais lorsque je voulais leur faire écrire quelques caractères, elles éprouvaient mille difficultés. Comment se fait-il que cette petite drôlesse de la famille Ling, qui a tout juste douze ans, possède tant de talent et d'instruction, et compose des vers aussi aisément que si elle copiait quelque chose sur un registre? Ne dirait-on pas que c'est une autre Chân-taï? Je suis tenté de croire que le destin m'a fait naître sous une étoile de malheur qui n'est autre chose qu'une jeune fille. Quant aux peines qui me sont venues de Chân-taï, comme c'est moi qui me les étais attirées en excitant contre elle Yên-wén-ou, les chagrins que j'ai éprouvés dans la suite étaient encore supportables ; mais cette petite drôlesse de la famille Ling, en faisant coller une affiche sur le mur de la porte du couvent de Khiong-hoa, n'a-t-elle pas évidemment provoqué mon inimitié? Com-

ment voulez-vous que je digère cela? » Puis, réfléchissant encore : « Ce que j'ai mieux à faire, dit-il, c'est de délibérer avec Son Excellence Téou sur le projet qu'a formé M. Chân d'acheter des servantes, et je le prierai de l'acheter et de la lui offrir. En premier lieu, je pourrai assouvir ma haine; en second lieu, apaiser le ressentiment du vénérable Téou, et enfin trouver un marchepied pour m'élever à l'avenir : n'est-ce pas là un plan admirable? Quand j'aurai amené cette petite drôlesse à deux doigts de sa perte, elle apprendra à connaître le savoir-faire du vénérable Song. »

Son projet étant bien arrêté, dès le lendemain il alla voir le préfet Téou et lui raconta, de point en point, les larmes aux yeux, de quelle manière il avait été bafoué par Ling-kiang-sioué; il pria en même temps le préfet Téou de prendre soin de sa vengeance.

« Bien qu'elle ait eu de grands torts envers vous, lui dit Téou-koué-i, cependant personne n'a porté d'accusation contre elle : comment voulez-vous que je l'envoie prendre de but en blanc?

— Il n'est pas besoin de l'envoyer prendre, répondit Song-sin. Ces jours derniers, lorsque je sortais de la capitale, M. Chân, désirant choisir et acheter des servantes quelque peu lettrées pour servir sa fille, me donna à plusieurs reprises cette commission. Dès que je fus arrivé à Yang-tchéou, je cherchai de tous côtés sans pouvoir en trouver une seule. Mais tout à coup, le hasard m'a fait rencontrer avant-hier cette Ling-kiang-sioué, âgée de douze ans, et qui pour le talent et l'instruction ne le cède point à Chân-taï. Mais pour faire parade d'esprit et d'in-

telligence, elle m'a bafoué de cent manières. Si Votre Excellence daignait l'acheter à grand prix et l'offrir à M. Chân, vous pourriez d'un côté apaiser votre haine de l'autre jour, et de l'autre, vous fourniriez à votre serviteur le moyen d'assouvir son ressentiment. En vérité, ce serait gagner deux fois du même coup [1]. J'ignore ce qu'en pense Votre Excellence.

— Cela peut se faire, lui dit Téou-koué-i, seulement il ne serait pas convenable que j'allasse de suite l'acheter moi-même. Il faut absolument appeler des entremetteuses et leur donner cette commission. Quand elles seront venues m'en rendre compte, j'irai l'acheter, et alors l'affaire sera conclue dans les formes légales.

—Cela n'est pas difficile, reprit Song-sin, Votre Excellence n'a qu'à faire appeler des entremetteuses; je leur donnerai les instructions nécessaires, et dès qu'elles auront déclaré devant votre tribunal le nom de la jeune fille, ce sera une affaire bâclée. »

Deux ou trois jours n'étaient pas écoulés que le préfet Téou, se prêtant en effet au désir de Song-sin, chargea quelqu'un d'aller appeler un grand nombre d'entremetteuses et de leur donner les instructions suivantes : « A Pé-king, Son Excellence Chân, membre du conseil des ministres, possède une jeune demoiselle, âgée de dix à douze ans, que par un décret spécial notre auguste empereur a décorée du titre *de fille de talent*. Il désire chosir et

1. Cette locution répond à « *faire d'une pierre deux coups*, ou *prendre deux oiseaux d'un même coup de filet;* » mais ces proverbes ne rendraient pas le sens littéral du texte : c'est le moyen de (gagner) deux profits par une seule entreprise.

attacher à son service une douzaine de jeunes filles du même âge qu'elle, qui sachent écrire et soient versées dans les lettres. Ayant appris que les habitants de Yang-tchéou se distinguent par leurs talents, hier il m'a envoyé une lettre officielle qui m'ordonne de lui choisir et acheter (des jeunes filles). C'est dans ce but que je vous ai appelées pour vous donner ses instructions. Peu importe qu'une jeune fille soit d'un bourg ou d'un village, de la ville ou même du marché, toutes les fois que vous en aurez trouvé de l'âge de dix ou douze ans, connaissant les caractères et versées dans les lettres, prenez sur elles des informations exactes et venez m'en donner avis. Notre préfet les achètera même à un grand prix, sans y regarder; mais si vous les dérobez à ma connaissance et que vous manquiez de m'en instruire, il vous châtiera d'importance et vous traitera sans pitié. Je vous donne trois jours pour me rendre réponse. »

Les entremetteuses étant sorties, allèrent chacune de leur côté prendre des informations et vinrent successivement lui faire leur rapport. Le second jour, une entremetteuse, nommée madame Wang (madame Leroi), vint lui dire : « Dans le village de Hiang-kin, dépendant du district de Kiang-tou, Ling-kiang-sioué, fille d'un certain Ling-sin, âgée justement de douze ans, possède réellement du talent et de l'instruction. Je n'ai pas osé manquer de vous en informer. Votre Seigneurie est maîtresse de la choisir et de lui procurer de l'emploi. »

Ce que voyant le préfet Téou : « Le nom et le titre de Ling-kiang-sioué (Ling, *neige rouge*), dit-il, annoncent du talent et de l'instruction ; je suis sûr qu'elle mérite

d'être vué. » En conséquence, il accepta cette proposition et, appelant un messager, il lui donna les ordres suivants : « Allez dans la maison de Ling-sin avec cette entremetteuse, vous lui direz : Son Excellence Chân, le « premier ministre de l'empereur, ayant appris que votre « demoiselle a du talent, désire l'acheter sans regarder à l'argent pour qu'elle devienne la compagne de sa noble fille. » Vous lui demanderez d'une manière précise quelle somme il désire ; moi, le préfet, je la lui donnerai exactement. C'est une belle affaire pour lui ; aussi n'ai-je pas besoin de vous délivrer un mandat d'amener. S'il s'avisait d'user de faux-fuyant et de refuser, j'ordonnerais aussitôt au chef du district de Kiang-tou d'aller la prendre lui-même. »

Le messager obéit à cet ordre et n'osa manquer de diligence. Il se rendit aussitôt avec l'entremetteuse chez Ling, le richard, et lui exposa cette affaire.

Ling, le richard, en fut tellement effrayé qu'il faillit s'évanouir. Il pria en toute hâte le bachelier Tching de venir consulter avec lui. « D'où peut venir, lui dit-il, cette malheureuse affaire? Il faut qu'elle soit tombée du ciel.

— Il n'est pas besoin d'explications, répondit le bachelier Tching ; cela vient certainement de Song-sin, qui, avant-hier, a reçu de ma nièce un cruel affront. Comme il est l'ami intime du préfet Téou, il aura inventé ce stratagème odieux pour se venger.

— Si Song-sin avait réellement suscité ce détestable complot, reprit Ling-sin, comment madame Wang, l'entremetteuse, aurait-elle pu faire son rapport ? » Aus-

sitôt, il acheta d'abord du vin pour traiter le messager; puis il se saisit de l'entremetteuse et l'accabla de coups. « Anciennement, dit-il, je n'ai point excité votre haine, et maintenant je n'ai pas non plus provoqué votre ressentiment; pourquoi avez-vous fait connaître le nom et le titre de ma fille? »

L'entremetteuse commença par tergiverser; mais, pressée et vaincue par les coups, elle se vit obligée d'avouer la vérité. « Seigneur Ling, lui dit-elle, vous n'avez pas besoin de me frapper ainsi. C'est une autre personne qui a ourdi ce complot et qui m'a ordonné de faire connaître (votre fille au préfet). Je vous proteste que je n'ai agi que par contrainte.

— Et quelle est cette autre personne? demanda Ling-sin.

— Réfléchissez un peu, reprit-elle; quel est l'individu qui a essuyé vos affronts? Eh bien! c'est lui-même.

— Est-ce possible? s'écria le bachelier Tching. J'avais dit tout de suite que c'était ce misérable, mais il n'y a pas de danger. Je vais aller trouver le préfet Téou et je lui exposerai clairement cette affaire. Je verrai comment il prendra cela. S'il le soutient, j'irai de suite l'accuser devant le tribunal des censeurs. Serait-il possible qu'un ministre d'État usât, sans motif, de son autorité pour enlever la fille d'un homme libre et en faire une servante?

— C'est précisément ce qu'il faut faire, lui dit Ling-sin, et alors l'affaire ira bien. »

Le bachelier Tching, fier de son grade littéraire, se hâta de prendre son costume et son bonnet de céré-

monie, et, en compagnie du messager, il alla rendre visite au préfet, qui se trouvait justement dans la salle d'audience. Il se présenta avec empressement devant lui et lui parla en ces termes : « La nièce du bachelier que vous voyez, bien qu'elle appartienne à une famille de villageois, ne manque ni de vêtements, ni de nourriture. Comment consentirais-je à la vendre pour qu'elle devînt une servante dans une maison étrangère? Tout cela vient d'un homme sans emploi, nommé Song-sin, qui, en voulant faire des vers, a essuyé un affront de la part de ma nièce. Voilà pourquoi il est venu débiter des calomnies devant Votre Excellence pour susciter des hostilités. Je prie Votre Excellence de scruter avec vos lumières ce perfide complot, et de rendre la paix à une honnête famille.

— Le ministre Chân, dit le préfet Téou, m'a adressé un ordre officiel pour me charger de lui acheter des servantes. En quoi cette affaire peut-elle regarder Song-sin? Vous dites que Song-sin m'a débité des calomnies. Croyez-vous qu'un préfet comme moi soit homme à prêter l'oreille à la calomnie? Après avoir entendu des paroles aussi téméraires, si je n'avais pas égard à votre qualité de lettré, je devrais vous châtier sur-le-champ. Partez vite, et allez exhorter Ling-sin à présenter au plus tôt votre nièce dans l'hôtel de Chân. Vous aurez beau dire que c'est pour être servante, j'imagine que si elle sert dans la maison d'un ministre d'État, ce sera beaucoup plus honorable pour elle que d'être une paysanne dans votre pauvre village.

— Il vaut mieux, dit le bachelier, être le premier des

coqs que le dernier des bœufs[1]. Tel est le sentiment de toutes les personnes qui ont de l'élévation dans le caractère. Ajoutez à cela que ma nièce, bien qu'elle soit une fille d'un petit village, a beaucoup lu et connaît les caractères; elle est versée dans la littérature et possède à fond les rites; pour le talent et la vertu, elle ne le cède en rien aux femmes célèbres de l'antiquité. Serait-il possible qu'une personne dont la beauté égale le jade le plus pur se laissât ravaler jusqu'à la condition des robes bleues[2]? Je supplie Votre Excellence de soutenir les intérêts de la morale publique et d'entr'ouvrir un côté du filet[3]. Gardez-vous de flatter les hommes puissants et de prêter l'oreille à la calomnie, de peur d'en venir à brûler la guitare et à faire cuire la cigogne[4]. »

A ces mots, Téou-koué-i frappa sur sa table et entra dans une violente colère : « Qu'entendez-vous, dit-il, par les hommes puissants? Qu'entendez-vous par des paroles calomnieuses? Vous qui n'êtes qu'un bachelier[5], comment vous oubliez-vous à ce point dans ma salle d'au-

1. Ce proverbe veut dire qu'il vaut mieux être le premier dans une humble condition, que le dernier dans un rang élevé. J'ai suivi la leçon et le sens que donne l'ouvrage intitulé : *Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. VI, fol. 6.

2. C'est-à-dire : des servantes qui sont vêtues de bleu.

3. C'est-à-dire : de permettre que ma nièce échappe au piége qu'on lui a tendu.

4. C'est-à-dire : vous attirer les plus grands malheurs. I-kong, roi de Weï, perdit son royaume pour avoir trop aimé une cigogne; Fang-ssé-lin, pour avoir trop aimé sa guitare, commit un crime et fut puni de mort. (*Yun-fou-kiun-yu*, liv. XIX, fol. 19.) On peut supposer que, par une sorte de vengeance, ils détruisirent les deux objets qui avaient été la cause de leur malheur.

5. Littéralement : un collet bleu.

dience? Si ce ministre, revêtu d'une autorité imposante, se sert de son argent pour pour obtenir une jeune fille, on ne saurait y trouver à redire. »

Il appela alors le trésorier et lui ordonna de prendre dans la caisse trois cents onces d'argent. « Allez, lui dit-il, avec le messager, vous remettrez cette somme à Ling-sin avec ordre d'amener, d'ici à trois jours, Ling-kiang-sioué dans mon hôtel. Si vous éprouvez de la résistance, vous amènerez Ling-sin lui-même, et vous viendrez me rendre réponse. Et s'il envoie encore le bachelier pour m'importuner, les satellites lui appliqueront quarante coups de bâton. »

A ces mots, il fit chasser le bachelier Tching et le mit dehors. Celui-ci voulut encore raisonner, mais il ne put lutter contre les satellites du préfet, qui le poussèrent brutalement et l'expulsèrent au delà de la seconde porte, après lui avoir déchiré son habit et son bonnet.

Le bachelier était transporté d'indignation et jetait les hauts cris. « Vous avez beau abuser ici de votre pouvoir, disait-il, demain je m'adresserai au vice-roi, au juge criminel, à chacun des magistrats qui dépendent des trois surintendants[1]. Où a-t-on vu un magistrat, qui est le père du peuple, acheter de force les enfants du peuple? »

De suite, il s'en revint tout droit à la maison, et apprit à Song-sin que le préfet voulait user de violence pour acheter sa fille. Il voulait se concerter avec des bacheliers des trois écoles pour rédiger ensemble une requête, et porter

1. Ce sont : 1° le percepteur des impôts d'une province; 2° le juge criminel; 3° l'inspecteur du sel.

plainte devant le juge général de la province de Nan-king.

Dans ce moment, Ling-kiang-sioué était déjà instruite de cette affaire; elle pria en conséquence son père et son oncle de venir la trouver et leur parla ainsi : « Si vous exposez, devant chaque tribunal, que Song-sin s'est appuyé sur le pouvoir pour perdre quelqu'un, et que le préfet Téou a acheté une personne libre pour flatter un supérieur, vous pourrez plaider contre eux avec succès; seulement je songe que mon père et mon oncle ayant élevé et instruit une fille douée de talent et de beauté, ils ne consentiront jamais à jeter une perle brillante dans un coin obscur, en la mariant à la légère avec le premier venu. Je l'ai déjà dit à mon père, pour que je promette à quelqu'un de l'épouser [1], il faut absolument qu'il l'emporte sur moi en talent et en beauté. Mais dans notre pauvre village, où voulez-vous que je trouve un homme doué de talent et de beauté? Je pense que la capitale, où réside l'empereur, est le rendez-vous de tous les hommes de talent. Je songeais constamment à y faire une excursion; mais, à mon grand chagrin, je n'en trouvais pas le prétexte. Voici aujourd'hui une occasion qui répond justement au vœu de mon cœur: pourquoi ne pas employer ruse contre ruse, en allant faire un tour à la capitale, pour prendre rang dans le monde et répandre ma réputation?

1. Il y a en chinois : lier *Sse* et *Lo*, par abréviation pour *Thoussé* et *Niu-lo*. Ce sont des plantes grimpantes qui s'attachent, l'une aux arbrisseaux, l'autre aux pins. Cette expression se dit d'une fille qui prend un époux, qui doit devenir son appui.

— Tu es dans l'erreur, mon enfant, lui dit Ling-sin. Si, de notre propre mouvement, nous allions faire une excursion à l'orient ou à l'occident, au midi ou au nord, cela dépendrait de toi et de moi. Mais si je recevais ses trois cents onces d'argent, ce serait te livrer à lui comme une marchandise! Si, une fois arrivé à la capitale, j'allais te conduire dans l'hôtel de Chân, tu serais comme un oiseau dans une cage, et tu deviendrais une servante ou une concubine soumise à tous ses caprices. Pourrais-tu alors jouir de ton indépendance? Dans ce haut et profond hôtel d'un ministre d'État, non-seulement il te serait impossible de choisir un époux doué de talent, mais je craindrais même que tu ne pusses voir une seule fois la figure de ton père. » Tout en parlant, il laissa échapper de grosses larmes.

« Mon père, dit Ling-kiang-sioué en souriant, qu'avez-vous besoin de vous affliger ainsi? Ce n'est pas que votre fille veuille se vanter devant vous; mais puisqu'elle possède tant de talent et d'instruction, soyez sûr que, même en présence de l'empereur, elle ne se laisserait pas traiter avec dédain. Quel est le ministre qui serait assez osé pour vouloir faire de moi une servante ou une concubine?

— Ma fille, reprit Ling-sin, une telle jactance est fort déplacée. Le proverbe dit avec raison : « Le fer craint de « tomber dans le *fourneau*, l'homme craint de tomber « dans le *panneau*. » Depuis l'antiquité, les grands héros et les sages illustres qui sont tombés dans le malheur ont tous subi le joug des autres. A plus forte raison (es-tu menacée du même sort) toi, qui n'es qu'une

petite fille de douze ans! Une fois arrivée dans l'hôtel du ministre et dans l'appartement des femmes, quand tu aurais assez de talent pour ouvrir le ciel, il serait à craindre que tu ne pusses t'échapper.

— Quiconque ne peut s'échapper d'un pas dangereux, reprit sa fille, ne peut être compté pour un héros ni pour un brave. Tranquillisez-vous, mon père, et essayez un peu de me voir à l'œuvre; je vous jure que je ne déshonorerai pas ma famille.

— Ma fille, reprit Ling-sin, tu aurais beau jurer que tu n'échoueras pas une fois sur dix mille, dis-moi un peu comment mon cœur pourrait se tranquilliser?

— Mon père, répondit Ling-kiang-sioué, si votre cœur se tourmente, priez mon oncle de me conduire à la capitale et vous reconnaîtrez que je dis vrai.

— Depuis que ta mère n'est plus, tu ne m'as pas quitté[1] un seul instant. Mais maintenant, une fois que tu seras partie, peux-tu dire quel jour je pourrai te revoir?

— Une fois partie, dit Ling-kiang-sioué, dans dix ans au plus et dans cinq ans au moins, je reviendrai certainement dans notre village avec des habits brodés. Après avoir satisfait, comme le ferait un homme de cœur, la vengeance de mon père, je lui avouerai la faute que j'ai commise en le quittant à la légère.

— Ma nièce, repartit le bachelier Tching, si vous avez de si hautes vues, je vais sur-le-champ préparer une

1. Littéralement : tu ne t'es pas éloignée un instant d'au bas de mes genoux.

voiture et un cheval et vous accompagner. Ce ne sera pas une grande dépense. Qu'avez-vous besoin de vous servir de l'occasion qu'offre la famille Chân?

— Mon oncle, reprit Ling-kiang-sioué, il est une chose que vous ignorez. Suivant ce que j'ai appris depuis longtemps, la famille Chân possède une jeune fille de talent aussi distinguée par son mérite littéraire que par les charmes de sa personne, et que l'empereur honore d'une haute estime. Votre nièce ne croit pas que, parmi toutes les jeunes filles de l'empire, il y en ait une seule qui l'emporte sur Ling-kiang-sioué. Je veux composer une fois avec elle. Mais si j'allais de mon propre mouvement à la capitale, me serait-il facile de rencontrer aisément la jeune fille qui réside dans le gynécée de ce ministre d'État? Si, au contraire, je profite aujourd'hui de la voiture et des chevaux de la famille Chân pour entrer dans la famille Chân, ne sera-ce pas une excellente chose?

— Ma nièce, dit le bachelier, comment pouvez-vous former des plans si arrêtés? Quand vous serez arrivée là, s'il survenait quelque changement imprévu, que feriez-vous?

— Pour moi, répondit Ling-kiang-sioué, si le ministre changeait d'idée, avec mon talent je ferais face à tout; mon père et mon oncle, veuillez vous tranquilliser. A quoi bon vous forger des inquiétudes excessives? »

Ling-sin, voyant que sa fille était fermement décidée à partir, ne put s'empêcher de l'écouter. Le bachelier sortit avec lui, et s'adressant au messager : « Naturellement, lui dit-il, je devrais porter une affaire aussi injuste devant un magistrat supérieur et la lui exposer dans tout

son jour; mais, contre mon attente, ma nièce a changé de sentiments; elle veut absolument s'en aller et m'a ôté tout moyen de la retenir.

— Puisque mademoiselle Ling veut réellement partir, dit le messager, c'est une excellente chose. »

A ces mots, le trésorier lui offrit trois cents onces d'argent. « Je prie, dit-il, le vénérable Ling de recevoir cette somme. Il faut que nous nous en retournions pour rendre réponse au préfet.

— Pour partir, dit Ling-sîn, elle partira; mais je ne puis pas encore recevoir l'argent; en attendant, déposez-le dans la caisse.

— Puisque mademoiselle consent à partir, reprit le trésorier, pourquoi ne pas recevoir l'argent?

— Lorsqu'elle sera partie d'ici, lui dit Ling-sîn, j'ignore si elle appartiendra ou non à la famille Chân.

— Puisque c'est le seigneur Chân qui l'appelle, dit le trésorier en riant, comment n'appartiendrait-elle pas à la famille Chân?

— Ce n'est pas encore très-certain, dit Ling-sîn; néanmoins, emmenez-la et faites votre rapport à Son Excellence; mais, pour le moment, déposez l'argent dans la caisse publique. Quand j'aurai reçu d'elle des nouvelles datées de la capitale, j'aurai toujours le temps de recevoir cette somme.

— Cela peut se faire, dit le messager, mais quand partira mademoiselle Ling?

— Cela dépend, répondit Ling-sîn, du jour que choisira Son Excellence Téou. »

Le messager ayant reçu la parole de Ling-sîn, s'en re-

vint avec le trésorier pour rendre réponse au préfet Téou. Celui-ci, apprenant qu'elle consentait à venir, se sentit transporté de joie. Après avoir délibéré avec Song-sin, il rédigea une pièce officielle où il offrait une servante au ministre ; puis il engagea Song-sin à écrire une lettre pour lui témoigner sa reconnaissance, faire l'aveu de sa faute, et lui exprimer, en le flattant, le désir d'obtenir de l'avancement. De plus, il envoya quatre employés qui avaient sa confiance pour protéger et accompagner (la jeune fille) sur toute la route. Il acheta ensuite deux jeunes filles pour la servir, lui fit faire une quantité de vêtements, et loua une grande barque qui devait la conduire directement à la baie de Tchang-kia. Alors, ayant choisi un jour heureux, il envoya une chaise à porteurs au-devant de Ling-kiang-sioué pour la mener à son hôtel, et l'accompagna en personne au moment de son départ.

Or, les parents et alliés de la famille Ling, ayant appris que Ling-kiang-sioué avait été vendue au ministre Châu, ils vinrent tous ensemble pour s'y opposer. « Vénérable Ling, dirent-ils, il faut que vous ayez tout à fait perdu l'esprit ; vous ne manquez ni de bois, ni de riz ; comment pouvez-vous vendre dans la capitale, à une énorme distance, votre propre fille, qui est belle comme les fleurs et le jade? Comme mademoiselle Ling possède tant de talent et d'instruction, craignez-vous qu'il n'y ait pas quelque grand personnage qui vienne la demander en mariage? Quand elle n'épouserait qu'un agriculteur d'une condition et d'une fortune égales à la sienne, cela vau-

drait mieux que de quitter son village et d'aller s'abreuver de douleur?

— Mademoiselle Ling est bien jeune, disaient d'autres, et ne connaît point les affaires du monde; un voyage lui paraît un jeu d'enfant. Demain, lorsqu'elle sera arrivée à sa destination, si elle ne s'y plaît en aucune manière, dans ce moment-là, il sera trop tard de se repentir. »

Pendant que chacun continuait à dire son avis, Ling-sin ne cessait de pleurer. Mais Ling-kiang-sioué lui dit d'un air épanoui : «C'est le perroquet qu'on met en cage : où avez-vous vu qu'on y mît le phénix? Quand je serai arrivée dans l'hôtel de Chân, si sa petite-fille a réellement quelques parcelles de talent et d'esprit, qui sait si je ne resterai pas avec elle pendant deux ans? mais si, comme Song-sin, elle n'a qu'une réputation imaginaire, je n'aurai besoin que d'une ou deux pièces de vers pour démasquer son ignorance. Alors elle me priera instamment de sortir, et craindra encore que mon départ ne soit trop lent. Comment oserait-elle me retenir? »

Après avoir entendu ces paroles, quelques-uns de ses parents ne firent qu'en rire, tandis que d'autres cherchaient à la dissuader.

Après deux jours passés dans le trouble et le chagrin, le moment du départ arriva. Ce jour-là, le préfet Téou avait envoyé, au-devant d'elle, une troupe de musiciens et une chaise à porteurs.

Ling-kiang-sioué ayant terminé sa toilette, alla saluer son père et lui faire ses adieux. « Ce voyage, lui dit-elle, n'a pour but que de faire une excursion dans la capitale;

je n'y vais point pour contracter un mariage : qu'avez-vous besoin de vous affliger ainsi?

— Si tes paroles peuvent se réaliser, dit Ling-sin, ce sera pour moi un immense bonheur. Ton oncle va te conduire à la capitale ; dès que tu auras quelques nouvelles, tu le renverras promptement afin de faire cesser l'inquiétude de mon cœur. »

Ling-kiang-sioué le lui promit ; puis elle monta dans sa chaise et s'éloigna.

Les racines délicées du nymphéa veulent se rattacher à l'aile du condor [1] ;
Le loriot a conçu les grands desseins de l'oie sauvage [2].
Ne dites pas que la jeune personne du gynécée n'est qu'une petite fille ;
Sa vue admirable est profonde comme la mer.

Ling-kiang-sioué arriva bientôt à l'hôtel du préfet. Téou-koué-i se trouvait justement dans la salle d'audience, et n'attendait que le moment de l'accompagner pour la faire embarquer, lorsque, tout à coup, il la vit monter dans la salle. Quoiqu'elle fût encore fort jeune, elle avait une démarche calme et légère comme une fille des dieux qui serait descendue sur la terre. En voyant son air distingué et sa tournure pleine de grâce, il crut trouver en elle une autre Chân-taï, et il éprouva en lui-

1. Ces deux vers signifient que la jeune villageoise veut s'élever en s'attachant à la maison d'un personnage éminent, et que, dans son humble sphère, elle aspire à une haute destinée.

2. C'est-à-dire : veut prendre, comme lui, un sublime essor. Suivant le philosophe Tchoang-tseu, l'oie sauvage, d'un seul vol, peut franchir, en s'élevant, un espace de mille *li*, ou cent lieues (*sic*).

même un sentiment de surprise et d'admiration. Quand elle fut arrivée devant lui, il s'imagina qu'elle allait le saluer jusqu'à terre, et il se disposait à quitter son siège pour lui rendre sa révérence et l'accueillir avec les plus grands égards; mais, contre son attente, Ling-kiang-sioué se contenta de s'incliner profondément en lui souhaitant une fois mille félicités[1]; puis elle resta debout sans bouger.

Le préfet en fut fort mortifié. « Est-ce bien vous qui êtes Ling-kiang-sioué? lui demanda-t-il.

— C'est moi-même, répondit-elle d'une voix claire et nette.

— J'ai entendu dire que vous vous êtes donné à vous-même le titre de *Siao-thsaï-niu* (la petite fille de talent). Si vous avez du talent, vous devez avoir de l'instruction, et si vous avez de l'instruction, vous devez connaître les rites. D'où vient qu'en paraissant devant moi (qui dois être respecté comme un père et un aïeul) vous ne m'avez pas salué jusqu'à terre?

— Puisque Votre Excellence raisonne si bien sur les rites, elle doit savoir peser les circonstances[2]. Si votre servante n'avait pas été achetée par le ministre Chân, et qu'elle pût encore être comptée parmi les habitants de Yang-tchéou, comment oserait-elle ne pas se prosterner jusqu'à terre devant Votre Excellence? Mais maintenant elle appartient à la maison du ministre Chân; serait-il

1. C'est-à-dire : en lui faisant un simple salut.

2. L'expression chinoise (*ta-khiouen*) signifie comprendre les nécessités d'une situation ou d'une époque, qui obligent une personne à s'écarter des usages établis.

convenable qu'une personne de la maison d'un ministre d'État se prosternât jusqu'à terre dans la salle d'un préfet? »

A ces mots, le préfet Téou éprouva une vive émotion. « Quand vous seriez, lui dit-il, de la maison d'un ministre d'État, est-ce que cela vous donnerait la moindre importance?

— Au fond, répondit Ling-kiang-sioué, les personnes de la maison d'un ministre d'État n'ont point d'importance par elles-mêmes; seulement, comme les gens qui font leur cour au ministre sont très-nombreux, elles ne peuvent manquer d'acquérir quelque importance.

— Bien que vous appartenez, lui dit-il, à la maison d'un ministre d'Etat, cependant vous n'avez pas encore mis le pied dans son hôtel. Votre malheur ou votre bonheur est en mon pouvoir. Comment osez-vous me braver avec tant d'audace?

— Excellence, reprit Ling-kiang-sioué, parce que votre servante n'est pas encore entrée dans l'hôtel du ministre, mon malheur ou mon bonheur est en votre pouvoir. Si donc j'ai été ravalée au rang de servante et d'esclave, quoique je sois née dans une condition libre, ça été par ordre de Votre Excellence. Demain, quand je serai entrée dans l'hôtel du ministre d'État, si l'on ne me reçoit ni bien ni mal, l'offre de Votre Excellence sera comme non avenue; mais si je suis accueillie avec quelque bienveillance, le malheur ou le bonheur de Votre Excellence sera entre mes mains. Votre servante ne craindra pas de faire connaître, en toute vérité, ses bienfaiteurs ou ses ennemis. Votre Excellence fera bien d'y songer mûrement. »

En entendant ces paroles, le préfet Téou éprouva une profonde émotion et changea de couleur. « Suivant ce que vous venez de dire, reprit-il, en voulant gagner l'affection d'une personne, je me suis attiré la haine d'une autre, et lorsque je ne suis pas encore certain que cette affection puisse être profonde, la haine que je me suis attirée a déjà pris une gravité terrible. Cela n'est pas tolérable. » Là-dessus, il baissa la tête et s'abandonna à de profondes réflexions; il songea même à revenir de son projet.

Ce que voyant Ling-kiang-sioué : « Excellence, lui dit-elle en souriant, vous n'avez pas besoin de vous préoccuper de cette affaire; je sais parfaitement que ce n'est point vous qui l'avez suscitée; seulement, Votre Excellence a trop ajouté foi à la calomnie. Si j'allais me venger de Votre Excellence au lieu du calomniateur, je manquerais à moi-même[1]. Je vous en supplie, seigneur, tranquillisez-vous. Je veux oublier à la fois le bien et le mal qu'on m'a fait. Aujourd'hui, je vais faire une convention avec Votre Excellence. J'ose vous confier la maison de mon père et de mon oncle. S'ils jouissent de la paix, je veux sacrifier ma vie pour vous remercier; mais si vous faites encore leur malheur[2], vous trouverez en moi un ennemi implacable. Soyez sûr que je ne manquerai pas de parole. Votre Excellence fera bien d'y songer. »

A ces mots, le préfet prit un air joyeux et lui dit : « En entendant un tel langage et en voyant votre noble con-

1. Littéralement : je ne serais pas une fille.

2. En chinois : *yu-jou* (chair de poisson), comme si l'on disait familièrement : *si vous les mettez en chair à pâté.*

duite, je reconnais que non-seulement vous effacez notre siècle par votre talent et votre esprit, mais encore que la renommée de votre caractère héroïque se propagera pendant mille générations. En vérité, vous êtes digne d'affection et de respect. Quand vous serez arrivée à la capitale, vous êtes sûre de faire quelque grande rencontre. C'est par erreur que j'ai ajouté foi à la calomnie; mais aujourd'hui il n'est plus temps de m'en repentir. Quant à votre père et à votre oncle, je prendrai soin d'eux pour obéir avec respect à vos instructions. Si vous trouvez l'occasion de parler pour moi, veuillez de grâce ne pas oublier vos engagements d'aujourd'hui.

—Après avoir reçu vos avis lumineux, dit Ling-kiang-sioué, quand je serais une plante ou un arbre, je saurais encore reconnaître vos bienfaits. »

Le préfet fut ravi de joie. De suite, il l'invita à entrer dans un salon de l'intérieur, et pria sa noble épouse de faire de magnifiques préparatifs pour lui offrir le repa d'adieu. Après quoi il la conduisit, au son des instruments de musique, jusqu'à l'endroit où elle devait s'embarquer. Ayant appris que le bachelier Tching devait la mener dans la capitale, il lui fit cadeau de vingt-quatre onces d'argent pour son voyage.

Quoiqu'il la flatte dans des vues intéressées,
La vérité est qu'il n'épargne rien pour lui faire sa cour.
Au fond, la gloire et le déshonneur dépendent du destin,
Pourquoi ne point attendre qu'il les envoie de lui-même?

Le préfet Téou conduisit Ling-kiang-sioué jusque dans son bateau, et de suite, il envoya un messager qu'il char-

geait de porter, en toute hâte, sa carte de visite et ses compliments à Ling, le richard. En outre, il lui ordonna de dire : « S'il vous survient quelque affaire, rien n'empêche que vous ne veniez me trouver dans mon hôtel. »

Ling-sin ayant vu que sa fille avait répondu au préfet, pendant un certain temps, en se tenant debout devant lui, et que le préfet lui avait donné les plus grandes marques de respect, il comprit que sa jeune fille avait de la capacité et commença à se tranquilliser l'esprit. Mais il ne voulut s'en retourner qu'après le départ de son bateau.

Revenons maintenant à Ling-kiang-sioué. Depuis qu'elle avait quitté son père, elle marchait avec une noble assurance, sans que son visage portât les moindres traces de cette séparation. Tout le long de la route, si elle rencontrait une montagne, elle la contemplait ; si c'était une rivière, elle y promenait ses regards ; si elle passait devant un lieu qui offrit les vestiges de quelque personnage de l'antiquité, elle ne manquait pas de le visiter et d'y laisser des vers. Un jour qu'on était arrivé dans le district de Wèn-chang, de la province de Chân-tong, elle vit un bosquet d'arbres verdoyants. Au milieu des arbres, on apercevait vaguement la tête et le dos de deux animaux placés devant un temple. Ling-kiang-sioué, les ayant découverts dans le lointain, du milieu du bateau, elle demanda quel était cet endroit :

« Ce lieu, dirent les gens du bateau, appartient au district de Wèn-chang ; le temple rouge que vous voyez devant vous, s'appelle la chapelle de Min-tseu. C'est un monument antique.

— Puisque c'est, dit-elle, un monument antique consacré à la mémoire du grand sage Min-tseu-kiên [1], je ne puis me dispenser de le visiter. » Elle pria alors le patron du bateau d'aborder au rivage, ajoutant qu'elle désirait descendre pour y jeter un coup d'œil.

« Le soleil s'incline déjà vers le couchant, dit le patron, et de plus le vent est favorable; il nous faut marcher vite; vous ferez bien de renoncer à votre visite.

— Et pourquoi y renoncerais-je? reprit Ling-kiang-sioué. » Le patron, ne pouvant résister à ses instances, baissa la voile et amarra le bateau près du rivage, en face du temple. « Mon voyage est très-pressé, lui dit-il; comme ce temple renferme une multitude de choses remarquables, contentez-vous d'y jeter un coup d'œil et revenez vite dans le bateau; je vous en supplie, ne vous amusez pas. »

Ling-kiang-sioué le lui promit. Aussitôt, elle s'avança avec le bachelier Tching, et emmena à sa suite deux servantes qui portaient des pinceaux et un encrier. Les deux employés du préfet marchaient devant eux et leur servaient de guides. Ling-kiang-sioué étant arrivée devant la porte du temple, elle vit, au premier coup d'œil, que les sentiers qui y conduisaient suivaient les détours de la montagne. Elle prit un petit chemin et s'approcha à une demi-portée de flèche de la grande salle du temple. Quoique ce monument ne fût pas en bon état, cependant il n'était pas fort dégradé. Ling-kiang-sioué le con-

1. Min-tseu-kiên vivait sous le règne de Hiao-wou-ti, de la dynastie des Hân, entre les années 140 et 87 avant J. C.

templa un instant en le saluant avec respect; puis elle parla ainsi au bachelier Tching : « Jadis, Min-tseu-kièn ne voulut pas être employé par les hommes du pouvoir; pour les éviter il s'enfuit à Wèn-chang, et bientôt il devint un sage éminent dont le nom vivra pendant mille générations. Moi, Ling-kiang-sioué, quoique je sois fort jeune, je suis une fille de talent; comment irais-je dans la maison des hommes puissants? Il serait difficile de dire combien on y voit de querelles et de dissensions.

— Ce personnage, dit le bachelier, était un sage éminent de l'école du Saint (de Confucius); toi, qui n'est qu'une jeune fille, comment oserais-tu te comparer à lui?

— Cheun [1] n'était qu'un homme, reprit Ling-kiang-sioué; moi aussi j'appartiens à la classe de l'homme; quiconque sait agir peut lui ressembler. »

Apres avoir poussé quelques soupirs, elle prit un pinceau et un encrier que portait une servante, et, sur un mur blanchi, qui était voisin d'une colonne située à l'ouest, elle écrivit les vers suivants :

Depuis mille générations, on honore ceux qui se sont éloignés du seuil des grands.

Pourquoi une jeune fille aux fins sourcils court-elle au-devant d'eux?

C'est parce qu'elle croit fermement à cette parole de Nichân (Confucius) :

Si vous le frottez (le jade), il ne s'use point; si vous le tachez avec de la boue [2], il ne noircit point.

1. Nom d'un ancien empereur très-renommé par sa vertu.
2. Le mot chinois *nie* désigne une boue noire qu'on trouve au

A la suite elle écrivit : « Fait par Ling-kiang-sioué, petite fille de talent, âgée de douze ans, du pays de Wei-yang. »

Après avoir fini d'écrire, Ling-kiang-sioué, accompagnée du bachelier Tching, alla de tous côtés, derrière le temple, pour se promener. Mais, au moment où elle y pensait le moins, elle fit une heureuse rencontre. Comme elle allait s'en retourner, soudain elle vit un jeune bachelier qui sortait du temple. Vous demanderez sans doute quel était ce jeune bachelier : son nom de famille était P'ing (égal), son nom d'enfance Jou-heng, et son nom honorifique Tseu-tchi. Il était originaire de Lo-yang, dans la province de Ho-nân. Il avait perdu son père et sa mère dès sa plus tendre enfance. Sa figure ressemblait au plus beau jade, et son corps pouvait être comparé à l'or le plus pur. Il avait alors seize ans. Comme le ciel l'avait doué d'une rare intelligence, dès qu'un texte lui avait passé sous les yeux, il ne l'oubliait plus ; il composait du *wén-tchang* (de la prose élégante) sans avoir besoin de réfléchir. A l'âge de treize ans, il avait concouru pour être bachelier et avait obtenu le premier rang. A chaque examen, s'il n'était pas le premier, il était le second, et ne passait jamais la troisième place. Cette année-là, il arriva un président du concours qui n'aimait que l'argent. Il mit en tête de la liste le fils d'un grand magistrat retiré, et accorda la seconde place et les neuf suivantes à des jeunes gens de familles opulentes dont l'esprit était complète-

fond de l'eau. Ling-Kiang-sioué veut dire que la pureté de son caractère n'a rien à craindre du contact des grands.

ment bouché. Puis il relégua P'ing-jou-heng à la onzième place. P'ing-jou-heng en fut indigné et, dans la salle même du concours, il apostropha le président. Celui-ci entra dans une grande colère et voulut le faire châtier sur-le-champ. Mais P'ing-jou-heng ôta vivement sa tunique et son bonnet, et les remit au président. « Si je voulais, lui dit-il, être un bachelier de Lo-yang, je permettrais au président du concours de me châtier. C'est le sort de ces pauvres bacheliers qui ne savent ni parler clairement, ni raisonner suivant la justice ; mais moi, P'ing-jou-heng, je ne suis point d'humeur à jouer un tel rôle. Monsieur le président, vous n'avez plus d'autorité sur moi.

— Je vous ai donné le onzième rang dans la première série, reprit le président ; ce n'est pas une place infime.

— Si les dix qu'on a mis avant moi, dit P'ing-jou-heng, m'étaient réellement supérieurs en *wén-tchang* (en prose élégante), j'accepterais, sans me plaindre, le onzième rang, non-seulement dans la première série, mais même dans la sixième. Mais comme il n'y en a pas un seul de ma force, quand on me mettrait au second rang, je n'y consentirais jamais.

— Dans un si jeune âge, dit le président, comment pouvez-vous montrer tant de présomption? où avez-vous vu que les dix qui sont avant vous ne vous valaient pas?

— Le *wén-tchang* (la prose élégante), lui dit P'ing-jou-heng, mérite de briller pendant mille générations. On peut en sentir intérieurement les beautés ou les défauts, mais il n'est pas aisé de les expliquer clairement aux

autres. Pour moi, c'en est fait; je renonce à ce titre de bachelier.

— Pour tout homme de lettres, dit le président, le collége est le chemin des emplois. Si, à cause de la place que vous avez obtenue un instant, vous jetez la tunique et le bonnet de bachelier, n'est-il pas à craindre que vous ne compromettiez toute votre carrière?

— Le seul malheur d'un homme, repartit P'ing-jou-heng en souriant, c'est d'être dépourvu de talent; mais quand ses ailes ont grandi, quel est le ciel[1] qu'il ne puisse atteindre dans son sublime essor? »

Là-dessus, il lui fit un profond salut et se retira.

Le président, tout confus de sa conduite, pria un des inspecteurs de le retenir; mais sa résolution était trop bien arrêtée pour qu'on le fît revenir. P'ing-jou-heng craignit que le président ne lui suscitât quelque mauvaise affaire s'il restait à Lo-yang, et, comme il avait un oncle du grade de *kong-seng*, qui résidait à la capitale pour passer son examen de magistrat, il prépara ses bagages, prit avec lui un vieux domestique et alla trouver son parent. Mais, contre son attente, lorsqu'il fut arrivé à la capitale, son oncle avait été déjà nommé préfet du collége de Song-kiang et était parti pour se rendre à son poste. Comme il n'avait pas d'autre connaissance à la capitale, il se vit obligé de s'éloigner de Pé-king par la voie de terre, et voulut aller à Song-kiang-fou pour y chercher son oncle.

Ce jour-là, il était arrivé à Wén-chang, et quoiqu'il

1. Les Chinois comptent neuf cieux superposés.

fût alors de bonne heure, il fit encore quelques li. Comme il se trouvait fatigué, il chercha un hôtel convenable et y descendit. Le lendemain, ayant appris que le temple de Min-tseu était situé à une petite distance, il s'y rendit à pied et se promena dans le voisinage. Dès qu'il fut arrivé devant la colonnade du temple, il aperçut sur un mur blanchi des caractères dont l'encre était encore humide, et qui, par leurs formes légères, rappelaient le vol des dragons et l'agilité des serpents. Il en éprouva autant d'émotion que de surprise, et s'étant approché vivement pour y jeter un coup d'œil, il vit que c'étaient des vers pleins de noblesse et de fierté. Ayant remarqué les mots « *fins sourcils :* » — Serait-ce une jeune fille, se dit-il en lui-même ; puis examinant la suite, il lut : « *Petite fille de talent, âgée de douze ans.* » Il éprouva une si vive émotion, que tout son corps fut couvert de sueur. « Quelle merveille ! quelle merveille ! s'écria-t-il ; est-il possible qu'une jeune fille de douze ans fasse des compositions aussi admirables ? C'est incroyable ! c'est incroyable ! » Ayant regardé avec plus d'attention, il remarqua que les traces de l'encre étaient encore humides, et que plus bas, on avait inscrit le nom de Ling-kiang-sioué. Il se dit en lui-même : « Puisqu'il y a *un petit nom* et *un nom de famille*, il faut bien que ce soit vrai. Pour moi, dit-il en soupirant, parce qu'à l'âge de seize ans je possède du talent et de l'instruction, je prenais constamment un ton fier et hautain, et je dédaignais même d'abaisser les yeux sur les autres. Où trouverait-on une petite fille de douze ans douée d'un talent poétique si brillant et si élevé ? Vraiment il y a de quoi faire

mourir les hommes de honte! » Il lut encore ces vers à plusieurs reprises et sentit redoubler son admiration. « Il faut avouer, dit-il en lui-même, que c'est un événement qu'on rencontrerait à peine dans l'espace de mille ans. Il est inutile de dire que je devrais rougir d'oser continuer ces beaux vers[1]. Il faut pourtant que je compose un quatrain sur les mêmes rimes. »

A ces mots, il entra dans la salle du temple, prit sur la table des parfums un pinceau usé et l'imbiba dans un encrier de pierre; puis, accourant vers le mur blanchi, il y écrivit sur les mêmes rimes les quatre vers suivants :

Quand on voit de merveilleuses expressions, dignes de vivre pendant mille automnes,
Qui est-ce qui n'éprouverait pas une véritable affection pour le talent?
Si l'on me permettait de montrer mes goûts littéraires, dussé-je être d'abord un obscur palefrenier,
Je voudrais réussir à porter à la face du monde un vêtement complétement noir[2].

Il écrivit au bas : « P'ing-jou-heng, jeune étudiant de seize ans, natif de Lo-yang, qui passait par Wén-chang pour aller à Yûn-kiên, ayant vu par hasard les caractères

1. Il y a en chinois : que je m'expose à la honte de *continuer la martre*. Cette locution, sous sa forme complète (*keou-weï-so-tiao* — avec une queue de chien continuer la peau de martre-zibeline), veut dire accoupler le laid au beau, qui ne sauraient aller ensemble. Elle signifie ici continuer de beaux vers par des vers médiocres.

2. C'est-à-dire : à devenir un grand personnage. Il y a ici une allusion à l'ode *Tsé-i*, du Chi-king, liv. I, chap. VII, od. 1, où l'on parle des *vêtements noirs*, qui sont destinés aux ministres et aux premiers fonctionnaires de l'État.

tracés sur ce mur, en a été rempli de joie, et se sentant en verve [1], il a écrit ceci à la hâte sur les mêmes rimes. »

P'ing-jou-heng ayant fini d'écrire, déposa son pinceau, et, comme saisi de vertige, il se dit en lui-même : « Dans ce village retiré, dans ce pays sauvage, comment peut-il y avoir une fille de talent, à moins que ce ne soit la fille d'un magistrat qui aura passé par ici. » Mais soudain il lui vint une réflexion : « Tout à l'heure, dit-il, au moment où j'entrais dans le temple, j'ai vu un grand bateau amarré au bord du fleuve, en face du monument. Ne serait-ce pas une personne qui aura quitté le bateau pour se promener? »

En disant ces mots, il s'élança hors du temple et, au premier coup d'œil, il vit que, du bateau, on avait jeté à terre un petit pont muni de deux rampes, et que plusieurs passagers debout, dirigeant leurs regards dans l'intérieur du temple, se tenaient là en attendant.

« C'est cela! c'est cela! se dit en lui-même P'ing-jou-heng ; j'imagine qu'elle est dans le temple et n'en est pas encore sortie. » Il eut le désir d'entrer dans le temple et d'aller au-devant d'elle pour la voir ; mais il craignit de la manquer. Il se contenta alors de se promener en l'attendant en face du temple et tout près du bateau

Mais revenons à Ling-kiang-sioué. Après avoir fini de visiter tous les lieux situés derrière le temple, elle sortit et, se dirigeant vers la salle principale, elle se mit à réciter avec amour les vers qu'elle avait composés, sans pouvoir

1. Il y a en chinois : tout joyeux, il *a pris son fouet*, c'est-à-dire : il s'est élancé dans la même carrière.

s'en détacher. « Ce quatrain que j'ai écrit ici, dit-elle en elle-même, est *comme un précieux diamant jeté dans un coin obscur*. Qui est-ce qui viendra le lire et l'admirer ? » Ensuite, s'étant approchée du mur, en y promenant les yeux elle vit que quelqu'un avait écrit des vers à la suite sur les mêmes rimes. Elle fut saisie de surprise et d'admiration. « Est-il possible, dit-elle, que pendant que je faisais un tour, une autre personne ait subitement écrit sur ce mur des vers qui riment avec les miens. » Elle les examina de nouveau avec plus d'attention, et y remarqua des pensées profondes et un style gracieux qui partaient d'un sentiment qu'on ne pouvait se lasser de louer et d'admirer. Elle remarqua en outre que les caractères étaient tracés avec une hardiesse prodigieuse [1]. Ayant jeté les yeux sur la signature, elle sentit redoubler sa joie et son admiration. « Je me disais, s'écria-t-elle, qu'il n'y avait point d'hommes de talent dans tout l'empire. Qui aurait pensé que, dans un clin d'œil, je rencontrerais une personne capable de m'apprécier ? Mais n'est-ce pas une chose douloureuse que de se trouver face à face avec elle et de la perdre au même instant ! »

Elle était encore debout, en poussant des soupirs, lorsque les gens du bateau accoururent dans le temple et la pressèrent vivement de partir. « La nuit approche, lui dirent-ils ; hâtez-vous de vous rembarquer ; il faut encore que nous gagnions une hôtellerie. »

Ling-kiang-sioué ne pouvant résister à leurs instances,

1. Il y a en chinois : « L'encre du pinceau (était lancée) en long et en large (comme) mille bataillons et dix mille chevaux. » Il m'a été impossible de faire passer en français cette singulière locution.

se vit obligée de sortir du temple. Au moment où elle en quittait le seuil, elle aperçut un jeune étudiant d'une figure charmante et d'une tournure distinguée qui, tantôt allongeant la tête, tantôt la retirant, dirigeait ses regards dans le lointain. Elle aurait bien voulu rester et jeter un coup d'œil en arrière; mais, marchant en compagnie de son oncle et des deux messagers, il lui était impossible de s'arrêter un instant. Elle s'embarqua donc, et à peine fut-elle entrée dans la cabine, que les mariniers éloignèrent le bateau du rivage. La voile ayant été hissée, le bateau disparut avec la rapidité de l'oiseau.

Par suite de ce départ, j'aurai bien des détails à raconter. L'amour rapproche deux personnes de pays différents, et dont l'union, qui paraissait impossible, avait été décrétée depuis leurs trois dernières existences [1].

Si vous ignorez les événements qui vont suivre, prêtez-moi l'oreille un instant; je vais vous les raconter en détail dans le chapitre suivant.

1. Allusion aux existences successives par lesquelles passent les hommes, suivant les bouddhistes, qui admettent la métempsycose.

CHAPITRE VII

DANS L'APPARTEMENT INTÉRIEUR, LE TALENT NE LE CÈDE POINT AU TALENT.

P'ing-jou-heng, debout devant le temple, observait de loin la jeune fille qui avait composé les vers. Il n'y avait pas longtemps qu'il se tenait là, lorsqu'il vit, au milieu du temple, une multitude de personnes qui entouraient une jeune fille aux cheveux flottants et qui en sortaient à pas pressés. L'ayant subitement regardée de tous ses yeux [1], il fut frappé de la finesse de ses sourcils et de l'éclat de son teint, ainsi que de la grâce et de la légèreté de sa démarche. Il fut réellement plus ému que s'il eût rencontré la belle Chi-tseu [2], surnommée Mao-tsiang. Dans l'excès de son admiration et de sa joie, P'ing-jou-heng éprouva une sorte de délire, de sorte qu'il perdit un instant l'usage de ses sens. Lorsqu'il voulut jeter encore un coup d'œil, cette jeune fille, cédant aux instances d'une multitude de personnes, s'était déjà embarquée et avait

1. Littéralement : avec quatre yeux.

2. Chi-tseu ou Si-chi, nom de la plus belle femme de l'antiquité. Elle était originaire du pays de Youé. Fou-tchai, roi de Ou, l'ayant obtenue du roi de Youé, qu'il avait vaincu, la combla de faveurs. Toutes les fois qu'il sortait avec elle, les personnes qui désiraient la voir un instant étaient obligées de donner d'avance une pièce d'or.

disparu en un clin d'œil. P'ing-jou-heng resta debout à l'embouchure du fleuve, immobile comme une statue de pierre, en regardant dans le lointain du côté du nord. Lorsqu'il eut perdu de vue l'ombre de la barque, il baissa tristement les yeux. Il voulut s'en retourner, mais ses membres étaient brisés, et il était incapable de faire un pas. Ne sachant quel parti prendre, il s'efforça d'aller en face du temple et s'assit sur un tas de pierres. « Je ne pensais pas, se dit-il en lui-même, qu'il y eût dans le monde une jeune fille de talent, d'un extérieur aussi distingué et d'une figure aussi charmante. Pour moi, P'ing-jou-heng, qui ai l'air d'un fou, à quoi suis-je bon ? Si l'on m'eût raconté cette merveille, j'aurais craint que ce ne fût un conte, mais aujourd'hui je l'ai vue de mes propres yeux ; l'âge qu'elle se donne se rapporte bien à sa personne, et il va sans dire que c'est elle qui a composé les vers tracés sur le mur : il m'est impossible d'en douter. Si P'ing-jou-heng ne meurt pas à cette seule pensée, il en mourra de honte. J'ignore si cette charmante personne a vu les vers que j'ai composés tout à l'heure sur les mêmes rimes que les siens. Si elle a aperçu mon nom, que j'ai écrit au bas, comme elle s'est trouvée vis-à-vis de moi au moment ou elle sortait du temple, elle aura sûrement compris que j'en étais l'auteur. Bien que mes vers soient loin d'égaler ceux de cette belle personne, si, sensible à l'ardeur de mon zèle et à mes sentiments d'affection, elle daignait m'accorder un regard bienveillant, cette merveilleuse rencontre n'aurait pas été perdue pour moi. Mais si elle a des vues élevées, elle n'aura pas manqué de se moquer de l'audace téméraire d'un obscur étudiant;

et alors que pourrais-je y faire? Puis, poursuivant ses réflexions : « Elle a écrit, dit-il, le nom de Ling-kiang-sioué; il est évident que cette jeune fille est de la famille Ling; mais j'ignore quelle est sa condition. Tout à l'heure, j'ai vu qu'elle était entourée de domestiques et de suivantes; il faut que ce soit la noble fille d'un magistrat. Tout mon regret est que, dans ma précipitation, je n'aie pu obtenir sur elle des renseignements clairs et précis. » En un instant, son âme fut agitée de mille pensées et de mille inquiétudes, et il forma une multitude de conjectures qui se succédaient tour à tour. Il resta assis jusqu'à l'approche de la nuit, puis il se leva avec effort et regagna son hôtel. Il se tourna cent fois sur son lit[1], et ne put fermer les yeux de toute la nuit. Quand le jour fut venu, il éprouva une fièvre brûlante qui l'obligea de rester dans son hôtel. Sa maladie dura quinze jours. Dès qu'il fut rétabli, il voulut aller à la capitale pour s'informer de la jeune fille. Mais c'était comme une algue qui flotte à la surface des mers sans laisser aucune trace. Ajoutez à cela que ses provisions de voyage allaient s'épuiser, de sorte qu'il lui était difficile d'aller et de venir. Pressé par la nécessité, il se roidit contre le sort, et dévorant son chagrin, il se rendit à Song-kiang pour y chercher son oncle.

On peut dire à cette occasion :

Poussée par le vent, la bourre de soie voltige sans s'arrêter.
Il serait difficile de retenir le sable que roulent les flots.

1. Littéralement : il écrasa son oreiller et battit son lit.

Si vous cherchez les traces inconstantes d'un voyageur,
Elles vous échappent comme le disque brillant de la lune ou les fleurs du roseau.

Laissons maintenant P'ing-jou-heng aller à Song-kiang pour y chercher son oncle, et revenons à Ling-kiang-sioué. A peine fut-elle descendue dans le bateau, que les matelots l'éloignèrent du rivage, mirent à la voile et partirent. Ayant jeté un coup d'œil dans le lointain, par la fenêtre de la cabine, elle ne savait déjà plus où elle était. Elle se livra secrètement à ses réflexions : « Ce jeune homme, dit-elle, a eu le talent de composer des vers, en un clin d'œil, sur les rimes des miens ; de plus, ses expressions gracieuses et ses pensées profondes offrent à la fois la beauté du style et le charme du sentiment. C'est vraiment un homme de mérite. Mon seul regret est de ne l'avoir vu qu'une fois, à la hâte, lorsqu'il était devant le temple, et de n'avoir pu faire arrêter la barque pour l'interroger. Je me rappelle seulement qu'il s'appelle P'ing-jou-heng, et qu'il est de la ville de Lo-yang. Moi, Ling-kiang-sioué, quoique je n'aie que douze ans, j'ai beaucoup étudié l'antiquité et les temps modernes ; mais jusqu'ici nul homme n'avait frappé mes yeux ni arrêté ma pensée. Je ne m'attendais pas à rencontrer, au milieu de ma route, un homme d'un tel mérite. Comment pourrais-je lui disputer la victoire et triompher des obstacles, déployer, pour lui répondre, toutes les ressources de mon esprit, et épancher un peu le talent et l'instruction que je possède au dedans de moi ? Ce serait le plus grand bonheur de ma vie ! Je me souviens encore qu'il annonçait l'intention de se rendre à Yûn-kiên. Or, Yûn-kiên

n'est autre chose que Song-kiang-fou[1]. Ainsi, il va au midi et moi au nord, et je ne sais si je trouverai l'occasion de le revoir et sonder les sentiments de son cœur. » Du matin au soir, elle était inquiète et irrésolue, et le plaisir qu'elle éprouvait à voir tout le long de la route les montagnes et les eaux était déjà diminué de moitié. En moins d'un jour, elle arriva à la capitale. Un messager porta d'avance à l'hôtel du ministre Chân l'avis officiel (du préfet) et la lettre de Song-sin. Chân-hién-jin, les ayant reçus, y jeta rapidement les yeux. Il apprit que Téou-koué-i lui envoyait une servante qu'il avait achetée. A cette époque, il en avait déjà acheté lui-même une dizaine dans les pays voisins, et avait distribué à chacune son rôle particulier; puis, après leur avoir donné de nouveaux noms, ils les avait mises en fonctions. Voyant que celle-ci avait été achetée à Yang-tchéou, et remarquant en outre, dans la lettre, qu'on vantait son talent en poésie et en prose élégante, il fut au comble de la joie, et alla de suite en instruire Chân-taï, sa fille. Il envoya au-devant d'elle une chaise à porteurs pour aller la recevoir, et elle arriva en peu d'instants. Il ordonna alors à plusieurs servantes de l'amener dans le salon de derrière, afin qu'elle se présentât devant lui. Chân-hién-jin et madame Lo, sa noble femme, étaient assis ensemble au haut bout de la pièce. Ils virent alors Ling-kiang-sioué qui s'avançait vers eux sans se troubler ni se presser. Chân-hién-jin l'ayant regardée avec attention, voici ce qu'il remarqua en elle :

1. Nom d'un département et de son chef-lieu dans la province du Kiang-nân.

La grâce de son esprit et les affections de son cœur éclataient sur son visage.

Comme c'était un don de la nature, nul pinceau n'aurait pu les produire.

Son corps semblait formé par un nuage du mont Ou-chân [1].

Ses sourcils étaient divisés comme la rivière d'argent [2], et s'arrondissaient comme le croissant de la lune.

Lorsqu'elle arrivait, on croyait voir marcher une fleur.

S'éloignait-elle, on lui trouvait un visage beau comme le jade.

Ne vous étonnez plus si, à l'âge fleuri de douze ans,

Elle regarde comme une bagatelle cinq charretées (de livres) et des vers faits au septième pas [3].

Chân-hién-jin, voyant que sa démarche et sa tenue étaient pleines de dignité, comme si c'eût été une autre Chân-taï, il en fut secrètement ému et émerveillé. Quand

1. Suivant la mythologie chinoise, le mont Ou-chân, situé au sud-ouest, avait douze pics qui, à l'exception du huitième et du neuvième, cachaient leur cime dans les nues. Ils étaient habités par des déesses. Le quinzième jour du huitième mois, lorsque la lune brillait dans tout son éclat, on entendait les sons d'une musique harmonieuse qui circulait d'un pic à l'autre. Ce mystérieux concert cessait à l'approche de l'aurore.

L'auteur veut dire que Ling-kiang-sioué avait une allure vive et légère, et qu'elle était si svelte et si gracieuse qu'on aurait pu la prendre pour une des déesses du mont Ou-chân.

2. La voie lactée.

3. Littéralement : elle regarde comme une chose ordinaire *cinq chars* et *sept pas*. Il y a ici deux allusions historiques : Hoëi-chi, dit le philosophe Tchoang-tseu, voyageait partout avec sa bibliothèque, qui formait la charge de cinq chars. Le poëte Li-chang dit : « J'ai tant lu de livres que j'ai vidé cinq charretées de livres. »

— Le célèbre Tsao-tseu-kiên improvisa un poëme après avoir fait sept pas. L'auteur veut dire que faire preuve d'une vaste érudition et improviser des vers, était pour Ling-kiang-sioué la chose la plus ordinaire et la plus aisée. Voyez page 181, note 1.

elle fut arrivée devant lui, il fut frappé de la gravité de son maintien et de la grâce de ses traits. Il en éprouva une nouvelle joie. Les servantes qui l'avaient amenée remarquèrent qu'elle se tenait debout en face de lui sans le saluer. « Son Excellence et sa noble épouse, lui dirent-elles, sont là devant vous; hâtez-vous de vous prosterner jusqu'à terre. »

Ling-kiang-sioué les entendit bien, mais elle fit semblant de ne pas comprendre, et resta immobile.

Chân-hién-jin, voyant ses façons extraordinaires, ne put s'empêcher de l'interroger. « Dès le moment que vous arrivez dans mon hôtel, lui dit-il, vous faites partie des gens de l'hôtel; pourquoi ne me saluez-vous pas?

— J'ai appris, lui dit Ling-kiang-sioué, que les nobles et les roturiers, les pauvres et les riches, s'abordent suivant les rites. En paraissant devant Votre Excellence et votre noble épouse, comment oserais-je ne point vous saluer? Seulement, comme c'est aujourd'hui que je commence ma carrière, j'ignorais suivant quels rites je dois me présenter à vous; voilà pourqui je suis restée debout en attendant vos ordres. »

Chân-hién-jin, voyant qu'elle s'exprimait d'un ton ferme et décidé, l'interrogea avec un sourire : « Eh bien! lui-dit, expliquez-moi les cérémonies[1] des visites mutuelles. Combien y en a-t-il de sortes? — Pour une femme qui entre dans une maison, répondit Ling-kiang-

1. Par le mot *cérémonies*, qui revient fréquemment dans la suite, il faut entendre les *salutations*, les *révérences* que doivent faire réciproquement les personnes des différentes conditions énumérées ci-dessus.

sioué, il y a les cérémonies d'une femme mariée, les cérémonies d'une gouvernante, les cérémonies d'une institutrice, les cérémonies d'une personne reçue à titre d'hôte ou de secrétaire, les cérémonies d'une femme de second rang et les cérémonies d'une servante. Toutes ces cérémonies sont fort différentes : comment oserais-je m'en acquitter indistinctement ?

— Jugez vous-même, lui dit Chân-hién-jîn, suivant quelles cérémonies vous devez vous présenter devant moi. D'après l'ode Kouân-tsiu [1], qui est le principe des réformes morales, comme on n'est pas venu au-devant de moi avec cent chars, ni avec la musique des clochettes et des tambours, il est clair que je ne suis pas obligée aux cérémonies d'une femme mariée. Dans une gouvernante ou une institutrice, on estime l'âge et l'expérience. Or comme je n'ai que douze ans, les salutations qui leur sont prescrites ne me siéraient pas. L'âge de Votre Excellence égale celui de la montagne du Midi [2], mais les dents et les cheveux de Ling-kiang-sioué n'ont pas encore fait tous leurs progrès ; il va sans dire qu'elle ne peut observer les cérémonies d'une femme de second rang. Si Votre Excellence peut oublier un peu sa fortune

1. La première ode du *Chi-king*, ou Livre des vers, l'un des cinq livres canoniques.

2. Le mont Nân-chân, le même que Tchong-nân-chân, est situé dans le département de Fong-thsiang-fou, à cinquante li (cinq lieues) au midi du district de Khi-chân. Cette comparaison, qui serait choquante en Europe, est très-respectueuse en Chine, où, dans les pièces d'anniversaire, on souhaite ordinairement que la personne qui en est l'objet vive aussi longtemps que la montagne du Midi. Ling-kiang-sioué, considérant l'âge du premier ministre, se trouve beaucoup trop jeune pour lui tenir lieu de seconde épouse.

et sa noblesse et tenir compte du mérite littéraire, les cérémonies d'un hôte me paraîtront convenables. Mais dans le siècle où nous sommes, combien y a-t-il d'hommes qui puissent se dégager de leur fortune et de leur noblesse? Si pourtant, sans oublier entièrement votre fortune et votre noblesse, vous savez encore montrer de l'intérêt pour les lettres et que vous me donniez l'emploi de secrétaire, alors les cérémonies d'un secrétaire seront aussi de mon devoir. Mais si par hasard vous estimez les riches et les nobles et dépréciez le talent; si vous honorez les magistrats et méprisez les lettrés; si vous pensez qu'une femme qui vous est offerte doit être humiliée, et qu'une personne faible et délicate doit être opprimée, si vous vouliez me plonger dans la fange et me ravaler jusqu'à la cuisine, j'obéirais à vos ordres, et alors je devrais observer les cérémonies d'une servante. Cependant je me figure que Votre Excellence, qui a fait chercher, dans tout l'empire, des personnes de talent, ne saurait avoir de telles idées. Voilà mon humble manière de voir. Je m'estimerai heureuse si Votre Excellence daigne me donner ses instructions lumineuses. »

Chân-hién-jin, l'ayant entendu raisonner de la sorte, en éprouva une joie secrète. « Cette jeune fille, dit-il, s'exprime avec facilité[1], et son langage est ferme et énergique. Elle possède non-seulement un talent supérieur, mais encore une âme noble et magnanime. C'est vraiment une charmante personne. » Alors, d'un air souriant, il l'interrogea en ces termes : « Vous avez dit que les cé-

1. Littéralement : cette jeune fille a des dents fines.

rémonies prescrites à un hôte dans une visite pourraient vous convenir. Je vous demanderai de quelle manière s'exécutent les cérémonies d'un hôte.

— S'il s'agissait, dit Ling-kiang-sioué, d'exécuter les cérémonies d'un hôte, Votre Excellence se leverait et se tiendrait debout du côté du couchant, votre noble épouse se leverait et se tiendrait debout du côté du levant, et Ling-kiang-sioué, se tournant vers le nord, ferait deux révérences. A chaque révérence, Votre Excellence lui répondrait par un demi-salut, et votre noble épouse, par une légère inclination de tête[1]. Après les quatre salutations, Votre Excellence et votre noble épouse ordonneraient à des servantes de la prendre sous les bras et de la faire lever. Votre Excellence et votre noble épouse s'assiéraient du côté du nord, et Ling-kiang-sioué irait s'asseoir à côté de vous. Vous lui offririez le thé et vous l'interrogeriez sur la littérature. Voilà les cérémonies d'un hôte.

— Comment s'exécutent, demanda encore Chân-hiên-jin, les cérémonies d'un secrétaire ?

— S'il faut parler des cérémonies d'un secrétaire, après que j'aurais reçu mon emploi et ma commission, Votre Excellence et votre noble épouse s'assiéraient au haut de la salle, et Ling-kiang-sioué vous saluerait dans le bas. Ces révérences étant finies, vous lui offririez un siége à côté de vous. Si vous l'interrogiez, elle se lèverait pour vous répondre. Voilà les cérémonies prescrites à un secrétaire de mon sexe.

1. Littéralement : lui répondrait par *un bonheur*.

— Quelles sont les cérémonies d'une servante? lui demanda Chân-hién-jin.

— Une servante, dit Ling-kiang-sioué, n'a qu'à se prosterner et à frapper la terre de son front. Quelles cérémonies aurait-elle à observer?

— Il n'est pas difficile, dit Chân-hién-jin en souriant, d'observer les cérémonies d'un hôte, seulement un hôte est l'ami du maître de la maison; il faut qu'il possède des connaissances vastes et profondes, et que ses raisonnements et ses discours soient d'accord avec la morale. C'est alors qu'il est capable de tenir tête au maître, et de le provoquer à son tour[1]. Vous qui êtes une petite fille, en seriez-vous capable aussi?

— Si je ne pouvais, dit Ling-kiang-sioué, tenir tête au maître et le provoquer à mon tour, comment oserais-je me vanter d'être une *fille de talent*, et venir me présenter, après avoir bravé un voyage de plusieurs milliers de li, dans l'hôtel d'un ministre d'État?

— Eh bien! dit Chân-hién-jin, puisque vous vous vantez d'être une *fille de talent*, je vous demanderai ce que vous entendez par le *talent*[2]?

— La voie du *talent* est très-large, dit Ling-kiang-sioué, et il faudrait de longs discours pour le bien défi-

1. L'expression chinoise *tchéou-tsø* se dit ordinairement du maître de la maison qui, dans un repas, offre du vin à l'hôte, et de celui-ci qui, ayant vidé son verre, invite le maître à son tour. Elle s'applique ici à des questions littéraires que le maître et l'hôte s'adressent tour à tour.

2. Dans cette longue dissertation, le mot *thsaï*, qu'on traduit ordinairement par *talent*, signifie successivement : *puissance, vertu, intelligence, mérite littéraire*, acceptions que ne saurait embrasser le mot français *talent*.

nir. Si je vous répondais à la légère, je serais incapable de satisfaire à vos questions lumineuses; mais si je voulais traiter ce sujet en grand détail, je craindrais de ne pouvoir l'épuiser tout d'une haleine [1]. »

Chân-hién-jin s'adressa alors à madame Lo : « Cette fille, dit-il en riant, toute jeune qu'elle soit, vient de proférer de grands mots. Lorsqu'elle s'est présentée devant moi, elle ne m'a pas fait une seule révérence; elle a même eu l'idée de vouloir parler assise : ne trouvez-vous pas que c'est fort ridicule?

— A voir l'air de sa figure et ses manières, dit madame Lo, elle ne ressemble point à une personne du commun. Il n'y a pas d'inconvénient à lui donner un siége; nous allons voir ce qu'elle va dire.

— Puisque tel est l'avis de madame, dit Chân-hién-jin, j'y consens. » A ces mots, il ordonna aux servantes d'apporter un fauteuil à côté de lui. « Allons, dit-il à la jeune fille, asseyez-vous un instant, et expliquez-moi, de point en point, la valeur du mot *talent*. Je suis prêt à vous écouter. »

A peine Ling-kiang-sioué eut-elle entendu ces mots, que sans demander la permission de s'asseoir, elle se jeta avec bruit sur son fauteuil et prit la parole en ces termes :

« Suivant ce que j'ai appris, le ciel, la terre et l'homme s'appellent les *trois puissances* (Sân-thsaï); c'est pourquoi, dès qu'on a prononcé le mot *thsaï* (puissance), le ciel, la terre et l'homme s'y trouvent compris. Si nous parlons

1. Mot à mot : parler en restant debout, c'est-à-dire sans m'arrêter, sans me reposer.

du *ciel*, le vent, les nuages, la neige et la lune y répandent depuis la plus haute antiquité leur éclatante beauté. Si nous parlons de la *terre*, les plantes, les arbres, les montagnes et les fleuves l'ornent et l'enrichissent depuis des milliers d'automnes. On reconnaît la puissance bienfaisante des *deux principes* In et Yang[1], qui font éclater leur *vertu* dans le ciel et sur la terre. Quant on passerait tous ses jours et toutes ses nuits à traiter ce sujet, on ne pourrait jamais l'épuiser. C'est pourquoi je n'y insisterai pas davantage, et je parlerai maintenant du *talent* de l'homme. Un saint a le *talent* (c'est-à-dire la vertu) d'un saint; un empereur, le *talent* d'un empereur; un sage, le *talent* d'un sage; un ministre, le *talent* d'un ministre; un héros, un grand homme, le *talent* d'un héros et d'un grand homme; un lettré, un magistrat, le *talent* d'un lettré et d'un magistrat. Par son *talent* (sa vertu), un saint homme aide à la transformation et au développement des êtres; par son *talent*, le sage établit et affermit les lois; par son *talent*, le fils du ciel gouverne et pacifie l'empire; par son *talent*, le ministre seconde les grandes vues du souverain; par leur *talent*, un héros et un grand homme accomplissent de glorieux exploits; par leur *talent*, le lettré et le magistrat acquièrent, après de nobles efforts, du mérite et de la réputation. Si nous examinons tour à tour les diverses classes de la société, quoiqu'il n'y en ait pas de semblables dans dix mille, il n'en est pas une seule qui ne possède une part d'inépuisable *talent* pour briller et s'illustrer dans le monde.

1. Le *principe mâle* et le *principe femelle*, qui, suivant les Chinois, se sont unis et combinés pour former tous les êtres.

Mais passons : ce n'est pas là l'objet de la question lumineuse que vous m'avez proposée aujourd'hui. Cette question lumineuse se rapportait au *talent* qui produit la *prose élégante* et la poésie. Ce genre de *talent* vient, dit-on, de la nature. La nature le donne, il est vrai, mais la nature seule ne peut le porter à sa perfection. On dit aussi que c'est le fruit de l'étude. L'étude y contribue sans doute, mais avec l'étude seule on ne peut avoir la certitude d'y arriver. Or, l'étude sert à le faire éclore, mais c'est la nature qui perfectionne sa merveilleuse puissance. Quand le *talent* a été formé par la nature et nourri par l'étude, il se développe peu à peu et grandit par degrés ; plus il se répand, et plus il paraît admirable ; il est aussi impossible d'arrêter son essor qu'une montagne qui s'écroule ou un fleuve qui déborde. Tantôt l'homme de *talent* se rend illustre au bout de sept pas[1] ; tantôt, à cheval, il improvise dix mille mots[2] ; tantôt, lorsqu'il est échauffé par le vin[3], il imite l'écriture d'une peuplade barbare ; tantôt ses caractères élégants forment une riche broderie[4] ; tantôt il compose une préface su-

1. Allusion à Tsao-tseu-kiên, qui improvisa un poëme après avoir ait sept pas. Voyez page 181, note 1.

2. Allusion à Youan-hong, qui vivait sous les Tsin. Un jour qu'il voyageait à cheval, il écrivit, sans quitter son pinceau, une proclamation qui formait quatorze pages.

3. Allusion au célèbre poëte Li-thaï-pé, qui, à la demande de l'empereur Hiouen-tsong, non-seulement traduisit en chinois une lettre qui lui était présentée par un ambassadeur du roi de Po-haï, royaume voisin de la Corée, mais encore répondit au roi de Po-haï dans sa propre langue. Cet événement forme le sujet de la sixième nouvelle du recueil *Kin-kou-khi-kouan*.

4. Je crois que ce passage fait allusion à Sou-hoeï, femme du général Teou-thao. Son mari ayant été exilé dans le désert appelé

blime dans le pavillon du roi de Teng[1] ; tantôt, dans une douce quiétude, il célèbre les plantes qui ornent les bords d'un bassin ou d'un vivier[2]. Si je passe à Pan-ki[3], dont le pinceau propagera la renommée jusqu'à dix mille générations, et à Sié-niu, qui par ses vers charmants a effacé tous les poëtes de son siècle, c'étaient de nobles femmes dont le mérite émanait du ciel et dont une riche parure rehaussait encore la beauté. Elles étaient uniquement formées des vapeurs les plus pures des montagnes et des rivières, et de l'essence divine des astres qui avait découlé dans leur sein. C'est pourquoi elles eurent une riche imagination et un style fleuri. On eût dit qu'un Dieu inspirait leurs pensées et qu'un démon faisait mouvoir leur main. Elles maniaient le pinceau avec la rapidité de la pluie et répandaient l'encre comme un nuage. Parlaient-elles, on entendait les leçons de la morale ; ouvraient-elles la bouche, on en voyait tomber des perles. Dès qu'elles eurent obtenu l'objet de leurs vœux[4], elles déployèrent leur caractère magnanime et indomp-

Cha-mo, elle fabriqua elle-même une pièce de soie où était tissée une ode dont les lignes étaient disposées en forme de labyrinthe. L'empereur fut ému de pitié pour Sou-hoei et accorda la grâce de son mari. P. Thoms a publié cette ode sous sa forme originale et l a accompagnée d'une traduction. (*Chinese courtship*, p. 250-253.)

1. Allusion à Wang-po. Voyez plus haut, p. 122, note 1, où le mot Thang doit être lu *Teng*, comme dans le texte.

2. Allusion aux vers composés par Yang-ssé-tao, lorsque, profitant de ses loisirs, il se promenait dans une matinée de printemps. (Voyez *P'ing-tseu-loui-pien*, liv. LV, fol. 1.)

3. Sur Pan-ki et Sié-niu, que l'on cite plus bas, voyez p. 121, notes 2 et 3.

4. Cette locution signifie ordinairement : obtenir une charge, un emploi.

table devant les rois, les nobles et les grands personnages, sans fléchir le moins du monde. Auprès d'elle, les ministres perdaient leur dignité[1], les rois et les comtes perdaient leurs richesses, les plus vénérables docteurs, les lettrés les plus consommés gémissaient d'avoir blanchi dans l'étude des livres sacrés sans avoir réussi à rien. Si elles n'avaient pas eu un véritable *talent*, auraient-elles pu éclipser tous les hommes de leur siècle? Quoi qu'il en soit, Confucius s'affligeait de la difficulté d'acquérir du *talent*, et l'impératrice Thaï-heou[2] se désolait d'avoir perdu une personne de *talent*. Si je remonte jusqu'à mille automnes, je vois que, de tout temps, les hommes d'un merveilleux *talent* ont été extrêmement rares. Si de bas en haut j'examine tout notre siècle, je ne découvre nul homme de mérite. C'est pour cela que moi, Ling-kiang-siouè, sans rougir de mon humble condition[3], et oubliant mon extrême jeunesse, j'ai osé prendre le titre de *fille de talent* pour pénétrer dans l'hôtel d'un ministre d'État et m'attacher à une personne illustre dans les lettres[4]. J'ignore si Son Excellence le

1. C'est-à-dire que leur dignité s'effaçait devant elle.

2. C'était la femme de l'empereur Hiao-hoeï-ti, de la dynastie des Hân, qui régna depuis l'an 194 jusqu'en 189 avant J. C.

3. Littéralement : sans trouver vile l'*épine*, *aiguille de tête*. Cette expression est tirée de l'histoire de Meng-kouang, qui portait une robe de toile, et dont l'aiguille de tête n'était autre chose qu'une longue épine. On l'emploie souvent pour désigner une femme pauvre. (*Yeou-hio-kou-sse-tsin-youen*, liv. III, fol. 5, et liv. IV, fol. 6.)

4. C'est-à-dire m'attacher à sa fille Chân-taï. Littéralement : former l'attachement des *nuages bleus*. Les expressions « marcher au milieu des *nuages bleus*, monter au *ciel bleu*, » signifient *se rendre illustre* par son talent littéraire et obtenir soit une charge élevée, soit un haut grade, par exemple celui de docteur (*thsin-ssé*) ou de

Thaï-chi (premier ministre) pourra m'accueillir avec bienveillance, et me fournir l'occasion de déployer librement les pensées qui m'animent. »

Après avoir entendu ce discours, Chân-hiên-jin ne put contenir son admiration[1] et se sentit transporté de joie. Ensuite, s'adressant à sa noble femme : « Quel merveilleux langage! quel merveilleux langage! s'écria-t-il. Je me disais que la gloire de composer du *wén-tchang* (du style élégant) dans l'appartement intérieur, n'appartenait qu'à ma fille Chân-taï. Je n'imaginais pas qu'il pût y avoir encore cette jeune fille; c'est vraiment admirable! Lorsque dernièrement le président du bureau de l'astronomie a annoncé à l'empereur que l'*astre* du *talent littéraire* était descendu sur la terre, et qu'il devait naître des hommes extraordinaires, il faut avouer qu'il ne s'est point trompé. Comment devons-nous traiter cette jeune fille?

— Attendons, dit madame Lo, qu'elle ait rendu visite à notre fille; quand nous aurons vu de quelle manière l'aura traitée Chân-taï, nous prendrons un parti.

— Votre avis est parfaitement juste, repartit Chân-hiên-jin. » Il ordonna alors de lui offrir le thé. Après quoi, il chargea plusieurs servantes d'un âge respectable de la conduire dans l'intérieur pour qu'elle allât se présenter à sa noble fille. Quand Ling-kiang-sioué fut sur le point de partir, Chân-hiên-jin lui donna ses instructions. « Ma noble fille, dit-il, a reçu de notre auguste souverain

tchoang-youen, le premier rang parmi les *hân-lin* (académiciens). (*Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. VIII, fol. 22.)

1. Littéralement : dressa ses sourcils et tira la langue.

une tablette portant les mots *thsaï-niu* (fille de talent), qu'il a écrits lui-même avec son pinceau impérial; de plus, par une faveur spéciale, l'empereur lui a donné un *pied de jade* pour mesurer les talents de l'empire, et, en outre, un *Jou-i* d'or (sorte de sceptre) pour se choisir un époux. Sa Majesté l'honore au plus haut point de sa faveur et de son affection. Ces jours derniers, plusieurs académiciens illustres ont été vaincus par elle dans un concours. Son esprit en est devenu fier et hautain. Quand vous serez en sa présence, observez-vous avec soin. Elle ne ressemble pas à son père et à sa mère qui, touchés de votre extrême jeunesse, vous ont montré une indulgence extrême.

— Tout ce que je crains, repartit Ling-kiang-sioué, c'est que le talent de votre noble fille n'ait rien de bien vrai. Si elle a en effet un vrai talent, serait-il possible que le talent ne prît pas le talent en affection? Je prie Votre Excellence et sa noble épouse de se tranquilliser. »

A ces mots, elle suivit les servantes et entra dans l'intérieur. Arrivées au bas du pavillon où était la chambre à coucher, les servantes prièrent Ling-kiang-sioué de rester debout; puis elles y montèrent d'avance pour aller avertir Mademoiselle.

Dans ce moment, Chàn-taï venait d'achever sa toilette du matin; elle avait relevé sa jalousie, ornée de perles, et après avoir brûlé, dans une cassolette, des parfums délicieux, elle se tenait là en lisant l'*Histoire des femmes extraordinaires*. Soudain, les servantes vinrent lui annoncer qu'une jeune fille, offerte par Téou-koué-i, préfet

de Yang-tchéou, était arrivée au bas du pavillon et désirait lui présenter ses devoirs.

« A-t-elle déjà rendu visite à Son Excellence et à sa noble épouse? demanda Chân-taï.

— Oui, sans doute, répondirent-elles, et c'est pour cela qu'ils nous ont chargées de la conduire et de la présenter à Mademoiselle.

— Si Son Excellence l'a déjà vue, repartit Chân-taï, lui a-t-il donné un autre nom et assigné un emploi?

— Cette jeune fille, dirent-elles, ne ressemble pas aux autres. Lorsqu'elle a paru devant Son Excellence, elle ne l'a point salué; puis elle a bataillé sur les cérémonies et a raisonné sur le talent, en traitant chaque question dans les moindres détails et tout d'une haleine. Lui demandait-on une chose, elle en répondait dix; de sorte que Son Excellence lui-même, ne sachant plus que faire, nous a chargées de la conduire ici pour qu'elle présentât ses devoirs à Mademoiselle. »

A ces mots, Chân-taï fut remplie à la fois d'admiration et de joie. « Est-ce possible? dit-elle. Hâtez-vous de la faire monter au haut du pavillon; je suis impatiente de voir comment elle est de sa personne. »

Les servantes obéirent, et au bout de quelques instants, Ling-kiang-sioué monta les degrés et entra dans le pavillon. Les deux jeunes filles s'état regardées face à face: celle-ci croyait voir une déesse belle comme les perles; celle-là, la charmante Tchang-'o, descendue du palais de la lune. Elles furent saisies toutes deux d'une admiration secrète, et s'approchèrent ensuite l'une de l'autre. Chân-taï, qui était douée d'une vive intelligence, prit d'abord

la parole : « Vous êtes venue ici, lui dit-elle, pour être servante; c'est la condition la plus abjecte, Mais j'ai appris que vous vous flattez d'exceller en prose élégante et en poésie ; c'est une qualité extrêmement honorable. Si, pour un instant, je m'abaissais en vous honorant, je craindrais de perdre ma dignité; et si, pour un instant, je vous traitais avec hauteur, je craindrais de perdre une personne de talent. Eh bien, asseyez-vous un moment, et faites-moi voir tous vos avantages. Si vous avez quelque peu de mérite, je me ferai un devoir de vous montrer de la bienveillance. Qu'en pensez-vous?

— Mademoiselle, répondit Ling-kiang-sioué, les idées que j'avais dans l'esprit, vous venez de les exprimer à ma place en quelques mots; que pourrais-je ajouter de plus? Tout ce que j'ai à faire est de m'assseoir pour obéir à vos ordres. » Aussitôt elle ramassa sa robe et s'assit en face d'elle.

« Je vois, lui dit Chân-taï, que vos manières n'ont rien de commun, et que vos sourcils et vos yeux sont pleins de grâce et d'esprit. Il me semble que ce n'est pas sans raison que vous vous vantez devant le monde. Si aujourd'hui je vous soumettais toute seule à un examen, vous diriez sans doute que je me sers de la puissance d'un maître pour écraser un hôte. Si je voulais composer avec vous, il ne me serait pas facile de proposer un sujet. Il vaut mieux trouver un sujet en conférant ensemble, puis tirer au sort l'une après l'autre pour savoir qui le traitera en vers. Qu'en pensez-vous?

— Pour moi, dit Ling-kiang-sioué, comme j'ai été envoyée d'un pays lointain pour vous être offerte, j'ignore

le fond des choses. C'est pourquoi il est juste que vous examiniez vous-même ce dont je suis capable. Mais vous, mademoiselle, vous êtes l'amie de l'empereur; les plus illustres membres de l'Académie vous ont cédé le pas, et la renommée de votre talent remplit la ville de Tchang-'an! Qu'avez-vous besoin de mesurer vos forces avec votre humble servante? Si vous remportiez la victoire, elle n'ajouterait rien à votre considération, et si vous éprouviez une défaite, elle diminuerait votre renommée. Si j'étais à la place de mademoiselle, cela ne serait pas de mon goût.

— D'après ce que vous dites, reprit Chân-taï en souriant, vous pensez que je n'ai qu'une vaine réputation, et vous craignez de me voir faire une mauvaise composition et montrer mon ignorance. Je vous remercie vraiment de vos excellentes intentions! J'aurais mauvaise grâce, sans doute, à vouloir mesurer mes forces avec les vôtres. Cependant, je désire vous essayer sur une pièce de style. Si vous vous en acquittez réellement avec un talent remarquable, vous aurez toujours le temps de me mettre moi-même à l'épreuve. »

En disant ces mots, elle leva son pinceau et elle réfléchissait pour écrire un sujet, lorsque, soudain, des servantes vinrent annoncer qu'en vertu d'un décret de Sa Majesté, elle devait aller promptement dans le pavillon du pied de jade et y attendre ses ordres.

A cette nouvelle, Chân-taï déposa aussitôt son pinceau, et se levant en toute hâte, elle mit une robe de cérémonie et se disposa à sortir. « Venez voir un peu avec moi, dit-elle à Ling-kiang-sioué; si l'empereur m'ordonne

de faire une composition littéraire, j'obéirai à son décret, et après l'avoir écrite, je vous la montrerai; ce sera comme si vous aviez commencé par me mettre à l'épreuve. Qu'en pensez-vous ?»

Ling-kiang-sioué fit un léger signe de tête et sortit aussitôt avec elle. Étant arrivées ensemble au bas du pavillon du pied de jade, elles virent qu'on avait déjà préparé, avec tout le soin convenable, une table pour brûler des parfums, et qu'on y avait déposé le décret impérial. Après avoir fini ses salutations, Chân-taï déploya le décret et y jeta les yeux. Elle vit qu'il s'agissait d'écrire quatre pièces de vers sur quatre feuilles de papier ornées de dragons, et de les coller sur quatre merveilleuses peintures relatives aux saints empereurs de l'antiquité. En voici les sujets :

Première feuille. — Le phénix est venu en voltigeant avec grâce.

Deuxième feuille. — Le fleuve jaune est devenu limpide.

Troisième feuille. — Il est tombé une douce rosée.

Quatrième feuille. — Le Khi-lin est apparu.

Chân-taï prit aussitôt quatre feuilles de papier ornées de dragons et chargea ses servantes de les porter au haut du pavillon. D'un côté, elle ordonna aux eunuques du palais d'attendre dans le vestibule; de l'autre côté, elle monta dans le pavillon et ordonna aux servantes de broyer de l'encre afin de pouvoir écrire. «Mademoiselle, lui dit Ling-kiang-sioué qui se tenait près d'elle, tout à l'heure vous cherchiez un sujet pour me mettre à l'épreuve sous vos yeux. Que ne me donnez-vous ces

quatre sujets? Votre humble servante vous soumettra son brouillon et vous priera de le corriger.

— Cela se peut, cela se peut, lui dit Chân-taï; seulement les eunuques du palais sont restés en bas, et attendent pour aller rendre compte de leur commission. Je craindrais que vous n'y missiez du retard.

— Quand on obéit à un décret, dit Ling-kiang-sioué, comment oserait-on y mettre du retard et de la négligence? »

Dans ce moment, les tables du pavillon étaient couvertes de pinceaux et de papier. Ling-kiang-sioué saisit aussitôt un pinceau, déploya une feuille de papier, et sans prendre la peine de réfléchir, elle écrivit en laissant courir son pinceau. On voyait son poignet se mouvoir comme le vent et l'encre se répandre comme la pluie. Pendant que sa main s'élevait et descendait en écrivant de droite à gauche, on entendait crier le papier.

Quand Chân-taï l'eût vue manier ainsi le pinceau, elle en fut charmée d'avance et prit un visage épanoui. Dès que sa composition fut achevée, elle la prit et lut ce qui suit :

PREMIÈRE FEUILLE.

Sujet. — Le phénix est venu en voltigeant avec grâce.

Depuis qu'il a chanté sur le mont Ki-chân, on n'a plus entendu sa voix.

Aujourd'hui, il est venu en voltigeant avec grâce, et nous présage une paix profonde.

Ne croyez pas que ce divin oiseau puisse produire lui-même ses cinq couleurs.

Il les doit au fils du ciel, et étale ainsi sa grâce et son éclat.

DEUXIÈME FEUILLE.

Sujet. — Le fleuve jaune est devenu limpide.

Lorsque la droite voie règne dans tout l'empire, on voit naître un saint homme.

Le ciel, la terre, les montagnes et les rivières font éclater des merveilles.

Débarrassé, aussi vite que la pensée, de la poussière et du limon qui troublaient les eaux,

Le fleuve jaune, sur une étendue de dix mille li, est devenu limpide en un clin d'œil.

TROISIÈME FEUILLE.

Sujet. — Il est tombé une douce rosée.

Quand les vapeurs d'en haut se sont unies à celles d'en bas,

Elles ont produit les flots bienfaisants que versent le ciel et la terre.

On n'a plus besoin de colonnes de cuivre pour puiser la rosée au milieu des nuages [1].

En une seule nuit, les branches supérieures des pins se couvrent de dix mille perles.

QUATRIÈME FEUILLE.

Sujet. — Le Khi-lîn [2] est apparu.

Depuis que les saints hommes occupaient le trône, on a vu passer des milliers d'automnes.

1. L'empereur Wou-ti, de la dynastie des Hân, qui régna depuis l'an 140 jusqu'à l'an 87 avant J. C., avait fait dresser deux colonnes de cuivre sur lesquelles on avait placé la statue d'un dieu, qui tenait sur la paume de sa main un bassin de cuivre pour recevoir la rosée. L'empereur buvait cette rosée après l'avoir mêlée avec de la poussière de jade. (Notes du poëme intitulé : *Si-tou-fou,* dans le recueil *Wén-siouén.*)

2. Animal fabuleux dont l'apparition annonçait, dit-on, l'avénement d'un prince vertueux.

La vertu de notre saint empereur égale celle du ciel, elle n'a pas besoin de culture.

Jadis, Ni-chân [1] demanda (le Khi-lin) sans jamais le voir paraître.

Mais aujourd'hui il se promène avec les cerfs et les sangliers [2] au milieu du parc de Chang-lin [3].

Après avoir fini de lire, Chân-taï fut transportée de joie et d'admiration. « Mademoiselle, s'écria-t-elle en frappant sur la table, vous avez un talent divin, un pinceau divin ! Moi, Chân-taï, j'avais des yeux et je n'ai pas su vous vous connaître. Je suis bien coupable ! »

A ces mots, elle descendit de son siége et voulut saluer Ling-kiang-sioué en se prosternant jusqu'à terre, mais celle-ci, l'arrêtant : « Mademoiselle, lui dit-elle, je vous prie d'achever (l'exécution du) décret impérial; vous aurez tout le temps ensuite de m'offrir vos civilités.

— Vous avez raison, lui dit Chân-taï en faisant un signe de tête; et aussitôt elle resta droite, sans bouger; puis elle prit des feuilles de papier ornées de dragons et se disposa à écrire.

— Je crains, dit Ling-kiang-sioué, que mes expressions vulgaires ne méritent point d'être mises sous les yeux de

1. Confucius.

2. Littéralement : et les porcs.

3. Nom d'un parc impérial. Il était situé dans l'intérieur de la ville de Tchang-'ân. Dans l'antiquité, il avait été établi par Thsin-chi-hoang-ti. L'empereur Wou-ti, de la dynastie des Hân, l'avait considérablement agrandi.

On remarquera que, bien que l'empereur dont il s'agit résidât à Pé-king, l'auteur affecte de le placer dans la ville de Tchang-'ân, qui fut la capitale de la Chine sous les Thsin, les Hân et les Thang. Tchang-'ân était situé dans la province actuelle du Chên-si.

l'empereur. Maintenant, mademoiselle, il faut encore que vous composiez aussi à votre tour ; si par hasard mademoiselle fait usage de mes vers, il sera nécessaire qu'elle les corrige et les polisse.

— Mademoiselle, repartit Chân-taï, en célébrant l'empereur suivant les sujets prescrits, vous avez porté jusqu'à la perfection la grâce et la beauté du style. Quand on suspendrait vos vers aux portes du royaume, en promettant mille onces d'argent, personne n'y pourrait changer un seul mot [1]. Comment votre petite sœur [2] oserait-elle *mettre du fumier sur la tête divine du Bouddha* [3] ?» Soudain, elle déploya quatre feuilles de papier ornées de dragons, et écrivit sur chaque d'une manière différente, savoir : en caractères réguliers, cursifs, en écriture *Li* [4] et antique. Après avoir fini, elle écrivit rapidement un court rapport pour rendre compte à l'empereur de l'exécution de son décret.

1. Il y a ici une allusion historique. Liu-pou-wéï ordonna un jour à divers lettrés, qui étaient ses hôtes, de publier tout ce qu'ils avaient appris, sous forme d'une petite encyclopédie littéraire, qu'il intitula : *Liu-chi-tch'un-t'sieou.* Il la déposa à la porte du marché de Hien-yang, et suspendit au-dessus un sac de mille onces d'argent. Il invita (au moyen d'une inscription) les princes feudataires, les lettrés voyageurs et les étrangers à examiner ce recueil, ajoutant qu'il donnerait cette somme à quiconque pourrait y ajouter ou en retrancher un seul mot. (*Sse-ki*, biographe de Liu-pou-wéï.) Il existe un dictionnaire classique, en quatorze cahiers, intitulé : *Hiouen-kin-tseu-weï,* « le Dictionnaire des onces d'argent suspendues, » pour dire : « Dictionnaire parfait qui n'est susceptible ni d'augmentation ni de retranchement. »

2. C'est-à-dire : moi, Chân-taï.

3. C'est-à-dire : ajouter des vers détestables aux vers charmants que vous avez composés.

4. En écriture de bureau. L'adjectif manque en français.

Ling-kiang-sioué, qui se trouvait près d'elle, l'ayant vue manier le pinceau en se jouant, se regarda secrètement comme vaincue. Mais à peine la réponse du décret était-elle expédiée, qu'on vint annoncer tout à coup l'arrivée d'un nouveau décret. Chân-taï descendit une seconde fois de son pavillon pour aller le recevoir. Dès qu'elle y eut jeté les yeux, elle vit que l'empereur lui ordonnait de célébrer, en une seule pièce de vers, les charmes du printemps qui règne dans les trente-six palais. Chân-taï prit le décret, et, étant montée dans le pavillon, elle le fit voir à Ling-kiang-sioué, qui lui dit : « Si votre servante tenait encore le pinceau, qu'en pensez-vous?

— Tout à l'heure, reprit Chân-taï, je désirais recevoir vos excellentes leçons; voilà pourquoi j'ai osé vous donner cette peine. Mais maintenant que je reconnais de tout mon cœur votre supériorité, comment oserais-je vous fatiguer une seconde fois? Permettez à votre petite sœur [1] de montrer son ignorance et de vous demander des leçons. »

A ces mots, elle déploya une feuille de papier ornée de dragons, et y écrivit directement sans faire de brouillon. En peu d'instants, elle acheva la pièce suivante :

VERS SUR LE PRINTEMPS QUI RÈGNE DANS LES TRENTE-SIX PALAIS.

Grâce aux bienfaits de l'empereur, il n'est nul endroit où le printemps ne répande ses charmes.

Qu'est-il besoin de parler de l'éclat du soleil et de la lune qui brillent dans les mystérieux palais?

1. C'est-à-dire : à moi, Chân-taï.

Un souffle heureux circule partout, et la droite voie règne dans le monde.

Rien n'arrête les douces haleines du printemps; pour lui, la terre n'a point de bornes.

Les saules qui bordent les chemins offrent tous la même couleur verdoyante.

Dans toutes les cours, les poiriers répandent à la fois leurs fleurs et leurs parfums.

Dans chaque palais, on a offert dix fois le vin de la longévité.

Dans un même moment, on a versé trois cent soixante[1] tasses de printemps.

Chân-taï ayant fini d'écrire, présenta sa composition à Ling-kiang-sioué et la mit sous ses yeux. « Mademoiselle, lui dit-elle, j'ai répondu dans un style négligé à l'ordre de l'empereur. Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi.

— Me trouvant à vos côtés, dit Ling-kiang-sioué, j'ai parfaitement vu votre pièce de vers; votre servante n'a pas besoin de la lire. Vous maniez le pinceau avec tant d'habileté, vous combinez vos pensées avec tant de finesse, que toutes vos expressions ont une grâce céleste et que tous vos caractères excitent l'admiration. En vérité, vous avez un talent divin[2]! Notre saint empereur avait bien raison de vous honorer de sa faveur. Votre servante a eu tout à l'heure là témérité de composer à votre place; elle s'en repent trop tard, et elle craint que Sa Majesté ne lui in-

1. Il y a dans le texte *trois cent six*, mais comme on verse dix tasses de vin dans chacun des trente-six palais, leur multiple donne *trois cent soixante*. Le vers aurait eu une syllabe de trop, si l'on eût ajouté *dix* après *six*, le mot soixante s'écrivant en chinois par *lou-chi* (six-dix *ou* six fois dix).

2. Littéralement : vous êtes une personne du ciel.

flige un châtiment sévère : comment pourrait-elle y échapper?

— Mademoiselle, reprit Chân-taï en riant, vous n'avez pas besoin de vous rabaisser ainsi. » Tout en parlant, elle prit ses vers, et après les avoir placés sous une enveloppe soigneusement cachetée, elle les fit remettre aux eunuques du palais pour qu'ils les présentassent à l'empereur. Ensuite elle vint saluer Ling-kiang-sioué « Votre petite sœur[1], dit-elle, ayant obtenu, par suite d'une erreur, l'amitié de Sa Majesté, a acquis le faible éclat d'une vaine réputation ; aussitôt, sans calculer ses forces, elle s'est follement glorifiée et agrandie à ses propre yeux, et s'est imaginée qu'elle n'avait point d'égale dans tout l'empire. Elle ignorait, mademoiselle, que vous fussiez une immortelle descendue sur la terre, et c'est pour cela qu'elle vous a traitée comme une personne ordinaire. Mais lorsque, tout à l'heure, elle vous a vue manier le pinceau, elle a reconnu soudain que parmi les femmes vous êtes un vrai Li-thaï-pé[2]; de sorte que votre petite sœur a été remplie à la fois de confusion et de repentir, et que tout son corps en a été inondé de sueur. Permettez à votre petite sœur d'apporter des verges[3] et de deman-

1. C'est-à-dire : moi, Chân-taï.

2. Li-thaï-pé, nom du plus célèbre poëte de la Chine.

3. Allusion à Liên-po, général du roi de Tchao, qui fut longtemps en rivalité avec le premier ministre, nommé Siang-jou. Oubliant ses injures particulières pour ne songer qu'aux dangers du royaume, il découvrit ses épaules, et portant lui-même un paquet de verges, il alla à sa porte pour lui demander son châtiment. Depuis ce moment, ils devinrent amis à la vie et à la mort. (*Yeou-hio-kou-sse-tsin-youen,* liv. III, fol. 15.)

der son châtiment ; cependant elle espère que mademoiselle daignera lui faire grâce.

— Votre servante, reprit Ling-kiang-sioué, n'est qu'une villageoise de la condition la plus infime. Ayant été achetée et offerte, elle s'estime heureuse de l'accueil honorable qu'elle a reçu[1]. Si après avoir avoir traversé le vaste océan, elle vantait encore les rivières ; si après avoir contemplé le mont Ou-chân[2], elle louait encore les nuages, ne deviendrait-elle pas dans l'avenir la risée de tous les grands esprits ? Si mademoiselle ne me repousse point, quand même elle me reléguerait au nombre des robes bleues[3], ce serait encore trop d'honneur pour moi. Comment oserais-je souffrir qu'on m'honore comme un hôte ?

— Il est bien difficile, repartit Chân-taï, de former des liaisons littéraires. Maintenant, j'ai eu le bonheur d'entrer en rapports avec vous ; cela peut s'appeler une merveilleuse rencontre. Qu'est-il besoin de tenir un si humble langage ? »

Ling-kiang-sioué, ne pouvant refuser plus longtemps, se vit obligée de lui offrir les salutations usitées entre

1. Le texte chinois présentait ici une grande difficulté. En voici le sens littéral : Par hasard, du vol de Fang et de Yu, je me réjouis (je me réjouis d'avoir volé jusqu'au sommet des arbres Fang et Yu); c'est-à-dire : je suis heureuse d'avoir obtenu quelque élévation, d'avoir reçu un accueil honorable. Le poëte Thou-fou fait dire à un faucon : « Dans mon vol hardi, j'effleure la voûte du ciel ; j'en suis fier et heureux. Je n'ai rien de commun avec Fang et Yu, c'est-à-dire avec ces faibles oiseaux, qui peuvent à peine s'élever jusqu'au sommet de ces arbres. »

2. Montagne qui, suivant les poëtes, est habitée par des déesses.

3. C'est-à-dire : quand elle me ferait descendre à la condition d'une servante.

l'hôte et le maître. Cette cérémonie achevée, elles s'assirent chacune à part, et les servantes leur apportèrent le thé. Chan-taï prit alors la parole : « Mademoiselle, lui demanda-t-elle, avec un talent aussi éminent que le vôtre, comment n'êtes-vous pas déjà fiancée à un docteur? comment se fait-il que vous soyez restée dans une condition aussi abjecte?

— Votre humble servante, lui répondit Ling-kiang-sioué, ayant eu le malheur de perdre sa mère dans son enfance, elle n'a eu personne pour l'instruire. D'un autre côté, mon père, qui avait pour moi une affection aveugle, me laissait faire toutes mes volontés. Ajoutez à cela que, fière d'un faible talent littéraire, je ne promettais pas ma main à la légère. Je disais habituellement à mon père que je ne ferais attention ni à la noblesse, ni à l'obscurité du rang, ni à la beauté, ni à la laideur, et que j'étais absolument décidée à n'épouser[1] qu'un homme dont le talent pût aller de pair avec le mien. Avant-hier, mon père, ayant découvert un certain Song, dont les compositions poétiques faisaient grand bruit dans le monde, il s'imagina que c'était un homme de talent, et l'invita à venir composer avec moi. Mais, à notre grande surprise, il n'avait qu'une fausse réputation et ne possédait pas un atome de vrai savoir. Votre servante l'ayant accablé de sarcasmes et de railleries, il s'est trouvé couvert de honte. Voilà pourquoi il s'est servi exprès de l'autorité du préfet Téou pour me ravaler jusqu'à la condition de ser-

1. Dans le texte, l'idée de « prendre un époux » est exprimée par Kie-li, attacher un sachet d'odeur (à sa ceinture).

vante. Je me comparais au précieux bois de thong[1] qu'on brûla jadis au foyer de la cuisine. Aurais-je pu prévoir que mademoiselle, par amour du talent, me témoignerait une bienveillance excessive? En vérité, mon malheur même a été la source de mon bonheur.

— Le nommé Song, reprit Chân-taï, ne serait-il pas Song-sin?

— C'est justement lui, répondit Ling-kiang-sioué.

— Lorsqu'il était à la capitale, reprit Chân-taï, il avait débité une foule de méchancetés contre votre petite sœur[2]. Heureusement qu'elle avait de l'esprit dans le poignet et au bout des doigts[3], et ne se laissa pas vaincre.

« Quelque temps après, l'empereur ayant appris tous les détails des hostilités qu'il m'avait suscitées, le condamna à recevoir quarante coups de bâton, et le fit reconduire dans son village par la gendarmerie. Après avoir échappé à une mort certaine, comment n'a-t-il pas su se repentir et changer de conduite? Comment a-t-il pu agir envers

1. Sterculia tomentosa (Hoffmann). Cet arbre donne un vernis très-estimé, et on se sert de son bois pour fabriquer des instruments de musique. Il y ici une allusion à un homme du royaume de Ou, qui brûla un jour un tronc de thong pour faire la cuisine. Tsaï-po-kiaï ayant entendu le craquement du bois qui brûlait, s'écria : « Voilà un bois excellent! » Il demanda le reste, le ratissa et en fit une guitare qui rendait des sons harmonieux ; mais l'extrémité de cet instrument était encore noircie par le feu. Par suite de cette circonstance, il l'appela : *Tsiao-wei-kin,* « la guitare dont la queue est noircie par le feu, » et, depuis, cette expression est devenue un des noms poétiques de la guitare. (*Yeou-hio-kou-sse-tsin-youen,* liv. V, fol. 24.)

2. C'est-à-dire contre moi, Chân-taï.

3. C'est-à dire qu'elle excellait par son talent littéraire. Les Chinois se servent du pinceau, qu'ils tiennent droit, en combinant les mouvements du poignet et des doigts.

vous d'une manière aussi odieuse? Vraiment c'est un misérable! Demain, j'en instruirai mon père; je ne serai contente que lorsqu'il l'aura fait saisir et châtier rudement.

— La conduite de Song-sin est sans doute odieuse, reprit Ling kiang-sioué, mais comme j'étais dans une condition pauvre et obscure [1], sans sa méchanceté, comment aurais-je pu entrer en relations avec mademoiselle, qui semble une divinité descendue du ciel? D'après ces considérations, quoique Song-sin soit le principal coupable, il est en même temps la première cause de mon bonheur.

— Vous oubliez sa méchanceté, reprit Chân-taï en riant, pour parler au contraire du service qu'il vous a rendu. On voit par là que votre cœur est rempli d'humanité et d'indulgence. Seulement, puisque vous voilà venue, quels sont maintenant vos projets? Voulez-vous vous en retourner ou rester quelque temps à la capitale pour y acquérir, par votre talent supérieur, une brillante réputation.

— Au premier abord, répondit Ling-kiang-sioué, vous m'avez fait l'accueil le plus affectueux; quand je serais aussi insensible qu'une plante ou un arbre, comment oserais-je ne pas vous parler à cœur ouvert? Quoique votre humble servante eût été ravalée par Song-sin, ce-

1. Littéralement : (votre humble servante) *P'ong-Mao-épine-toile*, c'est-à-dire dont les cheveux étaient en désordre comme la plante *P'ong* et le roseau appelé *Mao*, qui avait une longue épine pour aiguille de tête, et portait de la toile pour vêtement. Le poëte Souché, se moquant de Lieou-pe-lun, qui était ivre, compara ses cheveux en désordre à la plante *P'ong* et au roseau appelé *Mao*. (*Peï-wen-yun-fou*, liv. XVIII, fol. 33.) [Voyez page 244, note 3.]

pendant lorsqu'elle parut devant le préfet Téou, elle l'apostropha d'un ton menaçant, de sorte que, redoutant quelque malheur pour lui-même, il voulut s'arrêter au milieu de son projet. Mais, me dis-je en moi-même, mon père est un obscur villageois qui connaît bien peu de monde. Quiconque n'a pas contemplé les sommets sourcilleux de Hiao et de Hân [1], ne peut se figurer la majesté de l'empereur. C'est pourquoi, changeant de langage, je le consolai par de douces paroles, et je pus l'engager à me faire conduire ici. Maintenant que je suis arrivée dans cet hôtel, et qu'en outre j'ai eu le bonheur de recevoir de vous l'accueil le plus bienveillant, voici le moment de prendre de l'assurance et du courage [2]. Comment oserais-je m'attacher aux étroites pratiques de la piété filiale, et prendre les airs d'une petite fille qui brûle de retourner à la maison paternelle ? »

A ces mots, Chân-taï fut ravie de joie et battit des mains. « C'est le langage des héros, s'écria-t-elle, on ne saurait le considérer comme celui d'une jeune fille. » Elle ordonna alors aux servantes de préparer du vin pour *laver la poussière* [3] de son hôte.

« Lorsque j'ai approché le premier ministre et sa

1. Ces deux mots sont l'abréviation des noms de deux montagnes célèbres de la province du Ho-nân, savoir : 1° de Hiao-kouân, montagne d'une hauteur prodigieuse, située, suivant la géographie Kouo-ti-tchi, à vingt li (deux lieues) au nord-ouest du district de Yong-ning, dans l'arrondissement de Lo-tcheou ; 2° de Hân-kou-kouân, montagne située dans l'arrondissement de Ling-p'aô, dépendant du département de Chên-tcheou.

2. Littéralement : dresser mes sourcils et respirer fortement.

3. Cette locution est consacrée pour dire : offrir des rafraîchissement à un voyageur.

digne épouse, dit Ling-kiang-sioué, comme j'étais nouvellement venue, j'ai craint qu'ils ne voulussent m'écraser par leur opulence et leur noblesse. C'est pourquoi je me suis enorgueilli dans ma pauvreté et ma roture, et je ne les ai pas salués une fois. Mais comme j'ai été assez heureuse pour que mademoiselle me montrât, par erreur, une excessive amitié, et que, loin de me faire sentir son opulence et sa noblesse, elle m'a accueillie au contraire de la manière la plus honorable et m'a montré les plus grands égards, quand j'aurais cent bouches, je ne pourrais excuser la faute que j'ai commise en les traitant, malgré ma pauvreté et la bassesse de ma condition, d'une manière fière et hautaine. Je vous supplie, mademoiselle, de me conduire d'abord devant le Thaï-chi (le premier ministre) et sa noble épouse ; je veux me prosterner devant eux et leur demander le châtiment que j'ai mérité. Après quoi, j'oserai recevoir vos leçons.

— Mon respectable père et ma tendre mère, repartit Chân-taï, ne vous connaissant pas à fond dès le moment de votre arrivée, n'ont pu s'empêcher de vous traiter d'une manière hautaine. Ils ont commis tous deux une faute que vous devez oublier. Seulement l'hôte et le maître ne peuvent manquer de se rendre mutuellement les civilités prescrites. »

A ces mots, elle se leva et pria Ling-kiang-sioué de se placer à sa gauche; puis elles entrèrent l'une à côté de l'autre.

En ce moment, Chân-hiên-jin et sa noble épouse, ayant appris que Ling-kiang-sioué avait composé des vers à la place de leur fille, pour les merveilleuses peintures rela-

tives aux saints empereurs, étaient occupés à en causer tranquillement dans le salon intérieur. Soudain, on vint leur annoncer que mademoiselle venait en compagnie de Ling-kiang-sioué pour leur rendre visite. Chân-hiên-jin et sa noble épouse vinrent au-devant d'elles d'un air épanoui. « Chère enfant, dit-il à sa fille, j'ai appris que mademoiselle Ling est réellement douée d'un rare talent. A en juger par son langage et ses manières distinguées, elle me paraît fort différente des autres jeunes filles.

— Le talent de mademoiselle Ling, reprit Chân-taï, est vraiment supérieur au mien. Aussi l'ai-je priée de daigner être ma compagne dans l'appartement intérieur, afin que je pusse profiter de ses leçons [1]. En ce moment, elle vient exprès pour saluer mon père et ma mère.

— Les relations mutuelles de deux amies, repartit Chân-hién-jin, sont loin d'être aussi intimes que celles de deux sœurs.

— Il est sans doute charmant, dit Chân-taï, de se traiter comme des sœurs ; seulement mademoiselle Ling a assez de talent et de beauté pour acquérir d'elle-même une brillante réputation. Si nous nous lions ensemble à titre de sœurs, elle sera obligée d'adopter le nom de Chân, et lorsque plus tard elle aura obtenu une éclatante renommée, on ne manquera pas de dire qu'elle le doit à ma protection. Conviendrait-il de cacher sous le voile d'un honneur inutile l'éclat de son mérite person-

1. En chinois : pour recevoir l'avantage d'être *taillée* et *polie* (allusion aux procédés d'un lapidaire).

nel? Après de mûres réflexions, je pense qu'il vaut mieux la traiter comme une compagne et une amie.

— Ma fille, reprit Chân-hién-jin en faisant plusieurs signes de tête, votre raisonnement est parfaitement juste. »

A ces mots, Ling-kiang-sioué offrit à Chân-hién-jin et à sa noble épouse les révérences prescrites aux enfants d'une même famille. A peine avait-elle achevé ces salutations que le ministre voulut l'inviter à prendre le thé pour causer avec elle; mais, tout à coup, on annonça du dehors que l'empereur venait de rendre un nouveau décret. Chân-taï sortit précipitamment pour le recevoir.

Par suite de ce décret, j'aurai bien des événements à raconter. Une belle femme d'un rang élevé acquiert de la réputation, et une personne d'une basse condition voit augmenter sa gloire.

Si vous ignorez ce que disait ce décret impérial, écoutez un moment, je vais vous conter cela en détail dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IX

P'ING-JOU-HENG TRAITE TCHANG-ÎN AVEC HAUTEUR[1].

Ling-kiang-sioué venait justement de présenter ses respects à Chân-hién-jîn et à Lo, sa noble épouse, qui l'avaient fait rester pour prendre le thé et causer ensemble, lorsque soudain on annonça que l'empereur venait de rendre un décret. Chân-taï courut en toute hâte au pavillon du pied de jade, et reçut à genoux le saint décret. L'ayant ouvert, elle y lut les lignes suivantes tracées avec le pinceau impérial :

« J'ai vu les vers qui accompagnent les peintures des quatre merveilles; la forme est noble et correcte et les idées ont une grâce infinie. Bien que vous soyiez une jeune fille, vous avez le caractère élevé du premier ministre. Vous méritez les plus grands éloges. Par une faveur spéciale, je vous donne quatre pièces de soie de couleur éclatante, et ornées de mille merveilles, pour honorer votre pinceau. Dans les vers sur les *trente-six*

1. Voici le sens complet du titre, que j'ai été obligé d'abréger s'étant mépris dans la rencontre qu'il avait faite (P'ing-jou-heng), au moyen de son talent, traite Tchang-in avec hauteur.

palais, la description des bienfaits de l'empereur est d'un bout à l'autre aussi brillante qu'une peinture. Chaque caractère excite l'admiration. Les passages où vous dites : « *Le ciel fait fleurir la droite voie ;* » « *La terre n'a point de bornes,* » sont encore plus admirables. Je vous donne en outre trente-six bouteilles du vin impérial, pour remplir les tasses du printemps. Peut-être montrerai-je par là ma juste impartialité. » DÉCRET SPÉCIAL.

Après avoir fini de lire, Chân-taï pria aussitôt Ling-kiang-sioué de se prosterner avec elle. Ses actions de grâces terminées, elle adressa de suite à l'empereur une courte requête qui était ainsi conçue :

« Chân-taï, votre humble sujette, vous présente avec respect ce rapport pour rétablir le vrai talent dans ses droits, et empêcher que vous ne prodiguiez en vain vos augustes bienfaits. Les vers sur les *trente-six palais* ont été composés par Chân-taï, votre humble sujette. Ayant eu le bonheur d'obtenir pour récompense trente-six bouteilles du vin impérial, elle vous remercie humblement de ce bienfait. Mais les quatre pièces de vers sur les merveilleuses peintures relatives aux saints empereurs, sont réellement d'une jeune fille, nommée Ling-kiang-sioué, qui les a composés à ma place. Aujourd'hui, Votre Majesté ayant été charmée de ces vers m'a accordé, par une faveur spéciale, des pièces de soie de couleur éclatante. Votre sujette Chân-taï n'oserait étouffer le talent des autres pour les frustrer de vos augustes faveurs[1]. Pé-

1. Mot à mot : pour rendre inutiles ou sans effet vos saints bienfaits.

nétrée de respect, j'ai invité Ling-kiang-sioué à se tourner du côté du palais, et à vous remercier avec moi de vos bienfaits. Outre ma lettre d'actions de grâces, j'ai voulu vous adresser là-dessus un rapport exprès. Je supplie humblement votre auguste bonté de rétablir le vrai talent dans ses droits. Ling-kiang-sioué a douze ans ; elle est fille de Ling-sin, laboureur du district de Kiang-tou-hiên, dans le département de Yang-tchéou : son talent littéraire est supérieur à celui de Chân-taï, votre humble sujette. Si Votre Majesté rendait un décret pour qu'elle fît une composition, elle serait certainement digne d'arrêter vos regards. Mais comme cette jeune fille est issue d'une famille pauvre et obscure, il serait difficile qu'elle exécutât ce décret. Je supplie humblement Votre Majesté de daigner conférer à son père le titre d'une charge fictive pour l'entourer de considération. Alors, sans être noble, Ling-kiang-sioué deviendra naturellement noble. Comme c'est moi qui vous ai adressé cette demande, je tremble et je frissonne de crainte en attendant votre décret. »

Après avoir fini d'écrire ce rapport, elle le cacheta avec soin, et le fit remettre aux eunuques pour qu'ils le présentassent à Sa Majesté. L'empereur l'ayant lu, en fut transporté de joie. « Est-il possible, s'écria-t-il, qu'il ait surgi encore une jeune fille de talent ? » Alors il approuva le rapport dans les termes suivants :

« En lisant ce placet, j'ai vu que les vers sur les *quatre merveilles* ont été composés par Ling-kiang-sioué. Pour l'élégance du style et la beauté des pensées, elle peut vraiment aller de pair avec les coryphées de la littérature.

Mais, comme elle appartient à une famille pauvre et obscure, je lui donne, pour le moment, le titre de Niu-tchong-chou (littéralement : secrétaire femelle du palais), afin de pouvoir l'interroger à loisir. Je donne en même temps à Ling-sin, son père, le titre de Tchong-chou (secrétaire du palais), et l'honorable distinction de la ceinture et du bonnet de cérémonie. Si, plus tard, en vertu d'un décret, Ling-kiang-sioué fait quelque composition remarquable, je l'en récompenserai par une nouvelle promotion.

« Que le bureau compétent en soit informé. »

A peine ce décret fut-il rendu, qu'on en reçut, dans l'hôtel de Chân, l'avis officiel. Chân-taï alla aussitôt offrir à Ling-kiang-sioué ses félicitations. Celle-ci remercia, à plusieurs reprises, Chân-taï de la bienveillance avec laquelle elle l'avait recommandée. Dès ce moment, elles se lièrent mutuellement de la plus tendre affection. Tous les jours, elles se réunissaient dans l'hôtel. Tantôt elles regardaient les fleurs, et, chacune de son côté, les célébraient en vers ; tantôt elles contemplaient la lune et la prenaient pour le sujet de leur poésie. Assises ou couchées, elles ne se quittaient pas ; elles avaient l'une pour l'autre autant de respect que d'affection. Ling-kiang-sioué voyant qu'un décret impérial avait accordé à son père l'honneur de porter le bonnet et la ceinture, elle écrivit une lettre, la remit à son oncle, le bachelier Tching, et l'envoya dans sa famille pour porter cette heureuse nouvelle.

Mais passons à un autre sujet. L'empereur voyant que deux *jeunes filles de talent* comme Chân-taï et Ling-

kiang-sioué avaient surgi à la même époque, se livra secrètement à ses réflexions. « Eh quoi! se dit-il, deux jeunes filles du gynécée, sans maîtres, sans amis, ont pu acquérir ce merveilleux talent, tandis que parmi les hommes dont la lecture est l'occupation de tous les jours, je n'en vois pas un ou deux d'un mérite éminent qui puissent répondre à mes espérances? Est-il possible que l'empire ne possède point d'hommes de talent? Cela vient uniquement de ce que ceux qui sont dans une basse condition ne peuvent pénétrer jusqu'en haut, et que ceux qui occupent un rang supérieur ne savent pas chercher en bas. » Il était encore absorbé dans ses pensées, lorsque soudain il reçut un mémoire du ministère de la magistrature au sujet d'une place vacante. C'était celle de principal du collége de Nan-king. D'après l'ordre établi, on avait présenté au premier rang Wang-kouên, censeur de la province du Ho-nân, et au second rang Tchang-téming, censeur de la province du Chân-si, et l'on demandait à ce sujet la décision de l'empereur. Le fils du ciel nomma Wang-kouên et lui ordonna de venir se présenter devant lui.

Wang-kouên ayant reçu ce décret, se hâta de se rendre à la cour. « Précédemment, lui dit l'empereur, j'ai publié plusieurs décrets pour qu'on cherchât des hommes d'un talent extraordinaire; mais pas un seul n'a répondu à mon appel[1]. Cela annonce une extrême négligence. Aujourd'hui, je vous donne une mission spéciale. Pour remplir mes intentions, il faut que vous fassiez les re-

1. C'est-à-dire : on n'a pas trouvé un seul homme de talent.

cherches les plus actives. Ne vous contentez pas de faire observer avec sévérité les règlements des concours. Je veux absolument que vous me trouviez des hommes d'un talent extraordinaire en poésie comme Li-thaï-pé et Sou-tong-po'[1]; c'est le seul moyen de ne point trahir mes vives espérances. Si vous trouvez de tels hommes, je vous permets de venir en tout temps me présenter votre rapport. Je vous accorderai une récompense hors de ligne. Mais si vous imitez la négligence des magistrats précédents, je vous châtierai sans rémission. »

Wang-kouèn, s'étant prosterné jusqu'à terre, reçut ce décret et se retira. Ce Wang-kouèn était du département d'Ho-kièn-fou. L'empereur ayant signé lui-même sa nomination, il n'osa rester longtemps à la capitale. Il sortit aussitôt du palais et s'en revint dans sa famille. Comme on était alors dans le douzième mois, il passa chez lui la fin de l'année; puis, au commencement de l'année suivante, il partit pour se rendre à son poste. Dès qu'il fut entré en fonctions, il se préoccupa vivement des ordres de l'empereur; c'est pourquoi, à l'époque des examens, il lisait avec soin toutes les compositions, dans l'espoir de découvrir un ou deux hommes d'un talent extraordinaire, pour répondre au vœu de Sa Majesté. Mais, contre son attente, dans chaque examen, les concurrents n'avaient qu'un talent fort ordinaire, et il n'y en avait pas un seul qui s'élevât au-dessus de la foule et qui montrât une supériorité remarquable. Son âme en était remplie de cha-

1. Poëte célèbre qui florissait sous le règne de Ing-tsong, de la dynastie des Song, lequel monta sur le trône en l'an 1064.

grin et de crainte. Un jour qu'il était allé présider les examens de Song-kiang-fou[1], il reçut la visite du préfet, nommé Yên-wên-ou, qui lui présenta une lettre. « C'est, lui dit-il, Son Excellence Tchang, le président du ministère de la magistrature, qui m'a chargé de vous la remettre. Il désire que son noble fils Tchang-în obtienne le premier rang sur la liste des bacheliers de Hoa-ting-hiên[2]. »

Wang-kouên ayant lu cette lettre, la remit à un des huissiers et lui dit : « Quand je serai sur le point de dresser la liste, ne manquez pas de me rappeler cette affaire. » Après avoir achevé ces mots, il congédia le préfet Yên-wên-ou. « Si cette lettre venait d'une autre personne, se dit-il en lui-même, je pourrais encore n'y faire aucune attention ; mais elle émane du président du ministère de la magistrature, qui tient dans ses mains mon élévation ou mon abaissement, ma gloire ou ma disgrâce. Comment oserais-je ne pas écouter cette petite demande? » Puis, continuant à réfléchir : « L'empereur, dit-il, a rendu plusieurs décrets pour qu'on lui cherchât des hommes d'un véritable talent. Si je me laisse influencer par des considérations d'amitié ou d'intérêt, comment répondrai-je à ses vues? Au reste, attendons la fin des examens ; nous verrons ensuite ce qu'il faut faire. »

Au bout de quelques jours, les examens de tout le département furent achevés. Il ferma sa porte et se mit à

1. Nom d'un département et de son chef-lieu (province du Kiang-nân).

2. Ville du troisième ordre, dans le département de Song-kiang-fou, qui fait partie de la province du Kiang-nân.

parcourir les compositions. Il tomba sur une copie qui véritablement paraissait couverte de perles, et qui brillait par l'élégance du style et la richesse des pensées. C'était une composition admirable. Wang-kouên frappa la table et se répandit en louanges infinies. « Aujourd'hui, s'écria-t-il, j'ai trouvé un homme d'un talent extraordinaire. » Alors, prenant son pinceau, il écrivit son nom en tête de la première classe. Mais à peine avait-il fini d'écrire, qu'un des huissiers vint lui dire : « Voici la lettre du président Tchang. Avant-hier, Votre Excellence me l'a confiée en m'ordonnant de la lui rappeler au moment où elle dresserait la liste du concours. Votre serviteur n'a pu s'empêcher de vous avertir.

—C'est vrai, dit Wang-kouên, mais qu'y faire? » Après quelques recherches, il prit la composition de Tchang-in, et y ayant jeté les yeux, il trouva que c'était un esprit complétement bouché. Ne sachant quel parti prendre, il fit un effort sur lui-même et l'inscrivit au second rang. Le lendemain, il fit placarder une affiche qui annonçait l'époque où l'on devait proclamer solennellement les noms des élus. Au jour fixé, Wang, le président du concours, s'assit sur un fauteuil élevé, ayant à ses côtés les directeurs de chaque collége. Tous les élèves se tenaient au-dessous d'eux. On prit les compositions de chaque collége, et on les décacheta publiquement pour proclamer les noms. On décacheta d'abord les copies du collége de la ville départementale. Après quoi, on ouvrit celles du district de Hoa-ting-hièn, et le premier nom qu'on proclama fut celui de Yèn-pé-hâu. On vit alors sortir du milieu de la foule un jeune bachelier. Wang, le président du con-

cours, l'ayant examiné avec attention, voici ce qu'il remarqua dans sa personne :

Il commençait à réunir ses cheveux flottants et se trouvait dans la fleur de l'âge.

Il était trop jeune pour prendre le bonnet viril; ses cheveux descendaient déjà jusqu'à ses épaules.

A le voir de loin, lorsqu'il s'éloignait, il avait une tournure élégante et distinguée qui ne tenait point à la beauté de sa figure.

Venait-il en se balançant avec légèreté, c'était un modèle de grâce.

Le regardait-on d'un œil fixe, il semblait que les montagnes et les rivières lui eussent prêté tous leurs charmes.

S'arrêtait-il en souriant, les branches chargées de fleurs n'osaient plus se croire belles.

Ne le comparez pas à du jade ou à une perle ordinaire.

Dans une existence antérieure, c'était certainement Li-tsing-liên [1].

Ce jeune bachelier s'avança en face du président et fit un profond salut en disant : *présent*

Wang-kouèn voyant ses manières distinguées et son air de jeunesse, se sentit transporté de joie. « Est-ce bien vous, lui demanda-t-il, qui êtes Yèn-pé-hân?

— C'est moi-même, répondit-il.

— Quel âge avez-vous maintenant? lui demanda encore Wang-kouèn.

— J'ai seize ans, répondit Yèn-pé-hân.

— Depuis combien de temps êtes-vous entré au collége? ajouta Wang-kouèn.

1. C'est-à-dire : le célèbre poëte Li-thaï-pé, surnommé *Tsing-liên* (le Lotus bleu).

— Depuis trois ans, lui dit Yèn-pé-hân.

— J'ai présidé successivement les concours, reprit Wang-kouên, dans chaque ville de ce département, et je puis dire que les docteurs qui ont été reçus ne manquaient pas de talent. Mais j'ai eu beau en chercher un seul qui s'élevât au-dessus de la foule et qui eût une supériorité remarquable, j'ai eu la douleur de ne pouvoir le trouver. Votre composition annonce des facultés éminentes qui sont un don du ciel. Vos pensées brillantes vous distinguent de la multitude. Votre pinceau se promène en tous sens, comme un dragon divin, avec une énergie invincible. Vous possédez vraiment un talent admirable. J'ai cru d'abord que c'était l'œuvre d'un vieux docteur ou d'un lettré mûri par les ans, et je ne pensais pas que vous fussiez si jeune; j'en suis encore plus charmé. Mais j'ignore si vous avez réellement de l'instruction, ou si votre triomphe d'aujourd'hui a été l'effet du hasard.

— L'illustre président, dit Yèn-pé-hân, est trop bienveillant pour moi et m'accorde des louanges trop flatteuses; mais ces petites compositions des concours ne suffisent pas pour faire briller le talent. Si Votre Excellence aime sincèrement le talent, qu'elle daigne me donner un pinceau et du papier; quand elle me demanderait une romance, une chanson, une pièce de vers réguliers ou libres, un grand morceau de style ou une longue amplification, je pourrais les composer sur-le-champ sans désemparer[1].

1. Littéralement : *étant à cheval*. Allusion à Youên-hong qui, tout en voyageant à cheval, composa, sans quitter son pinceau, une proclamation de quatorze pages. L'expression *composer à cheval* s'applique, comme éloge, aux personnes qui composent avec une grande rapidité.

Je vous jure que je ne ferais pas déshonneur à vos ordres. »

Le président Wang fut ravi de ces paroles. « Aujourd'hui, lui dit-il, dans cette salle publique, j'ai à expédier beaucoup d'affaires; je n'ai pas le temps de m'occuper de cela. Pour le moment, je vous prie d'attendre. » Il proclama ensuite le nom de celui qui avait le second rang; c'était Tchang-in. On vit alors s'avancer un homme qui avait une grosse tête, de larges oreilles et la figure couverte d'une courte barbe; de plus, il était petit de taille et fort laid. Dès qu'il fut arrivé en face du président: « C'est donc vous, lui demanda Wang, qui êtes Tchang-in?

— Tchang, le président actuel du ministère de la magistrature, est justement mon père, » répondit Tchang-in.

Wang-kouèn, le voyant parler d'une manière si peu convenable, se dispensa de l'interroger une seconde fois. Il lui donna, ainsi qu'à Yèn-pé-hân, trois tasses de vin, mit dans leurs cheveux un bouquet de fleurs, couvrit leurs épaules d'une robe de soie rouge, et après leur avoir donné, pour récompense, un paquet d'onces d'argent, il les fit reconduire en pompe au son des instruments de musique.

Nous laisserons le président proclamer le troisième candidat et terminer les affaires de cette solennité.

Yèn-pé-hân et Tchang-in étant sortis ensemble en grande pompe, le long de la route, tout le monde vantait la beauté du premier, et se moquait de la laideur du second. Or, quoique Yèn-pé-hân fut doué d'un véritable talent, il appartenait à une ancienne famille de magistrats; son père avait été président de la cour des inspecteurs

généraux, et, deux fois, il avait présidé le concours pour le doctorat. Quoique son père ne fût plus du monde, parmi ses disciples et ses anciens collègues il y avait encore un nombre infini de fonctionnaires qui occupaient de hautes places à la cour. Sa famille était immensément riche. Ce jour-là, dès qu'il fut revenu chez lui en grande pompe, sa maison se remplit bientôt d'amis qui accouraient pour le féliciter. Yên-pé-hân fit préparer un repas et les traita d'une manière splendide. Yên-pé-hân, malgré son extrême jeunesse, n'avait pas de plus grand plaisir que de boire et de parler littérature. Chaque fois qu'il allait se promener, s'il apercevait un site charmant, il ne manquait jamais de composer des vers et de les écrire sur quelque mur. Tout le monde vantait son talent, mais, vu son extrême jeunesse, on craignait encore qu'il n'eût rien de réel. Cependant, lorsqu'on eut appris que le président du concours l'avait placé à la tête de la liste des bacheliers et l'avait comblé d'éloges, tout le monde crut à son mérite. Les personnes qui désiraient lier amitié avec lui pour boire ensemble et composer des vers, se succédaient tout le long du jour sans interruption. Quoique Yên-pé-hân répondît à leurs avances, il se désolait de ne pas trouver un seul homme d'un véritable talent avec qui il pût descendre dans l'arène[1], afin de déployer librement les idées qu'il recélait dans son esprit. Un jour un de ses anciens amis, nommé Youên-in, vint soudain lui rendre visite pour voir ensemble les fleurs et se livrer au plaisir

1. Littéralement : à qui il pût tenir tête, avec l'étendard et le tambour.

du vin. Yên-pé-hân se trouvant un peu échauffé par le vin, s'écria tout à coup en soupirant : « Ce n'est pas que votre jeune frère[1] veuille, dans un moment d'ivresse, se vanter à l'excès et s'exprimer avec une folle jactance; mais quoique dans cette ville de Song-kiang, et en dehors de la ville, on compte des centaines et des milliers d'hommes de lettres, on aurait beau en chercher un seul avec qui l'on pût causer un peu de littérature, il est bien certain qu'on ne le trouverait pas.

— Monsieur le comte de Tsé[2], lui dit Youên-in en souriant, gardez-vous de mépriser ainsi tout l'empire. Ces jours derniers, j'ai rencontré, dans un certain lieu, un jeune ami qui est beau comme le jade et dont les yeux sont pleins de vivacité et d'éclat. Quand il tient un pinceau, il écrit des vers aussi aisément que s'il dispersait de la poussière; autant que j'en puis juger, son talent littéraire n'est pas au-dessous du vôtre. Seulement, il est fier et hautain et regarde habituellement les autres avec un air de mépris[3]. »

1. C'est-à-dire : moi, Yên-pé-hân.

2. Titre de Yên-pé-hân.

3. Littéralement : il les regarde avec un œil blanc, c'est-à-dire : il leur montre le blanc des yeux. Cette locution signifie ordinairement « regarder de travers, regarder avec des yeux irrités. » L'opposé est : « regarder avec un œil noir, » pour dire : « regarder avec bienveillance. » Il y a ici une allusion à Youên-tsi, qui était un grand buveur, et avait cette double manière de regarder les personnes qui lui plaisaient ou qu'il avait prises en haine. Sa mère étant morte, Kao-hi vint lui offrir des consolations, mais il lui montra le blanc de ses yeux (le regarda de travers). Khang, frère cadet de Kao-hi, vint à son tour le trouver avec sa guitare et une cruche de vin. Il en fut enchanté, et lui montra ses prunelles noires (le regarda avec une extrême bienveillance).

A ces mots, Yen-pé-hân fut rempli d'étonnement. « Si ce talent extraordinaire existe réellement, s'écria-t-il, pourquoi mon frère aîné (c'est-à-dire vous) ne me l'a-t-il pas dit plus tôt? Tout ce que je crains c'est que vous ne vous moquiez de moi.

— Ce lettré existe certainement, reprit Youên-in; comment oserais-je me moquer de vous?

— Puisqu'il existe en effet, reprit Yên-pé-hân, dites-moi, je vous prie, son nom de famille et son petit nom?

— Son nom de famille est P'ing, répondit Youên-in; il est le neveu de P'ing, du titre de Kiao-kouan [1]. J'ai entendu dire qu'ayant un jour tenu tête au président du concours, il a renoncé à son grade de bachelier et est venu chercher un appui auprès de son oncle. Or, cet oncle est un lettré de la dernière médiocrité, et quoiqu'il vive à l'aide des revenus de son oncle, il a cherché un domicile séparé, à une dizaine de milles de la ville. Il se moque des gens de Song-kiang, qui n'ont pas un seul champion à lui opposer. Chaque jour, il parcourt seul les montagnes et les bords des rivières, n'ayant d'autre souci que de composer des poésies régulières ou des vers libres. Quoiqu'il soit d'une famille pauvre et obscure, il fait fi des princes, des comtes, des hauts dignitaires et des hommes riches et nobles, qui sont chamarrés d'or et couverts d'habits somptueux, et ne les regarde pas plus que de la terre ou de la poussière.

— Votre jeune frère [2], repartit Yên-pé-hân, est lié avec

1. Suivant Morrison, c'était un surintendant officiel des jeunes lettrés.

2. C'est-à-dire : moi.

son frère aîné (avec vous) de l'amitié la plus intime. et mon frère aîné sait que son jeune frère chérit le talent autant que sa propre vie. Puisqu'il existe un homme d'un talent aussi extraordinaire, pourquoi ne pas l'inviter à venir me voir un moment?

— Ce personnage, repartit Youèn-in, dit communément que dans les maisons des riches et des nobles il n'y a certainement nul homme de talent. Et comme il sait que vous appartenez à une famille de magistrats, comment daignerait-il venir à la légère?

— Tchéou-kong [1], dit Yèn-pé-hân en riant, était le frère cadet de l'empereur Wou-wang, et la beauté de son talent lui mérita les louanges du saint homme (Confucius). Tseu-kiên [2] était le fils du prince Tsao-mân, et cependant il s'illustra en improvisant des vers au bout de sept pas. Étaient-ce là des hommes pauvres et obscurs? Pourquoi montre-t-il une telle partialité? Je vous prie, monsieur, d'aller le voir demain et de lui rapporter mes paroles; je suis sûr qu'il viendra avec joie.

— Monsieur le comte de Tsé, lui dit Youèn-in, puisque telle est votre résolution, je ne puis me dispenser d'aller lui faire une visite. »

Après cette conversation, les deux amis burent encore quelque temps et se séparèrent.

Le lendemain, Youèn-in sortit à pied en dehors de la ville et vint chercher P'ing-jou-heng.

Or, P'ing-jou-heng, depuis qu'il avait rencontré, dans le pays de Wèn-chang, Ling-kiang-sioué, qu'il avait vue

1. Nom du fondateur de l'antique dynastie des Tchéou.
2. Voyez p. 25, note 1; p. 181, note 1, et p. 234, note 3.

s'embarquer et disparaître en un clin d'œil, ne sachant où demander de ses nouvelles, il en était resté quelque temps malade dans son hôtellerie. Dans son embarras extrême, il se vit obligé d'aller trouver, à Song-kiang, son oncle P'ing-tchang, qui était un lettré fort médiocre. Quoiqu'il fît grand cas du talent de son neveu, l'entendant s'exprimer avec une vanité excessive, il ne cessait de lui adresser des remontrances. Pour échapper aux discours importuns de son oncle, P'ing-jou-heng se retira en dehors de la ville, afin de pouvoir, tout à son aise, lire et cultiver la poésie. Ce jour-là, il venait justement d'écrire une pièce de vers où il exprimait ses peines et les sentiments de son cœur.

Cette pièce était ainsi conçue :

A moins d'être un ami intime ou un proche parent,
Qui est-ce qui sait jamais reconnaître à coup sûr les traits (d'un homme de mérite) ?
J'ai beau étudier les anciens avec une sorte de rage [1], je ris de leur médiocrité.
Celui qui rencontre dans ce siècle un accueil bienveillant, ne doit point languir dans l'indigence.
J'ai renoncé à mes fiers dédains [2], et je porte à tout le monde la même affection.
Je voudrais donner et recevoir tour à tour une aimable hospitalité sur une montagne verdoyante.
Si mon espoir était déçu, je jetterais au feu mon pinceau et mon encrier,
Et je renoncerais à parler de littérature devant les hommes.

P'ing-jou-heng ayant fini d'écrire, fit lui-même son

1. Littéralement : étudier à la mort (*ssc-hio*).
2. Littéralement : j'ai renoncé à l'*œil blanc*. Voyez p. 234, note 3.

propre éloge. « Quoique je possède un tel talent, se dit-il, je n'ai jamais rencontré une seule personne qui pût m'apprécier. Cependant, le monde est bien vaste. Comment se fait-il que de tels juges soient si rares? » Puis, poursuivant ses réflexions : « Il n'y a, dit-il, qu'un homme de talent qui puisse reconnaître le talent, il faut donc qu'un autre ait lui-même du talent pour savoir que je suis un homme de talent. Et comme aujourd'hui, il n'y a pas, dans tout l'empire, un seul homme de talent, dites-moi un peu qui est-ce qui pourra reconnaître que je suis un homme de talent? j'aurais donc tort d'en vouloir aux hommes de mon siècle. Mais cette Ling-kiang-sioué, que j'ai rencontrée dernièrement dans le temple de Min-tseu, du district de Wèn-tchang, et qui avait composé des vers, c'était réellement une fille de talent. Par malheur pour moi, à peine avais-je aperçu sa figure qu'elle a disparu sans que je pusse découvrir ses traces. Si elle se fût arrêtée un instant et que j'eusse pu composer des vers avec elle sur les mêmes rimes, j'aurais certainement trouvé en elle une personne capable de m'apprécier. Je me rappelle que le bateau que j'ai vu avant-hier était tout couvert de sceaux officiels, et que des employés de quelque tribunal marchaient à sa suite. Si elle n'appartenait pas à la famille d'un magistrat illustre, d'où viendrait un cortége aussi imposant? Seulement, j'ai fait les recherches les plus actives parmi tous les fonctionnaires de l'État; et dans la capitale, je n'ai pas trouvé un seul magistrat éminent du nom de Ling. Je n'y comprends rien. »

Il était justement agité de mille pensées confuses, lorsque, tout à coup, on vint lui annoncer la visite de

Youên-in. De suite, il l'invita à entrer et lui offrit ses civilités. Après les questions d'usage [1], P'ing-jou-heng lui montra du doigt, sur le mur, les nouveaux vers qu'il venait de composer, et où il avait exprimé les peines et les sentiments de son cœur.

Youên-in y ayant jeté les yeux, s'écria en souriant : « Monsieur Tseu-tchi [1], c'est trop fort que de dire que, dans tout l'empire, il n'y a pas un seul homme de talent. Ne vous formalisez pas si j'ose heurter votre opinion. Est-ce que l'empire a jamais manqué d'hommes de talent? Cette idée vient sans doute de ce que monsieur Tseu-tchi, vivant seul dans un coin obscur et n'ayant que des connaissances bornées, n'en a pas encore rencontré un seul?

— Il est bien vrai, reprit P'ing-jou-heng, que je vis seul, dans un coin obscur, et n'ai que des connaissances bornées. Pour le moment, je demanderai à mon frère aîné Chi-kiao [1] s'il en a jamais rencontré quelques-uns.

— Votre jeune frère, dit Youên-in, n'a pas voyagé bien loin, et il n'oserait parler témérairement des lettrés de l'empire. Pour me borner à la ville de Song-kiang, je citerai le fils de Yên, le président de la cour des inspecteurs généraux; Yên-pé-hân n'est-il pas un jeune homme de talent?

— Monsieur Chi-kiao, reprit P'ing-jou-heng, à quels signes avez-vous vu qu'il soit un homme de talent?

1. Littéralement : le froid et le chaud étant finis. Suivant le dictionnaire de Morrison (part. II, n° 3192), cette locution peut s'appliquer à différentes choses, par exemple : aux sentiments des visiteurs, aux nouvelles, aux compliments, etc.

2. Surnom de P'ing-jou-heng.

1. C'est-à-dire : à vous. Chi-kiao est le surnom de Youên-in.

— Il a un air majestueux, dit Youân-in, comme l'arbre de jade qui se dresse devant les degrés ; il s'élève noblement au-dessus de la foule, comme l'oie solitaire qui plane au milieu des nuages. A la première vue, on lui reconnaît tous les dehors du talent. Je n'ai pas besoin d'insister davantage; seulement, lorsqu'il écrit du *wén-tchang* (de la prose élégante), on dirait qu'il n'a pas eu besoin de réfléchir. Compose-t-il des vers, il ne fait jamais de brouillon. Ses discours sont une source d'enseignement moral. Si on lui demande une chose, il en répond dix. Je ne saurais dire combien il possède au dedans de lui de talent et de savoir. Quand il manie le pinceau, on croirait voir le vol hardi du dragon et la danse gracieuse du phénix. Quand ses pensées se répandent sur le papier, on dirait une montagne qui s'écroule ou un fleuve qui déborde. Dans son élan impétueux, il balayerait devant lui mille soldats et dix mille coursiers. Cela serait-il possible s'il n'était doué d'un véritable talent? Monsieur Tseu-tchi, puisque vous vous vantez d'être un homme de talent, pourquoi ne pas lutter une fois avec lui? »

P'ing-jou-heng avait écouté avec ravissement le discours de Youên-in ; de sorte que, soudain, un rayon de joie brilla sur sa figure. « Si la ville de Song-kiang, dit-il, possède un talent si extraordinaire, comment se fait-il que je n'en aie rien su?

— Vous êtes le seul qui ne le connaissiez pas, reprit Youên-in, mais ceux qui le connaissent sont extrêmement nombreux. Avant-hier, Wang, le président du concours général, l'a inscrit en tête de la liste des bacheliers

et l'a comblé d'éloges et de félicitations. Ce jour-là, il l'a fait reconduire en pompe au son des instruments de musique. Il n'y avait personne qui ne fût rempli pour lui d'estime et d'admiration.

— Si vous parlez du premier rang parmi les bacheliers, dit P'ing-jou-heng en riant, c'est quelque chose de fort ordinaire. Voyez un peu les fils de familles riches et nobles. Quel est celui qui n'obtient pas au concours le premier ou le second rang?

— Vous avez beau dire, reprit Youên-in, il a un vrai talent, fort différent de ce que se figurent les hommes. Puisque vous ne croyez pas ce que je viens de vous dire, quel jour voulez-vous que j'aille avec vous lui faire visite; vous le connaîtrez alors par vous-même.

— Si ce personnage, dit P'ing jou-heng, a réellement du talent, comment ne désirerais-je pas de le voir? Seulement votre jeune frère (c'est-à-dire moi) se sent naturellement peu disposé à pénétrer à la légère dans les hôtels des riches et des nobles.

— Monsieur, dit Youên-in, Yên-pé-hân est un des grands lettrés de l'empire; si vous ne voyiez en lui qu'un homme riche et noble[1], ce serait vraiment le rabaisser.

— J'ai eu tort, j'ai eu tort, s'écria P'ing-jou-heng en riant aux éclats. — Eh bien! monsieur, rien n'empêche que vous ne fixiez un jour pour aller le voir ensemble.

— Un homme de lettres, reprit Youân-in, ne fixe jamais de jour pour faire des vers et se livrer au plaisir du vin; quand nous serons en verve, nous irons. »

1. Littéralement : si vous le considériez uniquement comme un caleçon de soie.

Les deux amis s'étant trouvés du même avis, burent à la hâte chacun trois tasses et se séparèrent. Le poëte dit avec raison :

L'un a conquis le titre de prince du wén-tchang (de la prose élégante);
L'autre dispute l'honneur de boire et de faire des vers.
Le vrai talent brûle de trouver un ami pour l'apprécier.
Il ne songe nullement à acquérir une brillante réputation.

Youên-in, ayant pris jour avec P'ing-jou-heng, vint voir de nouveau Yên-pé-hân. « P'ing-tseu-tchi[1], dit-il, ayant été provoqué par quelques mots de ma part, serait très-heureux de faire votre connaissance. Quel jour mon frère aîné[2] est-il libre? Votre jeune frère viendra avec lui vous rendre visite.

« Votre jeune frère, dit Yên-pé-hân, aime les hommes de talent comme sa propre vie; si M. P'ing a, en effet, un véritable talent, je regrette de ne pouvoir, tout de suite, lui serrer la main. Comment pourrais-je différer cette entrevue? Monsieur Chi-kiao[3], je souhaite vivement que vous l'ameniez, sans faute, demain matin. Quoique mon petit jardin soit inculte et solitaire, nous pourrons cependant, à l'exemple de P'ing-youên[4], y boire pendant dix jours.

— Puisque le maître est si bien disposé, reprit Youên-

1. C'est-à-dire : P'ing, surnommé *Tseu-tchi*.
2. Mon frère aîné (vous), votre jeune frère (moi).
3. Surnom de Youên-in.
4. P'ing-youên était le frère cadet de Hoei-wên, roi de Tch'ao. Il aimait beaucoup à recevoir des hôtes, et un jour il en invita trois mille à un somptueux banquet.

in, nous viendrons demain matin. » En disant ces mots il sortit. Comme il allait partir, Yèn-pé-hân le retint. « J'ai encore un mot à vous dire, ajouta-t-il, si M. P'ing a réellement du talent, je ne refuserais pas d'être son cocher ou son palefrenier; mais s'il est dépourvu de talent, ce qu'il a de mieux à faire est de ne pas venir. De cette manière, il pourra encore cacher son incapacité. Mais s'il vient en s'attribuant une vaine réputation, mon pinceau sera sans pitié pour lui et, dans la lice, je le mortifierai d'importance. Ne vous fâchez pas si je traite un de vos amis avec peu d'égards.

— Parmi les hommes, dit Youèn-in, M. P'ing est un vrai phénix; parmi les lettrés, c'est un dragon et un tigre [1]; serait-il convenable que quelqu'un le traitât avec peu d'égards? »

Les deux amis badinèrent encore un instant et se séparèrent. Le lendemain, Youèn-in se leva de bonne heure et, sortant à pied hors de la ville, il alla voir P'ing-jou-heng. « Aujourd'hui, dit-il, l'air est pur et frais; je serais charmé d'aller avec mon frère aîné rendre visite à Yèn, le comte de Tsé.

— Eh bien! dit P'ing-jou-heng, partons tout de suite, partons tout de suite. » Il charge alors un vieux domes-

1. En chinois, les mots « phénix, dragon, tigre, » désignent un homme d'un mérite éminent. Suivant le dictionnaire Choué-wèn, les Chinois considèrent le tigre comme le roi des quadrupèdes qui habitent les montages. De là vient que, contrairement à nos idées, cet animal est considéré comme l'emblème de la supériorité. C'est ainsi que Lo-ye était appelé « le tigre de la poésie, » et Li-yang-ping « le tigre de l'écriture. » Tching-tchang-ssé avait huit fils très-instruits; ce qui faisait dire que « sa famille possédait une multitude de tigres. »

tique de bien garder la porte, et donnant la main à Youên-in, il s'amusa tout le long de la route à voir les fleurs et rentra à pied en ville. Or, P'ing-jou-heng demeurait en dehors de la ville, du côté de l'ouest, et Yèn-pé-hân dans l'intérieur de la ville, du côté de l'est. Youên-in, en allant et venant à pied, avait parcouru une vingtaine de li[1] et, comme il s'était attardé en regardant les fleurs et en causant joyeusement tout le long de la route, lorsqu'il arriva à la ville, il était déjà midi. Ses jambes était fatiguées et son estomac commençait à sentir la faim. Il aurait bien voulu aller tout droit chez Yèn-pé-hân, mais il avait encore un ou deux li à faire. Il s'arrêta alors indécis et irrésolu. Il ignorait que Tchang-in, qui avait obtenu le second rang[2], demeurât en ville, du côté de l'occident. Au moment où ce dernier sortait de chez lui, il rencontra justement Youên-in et P'ing-jou-heng qui se tenaient devant sa porte. Comme il connaissait depuis longtemps Youên-in, il l'aborda en souriant : « Monsieur Chi-kiao, lui dit-il, où allez-vous comme cela? Pourquoi vous tenez-vous devant mon humble demeure avec cet air irrésolu? »

Youên-in l'ayant reconnu, lui répondit soudain avec un visage riant : « Votre jeune frère, dit-il, allait avec M. P'ing rendre visite à Yèn-pé-hân, le comte de Tsé. Comme nous étions fatigués, après une longue excursion, nous nous sommes arrêtés un peu ; nous ne pensions pas nous trouver justement devant votre hôtel.

1. Deux lieues.
2. Savoir : sur la liste du concours des bacheliers.

— Monsieur P'ing, reprit Tchang-in, ne serait-il pas M. Tseu-tchi, neveu de Son Excellence P'ing?

— C'est moi-même, reprit vivement P'ing-jou-heng : comment monsieur Tchang a-t-il pu le savoir?

— Monsieur, dit Tchang-in en riant, tous ceux qui appartiennent à la famille des lettrés entrent mutuellement en rapport par une influence secrète. Comment aurais-je pu ne point vous reconnaître? Si vous allez tous deux rendre visite à Yên, le comte de Tsé, serait-ce par hasard que vous le prenez pour un homme de talent parce qu'il a obtenu au concours le premier rang? Quoique je n'aie obtenu que le second rang, me ferez-vous l'injure de croire que je ne suis pas un homme de talent? Comment passeriez-vous devant ma porte sans entrer? Si vous dédaignez tous deux de m'honorer de votre visite, comment oserais-je vous faire entrer de force? Seulement, puisque vous avez dit que vous étiez fatigués, que n'entrez-vous pour vous reposer un instant? J'aurais le plaisir de vous offrir une tasse de thé : qu'en dites-vous?

— Il y a bien longtemps, dit Youên-in, que M. P'ing pense avec estime à votre talent supérieur. Il avait un désir extrême de venir vous saluer, mais n'ayant pas encore eu l'honneur de vous être recommandé, il n'a pas osé agir à la légère. Aujourd'hui que nous avons eu le bonheur de vous rencontrer, si vous ne dédaignez pas notre humble visite, nous nous ferons un devoir d'entrer dans votre salon et de vous offrir nos hommages. »

Tchang-in, voyant que Youên-in répondait à son invitation, fit un salut et voulut leur céder le pas ; mais

P'ing-jou-heng resta immobile et n'y put consentir. « Monsieur, dit-il, jusqu'à présent je n'avais point l'honneur de vous connaître ; comment oserais-je vous offenser à ce point ?

— En général, reprit Youên-in, les hommes de lettres ne forment qu'une même famille ; en quoi pourriez-vous ainsi m'offenser ? » A ces mots, il le prit par la main et le fit entrer.

Quand ils furent arrivés dans la salle, après les salutations usitées, Tchang-in, sans leur offrir des siéges, les invita à entrer plus avant. « Cet endroit-ci n'est pas convenable, leur dit-il ; allons nous asseoir un peu dans mon modeste jardin.

— A merveille ! » s'écria Youên-in, et aussitôt ils entrèrent dans le jardin.

Le lecteur demandera sans doute pourquoi Tchang-in se montrait si prévenant et si affectueux. Dans l'origine, il voulait, grâce au puissant crédit de son père, obtenir le premier rang au concours pour le baccalauréat ; mais à son grand étonnement, Yên-pé-hân le lui avait enlevé. Il en avait conçu au fond du cœur un vif ressentiment. En revenant chez lui en cérémonie, il avait remarqué que tout le monde ne faisait que louer Yên-pé-hân, et l'accablait lui-même de railleries. Au lieu de s'irriter contre lui-même de ce qu'il n'avait pas de talent, il s'était au contraire irrité contre Yên-pé-hân, qui l'avait écrasé par la force de son talent. En conséquence, il songeait à chercher un homme hors de ligne et d'un talent extraordinaire pour lui donner un coup d'épaule ; mais il avait fait des recherches dans toute la ville de Song-

kiang sans en trouver un seul. Comment, en effet, en aurait-il trouvé un second? Comme il fréquentait habituellement P'ing, le Kiao-kouân (préfet des études), il alla tout à coup lui faire part de cette idée. « Si vous cherchez un talent extraordinaire, lui dit P'ing, le Kiao-kouân (le préfet des études), mon neveu Jou-heng peut compter pour un homme. Seulement il est d'un naturel fier et hautain. Si on l'invite pour une affaire ordinaire, il ne se dérange pas. »

Aujourd'hui donc, Tchang-in ayant justement rencontré P'ing-jou-heng au moment où il s'y attendait le moins, il était au comble de ses vœux. C'est pour cela qu'il s'évertuait pour le combler de prévenances. Ce jour-là, après l'avoir invité à entrer dans son jardin, il lui offrit le thé et fit apprêter du vin. Quoique P'ing-jou-heng reconnut bien à l'air de Tchang-in qu'il ne ressemblait point à un lettré, quand il vit ses manières pleines de gaieté et d'entrain, il ne fit nulle difficulté d'accepter du vin et but du meilleur cœur. Youên-in ne cessant de vanter le talent de Tchang-in, qu'il élevait au niveau de Yèn-pé-hân, P'ing-jou-heng le crut tout de bon. Lorsqu'il fut un peu échauffé par le vin et se sentit en verve pour faire des vers, il adressa la parole à Tchang-in. « Monsieur, lui dit-il, comme nous nous flattons tous deux d'être des hommes de talent, pourrions nous boire sans faire des vers? »

Tchang-in fit semblant d'être lui-même enflammé par la verve poétique, et prenant un ton exalté : « Quand deux amis boivent tête à tête, s'écria-t-il, s'ils ne composent pas des vers pour rappeler (cette heureuse ren-

contre), ils ne peuvent compter pour des hommes de talent. »

A ces mots, il appela un domestique et lui ordonna d'apporter les quatre trésors de l'écritoire[1]. « Une feuille de papier d'un pouce, ni une pièce de soie d'un pied ne suffisent pas pour épuiser notre verve, il vaut mieux écrire sur le mur.

— C'est fort bien, sans doute, d'écrire sur le mur, lui dit P'ing-jou-heng ; seulement si nous prenons chacun un sujet, naturellement nous composerons suivant notre fantaisie, et notre style sera commun et négligé. Il vaut mieux que je compose avec vous des phrases liées. Nos vers se correspondront mutuellement et n'en auront que plus de charme. Si l'un de nous se montre lent ou inhabile, pour sa punition, il sera condamné à boire comme dans le parc de la *vallée d'or*[2]. J'ignore ce que vous pensez de mon idée. »

Tchang-In l'entendant dire qu'il voulait lui faire composer des vers liés, en éprouva une frayeur secrète ; mais comme il aurait eu mauvaise grâce de refuser, il répondit en faisant un effort sur lui-même : « Votre idée est certainement excellente, mais les vers ne viennent que suivant l'inspiration. Monsieur Tseu-tchi, veuillez écrire la première phrase. Quand ce sera mon tour, je verrai s'il me vient quelque idée. Si ma verve s'échauffe, ce sera un jeu pour moi.

— De cette manière, dit P'ing-jou-heng, j'empiète sur

1. Le papier, le pinceau, l'encre et la pierre pour la broyer.
2. Voyez p. 175, note 2.

vos droits. » Il prit alors son pinceau, et l'ayant imbibé d'encre, il écrivit d'abord sur le mur le sujet des vers :

Un jour de printemps, étant allé visiter un ami à l'est de la ville, soudain j'ai rencontré le seigneur Pé-kong [1], qui m'a retenu à boire, et par hasard nous avons composé ensemble des vers liés.

Après avoir fini d'exposer le sujet, il écrivit ainsi la première phrase :

J'ai oublié la rivière des fleurs et la rivière des saules.

Après avoir écrit ce vers, il présenta le pinceau à Tchang-in et lui dit : « A votre tour, monsieur. » Mais Tchang-in, faisant des façons : « Le commencement, dit-il, doit être écrit tout d'un trait ; si deux mains y prennent part, les expressions et les pensées jureront ensemble. Quand vous serez arrivé à la phrase du milieu, je continuerai à mon tour.

— Cela peut aller, dit P'ing-jou-heng, et, à ces mots, il écrivit encore deux lignes :

Comme j'étais allé visiter un ami à l'est de la ville, tout à coup, à l'ouest de la ville,
J'ai rencontré un buveur d'une grande capacité; pouvais-je dire que la mienne est trop petite?

Dès qu'il eut fini d'écrire, il présenta le pinceau à Tchang-in : « Pour le coup, lui dit-il, c'est à votre tour de faire une phrase parallèle. »

Tchang-in prit le pinceau, et comme il se creusait le

1. Nom honorifique de Tchang-in.

cerveau, P'ing-jou-heng le pressa en disant : « Vous êtes beaucoup trop lent ; il faut subir la punition convenue.»

Tchang-in entendant prononcer le mot de punition : « S'il fallait, dit-il, une phrase sur *les fleurs* et *les oiseaux*, *les montagnes* et *les rivières*, il me serait bien aisé d'écrire une phrase parallèle ; mais si je veux en trouver une qui réponde aux mots *grand* et *petit*, c'est là le difficile ; je ne demande pas mieux que de boire une tasse pour ma punition.

— Il faut, dit P'ing-jou-heng, que vous soyez puni de trois tasses.

— Eh bien ! répliqua Tchang-in, passe pour trois tasses. Je suis bien aise de voir comment vous trouverez une phrase parallèle. »

P'ing-jou-heng reprit le pinceau et écrivit les deux vers suivants :

Quand un homme de talent rencontre un grand personnage, il n'ose s'abaisser devant lui.
Si un hôte à un pinceau brillant comme les *fleurs*, je lutte avec lui de grâce et de légèreté.

A peine Tchang-in eut-il fini de lire, que sans donner à P'ing-jou-heng le temps d'ouvrir la bouche, il se répandit en éloges pompeux. « La correspondance est merveilleuse ! s'écria-t-il à plusieurs reprises ; j'ai eu beau réfléchir pendant une demi-heure, je n'ai pas trouvé une seule idée. En vérité, vous avez un talent extraordinaire.

— C'est une phrase improvisée, lui dit P'ing-jou-heng, qu'y-a-t-il là d'extraordinaire ? Tout à l'heure, vous venez de dire que s'il s'agissait d'une phrase sur *les oiseaux* et

les fleurs, vous trouveriez aisément un passage parallèle; or, comme ces deux vers offrent le mot *fleurs*, je vous prie d'écrire un passage correspondant.

— Pour le mot *fleurs*, il s'y trouve, il est vrai, dit Tchang-in; mais je vois au-dessus les mots *pinceau* d'un *hôte;* il est évident que le mot *fleurs* est pris au figuré. De sorte qu'il est bien plus difficile d'y trouver une correspondance. Au bout du compte, il vaut mieux que je boive trois tasses comme auparavant. Monsieur P'ing, achevez tout de suite la phrase parallèle et que tout soit fini.

— Puisque vous voulez que j'achève, dit P'ing-jou-heng, il faut que le vénérable Youèn soit puni lui-même de trois tasses.

— Pourquoi me punir? s'écria Youèn-in en riant.

— Pour votre punition, lui dit P'ing-jou-heng, il vous revient trois tasses; buvez vite : si vous ne les avez pas vidées quand j'aurai achevé les vers, vous subirez encore pareille punition. »

Youèn-in fit un éclat de rire, puis il se vit obligé de boire les tasses prescrites. Après quoi, P'ing-jou-heng prit un pinceau, et soudain il acheva les trois phrases qui manquaient.

L'esprit du maître de la maison est comme l'*oiseau* qui est las de chanter.

D'après trois conventions (successives), il devait composer des vers liés.

Mais, comme la première fois, le poëte a été obligé de composer seul.

P'ing-jou-heng ayant fini d'écrire, jeta son pinceau en

riant aux éclats et se leva. « Je vous ai beaucoup importuné, lui dit-il, et aussitôt il sortit et se disposa à partir.

Tchang-in fit les plus vives instances pour le retenir. « Il est encore de bonne heure, lui dit-il, si le maître a manqué de verve, du moins il lui reste encore du vin; pourquoi ne pas rester un peu?

— Monsieur Tchang, lui dit P'ing-jou-heng, comme vous ne vous flattez pas d'égaler le poëte Thou-ling [1], je n'oserais à mon tour imiter Kao-yang [2], cet infatigable buveur.

— Le maître éprouve pour vous une vive affection, dit Tchang-in, comment pourrait-il la faire taire?

— Le désir que j'ai de partir, reprit P'ing-jou-heng, est d'une violence extrême; en vérité, je n'y puis résister. » A ces mots, il lui fit un salut en levant les deux mains, et s'échappant dehors, il partit comme un trait.

Tchang-in voyant qu'il était impossible de le retenir, courut après lui devant la porte; mais P'ing-jou-heng était déjà bien loin.

Par suite de ce départ, j'aurai beaucoup de détails à raconter. Sur une haute montagne et au bord d'une eau courante, le son de la guitare fait découvrir un vrai

1. C'est un nom que se donnait Thou-fou, l'un des plus célèbres poëtes de la dynastie des Thang, qui s'était établi dans une plaine appelée Thou-ling. (*Yun-fou-kiun-iu*, liv. VII, fol. 48.)

2. Kao-yang est souvent cité dans les historiens et les poëtes, par exemple dans les *Mémoires* de Sse-ma-thsien et les *poësies* de Li-thaï-pé. Quoiqu'il eût beaucoup de talent littéraire, il aimait mieux se donner la qualification de buveur (*Thsieou-tou*). Il avait huit fils qui étaient tous d'illustres lettrés, et qu'on appelait *Pa-youen* (les huit chefs, les huit coryphées).

poëte. Thao-li et Hoang-thou [1] font connaissance ensemble.

Vous ignorez sans doute si, après ce départ, P'ing-jou-heng a consenti à visiter Yèn-pé-hân. Prêtez-moi l'oreille un moment, je vais vous conter cela en détail dans le chapitre suivant.

1. Il y a en chinois Li, la femelle, et Thou, le mâle, deviennent amis ou font connaissance ensemble. Il s'agit ici de Thao-li et de Hoang-thou, deux chevaux célèbres de l'empereur Mou-wang. (Voyez p. 126, VIII.) C'est une allusion aux deux lettrés distingués P'ing-jou-heng et Yen-pé-hân, qui se rencontrent dans le chapitre suivant et se lient ensemble d'une étroite amitié.

CHAPITRE X

ILS COMPOSENT DES VERS LIÉS AUSSI HARMONIEUX QUE L'OR ET LE JADE.

P'ing-jou-heng était resté à boire dans le jardin de Tchang-in. Quand il eut vu que Tchang-in ne pouvait venir à bout de faire des vers, il reconnut qu'il n'avait qu'un faux talent et en fut vivement irrité. Aussitôt il le salua en levant les mains et partit comme un trait.

Youên-in et Tchang-in coururent promptement après P'ing-jou-heng pour le reconduire, mais, à leur grande surprise, il ne tourna pas même la tête, et fut bientôt hors d'atteinte. Youên-in eut peur que Tchang-in ne se sentît mortifié. « P'ing-tseu-tchi [1], dit-il, possède à la vérité quelque talent, mais, lorsqu'il a bu, il est d'une extravagance insupportable. »

Tchang-in avait comblé P'ing-jou-heng d'attentions et de prévenances dans l'espoir de gagner son affection; mais, contre son attente, P'ing-jou-heng, qui en avait deviné la cause, l'avait traité d'un ton fier et railleur, et ne lui avait donné nulles marques de respect; Tchang-in, cruellement déçu, ne put s'empêcher d'éclater. « Dans l'origine, dit-il, je ne connaissais pas ce petit animal, et

1. C'est-à-dire P'ing-jou-heng, surnommé *Tseu-tchi*.

c'est uniquement par égard pour vous, monsieur Chi-Kiao, que je l'ai accueilli avec bienveillance. Comment a-t-il pu prendre de pareillles manières? C'est vraiment un homme sans éducation.

— Il se flatte d'avoir du talent, dit Youên-in, et il a coutume de blesser ainsi ses meilleurs amis. Au fond, comme je l'ai amené ici, tous les torts retombent sur moi.

— Je trouve, dit Tchang-in, que le vrai talent consiste surtout dans la beauté du style : quel talent y a-t-il à faire de méchants vers? Si l'habitude de rimer peut passer pour du talent, avant-hier j'ai vu, à la table du préfet Yên, un de ses amis, de la famille Song, qui en buvant une bouteille de vin, compose cent pièces de vers charmants. J'ai l'intention de l'inviter dans quelques jours. Allez le voir un instant, si cela vous agrée. Vous reconnaîtrez alors que les hommes d'un caractère élevé ne ressemblent point à ces individus de bas étage qui étalent un vain mérite pour se donner de l'importance.

— Puisque c'est un homme si éminent, dit Youên-in, je serai heureux de lui faire une visite. » En achevant ces mots, il prit congé de lui.

Tchang-in éprouva un amer désappointement. Nous le laisserons pour revenir à Youên-in, qui, voyant que P'ing-jou-heng s'en était retourné, ne put se dispenser d'aller rendre réponse à Yên-pé-hân.

Dans ce moment, Yên-pé-hân attendait avec une vive contrariété, lorsque, soudain, il vit Youên-in qui revenait seul. « Pourquoi M. P'ing ne vient-il pas? lui demanda-t-il.

— Il était venu avec moi, répondit Youên-in, et nous étions déjà entrés en ville; mais tout à coup, nous avons rencontré M. Pé-kong [1], qui nous invita de la manière la plus pressante à entrer chez lui pour boire quelques tasses de vin. M. P'ing ayant appris qu'il avait obtenu la seconde place au concours, s'imagina qu'il avait aussi quelque talent; il accepta donc et but avec plaisir. Mais, lorsqu'il fut question de faire des vers et qu'il eut vu que le vieux Tchang ne pouvait écrire une seule phrase, il le railla dans quelques lignes mordantes; puis, il partit comme un trait et s'en retourna, le laissant désappointé et mortifié au dernier point.

— C'est charmant! s'écria Yên-pé-hân en riant aux éclats; c'est charmant de l'avoir ainsi bafoué! Cet individu, qui ne comprend pas un seul caractère, devrait s'estimer fort heureux d'avoir obtenu, grâce à la réputation et à l'influence de son père, la deuxième place au concours. Qu'avait-il besoin de venir se frotter aux poëtes pour s'attirer un cruel affront? Mais, dites-moi un peu de quelle manière M. P'ing l'a persiflé. »

Youên-in récita alors à Yên-pé-hân les vers tracés sur le mur.

Yên-pé-hân en rit à gorge déployée. « C'est délicieux! s'écria-t-il, mais, à ce que je vois, M. P'ing a véritablement du talent. Veuillez, monsieur, me l'amener promptement pour satisfaire ma vive impatience.

— Demain matin, dit Youên-in, je ne manquerai pas de l'inviter à venir. » A ces mots ils se séparèrent.

1. Nom honorifique de Tchang-in.

Le lendemain, Youên-in sortit encore à pied hors de la ville et alla trouver P'ing-jou-heng. Précédemment, lorsque Youên-in venait lui faire visite, P'ing-jou-heng accourait gaiement au-devant de lui; mais comme ce jour-là Youên-in était resté pendant une demi-journée à son hôtellerie, il resta fièrement couché, sans se déranger.

Youên-in, devinant sa pensée, lui cria à haute voix : « Monsieur Tseu-tchi, si vous avez quelque sujet de mécontentement, vous pouvez me le dire en face; pourquoi repousser le monde d'une manière si arrogante? »

A ces mots, P'ing-jou-heng jeta un vêtement sur ses épaules et vint le recevoir. « Quoique je sois pauvre, dit-il, je ne convoite certainement pas la bonne chère des gens riches. Vous m'aviez dit, à plusieurs reprises, que c'était un homme de talent, et c'est là ce qui m'a décidé à entrer chez lui. Qui aurait pensé qu'il était aussi vil que la terre et le fumier? Si pour l'appât d'une tasse de vin, j'allais jeter sur la terre et le fumier mes pensées fleuries et mes paroles élégantes, ne serait-ce pas le comble du déshonneur?

— Si, hier, vous avez été invité à boire, reprit Youên-in, ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée; il ne faut voir là que l'effet d'une rencontre fortuite.

— Bien que cette rencontre ait été fortuite, dit P'ing-jou-heng, vous ne deviez pas, monsieur, le louer et l'exalter.

— C'était un ami, répliqua Youên-in en riant; pouvais-je dire, à son nez, qu'il était un homme bouché? Allons aujourd'hui voir ensemble Yên-pé-hân. Si c'est

aussi un homme bouché, vous pourrez, pour le coup, vous en prendre à moi.

— Je n'ai jamais voulu, dit P'ing-jou-heng, abaisser mon caractère jusqu'à franchir le seuil des hommes riches et nobles; c'est déjà trop d'une fois : me siérait-il d'y retourner encore ?

— Yèn-pé-hân, dit Youèn-in, est un des plus beaux talents de notre époque : pourquoi ne voir en lui qu'un homme riche et noble?

— Vous me disiez hier, reprit P'ing-jou-heng, que Yèn-pé-hân et Tchang-in avaient été, l'un le premier et l'autre le second [1]. D'après le second, il est aisé d'imaginer ce que doit être le premier. Votre esprit, monsieur, n'a pas la force de se mettre au-dessus des hommes riches et nobles, et voilà pourquoi vous êtes constamment leur dupe. Pour moi, je connais à fond le caractère des riches et des nobles. En général, parmi les riches et les nobles, il n'y a pas un seul homme d'un véritable talent. Les uns se poussent par le crédit et l'influence d'un père ou d'un frère aîné, les autres par la vertu de l'argent. Parce que vous voyez que Yèn-pé-hân a obtenu la première place au concours, de suite vous vous faites illusion, et vous le prenez pour un homme d'un mérite extraordinaire. Qui sait s'il ne doit pas ce rang à l'intrigue ?

— Je conviens, dit Youèn-in, que ce que vous avez dit des riches et des nobles se voit quelquefois; seulement, il ne faut pas considérer Yèn-pé-hân comme étant riche et

1. C'est-à-dire qu'ils avaient obtenu, l'un le premier rang et l'autre le second, dans le concours pour le grade de bachelier.

noble. En effet, bien qu'il soit né dans une maison riche et noble, il n'a point les habitudes des riches et des nobles. Je le connais à fond, et il est inutile d'insister sur ce point. Du reste, quand vous l'aurez vu une seule fois, vous le connaîtrez comme moi.

— Monsieur, reprit P'ing-jou-heng, si vous connaissez à fond Yên-pé-hân, vous devez avoir de P'ing-jou-heng une bien médiocre idée. Moi, P'ing-jou-heng, après avoir quitté Lo-yang, je suis entré dans le pays de Yên; en sortant de Yên, j'ai traversé Thsi et Thsou; j'ai passé la rivière de Hoaï et de Yang, et je suis arrivé ici. Eh bien! non-seulement je n'ai pas vu, de mes yeux, un homme de talent, mais je n'ai pas même appris, de mes oreilles, qu'il en existât un seul. Quant à vous, monsieur, vous n'avez pas mis le pied hors des frontières. Quoique vous ne connaissiez Tchang-in qu'à l'extérieur, vous dites de suite que Tchâng-in est un homme de talent; et, pour avoir eu quelques relations avec Yên-pé-hân, vous proclamez sur-le-champ que Yên-pé-hân est un homme de talent. Comment faites-vous, monsieur, pour rencontrer une si grande quantité d'hommes de talent?

— A vous entendre, reprit Youên-in, on dirait que décidément il n'y a pas dans tout l'empire un seul homme de talent.

— Comment oserais-je dire que l'empire est totalement dépourvu d'hommes de talent? je soutiens seulement que, parmi les gens riches et nobles [1], on n'en saurait trouver un seul.

1. Mot à mot : dans les caleçons de soie (parmi ceux qui portent des caleçons de soie).

— S'il n'y en a pas, dit Youên-in, parmi les riches et les nobles[1], où sont-ils donc?»

En entendant cette question, P'ing-jou-heng laissa échapper un long soupir. «Je vous avoue, dit-il, que ces raisonnements sont fort étranges. Il me serait difficile de parler ainsi devant vous, et si je le faisais, vous ne me croiriez pas.

— Qu'y a-t-il d'étrange là dedans, dit Youên-in, et pourquoi ne vous croirais-je pas si vous affirmiez la même chose?

— Pour des hommes à barbe roide et à sourcils hérissés[2], je ne sais combien j'en ai vu, et cependant je n'ai jamais rencontré un seul talent extraordinaire qui s'élevât au-dessus de la foule. Ces jours derniers, lorsque j'étais dans le temple du Min-tseu[3], j'ai rencontré une jeune fille de douze ans. Sans parler de ses attraits admirables, et à ne considérer que les vers qu'elle a tracés sur le mur, où trouverait-on autant de finesse et de profondeur, autant de grâce et de charme? En vérité, elle vous ferait périr d'amour. S'il existait au monde un homme d'un pareil mérite, mon unique vœu serait de me prosterner chaque jour devant lui et de lui offrir mes hommages. Mais pour voir ces hommes riches et nobles, qui ont tous l'esprit bouché, je vous en conjure, ne venez jamais me déranger!»

Tout en parlant, il marmottait entre ses dents. « J'ai,

1. Même locution que la note de la page 303.

2. Mot à mot : des hommes dont la barbe et les sourcils (étaient) comme des lances.

3. Voyez p. 219, note 1.

disait-il, une foi profonde dans la parole de Ni-chân (Confucius) : « Si vous le frottez sur la meule (le jade), il ne s'use point ; si vous le tachez avec de la boue, il ne noircit pas [1]. »

Youên-in le voyant dans cet état, ne put se contenir davantage et, riant aux éclats : « Monsieur Ttseu-tchi, lui dit-il, décidément vous êtes fou ! Si vous ne daignez pas y aller, comment pourrais-je vous y contraindre ? Seulement, quoique vous soyez si passionné pour les hommes de talent, lorsque vous en trouvez un sous la main, vous ne daignez, pour rien au monde, lui rendre visite. Un autre jour, quand vous aurez eu l'occasion de le voir, vous reconnaîtrez que je ne vous en ai pas imposé. Pour moi, je vous laisse. »

P'ing-jou-heng ne l'avait écouté que d'une oreille, mais quand il vit qu'il parlait de partir, il se contenta de répondre : « Eh bien ! adieu. »

Youên-in sortit donc et s'en retourna. Tout le long du chemin, il se livra à ses réflexions ; puis tout à coup, il lui vint une idée : « J'ai trouvé un bon moyen, s'écria-t-il. » De suite il alla tout droit chez Yên-pé-hân et lui raconta, de point en point, les prétextes de son ami pour ne pas daigner lui rendre visite.

« S'il en est ainsi, dit Yên-pé-hân, que peut-on y faire ?

— Tout en marchant, répondit Youên-in, j'ai trouvé un bon moyen.

— Quel moyen ? demanda Yên-pé-hân.

1. Voyez p. 221, note 1. Ces paroles sont tirées du *Lun-yu*, chap. Yang-ho.

— Quoiqu'il ait l'air d'un fou, répondit Youên-in, il aime le talent autant que sa vie. Il suffit de prononcer le mot de talent pour le mettre en campagne. » Alors s'approchant de l'oreille de Yèn-pé-hân : « Il n'y a pas d'autre moyen, lui dit-il, que de faire ceci et cela.

— Eh bien ! dit Yèn-pé-hân en souriant, essayons de votre moyen. » Aussitôt il chargea un de ses amis intimes d'aller faire toutes les dispositions nécessaires.

Revenons maintenant à P'ing-jou-heng. Quand il eut vu que Youên-in était parti, il en fut ravi au fond du cœur. « Si je n'avais pris, dit-il, ce ton méprisant, il serait encore venu ici m'obséder et m'ennuyer. Hier, il m'a mis dedans, mais à l'avenir, je m'en souviendrai. Il ne convient pas de franchir, à la légère, le seuil des hommes riches et nobles. Il vaut mieux vivre dans l'isolement et mourir seul. Si la soif des richesses et des honneurs me faisait lier amitié avec ces hommes riches et nobles [1], ne serait-ce pas ravaler la dignité des lettres? »

Charmé de sa résolution, il but seul une bouteille de vin. Il récita encore une fois les vers que Ling-kiang-sioué avait écrits sur le mur [2]; puis il alla prendre du repos.

Le lendemain, vers midi, il vit arriver un de ses amis intimes nommé Ki-tching, qui venait lui rendre visite. Il lui offrit un siége et le retint à causer.

Ki-tching l'interrogea tout à coup. « Ces jours derniers, lui dit-il, M. Youên-chi-kiao [3] est-il venu vous voir?

1. Mot à mot : avec ces caleçons de soie.
2. Voyez p. 220.
3. C'est-à-dire M. Youên-in, dont le nom honorifique est Chi-kiao.

— Il est venu, en effet, répondit P'ing-jou-heng en riant, seulement, le motif de sa visite était on ne peut plus ridicule.

— Qu'avait-il de ridicule? demanda Ki-tching. » P'ing-jou-heng lui raconta alors, de point en point, de quelle manière il l'avait conduit chez Tchang-In, qui n'avait pu composer un seul vers et avait voulu, la veille, l'entraîner, par surprise, à aller rendre visite à Yèn-pé-hân. « Un homme qui a si peu de caractère, ajouta-t-il, n'est-il pas parfaitement ridicule?

— Cela s'est vu de tout temps, répliqua Ki-tching. Ces hommes sans caractère ne cherchent qu'à s'introduire dans les maisons des riches et des nobles. J'ai entendu dire qu'aujourd'hui il est allé avec un homme d'un faux talent dans le village de Thsièn-liéou pour entendre le chant des loriots. Il veut, a-t-il dit, faire des vers et boire, et continuer (imiter) les promenades célèbres de la vallée d'or [1]. Je ne sais comment il s'y prend pour leurrer les sots. »

P'ing-jou-heng apprenant combien il était agréable d'entendre, dans le village de Thsièn-liéou, le chant des loriots : « Je ne sais, dit-il, si c'est bien loin d'ici. »

— Ce village, répondit Ki-tching, est situé au midi, à trois ou quatre milles d'ici, tout au plus ; si cela vous plaît, allons-y faire un tour. D'abord, nous entendrons le chant des loriots, et, ensuite, nous verrons quelle espèce d'individu le vieux Youèn y a entraîné par surprise pour faire l'homme important. S'il a quelque chose de

1. Voyez p. 175, note 2.

vain et de menteur, nous pourrons le persifler et le couvrir de confusion. Ce sera charmant!

— A merveille! s'écria P'ing-jou-heng en souriant; allons-y tout de suite. »

A ces mots, les deux amis se prirent par la main et se dirigèrent lentement vers le midi. Tout le long de la route, ils s'amusèrent à causer et à badiner ensemble. Bientôt ils aperçurent, dans le lointain, un bois de saules verdoyants qui pouvait avoir un li d'étendue. On rencontrait tantôt des endroits éclaircis, tantôt des endroits touffus : ici, quelques saules s'élevaient au bord d'une rivière; là, d'autres saules étaient adossés à une montagne. Plus loin, leurs branches caressaient des rochers; ailleurs, elles flottaient au-dessus d'un pont. Dans la partie la plus profonde et la plus épaisse du bois, on avait élevé un grand pavillon où l'on pouvait se promener et jouir d'une charmante perspective. Dans la seconde moitié du printemps, une foule de promeneurs, attirés par les brillantes modulations du loriot, venaient constamment s'y divertir. Les uns étendaient par terre des tapis et des nattes, les autres dressaient des tables sous les saules. Si c'étaient des hommes du plus haut rang ou d'éminents magistrats, ils s'installaient dans le pavillon et se faisaient servir du vin. Ce jour-là, P'ing-jou-heng et Ki-tching étant arrivés ensemble au pied des arbres, aperçurent une multitude de personnes qui, chacune de leur côté, s'amusaient suivant leur goût. S'étant approchés du pavillon, au premier coup d'œil, ils virent Youên-in qui y était assis en compagnie d'un jeune homme, et buvait avec lui devant une table servie avec luxe. Ils

avaient fait dresser, à côté, deux tables vides comme s'ils eussent attendu quelques nobles hôtes. Des jeunes filles d'une beauté séduisante circulaient autour d'eux et leur offraient à boire, tandis que six ou sept jeunes garçons chantaient d'une voix harmonieuse et jouaient de la flûte. C'était une scène ravissante. P'ing-jou-heng arrêta de loin ses yeux sur le jeune homme. Son corps était droit comme un pic majestueux; ses sourcils se dessinaient comme la pente d'une montagne lointaine; son teint était frais et ses yeux avaient la pureté des eaux d'automne. Ses manières étaient distinguées, et sa voix était douce comme une légère brise du printemps. P'ing-jou-heng éprouva au fond de son cœur une émotion secrète. « Ce jeune homme, dit-il, est bien différent de ce rustaud de Tchang-in. On dirait qu'il est venu ici avec certaines intentions. »

A ces mots, il se cacha au bas des saules, et de là il examina avec attention leur air et leur tournure. Il vit que Youên-in et ce jeune homme qui buvaient ensemble étaient un peu échauffés par le vin. Tout à coup, le jeune homme se sentant animé par la verve poétique, appela un domestique et se fit apporter un pinceau et un encrier. Il se leva et, s'étant avancé au milieu du pavillon, il traça des vers sur un mur blanchi. Comme les caractères étaient aussi grands qu'une tasse à thé, P'ing-jou-heng put, de loin, les distinguer nettement. Ces vers étaient ainsi conçus :

Mille filets d'une pluie fine et dix mille flocons de vapeurs
Dérobent la verdure des plantes et voilent l'azur des cieux;

Par bonheur, le souffle du printemps nous indique encore le chemin,

Et apporte aux nobles hôtes les chants harmonieux du loriot.

Après avoir fini de voir ces vers, P'ing-jou-heng se sentit ému d'admiration et de joie. « Cette écriture est charmante, se dit-il en lui-même. On reconnaît la main d'un lettré distingué. »

A peine avait-il achevé cette réflexion, qu'il aperçut une des jolies chanteuses qui présentait à ce jeune homme une pièce de soie blanche pour qu'il y écrivît des vers. Celui-ci, sans se faire prier, leva son pinceau et, ayant regardé attentivement la figure charmante de la jeune fille, il écrivit sur-le-champ. Dès qu'il eut fini, il jeta son pinceau en faisant un éclat de rire et se remit à boire avec Youên-in. La jolie fille prit la pièce de soie, et comme les traces de l'encre étaient encore humides, elle alla à côté du pavillon et l'étendit sur une table vide pour la faire sécher au soleil. Quelques personnes désœuvrées étant venues pour l'examiner, P'ing-jou-heng s'approcha aussitôt, et quand il fut en face, il vit que ce qu'on avait écrit sur la pièce de soie formait deux quatrains de cinq syllabes. En voici le sens :

Ce n'est pas seulement la fraîcheur de votre figure qui vous rend aimable.

Vous avez une grâce et des attraits qui charment le cœur.

La beauté de l'automne se peint dans vos deux sourcils;

Votre aiguille de tête brille comme le disque de la lune;

La blancheur de votre teint est comme un reflet de fleurs de poirier;

L'ombre de vos cheveux flottants ressemble à celle des branches du saule.

Vos pensées sont profondes; elles ne sauraient être superficielles.

Au moment de parler, vous laissez échapper un doux soupir...

Après avoir fini de lire, P'ing-jou-heng s'écria tout à coup d'un ton exalté : « Quels beaux vers! quels beaux vers! En vérité, c'est un homme de talent! » Quoique Youên-in et le jeune homme eussent un peu entendu ces paroles flatteuses, ils firent semblant de n'en rien savoir et continuèrent à boire vaillamment en jouant aux dés. Ki-tching tira vivement P'ing-jou-heng et le fit descendre. « Monsieur, lui dit-il, ne parlez pas si haut; si le vénérable Youên-in venait à vous entendre, il pourrait bien se moquer de vous.

— J'ignore, dit P'ing-jou-heng, quel est ce jeune homme; les vers qu'il a composés sont vraiment pleins de pureté et de fraîcheur, d'élégance et de noblesse; comment pourrait-on se contenir et se taire?

— Monsieur Tseu-tchi, dit Ki-tching, précédemment vous étiez fier et dédaigneux : d'où vient que la vue de ces deux quatrains vous fait pâmer d'admiration?

— Pour moi, dit P'ing-jou-heng, jamais je n'ai su feindre. Si des vers sont beaux, je les trouve beaux; s'ils sont mauvais, je les trouve mauvais. Ces deux quatrains sont vraiment délicieux; vous n'avez pas le droit de blâmer mon admiration.

— Qui sait, reprit Ki-tching, si ces deux quatrains sont de lui ou non, s'ils sont fait de longue main ou improvisés?

— Tous deux, dit Ping-jou-heng, ont été inspirés par

la circonstance : comment supposer qu'ils sont entachés de fraude ou faits de vieille date?

— Votre opinion, répondit Ki-tching, ne me paraît pas encore bien sûre : attendez que je l'aie mis à l'épreuve; je vous ferai voir sa composition.

— Comment vous y prendrez-vous pour le mettre à l'épreuve? demanda P'ing-jou-heng?

— J'ai un excellent moyen, » répondit Ki-tching.

Or, il y avait un des jeunes chanteurs que connaissait Ki-tching. Quand il eut fini de chanter, il lui fit un signe de tête et l'appela près de lui : « Je trouve, lui dit-il, que ce jeune monsieur a composé des vers charmants. J'ai un éventail, veuillez l'emporter et le prier de ma part d'y écrire une pièce de vers.

— Seigneur Ki, dit le jeune chanteur, si vous désirez qu'il écrive des vers, donnez-moi votre éventail. »

« A ces mots, Ki-tching tira aussitôt de sa manche un éventail en papier blanc et le remit à ce jeune chanteur; puis, s'adressant à P'ing-jou-heng : « Il faut, dit-il, que vous donniez un sujet; vous l'enverrez ensuite demander les vers : ce sera charmant.

— Eh bien, dit P'ing-jou-heng, qu'il fasse l'éloge du jeune chanteur. »

Ki-tching voulait encore adresser des recommandations au jeune chanteur; mais celui-ci, qui avait déjà saisi sa pensée, s'écria : « J'ai bien compris. » Il prit aussitôt l'éventail et, quand il fut près du jeune homme : « Votre serviteur, dit-il, possède un méchant éventail; il désirerait que Votre Seigneurie lui fît la grâce d'y écrire une pièce de vers.

— Si vous désirez des vers, lui dit le jeune homme en souriant, dans quel genre les voulez-vous ?

— Comme je cultive le chant, répondit-il, je prie Votre Seigneurie de me gratifier d'une pièce de vers sur l'art du chanteur.

— A merveille, » dit le jeune homme en riant.

Il déploya alors l'éventail, et prenant son pinceau, il y écrivit tout de suite des vers, comme s'ils eussent été faits d'avance. Il ne réfléchit pas un seul intant, et les ayant achevés en moins de temps qu'une demi-tasse de thé, il remit l'éventail au jeune chanteur. Celui-ci lui fit ses remerciments, prit l'éventail et descendit ; puis, s'approchant furtivement de Ki-tching, il le lui présenta en disant : « Seigneur Ki-tching, voyez un peu si c'est bien écrit. »

P'ing-jou-heng prit le premier l'éventail, et y ayant jeté les yeux, il lut une pièce en vers de sept syllabes, qui était ainsi conçue :

Tantôt sa voix éclate avec une force impétueuse, tantôt elle se traîne avec douceur;

Par une gradation insensible, il passe du ton *kong* au ton *chang* [1];

Tantôt quelques expressions pathétiques vous font frissonner le cœur [2];

Tantôt ses accents moelleux semblent un doux parfum qui s'exhale de sa bouche;

Tantôt sa voix fine et déliée imite le léger murmure des saules ;

Tantôt son gosier mélodieux rappelle les modulations du loriot.

1. C'est-à-dire du *si* au *sol*.

2. Littéralement : les dents sont sur le point de se glacer.

Quand une chanson nouvelle vous fait entendre le frais murmure d'un ruisseau,
Les antiques accords qui arrêtaient les nuages paraissent communs et sans charmes.

P'ing-joù-heng ayant fini de lire ces vers, ne put se contenir plus longtemps. « Ne vous avais-je pas dit, cria-t-il tout haut à Ki-tching, que c'était véritablement un homme de talent ? Qu'en pensez-vous ? Comme il est là devant nous, il ne faut pas que je le manque ; je veux absolument avoir une entrevue avec lui.

— Vous ne le connaissiez pas auparavant, lui dit Ki-tching : serait-il convenable que vous allassiez le trouver de but en blanc ?

— Cela n'est pas difficile, reprit P'ing-jou-heng ; je vais appeler le vénérable Youên-in et, après lui avoir expliqué mon intention, je le prierai d'aller me recommander.

— Il n'y a pas d'autre moyen, » lui dit Ki-tching.

A ces mots, P'ing-jou-heng courut près du pavillon et cria à haute voix : « Monsieur Youên ! monsieur Youên ! » Mais Youên avait l'air d'être sourd. Il ne répondit pas un mot et continua à boire avec le jeune homme, en débitant de grand mots et en raisonnant à perte de vue.

P'ing-jou-heng s'imagina qu'il n'avait réellement pas entendu, et s'approchant encore de quelques pas, il lui cria de nouveau : « Monsieur Youên-chi-kiao, c'est moi, P'ing-jou-heng, qui vous appelle. »

En ce moment, Youên-in venait de remplir une grande tasse en corne de rhinocéros et, l'ayant posée sur la table, il se tenait baissé dessus et ne faisait que humer la

liqueur ; on eût dit que sa tête était plongée tout entière au fond de la tasse. Comment aurait-il entendu la voix qui l'appelait ? Plus P'ing-jou-heng criait, et plus Youên-in buvait, si bien qu'il finit par fermer les yeux, et se couchant sur la tasse, il se mit à dormir profondément. Comme P'ing-jou-heng continuait toujours à crier à haute voix, Ki-tching, jugeant que cette manière d'appeler sans cesse blessait les bienséances, le tira plusieurs fois par le bras et le fit descendre en disant : « C'est tout à fait inconvenant !

— Eh quoi ! dit P'ing-joug-heng, quand un homme de talent voit devant lui un homme de talent, comment aurait-il le courage de le manquer ? » Comme il avait appelé Youên-in sans recevoir de réponse, il éprouva un vif embarras. Alors, il se dirigea tout droit vers la table, et, quand il fut en face du jeune homme, il leva les mains et lui dit : « Monsieur mon frère aîné [1], je vous salue ; votre jeune frère est P'ing-jou-heng, homme de talent de Lo-yang. »

Le jeune homme resta assis sans bouger et sans lever les mains, et le regardant de travers [2] : « Quelle espèce d'homme êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— Votre jeune frère, dit-il, est un homme de talent de Lo-yang ; je m'appelle P'ing-jou-heng.

— Dans notre ville de Song-Kiang, reprit le jeune homme en riant, je n'ai pas appris qu'il y eût quelqu'un de ce nom-là [3].

1. Formule de politesse.

2. Littéralement : ayant blanchi ses yeux, ayant montré le blanc de ses yeux. Voyez p. 178, note 3.

3. Il y a ici un jeu de mots qu'on ne saurait faire passer en fran-

— Votre jeune frère est de Lo-yàng, repartit P'ing-jou-heng; si par hasard, mon frère aîné ne me connaît pas, vous n'avez qu'à interroger le respectable Youên; vous saurez tout de suite qui je suis. »

En ce moment Youên-în dormait encore, la tête appuyée sur la table.

« Si j'entre bien dans votre pensée, dit le jeune homme, j'imagine que vous voulez boire avec nous.

— Moi, dit P'ing-jou-heng, je me flatte d'être un homme de talent; mais jusqu'à présent je n'avais jamais rencontré un homme d'un talent extraordinaire. Ayant vu aujourd'hui que les vers composés par mon frère aîné étaient d'une beauté admirable, je désirerais avoir avec lui un moment d'entrevue pour déployer les pensées que je recèle dans mon sein. Serait-il permis de dire que c'est pour une tasse de vin?

— A vous entendre, dit le jeune homme en riant, j'imagine que vous savez faire quelques lignes de méchants vers. Pour moi, si je compose des vers ici, je ne ressemble pas à ces lettrés retirés, à ces faiseurs de romances qui, pour obtenir une vaine réputation, suivent servilement les exemples du passé. Il me faut pour rivaux des hommes doués d'un vrai talent et d'un savoir solide comme Tsao-tseu-kiên [1], qui composa des vers après avoir fait sept pas, comme Li-tsing-liên [2] qui, étant à

çais. Le mot *P'ing* veut dire *égal*. Yên-pé-hân lui dit, par mépris : Je n'ai pas entendu dire qu'il y eût quoi que ce soit d'*égal* ou de pas *égal*.

1. Voyez p. 181, note 1, et p. 234, note 3.

2. C'est-à-dire comme le célèbre poëte Li-thaï-pé, surnommé *Tsing-lien* (le Lotus bleu).

moitié ivre, composa la *chanson de la paix*. Je leur permets alors d'entrer dans l'arène et de composer avec moi. A vous voir, quoique vous soyez fort jeune, je pense que vous êtes issu d'une famille pauvre et obscure, et que quand vous sauriez manier le pinceau, vous ne devez être qu'un Kiao-hân ou un Tao-Séou [1].

— Monsieur mon frère aîné, dit P'ing-jou-heng en riant, si vous me regardez comme un homme pauvre et obscur, n'aurais-je pas le droit, à mon tour, de vous comparer aux hommes riches et nobles [2]? Mais ces propos ne mènent à rien. Veuillez me donner un sujet, et alors mon mérite ou ma médiocrité éclateront sur-le-champ.

— Si vous êtes si brave pour faire des vers, dit Yên-pé-han, croyez-vous que je serai moins brave pour vous mettre à l'épreuve? Seulement, comme nous nous rencontrons pour la première fois, nous ignorons réciproquement notre force. Lorsqu'on fait des vers ensemble, il faut absolument qu'il y ait une punition (pour le vaincu). Mais, en ce moment, M. Youên-chi-kiao est plongé dans l'ivresse : qui prendrons-nous pour témoin [3]?

— Votre jeune frère, dit P'ing-jou-heng, a amené avec lui un ami qui est comme vous de la ville de Song-kiang : que ne le prenons-nous pour témoin (pour juge)?

1. Ces deux noms semblent désigner ici des poëtes médiocres auxquels Yên-pé-hân assimilerait P'ing-jou-heng; cependant ailleurs (p. 8, note 2) ils sont cités comme des poëtes distingués. Yên-pé-hân veut peut-être dire que c'étaient des poëtes ordinaires en comparaison de Tsao-tseu-kiên et de Li-thaï-pé.

2. Littéralement : aux caleçons de soie (sous-entendu : qui n'ont aucun mérite littéraire).

3. C'est-à-dire pour juge.

— A merveille ! à merveille ! » s'écria Yên-pé-hân.

En entendant ces paroles, Ki-tching s'approcha de la table. « Messieurs, dit-il, puisque vous êtes en verve et que vous voulez vous distribuer les rimes et vous disputer la victoire, votre jeune frère désire présider au combat [1].

— Comme vous demandez à faire des vers, dit Yên-pé-hân, vous ne pouvez vous dispenser de boire. Quoique vous ne soyez pas venu pour une tasse de vin, il faut cependant humecter un peu votre bouche altérée [2]. »

A ces mots, il les salua en levant les mains et les invita à s'asseoir, et alors les jeunes filles qui étaient près d'eux leur servirent du vin.

P'ing-jou-heng avait à peine bu trois ou quatre tasses, qu'il s'écria tout à coup : « Votre jeune frère se sent bouillant de verve et il prie son frère aîné de lui donner de suite un sujet. Si vous tardez une minute, mes dix doigts vont se transformer en griffes de dragon et je m'envolerai dans les airs.

— Si je me borne à vous mettre à l'épreuve, dit Yên-pé-hân, on ne manquera pas de dire que je traite un sage avec hauteur et un hôte avec peu d'égards. Si je veux partager avec vous les rimes pour que nous composions chacun de notre côté, il sera difficile de juger des beautés ou des défauts de nos compositions. Il vaut mieux que je fasse avec vous des vers liés. Dès que vous aurez fini une phrase, j'ordonnerai à une jolie personne de vous verser une tasse de vin, et aux chanteurs de faire entendre une

1. Littéralement : tenir le drapeau et le tambour.
2. Littéralement : vos entrailles desséchées.

chansonnette. L'air fini et la tasse vidée, je continuerai la pensée poétique et je tâcherai de la compléter ; si je ne viens pas à bout de trouver une rime heureuse, pour ma punition, je boirai sur-le-champ trois grandes tasses; mais si je réussis, on m'offrira du vin et on chantera un air comme la première fois. Si vous rencontrez une de ces phrases fines et élégantes qui excitent l'admiration, toute la société boira une tasse de vin en votre honneur. Mais si vos vers sont mauvais d'un bout à l'autre, je vous barbouillerai le visage d'encre et je vous ferai chasser honteusement. Ne vous formalisez pas alors si votre jeune frère vous traite avec mépris. Il faut que mon frère aîné réfléchisse bien d'avance. S'il se sent du courage, il n'a qu'à composer tout de suite; s'il manque de courage, je l'engage à se retirer. Qu'il n'aille pas, au moment décisif, montrer de l'opposition ou du repentir. »

En entendant ces paroles, P'ing-jou-heng se mit à rire aux éclats : « C'est délicieux ! c'est délicieux ! s'écria-t-il, jamais je n'ai eu la figure noircie d'encre; si on me la noircit aujourd'hui par plaisanterie, j'en serai vraiment charmé. Mais je pense que, dans tout l'empire, il ne serait pas aisé de trouver un pinceau assez brillant [1]. Allons, je vous en prie, donnez-moi vite un sujet.

— Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin, dit Yèn-pé-hân. Aujourd'hui, nous sommes venus dans le village de Thsièu-liéou pour entendre les loriots; eh bien! prenons ce sujet. »

1. C'est-à-dire un poëte assez habile pour me vaincre et me faire cet affront. Il y a en chinois : Ce pinceau de l'étoile Kouei (la première et la plus brillante de la constellation de la Grande Ourse).

A ces mots, il se fit apporter une longue pièce de soie, l'étendit en travers sur une longue table, et ordonna à une jolie personne de broyer de l'encre et de rester à leurs côtés en tenant l'encrier.

Alors Yèn-pé-hân se leva, et, prenant son pinceau : « Votre jeune frère, dit-il, a mérité une punition. C'est à lui de commencer à rimer. » Aussitôt donc, il écrivit le sujet et commença la première phrase.

Sujet.—Un jour de printemps, nous sommes allés dans le village de Thsièn-liéou pour entendre les loriots.

Au printemps, par la faveur du ciel, la pluie et les vapeurs se sont heureusement mariées.

Yèn-pé-hân ayant fini d'écrire, déposa son pinceau et s'assit. De suite, une jolie personne lui versa une tasse de vin, et les jeunes musiciens chantèrent un air au son de la flûte. P'ing-jou-heng se leva à son tour, et prenant un pinceau, il écrivit à la suite ces deux lignes :

D'innombrables branches traînent mollement à terre;
En combien de jours l'ombre d'un vert feuillage a-t-elle augmenté leur beauté?

Dès que P'ing-jou-heng eut fini d'écrire, il déposa son pinceau et s'assit. Yèn-pé-hân, à la vue de ces vers, fit plusieurs signes de tête et dit : « Il s'y entend ! il s'y entend ! » Aussitôt, il ordonna à une jolie personne de lui offrir une tasse de vin et aux jeunes garçons de chanter un air. La chanson finie, il se leva et écrivit ces deux vers :

En un moment l'oiseau jaune (le loriot) s'élance à la branche la plus élevée,
Et il prend son essor comme s'il avait trouvé la route des nuages bleus (l'empyrée).

P'ing-jou-heng, qui était près de lui, l'avait vu (écrire). Sans attendre que Yèn-pé-hân eût déposé son pinceau et fût retourné à sa place, il s'écria avec enthousiasme : « Quelle belle pensée que celle-ci : Il prend son essor comme s'il avait trouvé la route des nuages bleus ! »

— Monsieur P'ing, monsieur P'ing, s'écria Yèn-pé-hân tout joyeux, je demande seulement que vous me trouviez une phrase parallèle : pour le coup, je vous regarderai comme un homme de talent. »

A ces mots, il réclama pour son ami du vin et une chanson ; mais P'ing-jou-heng l'arrêtant : « Un moment, un moment, lui dit-il ; attendez que j'aie écrit une phrase parallèle, et alors nous boirons ensemble. » Soudain il leva le pinceau et écrivit, en courant, les deux vers qui suivent :

J'écoute et crois entendre la chanson appelée *Hong-sioué* [1].
Les branches qui se balancent doucement au gré de la brise forment un rideau vert.

A peine Yèn-pé-hân eut-il vu ces vers, qu'il battit des mains et s'écria d'un air joyeux : « Vous avez fait répondre rouge (*hong*) et neige (*sioué*) à nuages bleus ; c'est une pensée qu'un esprit ordinaire n'aurait pas trouvée. Vous êtes vraiment un homme de talent. »

1. *Hong* veut dire vermeille, et *sioué*, neige. Yèn-pé-hân explique plus bas l'origine de ces noms.

Les jeunes fille leur offrirent alors trois tasses de vin qu'ils burent ensemble en signe de félicitation.

« *Le chemin des nuages bleus*, demanda alors Kitching, a été inspiré par la phrase où il s'agit *des oiseaux jaunes* (des loriots), qui trouvent leur *route au milieu des saules*, c'est ce que j'ai compris à la première réflexion ; mais j'ignore d'où vient la chanson appelée *Hong-sioué-ko*.

— *Hong-eul* (vermeille-enfant) et *Sioué-eul* (neige-enfant) [1], dit Yèn-pé-hân en souriant, sont les noms de deux jeunes filles de l'antiquité qui étaient d'habiles chanteuses. M. P'ing a marié la fiction à la réalité. Vous ne connaissiez pas, monsieur, ce merveilleux artifice, familier aux poëtes. »

En achevant ces mots, il prit le pinceau et écrivit les deux vers suivants :

Ils passent tour à tour d'une branche à l'autre, comme des navettes d'or.
Ils chantent du matin au soir; y a-t-il au monde des accents aussi délicieux?

« Comme on pourrait, dit P'ing-jou-heng, se fatiguer à se lever et à s'asseoir continuellement, il vaudrait mieux finir la pièce et boire ensuite tout à notre aise.

— Cela peut se faire, » dit Yèn-pé-hân en souriant.

Alors P'ing-jou-heng écrivit deux nouveaux vers :

Les saules se balancent du nord au midi. Où trouver une ombre plus douce?
Leurs branches soyeuses forment un léger rideau et voilent la voûte du ciel.

1. C'est-à-dire : enfant blanc comme la neige.

Yên-pé-hân :

Au son de leur voix, on croit entendre l'habile chanteuse de Thsîn [1].

Seulement les poëtes et les lettrés retirés lui apportaient des oranges en venant l'écouter.

P'ing-jou-heng :

Les hommes même les plus grossiers ne sauraient passer ici à cheval (sans s'arrêter).

Leurs délicieuses modulations semblent des perles qui s'échappent de leur langue.

Yên-pé-hân :

Leurs voix suaves qui s'étendent comme des fils de soie, enchaînent nos sourcils;

Le vif éclat de leur plumage se reflète dans nos yeux et cause une sensation pénible.

P'ing-jou-heng :

Les cris de leurs petits ressemblent aux soupirs d'une âme mourante.

En les regardant, il semble que leur chant expire et se ranime tour à tour.

Yen-pé-hân :

En entendant leur voix, on apprend à connaître la grâce de leur corps.

Comment pourrons-nous répondre à ce beau jour?

1. D'après le dictionnaire Peï-wen-yun-fou, liv. XXVI, fol. 23, Thsin-'o, la belle femme de Thsîn, était la même que Tchao-féï-yen, l'habile danseuse citée p. 22, notes 1 et 2, qui, d'après ce passage, excellait aussi dans l'art du chant.

P'ing-jou-heng :

En remplissant des coupes d'or et en les vidant tour à tour.

Après avoir fini d'écrire, les deux amis rirent aux éclats et s'abandonnèrent à la joie.

Yèn-pé-hân arrangea ses vêtements et salua de nouveau P'ing-jou-heng. « Monsieur, lui dit-il, il y avait longtemps que j'avais entendu parler de votre grande réputation ; je reconnais qu'elle n'était point usurpée.

— Puisque nous avons fait connaissaissance aujourd'hui en composant des vers, dit P'ing-jou-heng, j'oserai vous demander votre glorieux nom de famille et votre honorable petit nom.

— Votre jeune frère, dit Yèn-pé-hân en riant, n'aime pas à communiquer son nom de familleet son petit nom.

— Lorsqu'on a rencontré un ami, serait-il convenable de ne pas lui communiquer son nom de famille et son petit nom ?

— Si je vous communique mon nom de famille et mon petit nom, reprit Yèn-pé-hân en souriant, j'ai bien peur de m'attirer votre mépris.

— Monsieur, lui dit P'ing-jou-heng, vu votre admirable talent, non-seulement je ne fais pas attention à votre fortune et à votre noblesse, mais quand même vous seriez pauvre et obscur, je n'oserais certainement pas vous montrer du dédain.

— Eh bien ! dit le jeune homme en riant, puisque vous assurez que vous ne me mépriserez point, je vais vous

parler sans détour. Je suis précisément ce Yèn-pé-hân dont vous a parlé M. Youèn-chi-kiao.

— Ainsi donc, s'écria P'ing-jou-heng en riant aux éclats, vous êtes monsieur Yèn-pé-hân. Il y avait bien longtemps, bien longtemps que j'aspirais à vous voir. » A ces mots, il lui fit un salut et lui offrit ses respects.

Au moment où P'ing-jou-heng faisait ce salut, tout à coup Youèn-in ouvrit les yeux, se dressa sur ses pieds et le tirant par le bras, il l'apostropha avec violence. « Monsieur P'ing, lui dit-il, il faut que vous ayez bien peu de caractère! Avant-hier, vous disiez, d'un ton railleur, que M. Yèn, le comte de Tsé, appartenant à une famille riche, devait être dépourvu de talent; vous disiez encore que s'il avait obtenu la première place au concours, c'était uniquement par l'intrigue. Vous ajoutiez que quand M. Yèn, le comte de Tsé, serait un homme de talent, il aurait beau vous prier mille et dix mille fois de venir le voir un instant, vous dédaigneriez d'aller lui rendre visite. Comment se fait-il qu'aujourd'hui, sans avoir reçu d'invitation, vous soyez venu le trouver de votre propre mouvement, et que vous lui montriez la même déférence qu'à moi-même?

— Après que Tchang-in eut trompé mon attente, dit P'ing-jou-heng en riant, je m'imaginai que M. Yèn était un homme de la même trempe; c'est pour cela que je laissai échapper des paroles si extravagantes; j'ignorais que le comte de Tsé fût un des plus beaux génies de l'empire. J'ai agi avec une légèreté coupable, et certes c'est une faute dont je ne saurais me justifier; mais, en réalité, ma faute est venue de mon frère aîné, Chi-kiao. »

A ces mots Youên-in se mit à vociférer de plus en plus. « Comment pouvez-vous dire que c'est de ma faute? s'écria-t-il d'un ton courroucé.

— Si vous ne m'eussiez pas arrêté en chemin, dit P'ing-jou-heng, pour m'entraîner chez Tchang-in, il y a longtemps que j'aurais rendu visite à M. Yên. »

Youên-in se mit à rire aux éclats. « Décidément, lui dit-il, vous êtes un homme de talent. Avant-hier, vous avez parlé d'une façon, aujourd'hui vous tenez un autre langage ; on peut dire que vous possédez à fond tous les artifices de la rhétorique. »

Quand il eut fini de parler, toute la société rit à gorge déployée.

« Trêve de propos inutiles, dit Yên-pé-hân, veuillez vous asseoir et que tout soit dit. » Il ordonna alors aux jeunes filles d'enlever la première table et de dresser avec soin celle qui était restée vacante.

Ce que voyant P'ing-jou-heng, il se leva à la hâte, et s'excusant poliment : « Comme j'ai eu aujourd'hui, dit-il, l'honneur de faire votre connaissance [1], je ne manquerai pas d'aller vous rendre visite dans votre hôtel. Pour le

1. Il y a en chinois : *Connaître Khing* (abréviation de *Hân-khing-tcheou*). Sous le règne de Hiouên-tsong, de la dynastie des Thang, Hân-hoei, surnommé *Tch'ao-tsong*, était gouverneur de Khing-tchcou. Tous les magistrats aspiraient à le voir. Sa réputation était si grande que l'honneur d'être connu de lui était plus estimé que la dignité de *heou* (marquis), et qu'une parole d'approbation qu'il donnait à quelqu'un, le faisait passer pour un homme de mérite, digne d'obtenir un emploi. De là est venu la locution : *connaître Khing*, pour dire être en relation avec un homme illustre, dont la connaissance est infiniment honorable, et dont la recommandation peut conduire aux plus hauts emplois.

moment, permettez-moi de me retirer. » Mais Yèn-pé-hân l'arrêtant par la main: « On a eu bien de la peine, dit-il, à vous amener ici; pourquoi voulez-vous prendre congé de moi avant que je vous aie donné quelques marques de respect?

— Ce n'est point que je veuille absolument vous quitter, dit P'ing-jou-heng, mais, en voyant ce somptueux repas, je suis convaincu que vous attendez quelque hôte illustre. Pour moi, qui suis un hôte venu à l'improviste, je craindrais de vous gêner. Voilà pourquoi je vous fais mes adieux d'avance.

— Monsieur, reprit Yèn-pé-hân en riant, vous venez de dire tout à l'heure que peut-être j'attends quelque hôte illustre; devinez un peu quel est cet hôte illustre.

— L'empire est rempli de vos amis, reprit P'ing-jou-heng; comment pourrais-je deviner juste?

— Eh bien! dit Youên-in en riant, je vais deviner pour vous. Je devine que cet hôte illustre n'est autre que M. P'ing-tseu-tchi.

— Monsieur Chi-kiao, dit P'ing-jou-heng en riant, je vous prie de ne point vous moquer de moi. Qui est-ce donc, plaisanterie à part?

— Je vous jure que c'est précisément Votre Seigneurie, » dit Yèn-pé-hân.

A ces mots, P'ing-jou-heng éprouva une vive émotion. « La splendide table de Votre Excellence était servie d'avance, lui dit-il, et je ne suis venu qu'après; comment pouvez-vous dire que c'est pour moi?

— Je vais vous parler sans détour, répondit Yèn-pé-

hân en riant, dès que j'ai entendu M. Chi-kiao [1] parler de votre talent extraordinaire, le jour comme la nuit vous ne sortiez pas de ma mémoire. J'avais le plus ardent désir de vous voir une seule fois; je ne pouvais prévoir que Votre Seigneurie me soupçonnerait d'être sans talent, et ne daignerait pour rien au monde m'honorer de sa visite. Je consultai à plusieurs reprises avec M. Chi-kiao, qui me dit que vous fuyez un homme riche comme un ennemi, et que vous chérissez le talent comme votre propre vie. Alors, dans mon embarras extrême, j'ait fait préparer ici une petite collation, et comptant, à l'aide de mes méchants vers, mettre Votre Seigneurie en verve, j'ai chargé M. Ki de remplir le rôle du pêcheur qui amorce le poisson. J'étais loin de prévoir que vous me montreriez une extrême bienveillance [2], et que vous ne dédaigneriez pas de faire amitié avec une personne d'une conditions infime. Lorsque, tout à l'heure, M. Chi-kiao a fait semblant d'être ivre, lorsque moi-même je vous ai traité d'une façon brusque et hautaine, tout cela n'était qu'une pure comédie qu'on jouait devant vous. Je me suis servi d'une tasse de vin pour vous faire connaître mes vrais sentiments. Si l'hôte illustre que j'attendais n'est pas M. Tseu-tchi, qui peut-il être? »

En entendant ces mots, P'ing-jou-heng fut comme un homme qui sort d'un songe. « Ces nobles sentiments d'affection pour le talent, s'écria-t-il, quand on les chercherait dans toute l'antiquité, on aurait de la peine à en

1. Nom honorifique de Youên-in.

2. Littéralement : que réellement j'aurais le bonheur de recevoir un *œil noir*. Voyez p. 173, note 3.

trouver un seul exemple. J'étais loin de penser que par ses hautes marques d'estime pour moi, M. le comte de Tsé effacerait les hommes de l'antiquité. » Ensuite, regardant Youên-in : « Non-seulement, dit-il, les sentiments élevés du comte de Tsé sont au-dessus de la portée humaine, mais on peut en dire autant des sentiments élevés qu'a déployés Votre Seigneurie dans l'intérêt d'un ami.

— Où voyez vous ces sentiments élevés et surhumains? reprit Youên-in. Nous avons suivi l'axiome vulgaire : *Il vaut mieux provoquer la colère du général ennemi que de l'inviter au combat.* »

P'ing-jou-heng s'adressa alors à Ki-tch'ing : « Puisque M. Yèn, lui dit-il, était animé de sentiments si élevés, pourquoi ne m'avoir pas parlé franchement? Pourquoi avoir employé tant de de détours?

— Si je vous avais tout de suite découvert la vérité, répondit Ki-tch'ing, vous auriez dédaigné de venir. »

Alors tout le monde battit des mains et applaudit avec enthousiasme. Après quoi, on servit de nouveau du vin. Ils s'assirent en se donnant des marques de déférence, et burent gaiement au bruit des chansons et des instruments de musique.

Dès ce moment, P'ing-jou-heng et Yên-pé-hàn conçurent mutuellement autant d'estime que de respect pour leur talent et leur esprit, mais ils étaient plus touchés encore de l'élévation de leurs sentiments. Ils s'abandonnèrent l'un et l'autre aux transports de la joie. Pendant ce temps-là, Youên-in badinait d'une manière aimable et Ki-tch'ing se montrait charmant. Tous quatre burent jusqu'à ce qu'ils fussent étourdis par le vin. Ils se levèrent

alors et se disposèrent à se séparer, lorsque, soudain, Tchang-in arriva avec un de ses amis et entra d'un air d'importance dans le pavillon.

Par suite de leur arrivée, j'aurai beaucoup de détails à vous apprendre. Le sage répand un parfum inépuisable, mais l'homme médiocre laisse après lui une honte éternelle.

Si vous ignorez quel accueil ils reçurent des quatre autres, écoutez un peu, je vais vous conter cela en détail dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI

UNE PIÈCE DE VERS SERT A USURPER UNE VAINE RÉPUTATION.

Yên-pé-hân, P'ing-jou-heng, Youên-in et Ki-tch'ing ayant fini de boire, s'étaient levés et se disposaient à partir, lorsque soudain ils virent entrer Tchang-in dans le pavillon, avec un ami qui portait un bonnet haut et carré et un vêtement de couleur éclatante à large collet et à grandes manches. Comme ceux-ci les connaissaient, ils les saluèrent en levant les mains. Tchang-in prit alors la parole :

« Il est encore de bonne heure, dit-il, et nous ne faisons que d'arriver : pourquoi, messieurs, songez-vous à vous retirer ?

— Ayant un peu bu après une promenade de printemps, dit Yên-pé-hân, nous ne pouvons retenir plus longtemps nos hôtes ; voilà uniquement pourquoi nous voulons nous en retourner. »

Youân-in, montrant du doigt le jeune homme qui portait un bonnet haut et carré :

« Quel est l'illustre nom de famille de ce noble seigneur ? demanda-t-il à Tchang-in.

— C'est, dit Tchang-in, M. Song, surnommé Tsé-tching, du pays de Chân-tso; c'est le coryphée des poëtes de notre époque. Il est intimement lié avec le préfet Yên, qui l'a invité aujourd'hui à venir boire; et pour cette raison, il m'a prié de l'accompagner. »

Song-sin, ayant demandé les noms de famille et les petits noms des quatre amis, Tchâng-in se chargea encore de répondre :

« Ce monsieur est Youân-chi-kiao, celui-là est Ki-tseu-méou; cet autre est P'ing-tseu-tchi, et son voisin Yên, surnommé Tsé-héou (le comte de Tsé). Le comte de Tsé est celui dont je vous ai parlé comme ayant obtenu le premier rang au concours de Hoa-ting, et que Wang, le président des examens, combla d'éloges et de félicitations. »

En entendant ces paroles, Song-sin lui dit d'un ton respectueux :

« C'est donc vous qui êtes Monsieur Yên-pé-hân? Il y avait bien longtemps que j'aspirais à vous voir. »

Puis, s'avançant vers lui, il fit une profonde révérence que Yên-pé-hân lui rendit à la hâte en disant :

« Monsieur Song, vous êtes un des premiers poëtes de l'empire; je vous ai manqué de respect. »

A ces mots, il compléta son salut.

Song-sin était sur le point d'engager la conversation, lorsque, tout à coup, on entendit au bas de la forêt des cris de satellites qui écartaient la foule sur la route. On sut bientôt que c'était le préfet Yên qui arrivait. Toute la société fut en émoi et voulut aussitôt se retirer. Song-sin, se tournant vers Yên-pé-hân, se contenta de lui dire

qu'il irait le saluer un autre jour, pour lui témoigner tout son respect. Yèn-pé-hán le salua alors en levant les mains; puis, avec P'ing-jou-heng, Youèn-in et Ki-tch'ing, il descendit du pavillon et s'éloigna.

Revenons maintenant à Song-sin. Lorsqu'il était à Yang-tchéou, Ling-kiang-sioué avait démasqué son ignorance en présence du docteur Tao et du licencié Liéou. La nouvelle de cet affront s'étant répandue, il devint pour tout le monde un objet de plaisanterie et de risée. Il sentit bien qu'il ne pouvait plus se maintenir en cet endroit. Songeant alors à Yèn-wèn-ou, préfet de Song-kiang, avec qui il avait eu, autrefois, quelques relations d'amitié, il se hâta d'aller le trouver. Le préfet Yèn n'avait pas oublié qu'il avait attiré jadis à Song-sin une rude bastonnade infligée par ordre impérial; aussi le reçut-il de la manière la plus affectueuse. C'est pourquoi Song-sin se remit à prendre de grands airs et à capter l'amitié d'une foule de gens en se donnant lui-même le titre de poëte. Ce jour là, le préfet Yèn l'avait invité à venir au village de Tsiên-liéou pour entendre le chant des loriots. Voilà pourquoi il avait pris les devants avec Tchang-in et s'était justement rencontré avec Yèn-pé-hán. Celui-ci venait de descendre du pavillon avec sa société, lorsque le préfet Yèn arriva dans sa chaise à porteurs. Dès que le préfet l'eut aperçu, il interrogea aussitôt Tchang-in.

« Ce jeune homme, dit-il, m'a bien l'air du bachelier Yèn.

— C'est lui-même, répondit Tchang-in.

— Ce bachelier Yèn, reprit le préfet en se tournant

vers Song-sin, est le fils de Yên, l'inspecteur général, qui est de mon district. Son nom est Yên-pé-hân. Quoiqu'il soit encore fort jeune, il s'est fait, par son talent, une brillante réputation. Ces jours derniers, le président du concours lui a décerné le premier rang; j'ai même entendu dire qu'il se propose de le recommander à l'empereur d'une manière spéciale.

— On n'est pas dans l'usage, dit Song-sin, de présenter d'une manière spéciale un simple bachelier. Comment le président du concours aurait-il pu avoir subitement une pareille idée?

— On m'a raconté, repartit le préfet Yên, que l'empereur, voyant le talent de Chân-taï, pensa naturellement que puisqu'il y avait, parmi les femmes, des personnes douées de talent, on devait, à plus forte raison, trouver parmi les hommes des lettrés éminents. Il ordonna personnellement aux présidents des concours de toutes les provinces de faire les recherches les plus actives; il ajouta que, s'ils ne lui trouvaient pas de tels hommes, il les châtierait sévèrement. C'est pourquoi Wang, le président du concours, apporta le plus grand zèle dans ses recherches. Ces jours derniers, dès qu'il eut fait la découverte de Yên-pé-hân, il en fut ravi de joie. « J'aurais mauvaise grâce, me dit-il, à ne présenter qu'une seule personne, et j'aurais besoin de trouver un second sujet; je serais charmé de pouvoir faire ainsi une double présentation. » En achevant ces mots, il me chargea plusieurs fois de faire des recherches de mon côté. « Sans votre mésaventure de ces jours derniers, ajouta le préfet, j'aurais signalé votre nom à Sa Majesté et je vous aurais

présenté avec lui ; c'eût été, pour vous, une affaire des plus heureuses. »

Song-sin, craignant que Tchang-in n'apprît sa mésaventure récente, couvrit aussitôt la voix du préfet :

« Votre serviteur, répondit-il, vit retiré au milieu des montagnes ; il ressemble à l'oie sauvage qui plane au haut d'un nuage isolé. Quel est le ciel qu'elle ne puisse atteindre dans son sublime essor[1] ? Voulez-vous qu'elle aille s'emprisonner dans une cage ? Puisque Votre Excellence a reçu une telle commission du président du concours[2], pourquoi ne pas présenter tout de suite M. Tchang-in ? Rien n'est plus aisé, car il est d'un rang aussi élevé que le président du concours, et peu s'en faut qu'il ne soit au niveau de M. Yèn.

— Ne sais-je pas, dit aussitôt le préfet en souriant, que le talent élevé de M. Tchang mérite d'être recommandé ? Mais pour décerner le grade de docteur, il y a une voie régulière qu'il faut suivre ; si j'importune de cette demande l'illustre président du concours, je crains de tromper ses espérances.

— Excellence, reprit Song-sin en faisant des signes de tête, on peut dire que vous avez une affection extrême pour Tchang-in.

— Votre serviteur, s'écria Tchang-in, a été comblé des bontés de Votre Excellence ; il en conserve une reconnaissance infinie. »

A ces mots, on se mit à table et on se livra au plaisir

1. Voyez p. 213, note 2.

2. Le préfet Yèn a dit plus haut que le président du concours l'avait chargé de lui chercher un second homme de talent.

du vin. Après avoir bu quelque temps, le préfet adressa de nouvelles questions à Tchang-in.

« Tout à l'heure, dit-il, j'ai remarqué que le bachelier Yèn était accompagné d'un jeune homme; pourrais-je savoir qui il est?

— Ce jeune homme n'est point de la ville de Song-kiang, répondit Tchang-in; c'est le fils du proviseur P'ing; son nom est P'ing-jou-heng; quoiqu'il n'ait qu'un talent médiocre, il a un caractère fier et hautain, et manque tout à fait d'éducation.

— Cela s'est vu de tout temps, » dit le préfet sans lui adresser de nouvelles questions.

Tout le monde se mit à boire et, à l'approche du soir, chacun se sépara. Le préfet Yèn partit le premier dans sa chaise à porteurs; puis Tchang-in et Song-sin s'en retournèrent lentement en se tenant par la main. Tout en marchant, Tchang-in parla ainsi à son ami :

« Pour obéir aux instructions de mon père, j'ai cultivé avec ardeur le genre de prose élégante qui est en vogue aujourd'hui; c'est pourquoi j'ai négligé tout à fait l'étude de la poésie. Dernièrement, Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng, pour avoir réussi à faire une ou deux pièces de méchants vers, n'ont cessé de m'accabler de mépris et d'injures. J'ai appris que les compositions poétiques de Votre Seigneurie éclipsent celles de tout l'empire. Un de ces jours, je préparerai une collation. Il faudra que vous composiez une ou deux bonnes pièces de vers pour terrasser ces deux champions. Je pourrai alors assouvir toute ma haine.

— Pour les compositions en prose qui sont en vogue

aujourd'hui, dit Song-sin, il y a longtemps que je ne m'en suis occupé; là-dessus, je n'oserais faire le suffisant; mais s'il s'agit d'écrire des vers, peut-être pourrai-je vous donner un coup d'épaule.»

Tchang-in fut transporté de joie:

« Si Votre Seigneurie, dit-il, daigne me prêter secours, j'aurai une profonde reconnaissance de ce noble dévouement.»

Les deux amis entrèrent dans la ville et se séparèrent.

Quelques jours après, Song-sin ayant appris que Yèn-pé-hân était d'une famille riche et noble, et qu'en outre c'était un des jeunes lettrés les plus renommés de son époque, il forma le projet de lier amitié avec lui. Il acheta aussitôt un éventail doré et voulut y écrire une pièce de vers pour le lui offrir comme un cadeau de première visite. Il chercha longtemps parmi ses brouillons de poésies sans pouvoir découvrir une seule pièce présentable. Il aurait bien voulu ne rien écrire, mais il n'aurait pas eu l'air d'un poëte. Il aurait voulu écrire une pièce au gré de son imagination, mais il craignit de provoquer les railleries de Yèn. Après bien des réflexions, il lui vint tout à coup une idée.

« J'ai mon affaire, s'écria-t-il; qui m'empêche d'écrire furtivement les vers de Chân-taï sur les *hirondelles blanches* [1] et de m'en déclarer l'auteur pour faire claquer mon fouet. »

Sa résolution une fois arrêtée, il déploya l'éventail et

1. Voyez p. 26.

y transcrivit la pièce en question. Il écrivit en outre son nom sur un billet de visite qu'il remit à un domestique, et alla tout droit saluer Yèn-pé-hân.

Arrivé au seuil de la maison, il fit porter sa carte dans l'intérieur.

« Sa Seigneurie est sortie, répondit un domestique.

— Où est-il allé? demanda Song-sin.

— Son Excellence Wang, le président du concours, répondit le domestique, l'a invité à venir chez lui.

— Il n'y a point de concours aujourd'hui, repartit Song-sin; pourquoi l'aurait-il invité à venir?

— J'ai appris, dit le domestique, que c'était pour composer des vers; j'ignore si la chose est vraie ou non.

— Puisqu'il n'est pas à la maison, reprit Song-sin, ma visite est faite. »

A ces mots, il remit au domestique sa carte avec l'éventail et se retira.

Or, depuis que Yèn-pé-hân avait fait la rencontre de P'ing-jou-heng, ils aimaient à causer et à disserter ensemble, et étaient devenus tellement intimes qu'ils ne se quittaient plus. Yèn-pé-hân avait installé P'ing-jou-heng dans son cabinet d'étude, afin qu'il pût s'y récréer du matin au soir. Ce jour-là, quoique Yèn-pé-hân se fût rendu à l'invitation du président du concours, P'ing-jou-heng était occupé à lire dans la bibliothèque. Un domestique ayant reçu la carte de visite et l'éventail, les avait apportés dans la bibliothèque.

« D'où viennent ces objets? demanda P'ing-jou-heng.

— C'est, dit le domestique, un M. Song qui les a offerts à mon maître en venant lui faire visite. »

P'ing-jou-heng les prit et y jeta les yeux. A la vue de la carte de visite, il reconnut que c'était Song-sin.

« J'imagine, se dit-il en lui-même, que c'est le jeune homme que j'ai rencontré avant-hier dans le village de Thsiên-liéou. »

Puis, ayant regardé un instant les vers écrits sur l'éventail, il vit que l'auteur avait pris pour sujet *les hirondelles blanches*.

« Depuis que Chi-ta-pên et Youên-kaï [1], se dit-il, ont composé chacun une pièce de vers sur *les hirondelles blanches*, personne n'a jamais osé traiter le même sujet. Comment a-t-il pu songer à aller sur leurs brisées [2]? J'ignore ce qu'il a écrit dans son aveugle témérité. »

A ces mots, il lut les vers avec la plus grande attention. A peine avait-il achevé les deux premières phrases, qu'il changea subitement de couleur. Il continua, et, quand il fut arrivé aux passages: « *Emprunter la couleur du corbeau; la neige ajoute à mon embonpoint*, » il resta frappé d'admiration.

« Voilà des phrases merveilleuses ! » s'écria-t-il.

Puis, il les relut attentivement d'un bout à l'autre, et, frappant du poing sur la table, il dit en soupirant :

« Comment prétendre maintenant que l'empire ne possède point d'hommes de talent? Cette pièce de vers, si élégante et si gracieuse, égale en beauté une gravure ou un tableau; elle efface même celles de Chi-ta-pên et de Youên-kaï. Aurais-je pu penser qu'un homme de la sorte

1. Voyez p. 20 et 21.

2. Littéralement : comment a-t-il pu songer à *continuer la marche* ? Voyez p. 225, note 1.

de Song-sin serait doué d'un talent aussi admirable? »

Il reprit les vers et se mit à les réciter encore sans se lasser. Il avait déjà passé plus de la moitié du jour à les moduler avec délices, lorsque Yèn-pé-hân revint et entra dans la bibliothèque.

« Aujourd'hui, dit-il à P'ing-jou-heng, le président du concours m'a appelé auprès de lui pour que je composasse des vers sur *les huit merveilles de la tour des hirondelles;* il me demanda en outre une pièce élégante pour souhaiter une longue vie à Son. Exc. Chân, le jour anniversaire de sa naissance. M'ayant vu écrire ces deux morceaux tout d'un trait, il fut ravi de joie et me montra les plus grands égards. Il voulut même présenter à l'empereur un rapport spécial et me proclamer le premier talent de l'empire. Je ne sais pas qui a fait sonner aux oreilles du président du concours la renommée de votre talent. Aujourd'hui, il m'a demandé, à plusieurs reprises, si je vous avais déjà vu et quelle espèce de talent vous aviez réellement. « C'est mon ami intime, lui ai-je répondu ; il a dix fois plus de talent que moi. » A ces mots, il fut au comble de la joie et voulut vous inviter à venir le voir. Il a l'intention de vous présenter avec moi à l'empereur. Qu'il vous présente ou non, vous n'en recevrez pas beaucoup de gloire ni de déshonneur, mais vous aurez trouvé en lui un ami de plus.

— Si le président du concours, dit P'ing-jou-heng, présente quelqu'un à Sa Majesté d'une manière spéciale, et le lui dépeint comme l'un des plus beaux génies de l'empire, quoique ce soit, pour le moment, un événement honorable, si son talent répond à sa réputation, il arrivera à

la gloire; mais s'il ne possède pas un vrai talent et n'en a que le renom, son déshonneur ne connaîtra point de bornes. Par votre talent distingué, vous méritez certainement d'être présenté à l'empereur; quant à moi, je vous déclare que je n'ose m'en croire digne.

— Comme j'ai l'honneur, dit Yên-pé-hân, d'être votre ami intime, je vous dis le fond de ma pensée. Mais les compliments flatteurs que vous m'adressez ne sont point le langage de l'amitié.

— Je vous jure, reprit P'ing-jou-heng, que je ne cherche pas à vous faire des compliments. L'empire possède un grand nombre d'hommes de talent; seulement, nous ne les avons pas vus. Si j'obtiens aujourd'hui une vaine réputation et que je sois appelé à la capitale, qui est le rendez-vous général des hommes de talent, pourrais-je alors me trouver au milieu d'eux sans mourir de honte?

— Monsieur, lui dit Yên-pé-hân en riant, autrefois vous faisiez fi de tout l'empire; d'où vient qu'aujourd'hui vous êtes si modeste et si humble?

— Ce n'est pas, dit P'ing-jou-heng, que je sois humble ni modeste; mais, quand je vois surgir, en un moment, une multitude d'hommes de talent, je n'ose plus prendre comme autrefois un air fier et hautain.

— Puisque, à votre avis, dit Yên-pé-hân, il vient de surgir tout à coup tant d'hommes de talent, je vous prierai de me dire combien vous en comptez?

— Depuis que j'ai quitté la ville de Lo-yang, répondit P'ing-jou-heng, je me flattais d'être le premier talent de l'empire et je me croyais sans rival; mais, quand je fus arrivé dans le district de Wên-chang, de la province de

Chân-tong, je rencontrai, à mon grand étonnement, une jeune fille douée d'un rare talent; j'en fus tellement ému qu'après avoir fixé mes regards sur elle, je perdis connaissance. Dans la ville de Song-kiang, j'eus l'honneur de vous rencontrer et je fus obligé de reconnaître votre supériorité [1]. A ma grande surprise, je viens de rencontrer encore un homme de talent. Après qu'on a lu cent fois ses vers, il semble que la bouche en conserve un parfum délicieux. Si j'allais de nouveau me proclamer homme de talent, n'y aurait-il pas de quoi rougir?

— Wên-chang, dit Yên-pé-hân, est un district éloigné d'ici et inconnu dans l'histoire; il est inutile d'en parler. Moi-même, je ne mérite pas d'être comparé aux autres; il faut aussi me laisser de côté. Mais, je vous demanderai quelle espèce d'homme vous avez rencontré aujourd'hui? »

P'ing-jou-heng prit alors l'éventail et le fit voir à Yên-pé-hân.

« Celui-ci, dit-il, n'est-il pas aussi un homme de talent? »

Yên-pé-hân déploya l'éventail, et, à peine eut-il lu une fois la pièce de vers, qu'il laissa éclater sa surprise et son admiration.

« Quelle merveille! quelle merveille! s'écria-t-il. Croyez-vous que ce Song sin, que nous avons rencontré ces jours derniers, soit capable de faire des vers aussi charmants? Pour moi, je n'en crois rien, je n'en crois rien.

— Évidemment, dit P'ing-jou-heng, c'est une petite

1. Littéralement : et vous fîtes si bien que votre frère cadet salua au bas de vos pieds, se prosterna à vos pieds.

pièce de vers qu'il a composée sur *les hirondelles blanches*. Il semble qu'il l'ait écrite pour prier le comte de Tsé de la corriger[1]; comment pouvez-vous dire qu'il n'en est pas l'auteur?

— Si ces vers étaient réellement tombés de son pinceau, dit Yèn-pé-hân, leur fraîcheur et leur nouveauté, leur grâce et leur élégance me feraient reconnaître en lui un nouvel homme de talent. Mais, si l'on regarde attentivement ces vers et qu'ensuite on examine cet individu, la distance est vraiment immense.

— Comme il est venu vous rendre visite, reprit P'ing-jou-heng, vous êtes obligé d'aller le saluer à votre tour. Lorsque vous serez près de lui, examinez-le minutieusement, et sur-le-champ vous reconnaîtrez si son talent est vrai ou faux.

— Vous avez raison, dit Yèn-pé-hân. Si nous allions demain le voir ensemble? Qu'en dites-vous?

—Rien n'empêche que je ne vous accompagne, » répondit P'ing-jou-heng.

Leur projet étant bien arrêté, Yèn-pé-hân fit apporter du vin. Les deux amis burent tête à tête et se mirent à examiner soigneusement et à savourer avec délices les vers sur *les hirondelles blanches*. Quand ils se sentirent étourdis par le vin, ils allèrent prendre du repos.

Le lendemain, Yèn-pé-hân écrivit son nom sur une carte, et emmena avec lui P'ing-jou-heng pour rendre sa visite. Arrivé, après quelques recherches, à l'hôtellerie de Song-

1. C'est-à-dire : vous prier de la corriger et repolir.

sin, il apprit qu'il n'était pas chez lui. Il se vit donc obligé de laisser sa carte et de se retirer. Ils furent vivement contrariés de ce désappointement. A leur retour, ils trouvèrent un domestique portant une cassette de visite, qui était à les attendre devant leur porte. Celui-ci, voyant revenir Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, courut au-devant d'eux et leur dit :

« M. Tchang, mon maître, vous présente ses respects; demain il préparera une modeste collation et aura l'honneur de vous inviter pour causer un instant. »

A ces mots, il ouvrit la cassette, et en tira deux billets d'invitation qu'il leur présenta. Yên-pé-hân, y ayant jeté les yeux, vit qu'ils portaient le nom de Tchang-in.

« Pourquoi m'a-t-il invité? » se dit-il en lui-même.

Et, interrogeant le domestique :

« Quels hôtes aurez-vous encore demain? lui demanda-t-il.

— Je vous assure, répondit-il, qu'il n'y en aura pas d'autres que M. Song, du Chân-tong, et vos deux seigneuries.

— Ce monsieur Song, du Chân-tong, demanda encore Yên-pé-hân, n'est-ce pas précisement celui qui est intimement lié avec Son. Exc. Yên, le préfet?

— C'est lui-même, répondit le domestique.

— Puisque c'est lui, dit Yên-pé-hân, présentez mes compliments à votre maître, et dites-lui que demain j'irai, avec M. P'ing-jou-heng, pour répondre à son aimable attention. »

Le domestique le promit et se retira.

Yên-pé-hân se consulta alors avec P'ing-jou-heng :

« Savez-vous, lui dit-il, dans quelle vue le vieux Tchang nous a invités tous les deux?

— Il veut peut-être, dit P'ing-jou-heng, augmenter le nombre de ses amis pour étendre sa réputation.

— Vous n'y êtes pas, repartit Yên-pé-hân. Le vieux Tchang, voyant que nous jouissons tous deux d'une grande renommée, en est dévoré d'envie; et comme Song-sîn a quelque peu de talent et d'esprit, il songe tout simplement à emprunter son secours pour nous terrasser tous les deux.

— Pour cela, peu importe. Si Song-sîn avait vraiment du talent, nous serions tout disposés à reconnaître sa supériorité [1]. Mais comment pourrait-il sauver l'ignognorance de Tchang-în, qui ne connaît pas un seul caractère?

— Vous avez bien raison, dit Yên-pé-hân. Ajoutez à cela que les vers de Song-sîn sur *les hirondelles blanches* me laissent des doutes sérieux. Demain matin, j'irai le voir avec vous, et je saurai tout de suite à quoi m'en tenir.

— Quand je songe, dit P'ing-jou-heng, à la manière hautaine dont je l'ai traité avant-hier, je ne devrais certainement pas y aller; mais, vu le désir que vous avez de rencontrer Song-sîn, je ne puis me dispenser de vous accompagner. »

Nos deux amis avaient arrêté leur plan, lorsque, le lendemain, dans l'après-midi, un domestique de Tchang-în vint lui apporter une nouvelle invitation. Yên-pé-hân

1. Littéralement : nous tournant vers le nord, nous le servirions; c'est une chose que nous ferions volontiers.

partit gaiement avec P'ing-jou-heng. Quand ils furent arrivés à la porte, Tchang-in alla au-devant d'eux et les introduisit lui-même. En ce moment, Song-sin se trouvait déjà dans le salon. Après les politesses ordinaires, tous quatre s'assirent à leurs places respectives. Comme Song-sin était de la province du Châng-tong, et qu'en outre il était l'aîné, il s'assit à la place d'honneur. P'ing-jou-heng était, à la vérité, le plus jeune; mais étant du Ho-nân, il dut prendre la seconde place. Yên-pé-hân occupa la troisième, et Tchang-in, en qualité de maître de maison, alla se mettre près d'eux, au dernier rang. Quand tout le monde fut assis, Song-sin et Yên-pé-hân parlèrent d'abord du regret qu'ils avaient eu de ne pas s'être rencontrés dans une récente visite. Yên-pé-hân remercia Song-sin de l'avoir gratifié d'un éventail doré, et loua avec enthousiasme la beauté merveilleuse des vers sur *les hirondelles blanches* De son côté, P'ing-jou-heng fit chorus avec son ami.

Song-sin les voyant tous deux louer cette pièce d'une voix unanime, oublia le plagiat qu'il avait commis; il finit par avouer qu'il en était l'auteur, et, riant d'un air suffisant :

« Mon humble pièce de vers, leur dit-il, m'a valu des éloges universels; mais je n'osais espérer que vos deux seigneuries seraient du même sentiment.

— Il faudrait être aveugle, dit Yên-pé-hân, pour ne pas apprécier la beauté de Tseu-tou [1]! Celui qui obtient les

1. Tseu-tou est souvent cité comme le plus bel homme de l'antiquité. Voyez ma traduction latine du philosophe *Meng-tseu*, liv. II, p. 83.

éloges de tout l'empire mérite d'être appelé le premier talent de l'empire. »

Après qu'on eut causé quelque temps d'affaires indifférentes, Tchang-in invita tout le monde à se mettre à table et à boire. Quand ils furent un peu échauffés par le vin, ils se mirent à parler poésie.

Yên-pé-hân, qui avait envie de pousser Song-sîn à bout, lui adressa tout à coup la parole :

« Monsieur, lui dit-il, comme vous avez parcouru l'empire, veuillez me dire combien vous comptez encore aujourd'hui d'hommes de talent?

— Parmi les poëtes de notre époque, dit Song-sîn, on loue universellement Wang et Li ; mais, à mon avis, des succès momentanés ont fait toute leur réputation. Si je cherche de ces talents de bon aloi dont on admire la pureté et la fraîcheur, l'élégance et la grâce, je vois qu'en général ils sont clair-semés dans l'empire. Pour le moment, messieurs, vous qui êtes si éminents et si distingués, ne peut-on pas vous appeler les premiers talents de l'empire?

— Nous n'oserions, dit P'ing-jou-heng, afficher la modestie; mais, aujourd'hui que nous avons eu l'honneur de vous rencontrer, nous avons senti tout à coup notre infériorité. »

A ces mots, ils partirent d'un grand éclat de rire.

« Messieurs, reprit Tchang-in, vous êtes tous trois les premiers talents de notre époque. A quoi bon faire assaut de modestie? Veuillez prendre encore quelques tasses, je vous demanderai ensuite vos instructions, pour ne point perdre le fruit de cette journée.

— Naturellement, dirent Yên et P'ing, après *avoir jeté une brique, nous ne pouvons manquer d'amener un morceau de jade* [1]. »

Song-sin s'était échauffé en parlant, et le vin qu'il avait bu avait encore contribué à l'animer d'avantage; mais entendant dire tout à coup qu'on allait faire des vers, il éprouva intérieurement une vive émotion.

« Messieurs, leur dit-il, maintenant que tous trois vous avez daigné m'honorer de votre amitié, je trouverai aisément un jour pour recevoir vos instructions. Pourquoi vouloir absolument que ce soit aujourd'hui? »

Il y a des événements qui arrivent par le plus heureux hasard. Il n'avait pas encore fini de parler, lorsque, soudain, un domestique de la maison arriva de dehors et entra en portant dans ses bras un jeune garçon de quatre à cinq ans. Tout le monde demanda à qui il appartenait.

« C'est mon jeune fils [2], dit Tchang-in.

— Quel enfant charmant! » s'écria Song-sin.

Et de suite, il le fit apporter devant lui pour l'amuser. Tout à coup, il vit que l'enfant tenait dans sa main un éventail sur lequel on avait peint un arbre Ou-thong [3] d'où tombe une feuille. Suivant une inscription qui y était jointe, c'était le tableau de la première feuille de

1. C'est-à-dire : en faisant de méchants vers nous vous aurons fourni l'occasion d'en composer d'excellents. Voyez p. 181, note 2.

2. Littéralement : c'est mon petit chien (*siao-khiouen*). Les Chinois emploient encore dans le même sens l'expression *chi-eul* (petit cochon, cochon de lait). Suivant l'ouvrage *Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. VI, fol. 27, ils s'expriment ainsi par excès d'humilité.

3. Sterculia tomentosa (Hoffmann).

l'arbre Ou-thong, qui tombe au commencement de l'automne.

A cette vue, Song-sin se rappela la pièce de vers composée par Chân-taï sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong [1]. Alors, usant de supercherie :

« Messieurs, dit-il, si vous désirez tous trois que je compose des vers sans quitter la table, quoique ce soit l'occupation la plus honorable d'un homme de lettres, je dois vous avouer que j'ai un esprit lent, et que, d'ailleurs, je n'aime pas qu'on enchaîne mon imagination. Mais la peinture charmante de l'éventail de votre noble enfant m'a mis tout à coup en verve. Si vous le permettez, j'oserai composer une pièce de vers sur ce sujet, et je vous demanderai ensuite vos instructions [2]; qu'en dites-vous?

— A merveille ! à merveille ! » s'écria Tchang-In; et, appelant aussitôt les domestiques, il leur ordonna de lui apporter un pinceau et un encrier.

Song-sin prit le pinceau, et, d'un air épanoui, il acheva la pièce tout d'un trait.

Yên et P'ing l'ayant vu manier le pinceau avec tant de facilité, furent remplis à la fois de surprise et d'admiration. Ils prirent la pièce de vers entre leurs mains et, après y avoir jeté un coup d'œil, ils furent frappés de la grâce des expressions et de la profondeur des pensées, et la louèrent avec transport. Ils la lurent une seconde fois, et arrivés à la dernière phrase : « *Dans les temps de splendeur ou de décadence, il y a un homme* (l'empereur) *qui*

1. Voyez p. 116, ligne 7.

2. C'est-à-dire : je vous demanderai ce que vous en pensez, et vous prierai de la corriger.

s'afflige le premier, » ils se regardèrent l'un l'autre; puis, se tournant vers Song-sin :

« Monsieur, lui dirent-ils en le comblant d'éloges, puisque vous êtes doué d'un talent si éminent, nous nous inclinons très-volontiers devant vous [1]. »

A ces mots, Song-sin, enchanté de lui-même, se grattait l'oreille et se frottait la joue, il se pâmait de joie et riait à gorge déployée.

Tchang-in fut dans le ravissement en voyant de quelle manière Song-sin avait écrasé, par cette pièce de vers, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng; il donna l'éventail à son fils et le fit emmener. Aussitôt, il remplit de vin une grande coupe de corne de rhinocéros et l'offrit à Song-sin :

« Monsieur, lui dit-il, puisque vous avez fait une si belle pièce de vers, videz-moi cette large coupe que je vous offre en signe de félicitation.

— J'ai laissé courir mon pinceau, dit Song-sin, pour vous demander vos instructions; que peut-elle avoir de beau?

— Je ne suis pas un poëte, reprit Tchang-in, et je ne saurais sentir tout le charme de vos vers; mais comme M. P'ing, qui se donne le nom de poëte et compte pour rien tous les hommes de son siècle, vous a comblé aujourd'hui de si pompeux éloges, il faut bien que cette pièce ait des beautés du premier ordre. »

P'ing-jou-heng était un homme d'un caractère droit. Dès le premier moment, lorsqu'il eut lu les vers sur *les*

1. C'est-à-dire : nous reconnaissons très-volontiers votre supériorité.

hirondelles blanches, il en fut fort enchanté. Ayant vu en outre que Song-sin les avait écrits sous ses yeux, il crut de bonne foi qu'il en était l'auteur, avoua franchement son infériorité et l'accabla de compliments. Comment aurait-il pu faire attention aux railleries mordantes de Tchang-in? D'un autre côté, Song-sin avait été tant prôné par Yèn-pé-hân qu'il ne savait plus où se mettre. Tout le monde continua à boire gaiement, et, sur le soir, on se sépara. Tchang-in retint Song-sin et le fit coucher dans sa bibliothèque.

Nous laisserons maintenant Tchang-in, qui ne se possédait pas de joie, dans l'idée qu'il avait pleinement assouvi toute sa haine.

Yèn-pé-hân étant rentré chez lui avec P'ing-jou-heng, lui dit en soupirant : « Si l'on choisissait les hommes d'après leur mine, on manquerait Tseu-yu [1] ! En voyant la mauvaise tournure de M. Song, je ne me serais jamais imaginé qu'il eût un si merveilleux talent.

— Hier, dit P'ing-jou-heng, les vers sur *les hirondelles blanches* vous laissaient encore des doutes ; mais aujourd'hui qu'il a écrit, sous vos yeux, la pièce sur *la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong* [2], pourriez-vous douter encore de son talent? N'est-il pas vrai que, de

1. Ces paroles ont précisément été prononcées par Confucius à l'occasion de Kong-sun-hoéi, surnommé Tseu-yu, qui avait trente-neuf ans de moins que lui. C'était un sage renommé pour sa justice, sa droiture et son désintéressement, mais il était fort laid de figure. Ayant voyagé dans le midi, il arriva jusqu'au fleuve Kiang, suivi de trois cents disciples. Confucius s'écria : « Si l'on choisissait les hommes d'après leur mine, on manquerait Tseu-yu. » (*Peï-wen-yun-fou*, liv. XXXVIIb, fol. 23.)

2. Sterculia tomentosa (Hoffmann).

tout temps, l'empire a possédé une multitude d'hommes de talent? Seulement, nous ne les connaissons pas tous.

— Comme il est si difficile, reprit Yên-pé-hân, de reconnaître à la première vue le talent des hommes, désormais, quand nous rencontrerons un marchand de salade, il faudra sans doute aussi lui rendre des hommages ! » Les deux amis causèrent encore quelque temps; puis ils allèrent prendre du repos.

Le lendemain matin, P'ing-jou-heng n'avait pas encore quitté son lit, lorsqu'il apprit que son oncle, le proviseur P'ing, lui faisait dire par un domestique qu'il l'attendait avec impatience, et l'invitait à venir sur-le-champ pour causer avec lui.

P'ing-jou-heng, n'en pouvant devenir la cause, avertit Yên-pé-hân et le quitta pour aller trouver son oncle.

Le proviseur P'ing alla le recevoir et lui dit : « Hier, le préfet Yên m'a envoyé deux billets de visite pour nous inviter tous deux à venir le voir; j'ignore ce qu'il nous veut. Aussi vous ai-je envoyé chercher pour consulter ensemble; vous convient-il d'y aller ou non?

— Veuillez considérer, répondit P'ing-jou-heng, que j'appartiens à la province du Ho-nân et ne suis point sous sa juridiction : je pourrais ne point y aller; mais comme vous remplissez une charge dans ce pays, si vous n'y alliez point, il serait à craindre qu'il ne se formalisât.

— Je suis de votre avis, dit le proviseur P'ing; allons le trouver ensemble; nous verrons ce qu'il nous dira. » A ces mots, il retint son neveu à dîner. Au même moment, l'envoyé qui avait apporté la veille les billets de

visite, vint une seconde fois les presser de partir. Le proviseur P'ing ne put se dispenser de monter en chaise avec son neveu et de se rendre à l'hôtel du préfet. L'envoyé ayant informé le préfet Yèn de leur arrivée, les invita d'abord à s'asseoir dans la salle où l'on reçoit les hôtes. Aussitôt après, le préfet vint lui-même les recevoir. Après les politesses usitées entre le maître et les hôtes, il leur donna la préséance et leur offrit le thé. Après le thé, le préfet prit le premier la parole : « Voici, leur dit-il, l'unique motif qui m'a engagé à inviter aujourd'hui vos deux seigneuries. Son Excellence Wang, le président du concours, pour obéir aux ordres de l'empereur, veut chercher, en dehors du nombre des candidats, des hommes d'un talent extraordinaire. Ces jours derniers, parmi les étudiants admis au concours, il a choisi lui-même le bachelier Yèn ; mais, comme il lui est difficile de le nommer seul, il désire trouver encore un sujet distingué, de manière à présenter le premier et le second talent de l'empire. Bien qu'il ait fait les recherches les plus actives dans les trois colléges, il n'a trouvé personne qui répondît à ses vues. Son Excellence Wang m'ayant recommandé, à plusieurs reprises, de chercher de mon côté en dehors du concours, je n'oserais lui désobéir. Après avoir fait en conséquence des recherches multipliées, j'ai appris que votre honorable neveu, M. P'ing-tseu-tchi [1] était doué d'un talent extraordinaire; mais comme il est d'une autre province et n'appartient pas à ma juridiction, il ne serait pas convenable que j'agisse

1. C'est-à-dire : P'ing, dont le nom honorifique est Tseu-tchi.

brusquement. Voilà pourquoi j'ai prié mon sage ami (c'est-à-dire vous) de le faire venir et de me le présenter. Aujourd'hui, grâce à votre extrême bienveillance, j'ai eu le bonheur de contempler ses traits distingués, et j'ai reconnu que c'est un jeune homme d'un brillant mérite. Je n'ai pas eu besoin de demander s'il possédait un talent extraordinaire.

— Mon neveu, reprit le proviseur P'ing, est un enfant d'une instruction bornée ; il doit s'estimer heureux de l'affection excessive que lui montre Votre Excellence, et ne pourra jamais vous en témoigner toute sa reconnaissance. Seulement, ce n'est pas une petite affaire que d'introduire dans le palais impérial un homme pauvre et obscur [1]. Je supplie Votre Excellence d'agir avec la plus grande réserve.

— Je ne le présenterai pas à la légère, repartit le préfet. J'ai lu les vers liés que M. P'ing a composés avec le bachelier Yên dans le village de Thsiên-héou en entendant le chant des loriots ; voilà pourquoi j'ai eu cette idée : vous auriez tort de parler de lui avec tant d'humilité.

— Excellence, dit P'ing-jou-heng, quoique je sois d'un autre pays [2], maintenant j'accompagne mon oncle et je

1. Il y a en chinois : pauvre et aussi vil que les herbes et les joncs.

2. L'auteur emploie ici plusieurs métaphores qu'il est impossible de faire passer en français. Voici le sens littéral de tout ce passage : Quoique le bachelier soit comme les légumes Fong et Fei d'un autre village, maintenant qu'il suit son oncle, il est attaché au bas de sa tente (placé sous sa protection) : il est précisément comme un pêcher ou un prunier dans les murs de la porte (les murs de la maison). Ayant eu le bonheur d'être cultivé par le bisaïeul, le grand homme (V. E.), comment oserait-il se croire extérieur ?

m'instruis auprès de lui ; je puis me considérer comme un de vos subordonnés. Après les marques de bienveillance et d'intérêt que m'a données Votre Excellence, comme oserais-je me croire en dehors de votre juridiction ? Seulement, quoique j'aie quelque peu de talent et de réputation, je n'ai guère vaincu que des écrivains médiocres [1]. Je ne suis point un de ces rares talents qui s'élancent dans la lice et dépassent tous leurs rivaux.

— Monsieur P'ing, dit le préfet en souriant, à quoi bon cette excessive modestie ? Parmi les hommes de talent de notre époque, en est-il un seul qui l'emporte sur vous deux ?

— Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin, dit Ping-jou-heng, l'honorable ami de Votre Excellence, M. Song, surnommé Tseu-tch'ing, l'emporte infiniment sur nous deux. »

A ces mots, le préfet fit un grand éclat de rire : « M. Song, dit-il, est en effet un de mes meilleurs amis, comment ne le connaîtrais-je pas ? Mais je vous prierai, monsieur P'ing, de ne point vous laisser éblouir par une vaine réputation.

— Je ne me laisse certainement pas éblouir par une vaine réputation, repartit P'ing-jou-heng ; je crains seulement que Votre Excellence n'abandonne les talents qu'il a sous la main pour en chercher bien loin. Puisque Votre Excellence a vu nos vers sur le chant des loriots, il est

1. Littéralement : je n'ai un peu vaincu que des chevaux débiles ; en vérité, je n'ai pas ces pieds rapides qui courent sans faire voler la poussière.

impossible que vous n'ayiez pas lu la pièce de M. Song-tseu-tch'ing sur les hirondelles blanches.

— Song-tseu-tch'ing, dit le préfet en riant, aurait-il été capable de faire des vers sur les hirondelles blanches?

— Comment pourriez-vous en douter? répondit P'ing-jou-heng. Si vous me le permettez, je vais en dire quelques-uns à Votre Excellence. »

Alors élevant la voix, il récita ces deux vers :

Je suis pâle et je rougirais d'emprunter la couleur du corbeau.
Quand je deviens maigre, je ne permets qu'à la neige d'augmenter mon embonpoint.

— Ne sont-ce pas, ajouta-t-il, des vers de M. Song-tseu-tch'ing *sur les hirondelles blanches?* Est-ce que Votre Excellence ne les aurait pas encore vus?

— Ces vers, reprit le préfet en riant, sont de mademoiselle Chân : qu'ont-ils de commun avec M. Song?

— Excellence, dit P'ing-jou-heng tout étonné, il y a peut-être une ressemblance purement fortuite; attendez que je vous récite les deux vers suivants. » Il éleva alors la voix et dit :

Quand je reviens en volant, au milieu de la nuit obscure, je laisse encore voir mon ombre.
Quoique je dépouille avec mon bec toute la pourpre du printemps, je n'ai pas besoin de laver ma robe [1].

En entendant ces mots, le préfet ne fit que rire davantage. « Justement, dit-il, ce sont les vers de made-

1. C'est-à-dire : la blancheur de ma robe n'en est point altérée.

moiselle Chân, et pour preuve, je vais vous réciter les deux derniers vers de la pièce :

Combien d'âmes charmantes [1] s'égarent au milieu des colonnes aux brillantes couleurs?
Quand on relève les jalousies, moi seule je reviens pure et sans tache.

— Est-ce bien cela ou non? »

Après avoir entendu ces vers, P'ing-jou-heng resta pendant quelque temps tout interdit [2]. « Il est évident, se dit-il en lui-même, que ce sont les vers d'une autre personne qu'il a copiés; mais la pièce sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong [3] qu'il a composée sous mes yeux, direz-vous encore qu'il l'a copiée et volée? En effet, ajouta-t-il, hier M. Song-tseu-tch'ing a composé, sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong, une pièce de vers dans le goût moderne; ils sont d'une beauté admirable; si Votre Excellence me le permet, je vais les lui réciter.

— Eh bien! reprit le préfet après un moment de réflexion, ces vers sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong, ne finissent-ils pas par cette phrase :

1. Ici, comme à la page 26, j'ai adopté le texte de l'édition de l'Arsenal. Voici ces deux vers, d'après l'édition de la Bibliothèque impériale :

Combien de personnes riches vantent leur opulence et leur noblesse!
A la fin, elles me permettent de revenir pure et sans tache.

2. Littéralement : resta hébété pendant une demi-heure. — Dans ces cas, les Chinois disent une *demi-heure* pour un instant, quelques instants.

3. Sterculia tomentosa (Hoffman), lisez ainsi, au lieu de Dryandra cordifolia. Voyez cette pièce de Chân-taï, p. 116.

Dans les temps de splendeur ou de décadence, il y a un homme (l'empereur) qui s'afflige le premier.

Après avoir entendu le préfet réciter ces vers, P'ing-jou-heng fit plusieurs signes de tête : « C'est bien cela! c'est bien cela! s'écria-t-il.

— Ce sont encore des vers de mademoiselle Chân, reprit le préfet.

— Excellence, dit aussitôt P'ing-jou-heng en faisant un profond salut, j'oserai vous demander quelle est cette demoiselle Chân. »

Au moment où le préfet se disposait à le satisfaire, une multitude d'employés accoururent à pas précipités et lui dirent d'un air effaré : « Son Excellence le juge criminel de la province, voyageant seul, vient d'entrer dans les frontières; les sous-préfets et les juges criminels des deux districts sont partis, tous quatre, bride abattue, pour aller à sa rencontre. Il faut aussi que Votre Excellence se hâte d'aller lui offrir ses hommages. »

A ces mots, le préfet se leva, et prenant congé de ses hôtes : « Messieurs, leur dit-il, comme Son Excellence le juge criminel de la province vient d'entrer dans nos frontières, je ne puis plus vous tenir compagnie. Veuillez, pour le moment, vous retirer. Un autre jour, je vous prierai de venir me voir. » Là-dessus, il s'éloigna précipitamment.

Le proviseur P'ing et P'ing-jou-heng attendirent que le préfet fût parti; puis ils montèrent dans leurs chaises et s'en retournèrent.

Nous laisserons le proviseur P'ing revenir à son collége. P'ing-jou-heng, rentré, suivant son habitude, dans la mai-

son de Yên-pé-hân, se rendit auprès de lui et lui raconta de point en point ce qui venait de se passer. « Dites-moi un peu, ajouta-t-il, si cette affaire n'est pas extraordinaire?

— Pour les vers sur les hirondelles blanches, répondit Yên-pé-hân, j'avais bien dit, dès le premier moment, qu'il les avait copiés et volés, mais je n'aurais pas imaginé qu'il en fût de même pour les vers sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong. Comment a-t-on fait pour découvrir si bien leur origine? c'est vraiment une chose extraordinaire.

— N'en parlons plus, répondit P'ing-jou-heng, seulement j'ignore quelle est cette demoiselle Chân. Comment se fait-il que ses vers sur les hirondelles blanches et sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong aient été volés par ce misérable? Une seule chose me désole, c'est que l'alerte qui est survenue tout à l'heure m'ait empêché de demander sur elle des renseignements clairs et précis.

— Puisque nous tenons le nom de mademoiselle Chân, dit Yên-pé-hân, il sera extrêmement facile de prendre toutes les informations nécessaires.

— J'admets, dit P'ing-jou-heng, qu'elle existe et que nous connaissons bien son nom; mais nous ignorons le fond de l'affaire. Il faut interroger encore le préfet Yên, et alors nous saurons la vérité.

— Au lieu d'interroger le préfet, repartit Yên-pé-hân, il vaut mieux s'adresser à M. Song lui-même.

— Et comment vous y prendrez-vous? demanda P'ing-jou-heng.

— Cela n'est pas difficile, répondit Yên-pé-hân. M. Tchang nous ayant invités tous deux, nous sommes obligés de lui rendre son dîner. Invitez-le demain avec son ami; dès que nous serons à table, nous sonderons tout doucement [1] Song-sin, et nous le provoquerons en le mettant sur le chapitre de mademoiselle Chân; et comme il ne se doutera de rien, naturellement, il laissera voir le bout de l'oreille [2].

— Vous avez raison, » s'écria P'ing-jou-heng en riant.

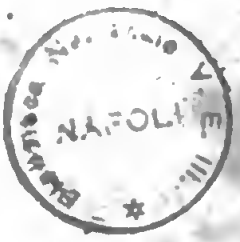
Leur plan étant bien arrêté, ils leur envoyèrent le lendemain des billets d'invitation. Dès qu'ils eurent reçu cette invitation, Tchang-in et Song-sin s'imaginèrent qu'après avoir été terrassés par eux, cette fois-ci, ils allaient infailliblement se couvrir de gloire. Aussi répondirent-ils qu'ils viendraient avec plaisir.

Par suite de cette visite, j'aurai bien des choses à vous raconter. Si vous ignorez les événements qui vont survenir, prêtez-moi un instant l'oreille, je vais vous les conter dans le chapitre suivant.

1. Littéralement : nous le frapperons tout doucement (comme une cloche).
2. Littéralement : il découvrira les pieds du cheval.

FIN DU PREMIER VOLUME.

646697



Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google